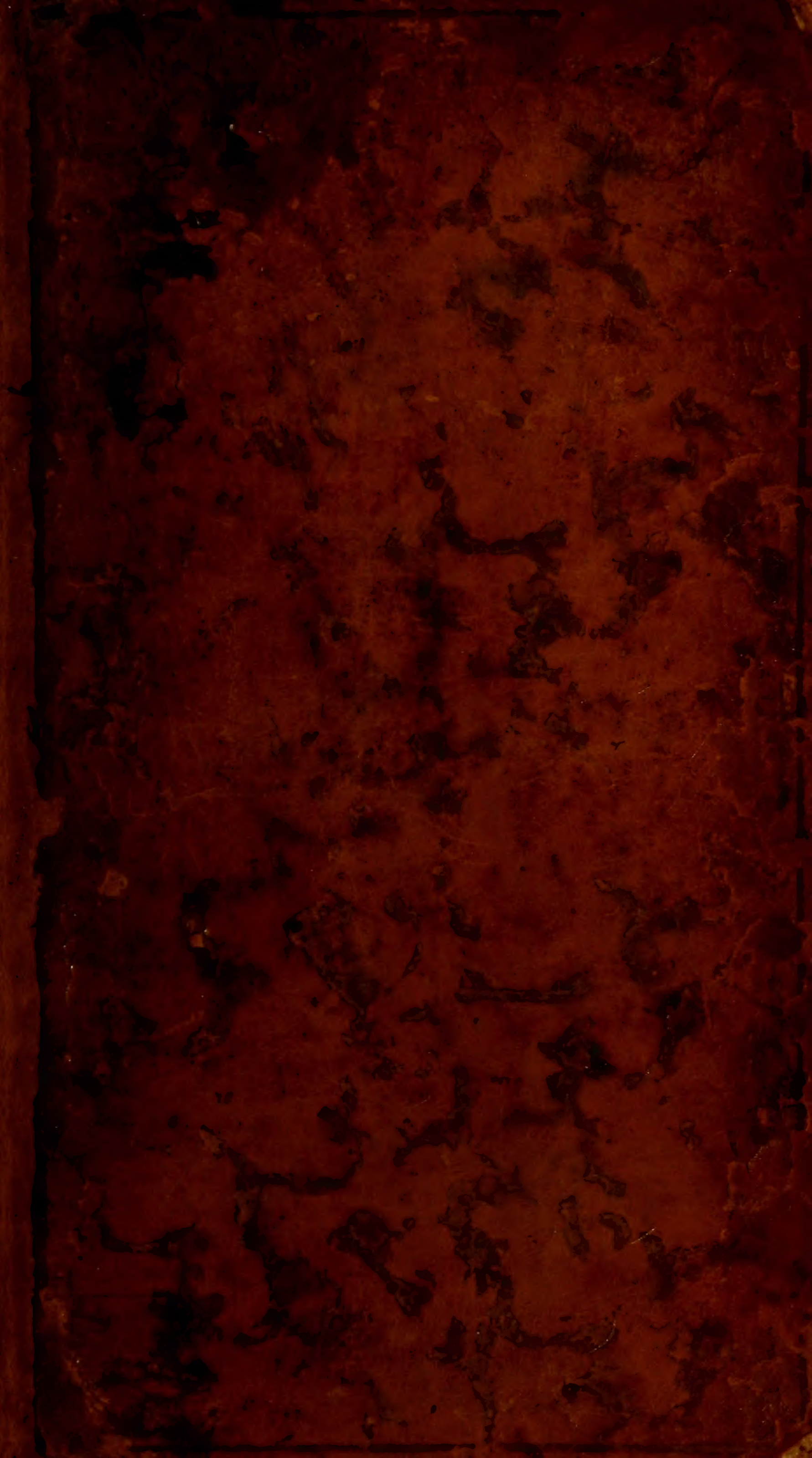
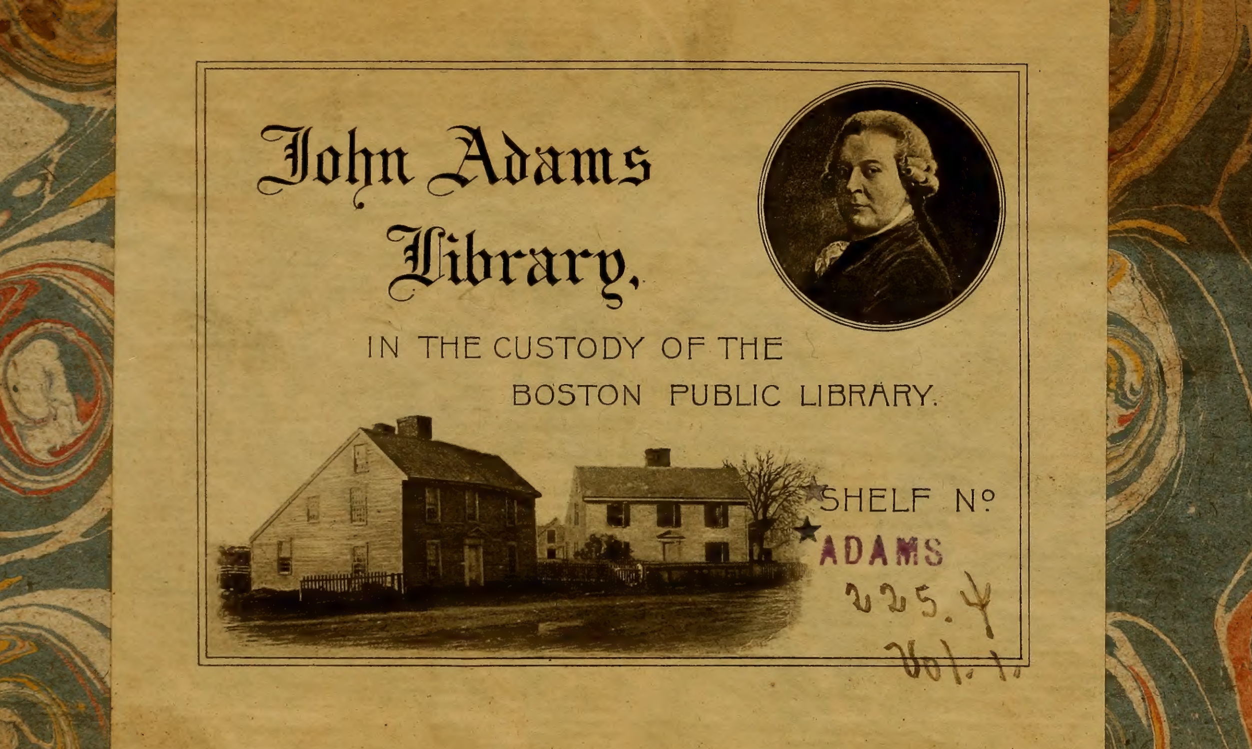
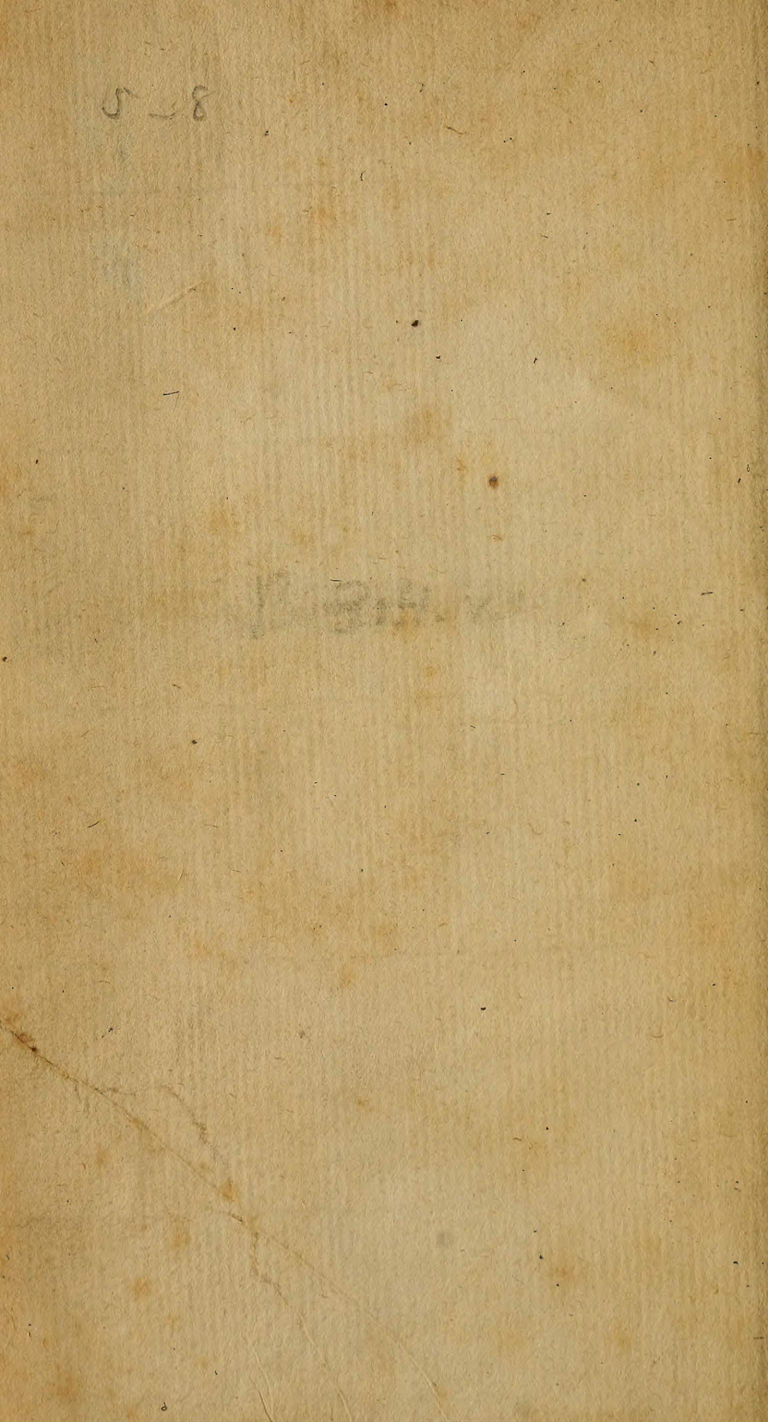



John Adams
Library.
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF Nº
*ADAMS
225.4
Vol. 1



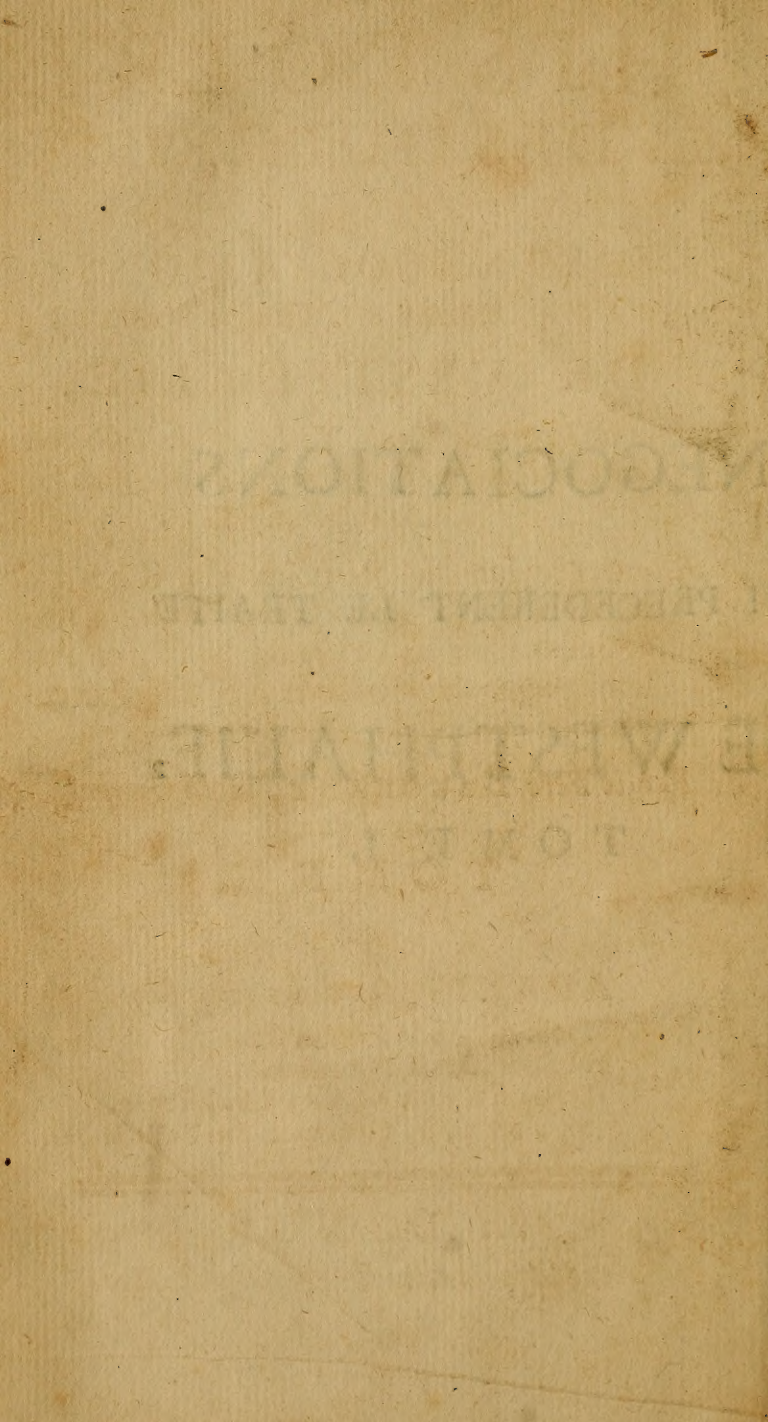


NEGOCIATIONS

QUI PRECEDERENT LE TRAITE'

DE WESTPHALIE,

TOME I.



HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS QUI PRECEDERENT LE TRAITÉ DE VESTPHALIE,

Sous le Regne de Louis XIII. & le Ministere du Cardinal de Richelieu & du Cardinal Mazarin.

Composée sur les Mémoires du COMTE D'AVAUX, Ambassadeur du Roi Très-Chrétien dans les Cours du Nord, en Allemagne & en Hollande, & Plénipotentiaire au Traité de Munster.

Par le Pere BOUGEANT, *de la Compagnie de Jesus.*

TOME I.

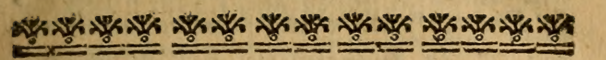


A PARIS, *Quai des Augustins.*

Chez
- DIDOT, à la Bible d'Or.
- NYON, fils à l'Occasion.
- DAMONNEVILLE, à S. Etienne.
- SAVOYE, à l'Espérance. *Rue Saint Jacques.*

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR AMELOT,

Miniſtre & Sécretaire d'Etat.

MONSEIGNEUR,

La Place que VOTRE GRANDEUR *occcupe dans le Gouvernement de l'Etat, la rend comme le Protecteur né de l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous préſenter. Une ſuite de Négociations telles que celles qui ſe terminent au double Traité de Munſter & d'Oſnabrug, ne devoit paroître que ſous les auſpices d'un Miniſtre chargé de maintenir l'honneur de la Couronne, & les intérêts de ſes Alliés contre les prétentions de l'Etranger. Votre nom,* MONSEIGNEUR, *à la tête d'un Livre de cette nature, fera naître dans tous les cœurs une douce, mais juſte eſpérance de voir bien-tôt, par un Traité*

aussi glorieux que celui de Westphalie, la France rendre une seconde fois le repos & la tranquillité à l'Allemagne. L'entreprise est digne de vous, MONSEIGNEUR; *& si je ne craignois de violer la loi sevère qui m'est imposée, j'ajouterois qu'un esprit vif & pénétrant, une connoissance parfaite des affaires, & une prudence consommée jointe à une probité reconnuë, vous en assurent le succès. Mais votre modestie me ferme la bouche. J'obéïs, & je me borne aux sentimens du zéle le pl s respectueux, & du dévoüement le plus parfait, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur *** de la Compagnie de Jesus.



PRE'FACE.

ON ſera ſans doute ſurpris de voir paroître ſi tard cette Hiſtoire du Traité de Weſtphalie, annoncée dès l'année 1727. lorſque l'Auteur mit au jour celle des guerres & des Négociations qui précéderent le Traité. L'une n'étant dans le deſſein de l'ouvrage qu'un préliminaire de l'autre, devoit naturellement en être ſuivie de près: & c'étoit bien l'intention de l'Auteur. Mais la difficulté de ſe procurer des Mémoires depuis la mort de M. le Premier Préſident de Meſmes qui devoit les lui fournir, & les obligations particulieres d'un état qui ne le laiſſoit pas maître de ſon tems, ni de ſes occupations, ne lui per-

mirent pas d'exécuter ſon projet auſſi-tôt qu'il l'eût ſouhaité : & malgré un délai de ſeize ans, on doit encore lui ſçavoir gré de ſon zéle à remplir l'eſpece d'engagement qu'il avoit contracté ſur cela avec le Public. Le P. Bougeant *, quoiqu'aſſez jeune encore, n'étoit plus guéres capable d'une application ſérieuſe, & d'une étude ſuivie. Il y avoit plus de deux ans que ſa ſanté avoit commencé à ſe déranger. Il ne faiſoit que languir depuis pluſieurs mois. Cependant il a toujours continué de travailler ; & il n'a point voulu quitter la plume qu'il n'eût achevé ſon Traité de Weſtphalie. On peut dire que cette Hiſtoire a épuiſé le peu qui lui reſtoit de forces : il y travailloit encore peu de jours avant ſa mort. Celle qu'il fit im-

* Mort à Paris le 7. Janvier 1743. dans ſa cinquante-troiſiéme année.

primer en 1727. a été reçûë avec approbation de toutes les perſonnes les plus capables d'en bien juger. Il y paroît de la pénétration & du diſcernement ; un eſprit net, un jugement ſain, une plume légére, un ſtile pur, ſimple, élégant ſans affectation, naturel ſans trop s'abbaiſſer, ſans négliger même les agrémens que peut comporter la matiere qu'il traite, mais auſſi ſans trop les rechercher. L'Hiſtoire que nous donnons aujourd'hui eſt dans le même goût. On n'y trouvera rien d'affecté ; la ſimplicité en fait tout l'ornement. Quoique l'Auteur ait ſouvent l'occaſion d'égayer ſa plume ſur des deſcriptions de combats & de batailles, il ne parle de ces actions guerrieres, qu'autant que l'exige le rapport qu'elles ont avec le Traité qui fait ſon unique objet, & ſuivant qu'elles en avancent

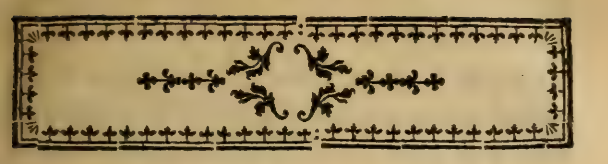
ou retardent la conclusion par leurs succès divers.

Mais sans ces ornemens étrangers, l'Ouvrage ne laisse pas de mériter toute l'attention d'un esprit solide. Tout y devient extrémement intéressant, soit par l'importance du sujet ; il s'agit d'un Traité des plus célébres dont il soit parlé dans l'Histoire : soit par la qualité des différens Partis qui y concourent ; ce sont les Monarchies les plus puissantes & les plus illustres : soit par la multiplicité & la diversité des intérêts ; ce sont des intérêts d'Etat, & des intérêts de Religion ; c'est l'intérêt général de l'Europe, avec les intérêts particuliers des différens Etats qui la partagent ; outre l'Empereur, les Rois de France, d'Espagne, de Suede, les Provinces-Unies, on y trouve encore quantité de Princes, Alliés, ou Parties des Mo-

narchies principales, dont les intérêts doivent ſe concilier avec l'intérêt commun. Ce qui attache enfin un Lecteur judicieux dans cet Ouvrage, c'eſt le mérite & la capacité des Acteurs qui paroiſſent ſur la ſcéne. On voit aux priſes ce qu'il y avoit alors dans l'Europe de plus habiles Miniſtres, & de Négociateurs les plus éclairés & les plus adroits. Le plus ſage Politique ne rougira point de s'inſtruire à l'école de ſi grands Maîtres. Leurs mouvemens ou leur inaction, leurs réponſes ou leur ſilence, leurs ſuccès ou leurs déſavantages, leurs fautes mêmes & leurs imprudences, feront pour lui une ſource féconde des plus importantes leçons dans la conduite des grandes affaires. C'eſt encore un avantage qu'on peut tirer de la lecture de cette Hiſtoire, que de s'y inſtruire des droits ou

des prétentions de presque tous les Etats de l'Europe, & des fondemens sur lesquels ils les appuyent. On ne parle point ici de la sûreté des Mémoires sur lesquels cet Ouvrage a été composé. Ce qu'en a dit l'Auteur dans la Préface du premier Tome imprimé en 1727. ne laisse rien à désirer.





A MONSEIGNEUR LE COMTE DE MORVILLE, MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE GRANDEUR *est du ressort de votre Ministere, & un hommage que je dois à la place que vous remplissez dans l'Etat, avec l'applaudissement de toute l'Europe. Une Histoire de Politique & de Négociations n'a droit de paroître au jour que sous vos auspices. L'honorer de votre approbation, ce seroit en assurer le succès. Mais je n'ose,* MONSEIGNEUR, *me flatter de mériter une approbation si glorieuse. C'est beaucoup pour moi que vous louïez les efforts que je fais pour m'en rendre digne dans un genre de*

ſcience dont les ſecrets ſont réſervés à ceux que la ſupériorité de leurs lumieres place, comme vous, dans le Conſeil des Rois, & fait les Dépoſitaires des intérêts de l'Etat. Heureux l'Ecrivain à qui eſt deſtinée la gloire de publier un jour l'Hiſtoire de votre Miniſtere & de vos célebres Négociations de la Haye & de Cambrai ! Que de richeſſes il trouvera pour ſon Ouvrage dans ces Dépêches tant eſtimées, où vous joignez toutes les graces de l'éloquence à la ſolidité du raiſonnement, & toute la politeſſe Françoiſe à la dignité de votre Caractere ! Si mon exemple pouvoit quelque jour contribuer à faire donner au Public une ſi belle Hiſtoire, je regarderois comme un grand avantage d'avoir donné à VOTRE GRANDEUR *cette foible marque du zele reſpectueux & du parfait dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très humble & très obéiſſant ſerviteur, G. H. BOUGEANT, de la Compagnie de Jeſus.



PREFACE.

FEU M. le Premier Préſident de Meſmes, aïant fait recueillir avec ſoin tout ce qui ſe trouvoit de Mémoires du Comte d'Avaux, me fit l'honneur il y a quelques années de me propoſer de les mettre en œuvre. Quelque difficile que me parût ce travail, dont je n'avois preſque aucun modele devant les yeux, & auquel je ne m'étois encore préparé par aucun eſſai de mes forces, je ne crus pas devoir me défendre d'une propoſition ſi flatteuſe pour moi, & que M. de Meſmes accompagnoit des marques de bonté les plus capables d'encourager un Auteur. Je commençai le travail, pour ainſi dire, ſous ſes yeux; & il ſeroit à ſouhaiter pour la perfection de l'Ouvrage, que j'euſſe pu profiter plus long-tems de ce goût ſûr & de ce diſcernement exquis que j'ai

ſouvent admiré en lui. Mais ſa mort trop prompte, en privant la France d'un illuſtre Magiſtrat, que ſa naiſſance & ſes grandes qualités rendoient digne de la place éminente qu'il occupoit, m'a privé moi-même du ſecours que je tirois de ſes lumieres, & de la protection dont il m'honoroit. Abandonné à moi-même, j'ai tâché de ſuppléer par mon travail à la perte que j'avois faite. L'Ouvrage étoit trop avancé pour l'abandonner, & le ſujet en eſt aſſez intéreſſant pour que j'aie lieu de me flatter qu'on me ſaura gré de l'avoir achevé.

Tout le monde ſait que la paix de Weſtphalie ou de Munſter eſt une des plus célebres époques de l'Hiſtoire. Elle termina dans le ſiecle paſſé une guerre ſanglante & opiniâtre où toute l'Europe ſe trouvoit enveloppée, & que la haine, l'ambition & mille intérêts oppoſés ſembloient devoir rendre éternelle. L'héréſie avoit allumé le flambeau de la guerre; mais bientôt l'intérêt politique prévalut ſur celui de la Religion, & l'on vit les Proteſtans s'unir aux Catholiques, & les Catholiques combatre ſous les

enſeignes des Proteſtans. La Suede vouloit ſe faire un établiſſement en Allemagne : l'Eſpagne redemandoit les Provinces que la révolution des Païs-Bas avoit ſouſtraites à ſa domination : la France vouloit mettre des bornes à l'énorme puiſſance de la Maiſon d'Autriche, & augmenter la ſienne : les Princes & les Etats d'Allemagne défendoient la liberté Germanique. Que d'obſtacles ne falloit-il pas ſurmonter pour concilier tant d'intérêts différens ? Le Médiateur lui-même, emporté par le torrent, fut obligé de prendre les armes. Chaque parti avoit des vues générales oppoſées à celles des ennemis, & dans chaque parti chacun avoit ſes vues particulieres, ſouvent contraires à celles de ſes propres Alliés. Les Princes intéreſſés étoient trop puiſſans pour recevoir la loi de leurs ennemis, & trop foibles pour la donner. Les vainqueurs ne vouloient rien céder de leurs conquêtes : les vaincus ne vouloient rien relâcher de leurs droits. Les plus ambitieux vouloient gagner au traité : les plus modérés ne vouloient rien perdre ; tous ſe flat-

toient, ou de s'assurer par la négociation le fruit de leurs victoires, ou de réparer par leur habileté les brêches que la guerre avoit faites à leurs Etats. Ces difficultés qui sont communes à tous les traités, paroissoient insurmontables dans celui-ci par leur multiplicité. Il y avoit peu de Princes qui n'y eussent quelque intérêt à ménager. Il falloit, pour ainsi dire, changer la face de toute l'Europe, étendre ou resserrer les limites des Empires, & faire passer de grandes Provinces sous une domination étrangere.

Aussi ce traité fut-il le fruit d'un travail infini & d'une prudence consommée. Le seul nom des Ministres & des Négociateurs qui y travaillerent, suffit pour donner la plus haute idée de leur négociation. Ce furent le Cardinal Mazarin, Dom Louis de Haro, Oxenstiern, Trautmansdorf, d'Avaux, Servien, Peñaranda, Messieurs Paw, Knuyt, Brun, & tout ce qu'il y avoit d'habiles Ministres dans les diverses Cours du monde Chrétien. Ainsi après qu'on eut vû les plus fameux Généraux d'armée signa-

ler leur valeur par des victoires sanglantes & la désolation des Provinces, on vit les plus célebres Négociateurs travailler de concert à pacifier l'Europe. Rassemblés, pour ainsi dire, dans le temple de la Paix, on les vit mettre en usage tout ce que l'adresse & la prudence humaine peuvent imaginer de plus subtil, & dans un nouveau genre de combat se disputer la victoire & l'avantage de la négociation, & déploïer tous les ressorts de la politique.

Dans le dessein que j'ai pris d'écrire l'Histoire de cette importante négociation, j'ai cru que pour lui donner du jour, je devois en préparer le dénouement de plus loin. Il seroit difficile d'en entendre toute la suite sans connoître à fond les différens intérêts qui divisoient les Princes. Ainsi j'ai fait, pour donner aux Lecteurs une parfaite intelligence de la matiere, ce que j'ai été obligé de faire pour me mettre moi-même en état de l'écrire. Je remonte jusqu'aux sources; je recherche les premieres causes de la guerre qui avoit armé

les peuples les uns contre les autres ; & j'expôse l'origine & les progrès de cette funeste division jusqu'au moment que la négociation commença. C'est ce qui fait la matiere de ce Volume qu'il faut regarder comme une Histoire préliminaire de celle que j'espere donner bientôt du traité même de Westphalie. Je me suis surtout attaché à développer les intérêts qui furent les plus agités dans cette fameuse négociation ; & je me suis plus ou moins étendu à proportion du rapport que chaque matiere doit avoir avec l'Histoire que je prépare.

Ce seroit ici le lieu de rendre compte du style de l'Ouvrage. Car toute inutile qu'est une telle précaution, peu d'Auteurs s'en épargnent la peine. Chacun explique les regles de l'Art à son avantage : on étale avec soin tout ce qu'on croit avoir de mérite, on n'avoue aucun défaut, & on fonde sur-tout sa justification sur la critique de ses rivaux. Pour moi, persuadé que le Public est un Juge incorruptible, dont il est inutile de mendier les suffrages, & qui

veut juger de tout par lui-même, je n'entreprendrai point de ſurprendre ſon approbation. Il me conviendroit encore moins de vouloir établir ma réputation ſur la ruine de celle des Auteurs qui courent la même carriere. Car quoique je ne ſois point aſſez dépourvu de goût pour ne pas appercevoir des défauts dans pluſieurs de nos Hiſtoriens, je n'ai pas aſſez de préſomption pour oſer me mettre en parallele avec pluſieurs autres, & pour entreprendre de les cenſurer. C'eſt en partie ce qui m'empêche d'expliquer ici mes ſentimens ſur la conduite & le ſtyle de l'Hiſtoire ; pour ne pas donner lieu de ſoupçonner que j'aie voulu faire d'odieuſes applications à des Auteurs que j'eſtime & que je reſpecte. Je me contenterai donc de dire, qu'uniquement renfermé dans mon ſujet, je me ſuis ſur-tout appliqué à l'expoſer avec le plus d'ordre & de clarté qu'il m'a été poſſible. Pour peu que j'euſſe eu de penchant pour les épiſodes & pour les deſcriptions brillantes, mon ſujet avoit de quoi me tenter. Il m'a préſenté des batailles

célebres, des ſieges fameux, des tableaux, des ſpectacles intéreſſans ſuſceptibles de figures & de tout ce qu'on appelle les fleurs de la Rhétorique. Mais la matiere eſt ſi abondante, que ſi je lui avois donné plus d'étendue, elle eût rempli pluſieurs Volumes ſans avoir recours aux épiſodes ; & elle m'a paru aſſez intéreſſante pour pouvoir ſe paſſer des ornemens empruntés de l'Art. Heureux ſi ne pouvant égaler le feu du P. Maimbourg, la fineſſe des réflexions du P. d'Orléans, l'élegance & la legereté de l'Abbé de Vertot, la nobleſſe & l'élevation de l'Hiſtoire Romaine, je puis imiter la juſteſſe & la ſolidité, l'ordre & la netteté du P. Daniel.

Quant aux ſources d'où j'ai puiſé la matiere de cette Hiſtoire, il y en a qui ſont connues de tout le monde. Ce ſont les Auteurs qui m'ont précédé, & entre leſquels j'ai toujours ſuivi ceux qui m'ont paru les plus exacts & les mieux inſtruits. C'eſt de ces Auteurs que j'ai tiré tout ce qui regarde la guerre & les affaires générales de l'Europe. Mais j'ai eu beſoin, pour

l'Hiſtoire des Négociations, de m'inſtruire dans des Mémoires particuliers, & ceux du Comte d'Avaux ne m'ont rien laiſſé deſirer de ce côté là. Ces Mémoires, qui ſont aujourd'hui entre les mains de Madame de Fontenille, ſont preſque tous Originaux. Ce ſont les Lettres du Comte d'Avaux, les Dépêches qu'il recevoit de la Cour, & celles qu'il y envoïoit. Rien par conſéquent de plus ſûr ni de plus autentique. Je cite les Pieces à la marge à meſure que j'en fais uſage. Mais les citai-je fidelement? C'eſt un ſcrupule que j'aurois épargné aux Lecteurs, s'il m'avoit été permis d'exécuter le deſſein que je m'étois propoſé, qui étoit de donner, avec ce Volume hiſtorique, un ſecond Volume compoſé des Mémoires du Comte d'Avaux, pour ſervir de preuves au premier. Mais quelques obſtacles, dont il eſt inutile d'inſtruire le Public, ont empêché l'exécution de ce projet, & m'obligent de le remettre à la fin de tout l'Ouvrage. Les Lecteurs pourront alors ſe convaincre par eux-mêmes de l'exactitude & de la fidélité de mes

citations ; & en attendant, ils en trouveront les preuves dans les Manuſcrits de la Maiſon de Meſmes, s'ils veulent ſe donner la peine de les conſulter, & dans ceux de la Bibliotheque de Colbert, où l'on trouvera une grande partie des Mémoires ſur leſquels j'ai travaillé.



SOMMAIR



SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

I. *Luther, premier auteur des troubles d'Allemagne.* II. *Progrès du Luthéraniſme.* III. *Ligue de Smalcalde.* IV. *La France s'interreſſe aux troubles de l'Allemagne.* V. *Charles V déclare la guerre à l'Electeur de Saxe & au Lantgrave de Heſſe-Caſſel.* VI. *L'Armée de la Ligue ſe diſſipe.* VII. *Charles V fait l'Electeur de Saxe Priſonnier, & le prive de l'Electorat.* VIII. *Le Lantgrave de Heſſe eſt arrêté Priſonnier.* IX. *Nouvelle Confédération des Princes Proteſtans.* X. *Le Roi de France traite avec le nouvel Electeur de Saxe.* XI. *L'Electeur de Saxe fait la guerre à l'Empereur.* XII. *Le Roi de France s'empare de Metz, Toul & Verdun.* XIII. *Les Princes Proteſtans s'accommodent avec l'Empereur.* XIV. *Traité de Paſſau.* XV. *La Paix de Religion.* XVI. *Ferdinand I ſuccede à Charles V. Révolution des Païs-Bas.* XVII. *Calme de l'Empire ſous Ferdinand*

I & Maximilien II. XVIII. *Les troubles recommencent en Allemagne par la contestation entre divers Prétendans ſur la ſucceſſion du Duc de Cleves & de Juliers.* XIX. *Nouvelle Confédération entre les Proteſtans.* XX. *Ligue des Catholiques.* XXI. *Accommodement entre les deux principaux Prétendans à la ſucceſſion de Juliers.* XXII. *Entrepriſe de l'Empereur ſur la Ville de Juliers.* XXIII. *Les Princes Proteſtans s'y oppoſent par la voie des armes.* XXIV. *La Ville de Juliers eſt réduite ſous l'obéiſſance de l'Electeur de Brandebourg & du Duc de Neubourg.* XXV. *Déſordres commis à Paſſau & en Boheme par les troupes de l'Archiduc Leopold.* XXVI. *L'Archiduc Mathias délivre Prague.* XXVII. *Mathias eſt couronné Roi de Bohême & enſuite Empereur.* XXVIII. *L'Electeur de Brandebourg entreprend ſur les droits du Duc de Neubourg, lequel ſe fait Catholique.* XXIX. *L'Eſpagne & les Provinces-Unies prennent parti dans la guerre de Juliers.* XXX. *Troubles de Bohême.* XXXI. *Origine des troubles.* XXXII. *Attentat des Proteſtans de Bohême révoltés.* XXXIII *L'Empereur écrit inutilement aux Etats de Bohême.* XXXIV. *Les rebelles ſe préparent à la*

guerre. XXXV. *Expédition du Comte de Dampierre & du Comte de Bucquoi en Bohême.* XXXVI. *Obstination des rebelles.* XXXVII. *Les Protestans de Bohême reçoivent des secours de divers Princes.* XXXVIII. *Le Comte de Mansfeld assiege Pilsen, & s'en rend le maître.* XXXIX. *Continuation de la guerre.* XL. *Mort de Mathias. Ferdinand II lui succede.* XLI. *La Bohême refuse de reconnoître Ferdinand.* XLII. *L'Autriche, la Silésie, la Moravie & la Lusace se soulevent contre Ferdinand.* XLIII. *Désordres commis par les Protestans de Moravie.* XLIV. *Le Comte de la Tour assiege Vienne sans succès, & le Comte de Bucquoi défait Mansfeld.* XLV. *Ferdinand II est couronné Empereur.* XLVI. *Frideric V, Electeur Palatin, est couronné Roi de Bohême par les Rebelles.* XLVII. *Irruption de Betlem-Gabor en Hongrie.* XLVIII. *Le Comte de la Tour attaque sans succès le Comte de Bucquoi dans ses retranchemens près de Vienne.* XLIX. *Préparatifs de Ferdinand pour la guerre de Bohême.* L. *Il demande du secours au Roi de France, & à d'autres Princes.* LI. *Préparatifs de Frideric.* LII. *La France envoie des Ambassadeurs en Allemagne pour y pacifier les troubles.*

LIII. *Le Duc de Baviere ſoumet l'Autriche à l'Empereur.* LIV. *Ferdinand fait une nouvelle ſommation aux Rebelles.* LV. *L'Armée Impériale entre en Bohême.* LVI. *L'Electeur de Saxe entre dans la Luſace.* LVII. *L'Electeur Palatin ſe tient ſur la déſenſive.* LVIII. *Marche de l'Armée Impériale vers Prague.* LIX. *Diſpoſition des deux Armées ennemies.* LX. *Bataille de Prague ou de Weiſſemberg.* LXI. *L'Electeur Palatin prend la fuite.* LXII. *Reddition de Prague & de toute la Bohême.* LXIII. *La guerre continue encore en quelques endroits de la Bohême & dans la Hongrie.* LXIV. *Mort du Comte de Bucquoi.* LXV. *L'Empereur s'accommode avec Betlem-Gabor.*



HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS qui précéderent le Traité de Westphalie.

LIVRE PREMIER.

I. Luther premier auteur des troubles de l'Allemagne.

L'ALLEMAGNE jouissoit d'une profonde paix par la subordination de tous les Membres qui composent ce grand Empire, lorsqu'une fatale dispute de Religion en bannit peut-être pour jamais cette union parfaite qui assure le repos des Peuples. La dissension comme un souffle rapide passa des Ecoles jusques dans les Cours des Souverains. Plusieurs Princes que de

An. 1517.

prétendues exactions de la Cour de Rome irritoient depuis long-tems contre les Papes ; saisirent avec adeur l'occasion qu'on leur présenta de secouer le joug de l'Eglise Romaine. Luther leur mit lui-même les armes à la main pour envahir le patrimoine de l'Eglise. Rien ne put arrêter les progrès du désordre après qu'on en eût négligé les commencemens. L'intérêt, l'ambition, l'envie, l'amour même & la haine, toutes les passions déguisées sous les apparences du zele, devinrent tour-à-tour les ressorts de ces grands mouvemens. Tout le Corps Germanique se partagea en plusieurs Factions opposées, qui conspirerent à se détruire. L'Allemagne devint ainsi le théâtre d'une guerre funeste dont tout l'Empire fut ébranlé, & qui le mit plus d'une fois en danger d'être enseveli sous ses propres ruines.

L'agitation de l'Allemagne se communiqua à tous les Etats qui l'environnent. De ce centre de l'Europe, le feu de la guerre pénétra jusqu'aux extrêmités. L'on vit en un même tems toutes les Puissances armées, pour se secourir, ou pour se détruire mutuel-

lement. Dès lors les peuples les plus éloignés se virent exposés à toutes les horreurs de la guerre. Les traités mêmes & les négociations qui se faisoient entre les Princes, loin de ralentir l'animosité des partis, sembloient n'avoir pour but que d'entretenir la discorde. Toute l'Europe fut abreuvée de sang; & ce ne fut qu'après qu'elle eut été entierement épuisée de forces, que le Traité de Münster ramena enfin, du moins en partie, le calme & la paix. Telle est la matiere de l'Histoire que je vais commencer.

AN. 1523.

II. Progrès du Luthéranisme.

Le Luthéranisme, après avoir rampé dans sa naissance, fit des progrès si rapides en Allemagne & dans les Roïaumes du Nord, qu'on le vit en peu de tems former un parti considérable. Il n'y avoit encore que peu d'années que Luther avoit publié sa doctrine, & déja il comptoit au nombre de ses sectateurs, des Rois, des Princes & des Nations entieres. Les peuples qui se croïoient opprimés par leurs Souverains, les Souverains qui se sentoient mal affermis sur leur Trône, appuïerent la Secte naissante,

AN. 1523.

Hist. Thuani. tom. 1. *Spond. Annal. Eccles. ad hunc annum & seq. Rerum Suecic. Pufendorf. l.* 1. *Heiss. hist. de l'Empire, t.* 1. *Cochlæus de Act. Lut.*

afin d'y trouver eux-mêmes un appui. Gustave Vasa aïant enlevé la Couronne de Suede à Christiern II, tandis que Fridéric I, Duc de Holstein s'emparoit des Roïaumes de Dannemarck & de Norwege, ces deux Princes crurent ne pouvoir mieux assurer leur nouvelle domination, qu'en obligeant leurs Sujets à changer de religion, en même tems qu'ils changeoient de maître. La Secte pénétra dans la Livonie & dans la Prusse par l'apostàsie du Marquis Albert de Brandebourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. Fridéric, Electeur de Saxe, & Philippe Lantgrave de Hesse-Cassel la répandirent dans leurs Etats. Plusieurs Villes Impériales, & une partie des Cantons Suisses la reçurent avec empressement. Enfin les Ducs de Pomeranie, de Lunebourg, de Mekelbourg, les Princes d'Anhalt, les Comtes de Mansfeldt & plusieurs autres fortifierent tellement le parti, qu'on commença dès-lors à pressentir l'orage qui éclata dans la suite.

Charles V méprisa ces premiers mouvemens. Plus occupé depuis son élevation à l'Empire, des démêlés

qu'il avoit avec la France, que des intérêts de la religion, il ne fit, dans diverses Dietes, que de foibles démarches pour arrêter le cours de la nouveauté, persuadé qu'après qu'il auroit dompté la France & assujetti l'Italie, déja maître de l'Espagne & des Païs-Bas, il lui seroit aisé de réduire tous les Princes d'Allemagne.

An. 1530.

III.
Ligue de Smalcalde.

Les Luthériens au contraire, après avoir concerté une confession de foi, qu'ils présenterent à l'Empereur dans la Diete d'Ausbourg, voïant que la Diete entreprenoit de les gêner dans l'exercice de leur religion, songerent à se mettre hors d'insulte en s'unissant ensemble pour leur défense commune. Tandis que l'Empereur travailloit à Cologne à faire donner à Ferdinand son frere déja Roi de Hongrie, le titre de Roi des Romains, les Princes Protestans, assemblés à Smalcalde avec les Députés des Villes, firent ensemble une ligue défensive.

IV.
La France s'intéresse aux troubles de l'Allemagne.

Dès-lors la France, s'intéressant à la conservation des droits & des constitutions de l'Empire, qu'on croïoit violés dans la nouvelle élection du Roi des Romains, & regardant d'ailleurs

comme un grand avantage de donner de l'occupation dans l'Allemagne à un ennemi tel que Charles V, promit du secours aux Princes Protestans; mais l'Electeur Palatin & l'Electeur de Maïence agirent si efficacement auprès de ces Princes, que cette premiere ligue fut suivie d'un accommodement avec l'Empereur.

AN. 1530.

Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.

La France ne perdit cependant pas de vue les troubles de l'Allemagne, & elle eut, peu de tems après, une nouvelle occasion d'y prendre part. L'Empereur, à la sollicitation des Etats de Suabe, avoit dépouillé Ulric Duc de Wirtemberg de tous ses Etats, pour en investir Ferdinand, Roi des Romains. Le Lantgrave de Hesse auroit dès-lors opposé la force à cette violence, s'il avoit été secondé, comme il l'espéroit: mais il attendit une occasion plus favorable à son dessein, & il la trouva dans l'éloignement de l'Empereur qui étoit passé en Italie. Il vint aussitôt solliciter lui-même du secours en France, où il traita avec le Roi. Les troupes Françoises furent bientôt en état de marcher, & s'étant jointes au delà du Rhin à celles

du Lantgrave, elles tomberent si à propos sur un corps de douze cens Impériaux, qui étoit campé près de Lauffen, qu'elles le défirent entierement; & firent leur Général prisonnier. Ce premier succès fit rentrer toutes les Places du Duché de Wirtemberg dans l'obéissance de leur légitime Souverain, & ce rétablissement du Duc Ulric fut ensuite confirmé par l'Empereur & par Ferdinand lui-même, dans un traité que l'Electeur de Saxe Jean Fridéric, qui avoit succédé à Jean son Pere, ménagea entre ces Princes, après s'être aussi accommodé avec l'Empereur.

AN. 1534.

Ces accommodemens furent suivis de plusieurs décrets de diverses Dietes, par lesquels les Protestans gagnoient toujours quelque avantage, sans pouvoir jamais être pleinement satisfaits. La plûpart même, affectant de s'absenter des Dietes générales, faisoient des assemblées particulieres pour fortifier de plus en plus leur union. Après avoir long-tems sollicité la convocation d'un Concile, ils laissoient assez appercevoir qu'ils n'en respecteroient pas plus les décisions

AN. 1546.

que les décrets des Dietes de l'Empire, & les Edits de l'Empereur. Comme leur parti s'accroissoit par l'impunité, il acquéroit aussi de l'audace à proportion de ses forces, profitant encore d'une circonstance fatale qui ne contribua pas peu au malheur de la Religion. Car tandis qu'elle étoit déchirée au-dedans par une secte audacieuse, elle étoit attaquée au-dehors par Soliman, un des plus redoutables ennemis du nom Chrétien, & qui menaçoit alors de renverser ses plus fermes remparts.

V. Charles V déclare la guerre à l'Electeur de Saxe & au Lantgrave de Hesse-Cassel

L'Allemagne gémissoit ainsi des maux présens, & encore plus de ceux qu'elle appréhendoit, lorsque Charles V, délivré du soin des guerres étrangeres par le traité qu'il avoit fait récemment à Crêpy avec François I, & par la treve qu'il venoit de faire avec Soliman; irrité d'ailleurs du peu de soumission qu'il trouvoit dans les Princes Protestans, entreprit enfin, pour maintenir sa propre autorité, de les réduire par les armes. Le Pape s'offrit à païer les frais de l'entreprise par de grosses sommes d'argent qu'il envoïa en effet à ce Prince, avec un

corps considérable de trouppes Italiennes.

Plusieurs Provinces de l'Empire avoient déja souffert une rude secousse par la révolte & les emportemens furieux d'une armée de Païsans Anabaptistes ; mais depuis la naissance du Luthéranisme, on n'avoit pas encore vu de guerre reglée dont la religion fût le motif. Il est cependant vrai que Charles, craignant un soulevement général de tout le parti, & voulant même, par une adroite politique, attirer dans le sien quelques-uns des Princes Protestans, afin de les détruire les uns par les autres, déclara qu'il n'en vouloit point à la Religion Luthérienne. C'est en effet un problême assez difficile à résoudre. Car, sans vouloir trop approfondir les mysteres cachés d'une politique obscure ; d'un côté la conduite de ce Prince, & de l'autre ses divers intérêts, rendent sur cela ses sentimens fort incertains.

Quoi qu'il en soit, les deux Partis se préparerent à la guerre avec une égale espérance du succès, mais avec une extrême différence des secours, & des qualités nécessaires pour vain-

Spond. Annal. Eccles. ad hunc annum.
Hist. Thuan. t. 1.

AN. 1546.

Heiss. hist. de l'Empire, t. 1.
Maimbourg. hist. du Luthéranisme.

cie. L'un avoit à sa tête un Conquérant célebre, que la fortune & la victoire accompagnoient par-tout : l'autre n'avoit pour chefs que l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Hesse, dont le premier, avec la plus grande autorité, n'avoit ni assez de résolution, ni assez de fermeté : & l'autre avec plus de courage manquoit d'habileté. La différence étoit aussi sensible entre les deux armées, qu'entre les chefs qui les commandoient. Les Princes Protestans n'avoient, dans une armée fort nombreuse, qu'une multitude embarrassante de troupes ramassées, plus propres à affamer un camp, qu'à gagner des batailles : au lieu que l'armée Impériale étoit composée de vieilles troupes aguerries & accoutumées à vaincre. On y remarquoit entre autres, outre l'élite de la cavalerie Allemande, d'un côté toute la fleur de la Noblesse Italienne qui étoit accourue à cette expédition pour y chercher des occasions de se signaler, & de l'autre ces vieilles bandes Espagnoles, qui soutenoient depuis si long-tems en Italie tous les efforts de la valeur Françoise.

Aussi la victoire ne balança-t-elle

pas long tems entre les deux Partis. Car, après que les Confédérés eurent laissé échapper plusieurs occasions favorables, manquant tantôt de résolution, tantôt de vigilance ou de conduite, à peine l'Empereur eut-il enfin rassemblé son armée, que marchant droit à eux, il les déconcerta par sa seule présence, & par la contenance fiere & assurée de ses troupes. Bientôt la sagesse & le flegme de Charles V ralentirent cette fougue impétueuse du Lantgrave qui n'étoit fondée que sur une confiance téméraire. Ce Général s'étoit flatté de jetter l'épouvante & le désordre dans l'armée Impériale, par des décharges redoublées de plus de cent pieces de canon; mais voyant qu'il avoit affaire à de vieux soldats, que tout le bruit de son artillerie n'ébranloit point, il fut honteusement obligé de se retirer, toujours poussé par les Impériaux, jusqu'à ce que son armée fut entierement ruinée par la disette & par le départ de l'Electeur de Saxe.

AN. 1546.

VI. L'Armée de la Ligue se dissipe.

Tandis que l'Electeur, éloigné de ses Etats, portoit la guerre & le ravage dans les Provinces de l'Empire, le

AN. 1546.

Duc Maurice son cousin lui enlevoit les plus importantes Places de son Electorat, gagné, tout Protestant qu'il étoit, par la promesse que l'Empereur lui avoit faite de lui donner le titre d'Electeur. A cette nouvelle, Jean Fridéric accourut promptement à la défense de ses Etats. Le Lantgrave abandonné se retira avec la même promptitude dans les siens, suivi seulement de quelque cavalerie. Toutes les Villes Impériales qui étoient de la Confédération de Smalcalde, se soumirent en même tems au vainqueur & l'on vit ainsi se dissiper dès la premiere campagne cette Ligue formidable, dont les mouvemens n'étoient encore guidés que par une fureur aveugle & inconsidérée.

VII. Charles V. fait l'Electeur de Saxe Prisonnier, & le prive de l'Electorat.

Mais la valeur & l'activité de Charles V acheverent l'année suivante d'abbattre les restes de cette dangereuse Confédération. Ce Prince habile savoit de quelle importance il est de ne laisser aucune ressource à un parti que l'on veut détruire, & qu'une faction se reproduisant toujours elle-même, comme l'Hydre de la Fable, n'est qu'à demie vaincue lorsqu'elle respire encore

e. Ainsi il alla lui-même à la tête d'u-
ne armée chercher l'Electeur de Saxe
u milieu de ses Etats. Il passa l'Elbe
la vue de l'ennemi avec une intré-
idité dont l'histoire, avant ce tems-
à, fournit peu d'exemples; & aïant
orcé ce malheureux Prince d'en ve-
ir à une bataille, il tailla son armée
n pieces, & le fit lui-même prison-
ier. Si ce fut-là un coup funeste pour
e parti Protestant, il fut encore plus
ccablant pour l'Electeur, qui, avec la
berté, perdit son Electorat, dont
Empereur récompensa les services du
Duc Maurice, chef de la branche ca-
lette de Saxe.

AN. 1547.

VIII.
Le Lantgrave de Hesse est arrêté Prisonnier.

Dès-lors toute l'Allemagne plia sous
es volontés absolues de Charles V.
Frideric, Electeur Palatin, qui, après
voir embrassé le Luthéranisme, avoit
nvoïé du secours aux Confédérés,
'étoit déja soumis avec le Duc de
Wirtemberg; & le Lantgrave se vit
ussi obligé à son tour de s'humilier
ous le joug, en demandant publique-
ment pardon à l'Empereur. Heureux
i, dans cette occasion, il avoit plus
écouté les mouvemens de sa fierté
naturelle, que les conseils, quoique

ſages, de ſes amis. Car après que c
Prince eut vaincu toutes ſes répu
gnances pour faire une démarche ſ
humiliante, l'Empereur qui fut tout
ſa vie beaucoup plus fidele aux maxi
mes de la politique, qu'aux regles d
l'honneur & de la bonne foi, l'arrêt
priſonnier.

AN. 1547.

Quelque odieuſe que fût cette action
Charles la jugea néceſſaire pour aſſu
rer la tranquillité de l'Empire, o
plutôt pour y mieux établir ſa domi
nation ſouveraine. Il ſe flattoit qu
tandis qu'il tiendroit dans les fers le
deux Chefs de la faction Proteſtante
il ne trouveroit aucun obſtacle à l
paſſion qu'il avoit de gouverner l'Al
lemagne en Monarque abſolu, pou
donner enſuite la Loi à toute l'Euro
pe; mais il eut le chagrin de voir c
grand ſyſtême de politique s'écroule
par l'endroit même par où il croïoi
l'avoir le mieux cimenté.

IX. Nouvelle confédération des Princes Proteſtans.

Il avoit eut l'adreſſe d'attirer à ſo
parti quelques-uns des Princes Pro
teſtans, & entre autres Maurice Duc d
Saxe, par la promeſſe qu'il lui avoi
faite de lui donner la dépouille d
l'Electeur. L'intérêt & l'ambitio

AN. 1552.

voient jusqu'alors prévalu dans le cœur
e Maurice, sur les reproches que les
rotestans lui faisoient de trahir lâ-
nement leur cause; mais dès que son
mbition fut satisfaite, ces reproches
révalurent à leur tour sur la recon-
oissance & la fidélité qu'il devoit à
on bienfaiteur. C'étoit d'ailleurs sur
a parole & sur celle de l'Electeur de
randebourg, que le Lantgrave s'étoit
vré entre les mains de l'Empereur.
Ainsi après avoir inutilement sollicité
a liberté de ce malheureux Prince, il
ésolut de la lui procurer par la force
es armes. Il s'assura des Princes les
lus considérables du parti Protes-
ant, sur-tout de Joachim, Electeur de
randebourg, de Fridéric, Electeur Pa-
atin, des Marquis Jean & Albert de
randebourg, du Duc de Wirtem-
erg, du Duc des Deux-Ponts, des
Ducs de Mekelbourg, & d'Ernest,
Marquis de Bade Dourlach. Mais com-
me le mauvais succès de la premiere
ntreprise leur avoit appris qu'un parti,
quel qu'il soit, ne se soutient jamais
ong-tems par ses seules forces, ils
hercherent de l'appui dans une Puis-
ance étrangere.

AN. 1552.

X.
Le Roi de France traite avec le nouvel Electeur de Saxe.

Daniel. hist. de France, Henri II.

Henri II, qui étoit depuis peu monté sur le trône de France, jeune Prince guerrier & politique, leur parut de tous les Rois étrangers le plus capable de les protéger. Ce jeune Monarque, que la fortune de la France sembloit avoir suscité pour arrêter le cours des prospérités de Charles V, écouta avec plaisir les propositions des Princes Protestans. Ceux-ci se garderent bien de lui proposer la défense de leur religion, pour motif de la guerre qu'ils vouloient faire à l'Empereur: mais ils lui représenterent l'indigne captivité du Lantgrave de Hesse, arrêté contre la foi publique, & le danger qu'il y avoit pour la France de laisser Charles V, cet ennemi irréconciliable de la Monarchie Françoise, usurper une autorité souveraine dans l'Empire, & opprimer la liberté Germanique. Ils lui offrirent en même tems de le dédommager par avance des frais de la guerre, en lui accordant pour sûreté du traité la possession des trois Evêchés, Metz, Toul & Verdun, qui avoient fait autrefois dans l'Empire François, partie du Roïaume d'Austrasie, & qui retour-

roient ainsi à leurs anciens Souverains.

AN. 1552.

Comme l'abaissement de la Maison d'Autriche étoit devenu en France une maxime fondamentale de politique depuis l'élevation de Charles V à l'Empire, Henri II accepta sans hésiter les offres des Protestans. L'Europe étoit pour ainsi dire partagée, quoique fort inégalement, entre ces deux Puissances rivales. Il suffisoit d'être ennemi de l'une, pour devenir ami de l'autre. Ainsi le traité fut bientôt conclu; & le Roi promit de fournir aux Princes Confédérés des secours d'argent, & d'entrer au printemps en Allemagne, à la tête d'une puissante armée.

XI. L'Electeur de Saxe fait la guerre à l'Empereur.

Mais ce qui contribua beaucoup au succès de cette nouvelle entreprise, c'est que l'Electeur de Saxe qui en étoit le Chef, la conduisit avec un secret admirable jusqu'au moment de l'exécution. Charles V, qui étoit alors à Inspruk, croïant avoir bien établi son autorité, & rendu sa puissance redoutable à toute l'Europe par tant de triomphes & de victoires, goûtoit les douceurs du repos dans une parfaite sécurité. On ne laissa pas de l'a-

AN. 1552. vertir qu'on appercevoit quelque agitation dans le parti Protestant, & que l'Electeur Maurice commençoit à se rendre suspect. Mais, semblable à un homme plongé dans un agréable sommeil, les avertissemens au lieu de ranimer sa vigilance, paroissoient l'irriter. Il se croïoit sûr de la fidélité & de la reconnoissance du nouvel Electeur; & il n'apprit qu'il en étoit trahi, que par les manifestes que les Confédérés publierent, lorsque leurs troupes commençoient déja à entrer en action.

Alors, étonné de la violence de l'orage, il songea trop tard à le prévenir. Déja Maurice s'avançoit à la tête d'une grande armée composée de ses troupes & de celles du Marquis Albert de Brandebourg, & de Guillaume, fils aîné du Lantgrave de Hesse. Il contraignoit toutes les Villes qu'il rencontroit dans sa marche à se déclarer pour lui, & on apprit bientôt qu'il s'étoit rendu maître d'Ausbourg; ce qui obligea les Evêques, alors assemblés à Trente, d'abandonner le Concile pour chercher ailleurs un lieu de sûreté. L'Empereur se rassuroit encore sur l'éloignement de l'armée ennemie.

AN. 1552.

lrſqu'on lui vint annoncer qu'après
ne marche forcée, elle s'étoit ou-
ert tous les paſſages, & paroiſſoit
éja preſque aux portes d'Inſpruk.

Il ſeroit difficile d'exprimer le dé-
rdre & la confuſion que cette nou-
elle cauſa dans la Cour Impériale.
 fallut dans ce moment que ce vain-
ıeur ſi redoutable oubliât toute la
erté que lui inſpiroient ſes vic-
ires paſſées, pour éviter, par une
ite précipitée, de tomber entre les
ains de ſes ennemis. Mais toujours
bile, il eut encore, dans un péril ſi
eſſant, aſſez de préſence d'eſprit,
ur donner ſur le champ la liberté
l'Electeur de Saxe qu'il retenoit dans
n Palais : ſoit afin de gagner par
tte grace l'amitié d'un priſonnier
ue les rebelles étoient ſur le point
e lui arracher : ſoit pour embarraſſer
laurice par la préſence d'un rival qui
ouvoit lui diſputer la nouvelle digni-
 dont il étoit revêtu.

XII. Le Roi de France s'empare de Toul, Verdun & Metz.

Cependant le Roi de France, qui
étoit auſſi mis en campagne avec une
ombreuſe armée, commença, ſui-
ant le traité, par s'aſſurer de Toul,
e Verdun, & enſuite de Metz. Cette

AN. 1552.

Daniel hist. de France.
Heiss. hist. de l'Emp.
Hist. Thuani, t. 1.

derniere Place fit d'abord mine de ré-
sister ; mais la seule vue des prépara-
tifs du siége aïant intimidé les habi-
tans , ils ouvrirent leurs portes aux
troupes Françoises. Henri II en pri
ainsi possession comme d'un ancien
Domaine des Rois de France ; ses suc-
cesseurs ont su s'y maintenir contre
tous les efforts de l'Allemagne & de la
Maison d'Autriche ; & enfin le traité
de Munster les a pour jamais réunis
à la Couronne.

XIII. Les Princes Protestans s'accommodent avec l'Empereur.

Mais à-peine le Roi se fut-il assuré
de ses nouvelles conquêtes, qu'il ap-
prit que les Princes Protestans négo-
cioient déja leur accommodement.
Quelque chagrin que dût causer cette
nouvelle à un Prince guerrier , qui
voïoit ainsi échapper une si belle occa-
sion de se signaler, & de venger la Fran-
ce de ses malheurs passez , il dissimula
ses sentimens , & se retira avec ses
troupes fort mal satisfait de la con-
duite de l'Electeur de Saxe. En effet
cet Electeur, voyant que l'Empereur
autant pour se mettre en état de se
venger de Henri , que pour se déli-
vrer de l'inquiétude continuelle que
lui donnoit le parti Protestant , étoit
dispose

disposé à lui accorder tout ce qu'il souhaitoit, ne se fit aucun scrupule de renoncer à l'alliance du Roi, & ne se mit pas même en peine de le faire comprendre dans le traité. C'est à quoi doivent s'attendre tous les Princes qui donnent du secours aux auteurs d'une guerre civile. Ceux-ci, dès qu'ils ont exhalé leur premier feu, ne manquent gueres de se faire un mérite & un devoir de leur ingratitude envers leurs protecteurs.

AN. 1552.

XIV. Traité de Passau.

Maimbourg. Pufendorf. Heiss.

Cet accommodement, si connu dans l'histoire sous le nom de traité de Passau, parcequ'il se fit dans cette Ville, fut le premier où l'on vit les Protestans balancer le parti Catholique, & traiter à forces égales. Le Lantgrave fut mis en liberté, & il fut réglé que la Chambre de Spire seroit mi-partie de Catholiques & de Luthériens (article qui avoit déja été promis, mais qui n'avoit pas été exécuté), & qu'on auroit pour toujours, dans tout l'Empire, l'exercice libre du Luthéranisme suivant la Confession d'Ausbourg, en cas que dans six mois on ne pût pas terminer les différends de religion. Ce fut-là le premier établis-

AN. 1552. ſement ſolide du Luthéraniſme, & en même tems la ſource de tous les malheurs de l'Allemagne, parceque les Catholiques & les Proteſtans ne purent jamais convenir d'un juſte milieu. Les premiers voulurent, dans l'exécution du traité, reſtraindre la liberté accordée aux Proteſtans : ceux-ci tâcherent au contraire de l'étendre de plus en plus. Ainſi les uns & les autres s'obſtinant également à mettre tout l'avantage de leur côté, on vit arriver ce qui arrive toujours dans les accommodemens de religion, que les deux partis furent également mécontens, & qu'après beaucoup de troubles & de diſſenſions, il fallut faire de nouveaux reglemens.

Mais, comme ces tempêtes, qui ſe ſuccederent les unes aux autres, laiſſoient toujours entr'elles quelques intervalles tranquilles, Charles V voulut profiter du premier calme que produiſit ce nouvel accommodement, pour reconquérir les trois Evêchés dont Henri II s'étoit emparé, réſolu de porter enſuite le ravage juſques dans le cœur de la France. Cette entrepriſe fut, comme on ſait, le terme fa-

tal de ses prospérités, & le siége de Mets fut l'écueil, où, après une course si glorieuse, il vint enfin malheureusement échouer. Le mauvais succès de cette expédition sembla dès-lors l'avertir qu'il étoit tems d'abandonner le grand théâtre qu'il occupoit depuis si long-tems, pour ne point exposer l'éclat d'une si belle vie à l'insolence de la fortune: mais il ne put exécuter ce grand dessein, que quelques années après.

AN. 1555.

Le Marquis Albert de Brandebourg, après avoir lâchement trahi la France pour s'accommoder avec Charles V, avoit de nouveau repris les armes, & troubloit toute l'Allemagne par les brigandages que ses troupes commettoient dans les terres des Catholiques. L'Electeur Maurice de Saxe, avec qui Albert avoit rompu depuis le traité de Passau, lui fit la guerre par une commission expresse de la Chambre Impériale, comme à un perturbateur du repos public. Il tailla son armée en pieces; mais cette victoire lui coûta la vie; & Albert fut aussi réduit de son côté, à traîner, dans un honteux

exil le peu d'annés qu'il survêcut à sa défaite.

AN. 1555.

XV. La paix de Religion. *Ibid.*

Ces nouveaux troubles aïant été ainsi appaisés, Ferdinand, Roi des Romains, assembla à Ausbourg une Diete général, en exécution du traité de Passau, pour prévenir, par une plus ample explication des reglemens déja faits, les désordres que la différence des religions pourroit causer à l'avenir dans l'Empire. C'est ce qu'on appella la Paix de Religion, qui confirma de plus en plus les Protestans dans la liberté de professer le Luthéranisme conformément à la Confession d'Ausbourg. Ce qu'il y eut dans ce nouveau traité de plus avantageux aux Catholiques, c'est qu'il y fut réglé que si quelque Archevêque, Evêque, ou autre Bénéficier, renonçoit à l'ancienne Religion, il seroit en même tems obligé de renoncer à son bénéfice, & à tous ses droits & revenus ecclésiastiques : article qui fut dans la suite, comme je raconterai bientôt, une des principales occasions de cette guerre funeste, qui ne finit qu'avec le traité de Munster.

AN. 1556.

XVI.
Ferdinand I succede à Charles V.

Ce fut après cette Diete que Charles V, voïant que tout étoit calme dans l'Empire, exécuta le dessein qu'il avoit pris de se retirer dans la solitude pour y passer tranquillement le reste d'une vie jusqu'alors si agitée. Il remit à Ferdinand I, son frère, les renes de l'Empire, & ceda le Trône d'Espagne à Philippe II, son fils. Ce Prince ne sut pas conserver le plus beau fleuron de sa Couronne. Une révolution inespérée détacha pour toujours les Païs-Bas de la Monarchie Espagnole : révolution dont le Calvinisme d'un côté, & de l'autre la rigueur excessive & indiscrete des Ministres Espagnols, furent la premiere occasion. L'ambition de quelques Grands donna bientôt, à la révolte, des Chefs qui la soutinrent par leur courage & leur habileté ; & enfin cet amour de la liberté, & cet esprit d'indépendance qui ont, de tout tems, rendu ces peuples incapables de plier sous le joug, l'ont perpétuée jusqu'à nos jours. J'aurai souvent occasion de parler de ces mouvemens dans le cours de cette Histoire, puisqu'ils ne furent entierement appaisés, comme

Révolution des Païs-Bas.

AN. 1556.

ceux d'Allemagne, que par la paix de Westphalie.

XVII. Calme de l'Empire sous Ferdinand I & Maximilien II.

Heiss. hist. de l'Emp.

Le regne de Ferdinand fut beaucoup plus pacifique. Ce Prince, voïant que les Protestans refusoient opiniâtrement de reconnoître le Concile de Trente, n'entreprit point de les y forcer. Maximilien II, son fils qui lui succeda, hérita de lui cet esprit de douceur & de modération ; & les Protestans, las de la guerre, ou contens d'avoir obligé les Empereurs à les ménager & à les craindre, ne songeoient qu'à jouir en paix des avantages qu'ils avoient obtenus pour leur parti. Il sembla que l'Héréfie, après avoir ainsi affermi son regne dans l'Allemagne, voulut lui donner quelque relâche pour venir en France exécuter les desseins qu'elle avoit formés depuis long-tems sur ce Roïaume. Elle y amena, avec l'esprit de révolte, la discorde, la guerre civile avec toutes les fureurs qui l'accompagnent, & sous les regnes de Charles IX & de Henri III, elle livra cette Monarchie en proie à une cruelle dissension dont on ne peut se rappeller le souvenir qu'avec horreur.

AN. 1556.

Je m'écarterois de mon ſujet & des regles de l'Hiſtoire, ſi je racontois ici comment ces affreux déſordres finirent heureuſement en France ſous le regne de Henri IV; mais après avoir fait connoître, par ce récit préliminaire & abregé, la premiere origine des troubles de l'Empire, je vais commencer à raconter plus en détail comment, après un aſſez long intervalle de tranquillité, les troubles recommencerent dans toute l'Allemagne, les ſuites funeſtes qu'ils eurent ſous l'empire de Ferdinand II & de Ferdinand III, & la part qu'y prirent les autres Princes de l'Europe.

XVIII. Les troubles recommencent en Allemagne par la conteſtation entre divers prétendans ſur la ſucceſſion du Duc de Cleves & de Juliers.

Heiſſ. hiſt. de l'Emp.

Il y avoit déja quelque tems que les Princes Proteſtans d'Allemagne, peu contens des avantages qu'ils avoient obtenus dans les traités que j'ai rapportés, ſongeoient à s'en procurer de nouveaux, lorſque la mort du Duc de Cleves leur fournit une occaſion de ſe réunir enſemble par une nouvelle confédération, beaucoup plus fatale à l'Empire, que toutes les précédentes. Jean Guillaume, Duc de Cleves, de Juliers & de Bergh, étant mort ſans enfans, ſa ſuceſſion devoit, ſelon les

Loix ordinaires, appartenir à ses sœurs qui étoient au nombre de quatre, & à leurs héritiers. Mais souvent, dans ces occasions, l'intérêt & l'ambition franchissant les bornes de la justice & de l'équité, ceux à qui les Loix ne donnent aucun droit, veulent du moins partager: & ceux que les Loix obligent de partager, veulent tout avoir. C'est ce qui arriva dans ce fameux démêlé.

AN. 1609.

Daniel hist. de France, & alii passim.

Les Compétiteurs furent Jean Sigismond, Electeur de Brandebourg, qui étoit fils d'une fille unique de Marie Eleonore, l'aînée des quatre sœurs: Wolfang Guillaume, Duc de Neubourg, fils d'Anne, la seconde des quatre: Jean II, Duc des Deux-Ponts, fils de la troisieme: Charles d'Autriche, Marquis de Burgau, qui avoit épousé la quatrieme: les Ducs de Saxe, descendant de Sibylle de Cleves, tante du feu Duc: le Duc de Nevers, & le Marquis de Maulevrier dont tous les titres étoient fondés sur ce qu'ils portoient l'un & l'autre le surnom & les armes, le premier de Cleves, & le second de la Marck. Si les cinq derniers prétendans avoient

moins de droit que les deux premiers, ils eurent aussi plus de modération; car ils se contenterent de poursuivre leur droit par les voies ordinaires : au lieu que l'Electeur de Brandebourg, & le Duc de Neubourg, résolurent de le faire valoir par les armes. Or le fond de la contestation consistoit en ce que Charles V, aïant donné au pere du Duc de Juliers défunt un privilége qui portoit, qu'en cas qu'il n'eût point d'hoirs mâles, une de ses filles aïant des enfans mâles, lui succederoit : le Duc de Neubourg prétendoit être seul héritier, comme enfant mâle de la seconde des quatre sœurs, à l'exclusion de ceux qui n'étoient fils que de la troisieme ou de la quatrieme, & de l'Electeur de Brandebourg, qui ne descendoit de l'aînée que par une fille.

An. 1609.

Les premiers mouvemens que cet évenement causa en Allemagne, réveillerent l'attention de tous les Princes, & l'Electeur Palatin profita de l'occasion pour se mettre à la tête d'un grand parti, en ranimant les anciennes haines que le tems avoit un peu assoupies. Il se voïoit pour ainsi dire

An. 1609. bloqué au milieu de ses Etats par les Princes Catholiques qui l'environnoient de toutes parts. Devenu Disciple de Calvin, après avoir été Luthérien, il craignoit qu'on n'entreprît de le priver de la liberté qu'on n'avoit accordée qu'à ceux qui professoient la Confession d'Ausbourg. Comme il tenoit le premier rang entre les Princes ennemis des Catholiques, il se croïoit aussi plus obligé que les autres de pourvoir à la sûreté de son parti. Il trouva des dispositions favorables à son dessein dans les Protestans, qui se plaignoient sans cesse de la Chambre Impériale de Spire & du Conseil Aulique. On se faisoit déja de petites guerres dans les territoires de Strasbourg, de Passau & d'Aix-la-Chapelle. Ainsi l'Electeur n'eut pas de peine à persuader à plusieurs Princes & Etats Protestans, de s'unir ensemble pour leur défense commune, & il fit aisément passer dans des esprits déja aigris, toutes les craintes & les défiances dont il étoit agité.

XIX. Nouvelle Confédération entre les Protestans.

Ce fut ainsi que se forma cette Confédération, qui se donna le nom d'*Union Evangélique*. Le Duc de Wir-

temberg, Maurice Lantgrave de Hesse-Cassel, Joachim Ernest, Marquis d'Onolsbach, ou d'Anspach, Fridéric, Marquis de Bade Dourlach, Christian, Prince d'Anhalt, plusieurs autres Princes, & la plûpart des Villes Impériales y entrerent, & Fridéric V, Electeur Palatin en fut déclaré le Chef.

AN. 1609.

Pufendorf. Rer. Suecic. l. 1.

Heiss. hist. de l'Emp.

XX.
Ligue des Catholiques.

La nouvelle de cette union donna l'allarme à tous les Catholiques, qui songerent aussitôt à se liguer aussi de leur côté, pour s'opposer aux desseins des Protestans. Dans cette Confédération, qu'on nomma la *Ligue Catholique*, entrerent Maximilien, Duc de Baviere, qui en fut nommé le Chef sous l'autorité de l'Empereur, les Electeurs de Maïence, de Cologne & de Treves, l'Archevêque de Saltzbourg, les Evêques de Bamberg, de Wirtzbourg & d'Aichstedt, les Archiducs d'Autriche, & plusieurs autres Princes de l'Empire. Le Pape même, le Roi d'Espagne, & quelques autres Princes étrangers voulurent y être admis. Elle fut encore fortifiée de deux Princes Protestans, qui furent Jean Georges, Electeur de Saxe, & le Lantgrave de Hesse Darmstadt. Le premier, jaloux

du choix qu'on avoit fait de l'Electeur Palatin pour être le Chef de l'*Union*, après avoir inutilement fait tous ses efforts pour la rompre, aima mieux se jetter dans le parti Catholique, où il étoit d'ailleurs fortement attiré par l'espérance dont on le flattoit de l'investiture des Duchés de Cleves & de Juliers. Le second espéroit aussi se rendre l'Empereur favorable dans le grand procès qu'il avoit avec le Lantgrave de Hesse-Cassel pour la Seigneurie de Marpurg. Pour ce qui est de l'Electeur de Brandebourg, comme ses Etats situés à l'extrêmité de l'Allemagne étoient éloignés du péril, il prit le parti de la neutralité, jusqu'à ce qu'il se vit contraint de se déclarer.

AN. 1609.

Les différentes factions s'étant ainsi réunies selon leurs divers intérêts, les Chefs nommés, & les forces à peu près égales, les peuples se crurent à la veille de voir renaître tous les troubles passés. La prise de Donawert pensa en être la premiere occasion. Les habitans aïant maltraité & chassé tous les Catholiques, la Ville fut proscrite par l'Empereur, & ensuite assiégée par le Duc de Baviere, qui après l'avoir

Ibid.

forcée à se rendre, la retint pour se dédommager des frais de la guerre. Cette entreprise irrita extrêmement les Protestans, & sembloit devoir être le signal de la guerre, dans la disposition où étoient les esprits. La défiance étoit réciproque entre les partis : la haine étoit égale : mille libelles injurieux, dont l'Allemagne étoit inondée, entretenoient l'animosité ; & si l'on n'en venoit pas encore aux mains, on regardoit cette inaction comme ces calmes terribles qui annoncent la tempête au moment qu'elle est prête d'éclater. Heureusement pour les peuples, Rodolphe aimoit le repos d'une vie tranquille, & ne savoit point profiter de l'avantage de ses forces : les Protestans sentoient leur foiblesse : les Catholiques craignoient les évenemens incertains de la guerre. Ainsi la crainte mutuelle des deux partis, & peut-être celle de passer pour les premiers auteurs des troubles, suspendirent pour un tems les malheurs de l'Allemagne. Après avoir fait tous les préparatifs de la guerre, on se contenta de part & d'autre de se tenir sur la défensive.

AN. 1609.

AN. 1610.

XXI.
Accommodement entre les deux principaux Prétendans à la succession de Juliers.

Cependant Maurice, Lantgrave de Hesse, voïant que la contestation s'échauffoit de plus en plus entre l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, craignit que cette querelle entre deux Princes Protestans, ne causât une dangereuse division dans l'*Union Evangelique*. Il leur offrit sa médiation, & les invita à venir à Dormandt, dans le Comté de la Mark. Le Duc de Neubourg s'y rendit en personne, & l'Electeur de Brandebourg y envoïa son frere Ernest. On convint, de part & d'autre, de terminer le différend à l'amiable, & de s'en rapporter à des arbitres; qu'en attendant les deux Princes se transporteroient à Dusseldorp, pour y prendre conjointement l'administration de tous les Etats du feu Duc de Cleves, sauf les droits des autres prétendans: qu'ils ne feroient rien au préjudice l'un de l'autre, & qu'ils joindroient leurs armes pour s'opposer à tous ceux qui entreprendroient de s'emparer de la succession. Cette transaction fut acceptée par les Etats du Païs, & confirmée par le Roi de France, dont les Etats avoient imploré la protection.

Mais, d'un autre côté, la Maison d'Autriche, quoiqu'elle possédât des Païs immenses dans toutes les parties de l'Europe, & un monde entier au-delà des mers, fut alors soupçonnée de regarder avec des yeux d'envie cette belle succession. Lorsqu'on s'y attendoit le moins, on apprit que l'Empereur avoit mis ces Etats en sequestre jusqu'à ce que le différend fût terminé. Comme il n'avoit aucun titre pour colorer une entiere usurpation, il étoit, disoit-on, bien résolu, lorsqu'il se feroit une fois rendu maître du Païs, de faire valoir les droits du Marquis de Burgau, dans l'accommodement qui se feroit entre les prétendans, & d'approprier ainsi à sa Maison du moins une partie de cet Etat. Quoi qu'il en soit, il chargea secretement de la conduite de cette affaire, l'Archiduc Leopold, Evêque de Strasbourg & de Passau, à qui il donna le titre de Commissaire Impérial. Ce Prince se rendit aussitôt à Juliers; & dès qu'il se fut assuré de cette Capitale, l'Empereur fit publier à Cologne un Edit, par lequel il déclaroit qu'il avoit mis les Etats du Duc de

AN. 1610.

XXII. Entreprise de l'Empereur sur la Ville de Juliers.

Heiss. hist. de l'Emp.

Merc. François.

Mémoires chronolog.

An. 1610.

Juliers en sequestre, & qu'en attendant la décision du différend, il avoit nommé l'Archiduc Commissaire Impérial pour les gouverner, avec ordre à tous les intéressés de le reconnoître en cette qualité.

XXIII. Les Princes Protestans s'y opposent par la voie des armes.

Ce procédé de l'Empereur déplut également à l'Electeur de Brandebourg & au Duc de Neubourg, au Roi de France, aux Etats des Provinces-Unies, & à toute l'Union Protestante. Les deux premiers protesterent contre le Mandement Impérial, & il se fit en même tems, à Hall en Suabe, une assemblée générale des Princes Protestans, pour y délibérer des moïens de s'opposer à cette nouvelle entreprise. Le concours y fut si grand de la part des Princes, des Villes Impériales & de la Noblesse, qu'on y compta jusqu'à cent quarante Députés. Tous respiroient la guerre & la vengeance des vexations qu'ils prétendoient recevoir des Catholiques. Ainsi on ne balança pas long-tems sur le parti qu'il y avoit à prendre. Il fut résolu d'une commune voix, de défendre le droit des deux Princes, d'assiéger la Ville de Juliers pour en

chasser le Commissaire Impérial, & on regla ce que chacun fourniroit pour l'exécution de ce dessein.

AN. 1610.

L'assemblée hésitá d'autant moins à prendre une résolution si hardie, qu'elle comptoit sur un puissant secours du Roi de France & des Provinces-Unies. Tandis que Henri IV, après cette longue suite de malheurs qui avoient désolé la France, faisoit goûter à ses peuples les douceurs de la paix au-dedans du Roïaume qu'il gouvernoit en pere, il veilloit au dehors avec cette même activité qui l'avoit fait admirer dans la guerre. Dès que ce Prince avoit appris le dessein que l'Empereur paroissoit avoir sur les Etats de Cleves & de Juliers, il avoit pris la résolution de s'opposer à ce nouvel accroissement de grandeur dans une Maison déja trop redoutable par sa puissance. Il avoit fait entrer dans ses vues les Etats des Païs-Bas, en leur faisant représenter par le célebre Président Jeanin le danger dont ils alloient être menacés, si la Maison d'Autriche s'établissoit dans un païs qui avoit jusqu'alors servi de rempart à leurs Provinces. Il avoit

AN. 1610.

envoïé à l'assemblée de Hall. M. de Boissise pour animer les Princes à défendre leurs droits & leur liberté. Ce Ministre leur avoit promis un secours de dix mille hommes; & la mort funeste de Henri IV, qu'un exécrable attentat enleva alors à la France, n'empêcha pas l'exécution de cette promesse.

Mais tandis que les Princes de l'Union prenoient à Hall la résolution d'attaquer l'Archiduc Leopold, l'Empereur délibéroit à Wirtzbourg, avec les Electeurs & les Princes de son parti, sur les moïens de le maintenir dans sa commission. On ne vit après ces deux assemblées que levées de troupes & préparatifs pour la guerre de Juliers, les Catholiques ne pouvant se résoudre à laisser tomber un si bel héritage sous la domination des Protestans, & ceux-ci ne voulant pas abandonner ces nouveaux domaines à la Maison d'Autriche.

XXIV. La Ville de Juliers est réduite sous l'obéissance de l'Electeur de Brandebourg & du Duc de Neubourg.

Le succès de cette guerre paroissoit fort incertain, lorsque l'ambition inquiete de l'Archiduc Mathias, donna un grand avantage aux Protestans par la diversion que ce Prince fit en Hon-

grie & en Bohême, pour obliger l'Empereur à lui ceder ces deux Roïaumes. L'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg profiterent de la division de leurs Ennemis. La Ville de Juliers fut assiégée par Maurice, Prince d'Orange, & par le Prince d'Anhalt. Le Maréchal de la Châtre amena au Camp un grand corps de troupes Françoises, composé de douze mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, & la Ville fut tellement pressée, qu'après six semaines de siege elle se rendit aux Princes, & se soumit avec toutes les Places de ce Duché, à l'Electeur de Brandebourg & au Duc de Neubourg.

AN. 1610.

L'Empereur ne put opposer à cette entreprise qu'un vain titre d'investiture, qu'il donna à l'Electeur de Saxe, de tous les Etats du Duc de Cleves. C'étoit la récompense que l'Electeur attendoit de son attachement au parti de la Maison d'Autriche. Rodolphe fit cette démarche contre l'avis de la plûpart des Princes Catholiques; mais il ajouta à cet acte une clause qui en suspendoit l'effet: c'étoit que l'Electeur de Saxe prouveroit qu'il avoit

Hist. de l'Empire, l. 3.

AN. 1611.

plus de droit à cette succession, que les autres prétendans. Il y ajouta encore d'autres conditions; savoir que l'Electeur ne feroit dans ces Provinces aucun changement en matiere de Religion, qu'il satisferoit aux prétentions du Duc de Nevers & du Marquis de Burgau, & qu'il paieroit les frais que l'Empereur & l'Archiduc Leopold avoient faits dans cette guerre. Frivole investiture, qui n'empêcha pas que les deux Princes ne demeurassent en possession d'un héritage qui étoit devenu leur conquête.

XXV. Désordres commis à Passau & en Bohême, par les troupes de l'Archiduc Leopold.

L'Archiduc Leopold fit cependant quelques tentatives pour secourir Juliers lorsqu'on l'assiégeoit; mais le contre-coup de cette entreprise retomba sur d'autres Provinces par un effet de cette confusion générale où étoient toutes les affaires de l'Empire par la foiblesse & la nonchalance du Chef. Les premiers désordres commencerent dans le territoire de Passau, où l'armée assemblée sous le commandement de l'Archiduc, ne recevant point de paie, se dédommagea par les violences & par la désolation de la campagne. De-là passant jusqu'à

Merc. Franç.

An. 1611.

a Capitale de Bohême, après avoir orcé & pillé quelques Villes sur son aſſage, elle surprit la petite Prague, qui n'eſt ſéparée de la neuve & de la vieille Prague que par la Molde. Elle y commit une infinité de déſordres que les troupes prétendoient juſtifier par le défaut de paie, & que Leopold autoriſoit par le prétexte de maintenir l'autorité de l'Empereur.

Il y avoit en effet pluſieurs années que le Peuple & les Grands du Roïaume, également irrités des infractions continuelles qu'ils prétendoient qu'on faiſoit à leurs priviléges, & du peu de liberté qu'on accordoit aux Proteſtans, rongeoient avec dépit le frein qui les retenoit. L'Empereur n'avoit ni aſſez d'habileté ni aſſez de force pour les dompter, & ils étoient eux-mêmes trop foibles pour ſecouer entierement le joug. De-là naiſſoit une oppoſition continuelle entre les Sujets & le Souverain; ſource féconde d'aigreurs & de murmures, de plaintes & de ſéditions. On crut que ce fut Rodolphe lui-même qui attira les troupes de Leopold dans le Roïaume pour châtier les peuples & s'en faire craindre;

An. 1611.

mais ce châtiment mal entendu, qu'il n'osa point avouer, & qui étoit en effet un vrai brigandage plutôt qu'une exécution de Justice souveraine, ne servit qu'à irriter les Peuples, & à rendre l'Empereur plus méprisable.

Dans la neuve Prague, les Protestans, aïant pris les armes pour s'opposer aux troupes de Leopold, les tournerent aussitôt contre les Eglises & les Monasteres. Ils assommerent impitoïablement tous les Religieux, ils pillerent les Vases sacrés, foulerent aux pieds les Reliques, & traînerent ignominieusement dans les rues les Images des Saints, tandis que l'Empereur, spectateur presque oisif de ces désordres, passoit les journées entieres dans son Château avec des Peintres, des Tourneurs & des Chymistes. Dans la vieille Prague, les Magistrats, moins violens ou plus respectés, continrent la fureur du peuple; mais leur autorité n'auroit pas tenu long-tems contre l'emportement d'une populace mutinée, si l'Archiduc Mathias qui étoit alors en Hongrie, n'étoit accouru promptement avec une armée, pour délivrer la Ville, & y rétablir le calme.

AN. 1612.

XXVI.
L'Archiduc Mathias délivre Prague.

Heiss.
Merc. Franç.

Ce Prince, qui vouloit mettre en-
ɔre sur sa tête la Couronne de Bohê-
ıe avec celle de Hongrie qu'il avoit
éja enlevée à Rodolphe, prenoit hau-
ment dans toutes les occasions la
otection de ces Peuples contre leur
ɔuverain. A son approche, l'Empe-
ur, supris de la promptitude de sa
arche & du grand nombre de ses
oupes, & appréhendant les suites
ınestes du choc de deux armées dans
ıe même Ville, se hâta de congédier
s troupes de Leopold. Elles firent en-
ɔre de grands ravages dans leur re-
aite, & porterent dans les Provinces
carnage, les incendies & la déso-
tion. Mais enfin Mathias, après avoir
ıcifié la Capitale, vint à bout de fai-
sortir du Roïaume cette armée de
ındits, qui laissa cependant par-tout
ɔrès elle les plus tristes marques de
cruauté.

XXVII.
Mathias est couronné Roi de Bohême, & ensuite Empereur.

Jamais service ne fut mieux païé
ue celui que Mathias rendit en cette
ccasion à un peuple opprimé. La
Couronne de Bohême, depuis long-
ems l'objet de son ambition, fut le
rix de son zele. Rodolphe, aussi peu
apable de la conserver, qu'il étoit

peu digne de la porter, ſe laiſſa pour la ſeconde fois dépouiller preſque ſans réſiſtance; & étant mort quelques mois après, Mathias, déja ſi puiſſant par l'acquiſition de deux Roïaumes, eut encore le crédit de ſe faire élire Empereur, réuniſſant ainſi, dans ſa perſonne, toute la dépouille de ſon frere.

An. 1612.

Alors ſon ambition, n'aïant plus rien à deſirer, fit place auſſitôt au zele de la Religion, Il ceſſa de diſſimuler avec les Proteſtans, & après les avoir ménagés pour devenir leur maître, il voulut leur faire ſentir qu'il l'étoit. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que ſon changement les irritoit d'autant plus, qu'ils avoient plus compté ſur ſon indulgence. Car dans deux Dietes qu'il convoqua à Ratiſbonne & Lintz pour obtenir des ſecours contre Betlem-Gabor, Prince de Tranſilvanie, qui faiſoit de fréquentes irruptions dans la Hongrie, les Proteſtans eurent l'adreſſe d'éluder toutes ſes propoſitions, & de rendre ces deux Dietes inutiles.

La conteſtation ſur la ſucceſſion de Cleves & de Juliers, étoit alors plus animé

animée que jamais. L'Electeur de Brandebourg, ennuïé de partager la possession de ces Etats, fit faire, par ses Officiers, quelques entreprises contraires aux droits du Duc de Neubourg. Ce Prince, après avoir fait inutilement ses plaintes & ses oppositions, usa de représailles & insensiblement les choses s'aigrirent à un tel point, que sans en venir cependant à une guerre déclarée, chacun des deux Princes emploïa ses armes & celles de ses alliés à se fortifier dans les places qu'il occupoit, & à surprendre celles de son adversaire. L'Electeur de Saxe faisant aussi valoir de son côté l'investiture qu'il avoit reçue de l'Empereur Rodolphe, obtint de l'Archiduc Albert, Gouverneur des Païs-Bas pour le Roi d'Espagne, la possession de l'Hôtel de Cleves dans la Ville de Bruxelles, & de tous les Fiefs dépendans du Comté de Ravenstein. L'Electeur de Brandebourg voulut suprendre Dusseldorp; mais il manqua son coup. Les Provinces-Unies s'emparerent de Juliers sous prétexte de tenir cette place en sequestre, & en effet pour l'assurer à l'Electeur de Brandebourg. Le Duc de

AN. 1613.

XXVIII.
L'Electeur de Brandebourg entreprend sur les droits du Duc de Neubourg, lequel se fait Catholique.

AN. 1613.

Neubourg se saisit de son côté de plusieurs places dans le Duché de Berg, & comme son compétiteur avoit mis dans ses intérêts la République des Provinces-Unies, il chercha aussi un appui dans l'alliance qu'il fit avec la Maison de Baviere, en épousant la Princesse Madelaine, sœur du Duc Maximilien & de l'Electeur de Cologne. Il fit plus quelques mois après; car il abjura le Luthéranisme, & rentra dans l'obéissance de l'Eglise Romaine. Par-là il s'assura le secours de la Ligue Catholique, la protection l'Empereur, & sur-tout l'appui de la Couronne d'Espagne qui le servit efficacement.

XXIX.
L'Espagne & les Provinces-Unies prennent parti dans la guerre de Juliers.

Les Espagnols & les Hollandois avoient, par des vues tout oppofées, u intérêt égal à se rendre maîtres d quelques places fortes dans les Duch de Cleves & de Juliers: les premie pour conserver la liberté du passag aux secours qui leur venoient d'All magne; les seconds pour mettre de côté-là une barriere entr'eux & Maison d'Autriche. La treve de dou ans, conclue entre l'Espagne & la R publique depuis 1609, aïant suspen

AN. 1618.

:outes les hostilités dans les Païs-Bas, es deux partis eurent la liberté de porter leurs armes dans ces Provinces voisines. D'un côté le Marquis de Spinola, & de l'autre le Prince d'Orange Henri Fridéric, se saisirent de plusieurs places, l'un sous le nom du Duc de Neubourg, l'autre sous celui de l'Electeur de Brandebourg. Ils firent ainsi sentir aux peuples tous les maux de la guerre, sous prétexte de leur donner la paix, & dépouillerent les deux Princes, en affectant de vouloir les rétablir : triste situation des peuples dont la souveraineté est en litige, & des Princes qui sont obligés d'avoir secours à des protecteurs trop puissans.

Comme ces mouvemens ne se faisoient sentir qu'à l'une des extrêmités de l'Empire, l'Allemagne jouissoit encore d'une assez grande tranquillité, lorsque la révolte des Protestans de Bohême replongea les peuples dans un abîme de malheurs, dont tous les troubles passés n'avoient été que le prélude. On oublia la guerre de Juliers, pour donner toute son attention à la nouvelle scene qui se préparoit ;

AN. 1618.

& l'intérêt particulier des prétendans fut abſorbé dans l'intérêt général que toute l'Allemagne prit à cette grande affaire. Une étincelle cauſa ce furieux incendie, dont, par un progrès inſenſible, toute l'Europe fut enfin embraſée. Depuis cette fatale époque juſqu'à la paix de Weſtphalie, on compta trente années d'une guerre ſanglante & opiniâtre, qu'une négociation de dix ans put à-peine terminer, & qui va faire la principale matiere de cette Hiſtoire.

XXX. Troubles de Bohême.

Heiſſ. hiſt. de l'Emp. Merc. Franç. Pufendorf. rerum Suec. l. 1. & alii. Lotychius rerum Germ. l. 2.

Rodolphe avoit accordé aux Proteſtans de Bohême un Edit qui leur donnoit la liberté de profeſſer publiquement leur Religion, de bâtir des Temples, & d'établir des Colléges. Enſuite de cet Edit les Catholiques entrant dans les ſentimens de leur Souverain, avoient fait avec les Proteſtans une tranſaction par laquelle ils avoient réglé de concert tout ce qui concernoit l'exercice des deux Religions. Le motif de cette tranſaction étoit d'éviter les troubles; & en effet les deux partis vécurent en bonne intelligence pendant pluſieurs années. Mais les Catholiques, ſous un Roi (

eur créance, ne pouvoient pas manjuer d'être plus favorisés que les Proestans. Ils occupoient les premieres harges du Roïaume, ils avoient seuls à confiance du Prince; comme ils toient les plus anciens, ils étoient en ossession de tous les biens ecclésiastiues, ils étoient accrédités & florisans, tandis que les Protestans étoient aïs, suspects & éloignés de la source es graces.

AN. 1618.

Cette situation, toute désagréable u'elle étoit, leur avoit d'abord paru ſez douce. Ils se croïoient trop heueux qu'on voulût les tolérer. Mais ientôt la comparaison qu'ils firent e leur état à celui des Catholiques, ur fit regarder ceux-ci comme des rans insupportables. Leur méconten-ment ne fut pas long-tems secret. s murmurerent, ils se plaignirent, ils enacerent. On méprisa leurs plaintes leurs menaces. Les choses en vinrent u point qu'il ne leur falloit plus qu'une ccasion & un chef pour lever l'étenart de la révolte, & ils trouverent entôt l'un & l'autre.

XXXI. Origine des troubles.

Les Protestans aïant fait bâtir un emple sur les terres de l'Abbé de

An. 1618.

Brunaw, & un autre dans le Village de Clostergrab, qui dépendoit de l'Archevêque de Prague, l'Abbé s'y opposa par la voie de l'autorité Impériale, & l'Archevêque par voie de fait, en le faisant aussitôt démolir. La question consistoit à savoir si l'Edit de Rodolphe, qui permettoit aux Protestans de bâtir des Temples, leur permettoit d'en bâtir sur des fonds appartenant aux Eglises Catholiques. Les Protestans la voulurent décider eux-mêmes en leur faveur.

Comme ils étoient en grand nombre dans le Roïaume, ils s'assemblerent dans la Capitale en forme d'Etats. Le Comte de Thurn, ou de la Tour, y parut un des plus ardens. Il avoit de la naissance, de grands biens, du courage & de l'habileté, avec beaucoup d'ambition propre à faire valoir tous ces avantages. Il est rare que des hommes de ce caractere aient un véritable zele de Religion; mais il est assez ordinaire qu'ils en affectent beaucoup pour mieux couvrir leur politique & leurs desseins ambitieux; & comme dans les partis ce sont les plus emportés qui s'y font considérer,

Comte témoigna une passion si ardente de venger sa Secte, que tous les Protestans le reconnurent pour leur chef. Il les exhorta à secouer le joug honteux auquel ils étoient depuis si long-tems indignement asservis : les Ministres seconderent son zele par des discours séditieux, & le peuple, malheureusement séduit, s'anima par le chant des pseaumes à la révole & à la guerre civile.

AN. 1618.

XXXII. Attentat des Protestans de Bohême révoltés.

Dès le lendemain de cette délibération, le Comte de la Tour voulant se signaler par quelque action d'éclat, ou voulant peut-être ôter au peuple toute espérance de pardon en rendant l'Empereur irréconciliable avec la nation, après avoir traversé la Ville à cheval avec les principaux des rebelles, suivis de quelques hommes bien armés, monta à la salle du Conseil d'Etat où les Conseillers étoient alors assemblés. Il leur présenta les plaintes des Protestans : il y mêla des reproches & des menaces, & exposa leurs demandes avec beaucoup de hauteur, comme un homme qui ne vouloit pas être refusé. Le Président du Conseil nommé Slabata, indigné de son au-

An. 1618.

dace, au lieu de satisfaire à ses demandes, le menaça de la colere de l'Empereur. Le Comte Martinitz, un des Conseillers, lui répondit avec la même force. Aussitôt les rebelles se jettent sur ces deux Magistrats, &, par un horrible attentat dont l'Histoire de Bohême fournissoit déja un exemple sous le regne de Venceslas, les précipitent par les fenêtres avec Philippe Fabrice Secrétaire du Conseil. Tous les Historiens remarquent que par le plus heureux de tous les hasards, si ce ne fut pas une providence particulieres, ces trois hommes étant tombés sur un tas de fumier, ne reçurent aucun mal de leur chute, quelque élevée que fût la fenêtre d'où on les avoit précipités, & qu'ils furent encore assez heureux pour se sauver au travers d'une grele de mousquetades qu'on leur déchargea de toutes parts.

Le bruit d'une action si hardie aïant consterné toute la Ville, le Comte de la Tour, suivi de sa troupe, parcourut les rues à cheval, & pour calmer les divers mouvemens que son entreprise causoit dans les esprits, il assura le peuple qu'il n'avoit rien fait que pour

le bien de l'Etat, & que l'Empereur approuveroit tout ce qui s'étoit passé. Il s'assura en même tems du Château, & obligea tous les habitans de la Ville à prêter serment de fidélité aux Etats. Ceux-ci s'assemblerent, créerent trente Directeurs pour administrer souverainement toutes les affaires du Roïaume, & prirent la résolution de lever une armée pour s'opposer, disoient-ils, aux ennemis de Dieu, de la Religion, & des Edits de Sa Majesté Impériale. C'est ainsi qu'ils appelloient les Catholiques, tandis qu'ils se qualifioient de sujets fideles & soumis.

AN. 1618.

XXXIII. L'Empereur écrit inutilement aux Etats de Bohême.

Lotychius rer. Germ. l. I.

Heiss.

Mercure François.

Si l'Empereur Mathias avoit eu, pour conserver ses Etats, autant d'activité qu'il en avoit fait paroître pour les acquérir, il auroit apparemment prévenu les suites funestes de cette émeute. Mais à la premiere nouvelle qu'il reçut de la sédition, au lieu d'assembler promptement tout ce qu'il avoit de troupes pour arrêter les premiers efforts des conjurés, il se contenta d'adresser aux rebelles des Lettres, des Edits, des Déclarations, tantôt pour leur faire des menaces impuissan-

tes, tantôt pour les exhorter avec dou-
AN. 1618. ceur à rentrer dans leur devoir, leur offrant ainsi leur pardon avant que de s'être mis en état de les punir. Ce procédé foible & timide porta les derniers coups à son autorité déja mourante, & ne servit qu'à rassurer les esprits encore mal affermis dans leur révolte. Les rebelles publierent de leur côté des Manifestes & des Apologies ; & ce qu'il y eut en cela de plus singulier, c'est que tandis qu'ils publioient que leur dessein n'étoit que de rendre leur condition égale à celle des Catholiques, ils exclurent absolument ceux-ci de toutes les charges, ils emprisonnerent les uns, confisquerent les biens des autres, & s'emparerent des principales Eglises.

L'Archiduc Ferdinand, cousin de l'Empereur & des Archiducs Albert & Maximilien, avoit été dès l'année précédente couronné Roi de Bohême avec l'applaudissement de tous les Etats du Roïaume, & du consentement des Archiducs, lesquels n'aïant point d'enfans, non plus que l'Empereur, vouloient réunir dans sa personne tous les biens de la Maison

d'Autriche. C'étoit ſon domaine que les rebelles de Bohême attaquoient, & il ſembloit que ce fût à lui à le défendre. Mais ce Prince étoit alors occupé à ſe faire couronner Roi de Hongrie, comme il le fut en effet avec beaucoup de ſolemnité; mais avec aſſez peu de fruit, puiſque la Hongrie ne tarda pas à ſuivre l'exemple de la Bohême. L'Empereur étoit d'ailleurs ſi jaloux de ſon autorité, qu'en cedant à Ferdinand les Roïaumes de Bohême & de Hongrie, il avoit exigé, pour condition, qu'il en conſerveroit juſqu'à ſa mort les droits de Souveraineté. Il n'en jouit cependant pas comme il l'avoit eſpéré.

AN. 1618.

XXXIV. Les rebelles ſe préparent à la guerre.

Le Comte de la Tour profita du tems qu'on lui laiſſoit, pour ſe mettre en état de ſoutenir ſon entrepriſe, & fit dans cette occaſion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un habile Général. Il aſſembla de toutes parts de bonnes troupes dont il fit un corps d'armée. Il mit des garniſons dans les places qui pouvoient ſe défendre. Il chaſſa tous les ſoldats & les Officiers ſuſpects. Il fit occuper tous les paſſages, établit des magaſins, amaſſa de groſſes

ſommes d'argent pour païer les trou-
An. 1618. pes, écrivit à tous les Princes Proteſ-
tans pour leur demander du ſecours,
& diſpoſa tout pour une vigoureuſe
défenſe. Krumlaw & Budeweiſſ ſont
deux places fortes ſur la Molde, &
un paſſage important pour entrer de
la haute Autriche dans la Bohême. Le
Comte de la Tour entreprit de fer-
mer cette entrée aux Impériaux, en
s'emparant de ces deux Villes qui te-
noient pour l'Empereur. Il força Krum-
law; & après beaucoup de menaces
& de ſollicitations inutiles pour ébran-
ler la fidélité des habitans de Bude-
weiſſ, il aſſiégea la place avec toutes
ſes forces; mais la valeur des aſſiégés,
égale à leur fidélité, repouſſa tous ſes
efforts, & donna à l'Empereur le tems
de les ſecourir.

Ce Prince, voïant les progrès des
rebelles, ſe hâta enfin de lever des
troupes. Le fameux Comte de Buc-
quoy, qui s'étoit déja ſi ſouvent ſignalé
dans les guerres de Flandres, vint des
Païs-Bas pour commander l'armée
Impériale. Il avoit ſous lui le Comte
de Dampierre qui avoit acquis beau-
coup de gloire dans les guerres de

Hongrie & de Venise, le Comte de Bucheim, & quelques autres Officiers de réputation. Les troupes Impériales étoient déja prêtes à marcher, lorsque l'Empereur, toujours semblable à lui-même, voulut encore tenter la voie de la douceur. Il écrivit aux Etat Protestans de Bohême, pour les avertir qu'il avoit les armes à la main, que son armée étoit prête d'entrer en action, & qu'elle n'attendoit que le signal pour leur faire éprouver les plus rigoureux effets de sa juste vengeance, s'ils n'aimoient mieux s'abandonner à sa clémence en se remettant dans leur devoir.

AN. 1618.

XXXV. Expédition du Comte de Dampierre & du Comte de Bucquoy en Bohême.

Mercure François.

Lotychius.

En effet les rebelles aïant méprisé ces menaces, le Comte de Dampierre entra aussitôt dans la Bohême à la tête d'un corps d'armée, & après avoir pris quelques places, & entr'autres Bistritz, il obligea le Comte de la Tour d'abandonner le siege de Budeweiss. C'étoit-là le principal dessein du Comte de Dampierre; cependant il s'avança jusqu'à Neuhauss dont il brûla les fauxbourgs, & il fit, dans toute sa marche, de grands ravages qui désolerent les peuples. Mais la disette

An. 1618.

de vivres l'obligea de se retirer. Il perdit même dans sa retraite une partie de ses troupes.

Le Comte de Bucquoy entra à son tour dans le Roïaume par la frontiere de Moravie. Il se rendit maître de Teutsbrodt & de quelques autres places. Son dessein étoit de s'avancer jusqu'à Prague, prévenu de l'opinion que les rebelles n'avoient que de mauvaises troupes mal disciplinées qui n'oseroient pas tenir la campagne devant sa petite armée. Mais il éprouva bientôt le contraire; car il rencontra l'armée des Protestans partagée en deux corps, & rangée en bel ordre sur les deux bords de la Molde. Etonné du nombre & de la contenance fiere des ennemis, il n'osa hasarder une bataille, ni s'engager plus avant dans le païs. Il changea ainsi son premier dessein, & se vit réduit à se retrancher sous le canon de Budeweiss, en attendant que le Comte de Dampierre lui amenât de Vienne un nouveau renfort.

XXXVI. Obstination des rebelles.

Cependant les Etats de Bohême voïant par cette premiere expédition que les menaces de l'Empereur n'é

oient plus des menaces vaines & impuissantes, commencerent à redouter le péril lorsqu'ils le virent de plus près. Quelque peu heureuse qu'eût été jusqu'alors la premiere tentative des Impériaux, les rebelles jugeoient aisément que lorsque l'Empereur auroit réuni toutes ses forces, la partie ne seroit plus égale. Ils voïoient désormais leur patrie exposée au fer & au feu, aux ravages des ennemis, & peut-être aux dissensions domestiques. L'exemple des Païs-Bas n'avoit rien qui pût les rassurer, puisque cette République ne devoit le succès de sa révolte qu'à l'éloignement de l'Espagne, au lieu que la Boheme étoit contigüe aux États héréditaires de l'Empereur, qui pouvoit, quand il voudroit, envoïer de nombreuses armées jusqu'aux portes de leur Capitale. S'ils comptoient sur les secours de quelques Princes Protestans, ils n'avoient pas moins à craindre des Princes Catholiques. Dans cette fâcheuse situation ils auroient souhaité un accommodement ; mais ils ne pouvoient penser sans horreur aux conditions qu'il faudroit subir pour se réconcilier avec un Souverain

AN. 1618.

ſi juſtement irrité. Il ne leur reſtoit donc plus d'autre reſſource que de trouver dans leur courage de quoi ſuppléer à leur foibleſſe. Ils s'animerent mutuellement à une vigoureuſe défenſe pour ne pas ſurvivre à la liberté de leur patrie. Ils implorerent le ſecours de l'Electeur de Saxe, de l'Electeur Palatin, des Etats de Siléſie, & de tous ceux qu'ils crurent pouvoir s'intéreſſer à leur querelle. Ils écrivirent en même tems à l'Empereur avec quelque apparence de ſoumiſſion, le conjurant de ne pas porter les choſes à l'extrêmité, & le menaçant indirectement de venger, ſur les Eccléſiaſtiques & ſur les Monaſteres, toutes les exécutions violentes que ſon armée feroit dans leurs Provinces. Ils écrivirent auſſi au Roi Ferdinand & à l'Archiduc Maximilien, pour les prier de défendre leur cauſe auprès de l'Empereur. Les Etats d'Autriche qui, depuis l'origine des troubles, favoriſoient ſecretement les rebelles par un effet de leur haine commune pour des Souverains Catholiques, intercéderent pour eux, & repréſenterent à l'Empereur qu'il n'y avoit qu'à perdre pour

AN. 1618.

ui dans la résolution qu'il avoit prise le porter la guerre dans un Roïaume qui lui appartenoit; que les peuples, éduits au désespoir, éliroient un Roi tranger & qu'il devoit craindre une évolution pareille à celle des Païs-Bas, que la sévérité du Duc d'Albe & la igueur inflexible du Conseil d'Espagne avoient fait perdre à cette Monarchie. Les Princes de l'Union Proestante lui écrivirent à peu-près dans es mêmes termes; de sorte que l'Empereur, pressé par tant d'endroits, & encore plus par l'inclination qu'il avoit pour la paix, offrit d'écouter les propositions des Etats de Bohême, pourvu qu'ils commençassent par désarmer. l nomma ensuite des arbitres, & marqua la ville de Pilsen pour le lieu des conférences.

AN. 1618.

Mais les Protestans rejetterent la proposition du désarmement comme un piége qu'on leur tendoit. Ils refuserent également d'envoïer leurs Députés à Pilsen, parceque c'étoit une Ville toute Catholique, & qu'ils craignoient, disoient-ils, qu'on ne profitât de l'absence de leurs Directeurs pour surprendre leurs Villes, comme

AN. 1618.

le Comte de Dampierre avoit récemment surpris Kemnitz. Ainsi s'évanouirent les premieres espérances qu'on avoit conçues de la paix.

XXXVII.
Les Protestans de Bohême reçoivent des secours de divers Princes.
Ibid.

Les secours que les Etats de Bohême recevoient alors de divers endroits leur enfloient le courage. Les Etats de Silésie firent avec eux un traité de Confédération. La Moravie se disposoit à en faire autant. Les Provinces-Unies leur promirent des troupes & de l'argent. Le Comte de Hohenloë leur amena des levées qu'il avoit faites dans le Duché de Brunswick. Le Marquis de Jagerndorff vint fortifier leur armée avec un corps de troupes, & on en vit bientôt arriver un autre sous la conduite du brave Comte de Mansfeldt, si célebre dans cette Histoire par ses divers exploits. Il étoit bâtard de Pierre Ernest de Mansfeldt Gouverneur de Flandre & du Duché de Luxembourg. Après avoir servi la Maison d'Autriche sous Charles son frere en Hongrie, & sous l'Archiduc Leopold en Alsace, il avoit fait la guerre dans le Milanez pour le Duc de Savoie contre l'Espagne : après quoi ce Duc l'avoit mis en état, par ses li-

béralités, de paſſer en Allemagne avec un corps de deux mille hommes. Les Princes de l'Union Proteſtante à qui il offrit ſes ſervices, l'envoïerent auſſitôt en Bohême; & à-peine y fut-il arrivé, que les Etats le chargerent d'une entrepriſe importante, qui étoit le ſiége de Pilſen.

AN. 1618.

XXXVIII. Le Comte de Mansfeldt aſſiége Pilſen & s'en rend le maître.

Cette Ville, qui eſt une des plus belles & des plus conſidérables de la Bohême, eſt ſituée vers les frontieres de ce Roïaume & celles de Baviere, au confluant des rivieres de Wate & de Mitza qui coulent aux pieds de ſes remparts. Elle étoit d'ailleurs aſſez bien fortifiée pour ce tems-là; mais elle tiroit ſa principale force du courage de ſes Habitans, qui ſe glorifioient d'avoir ſoutenu un ſiége de dix mois contre Ziſca, ce fa neux Chef des Huſſites en 1423. L'importance de la place, & les richeſſes que les Catholiques des environs y avoient apportées de toutes parts comme dans un lieu ſûr, animoient également les uns à attaquer, & les autres à ſe bien défendre. Les aſſiégés brûlerent eux-mêmes les magnifiques fauxbourgs qui faiſoient un de plus beaux ornemens

AN. 1618.

de leur Ville, faiſant connoître par-là aux aſſiégeans la réſolution où ils étoient de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité.

Lotychius.

Mercure François.

Cependant l'Empereur, allarmé de cette entrepriſe, écrivit de nouveau aux Etats de Bohême pour leur ordonner de l'abandonner. Le Duc de Baviere fit la même choſe avec auſſi peu de ſuccès; car Mansfeldt eut ordre de continuer le ſiége. Dès qu'il eut fait breche à la muraille, il ſomma les habitans de ſe rendre, en leur offrant de bonnes conditions; & ceux-ci les aïant rejettées avec fierté, il dreſſa deux nouvelles batteries qui firent une ſeconde breche encore plus grande que la premiere. Mais les habitans la réparerent, tout découragés qu'ils étoient par la mort de leur Gouverneur Felix Dornham, qui avoit été emporté d'un coup de canon. Mansfeldt, irrité d'une ſi opiniâtre réſiſtance, tourna ſes batteries contre un Palais que l'Empereur avoit fait bâtir ſur les murailles de la Ville. Il y fit encore une grande breche: les ſoldats y monterent avec des échelles, & s'y logerent enfin malgré les efforts des aſſiégés. Alors ceux-ci

An. 1618.

n'aïant plus d'autre espérance que de vendre leur vie bien cher, se rassemblerent dans la grande place de la Ville, pointant du canon aux avenues des rues par où les ennemis pouvoient venir à eux. Les Protestans, n'osant les attaquer à découvert, percerent de maison en maison pour arriver jusqu'à la place. Mais les habitans les arrêterent encore en mettant le feu à quelques maisons sur leur passage. Toute la Ville alloit être embrasée, & les habitans ensevelis dans ses cendres, si la vue d'une si funeste désolation n'avoit ému de pitié les ennemis mêmes. Le Comte de Mansfeldt offrit aux habitans la vie, les biens & la liberté, à condition qu'ils feroient serment aux Etats de Bohême. La condition fut acceptée, & Mansfeldt prit possession de la Ville au nom des Etats.

XXXIX. Continuation de la guerre.

Pendant le siége de Pilsen, le Comte de Bucquoy tenta inutilement de surprendre Neuhauss. Il craignit de se laisser surprendre lui-même par le Comte de la Tour, qui pouvoit en vingt-quatre heures venir tomber sur lui avec une armée fort supérieure depuis la jonction des troupes que les

Siléſiens avoient envoïées au ſecours des Etats de Bohême. Il fut ainſi obligé de rentrer dans ſes retranchemens près de Budeweiſſ, où il ne put pas même demeurer en ſûreté : car le Comte de la Tour, après avoir repris toutes les Places dont le Comte de Dampierre s'étoit rendu maître l'année précédente, marcha droit au camp des Impériaux pour les attaquer dans leurs retranchemens. Ceux-ci ne jugerent pas à-propos de l'attendre, & après de vives eſcarmouches, ils ſe retirerent avec beaucoup de peine ſous les remparts de Budeweiſſ.

AN. 1618.

Le Comte de la Tour n'en demeura pas-là; car voïant, depuis la priſe de Pilſen, toute la Bohême ſoumiſe aux Etats, il eut la hardieſſe d'aller porter la guerre dans l'Autriche juſqu'à neuf milles de Vienne, où ſon approche répandit la terreur. Mais toute cette expédition ſe termina à des ravages & à un grand butin avec lequel il s'en retourna.

XL. Mort de Mathias. Ferdinand II lui ſuccede.

Telle étoit la ſituation des affaires lorſque l'Empereur Mathias mourut, après avoir perdu, depuis ſon élevation à l'Empire, une partie de la gloire

qu'il avoit acquiſe auparavant, ſurtout dans la guerre qu'il avoit faite aux Turcs en Hongrie. Ferdinand, déſigné Roi de Bohême & de Hongrie, ſucceda à tous ſes droits ſur ces deux Roïaumes. Il étoit déja devenu Adminiſtrateur des deux Autriches par la ceſſion que lui en avoit faite l'Archiduc Albert. Il étoit déſormais le chef de la branche d'Autriche Allemande, & il ſe flattoit avec raiſon de réunir encore à tant de glorieux titres celui d'Empereur. Jamais la fortune n'ouvrit à l'ambition une carriere plus brillante, & ne lui ſuſcita en même tems plus d'obſtacles. L'Archiduc d'Autriche, Roi de Bohême & de Hongrie, appellé à l'Empire par les ſuffrages des Electeurs, & digne de tous ces titres par ſon habileté, ſa ſageſſe, ſon zele pour la religion, ſa piété, & beaucoup d'autres grandes qualités qui brilloient dans ſa perſonne, Ferdinand ſe vit diſputer tous ſes droits, & fut obligé de conquérir ce que ſon mérite, ſa naiſſance & les Loix lui donnoient inconteſtablement.

AN. 1619.

XLI. La Bohême refuſe de reconnoître Ferdinand.

La guerre de Bohême fut la premiere affaire qui l'occupa. Dans le dé-

AN. 1619.

Merc. Fr.

ſir de pacifier des troubles ſi funeſtes, il écrivit aux Etats de Bohême pour les exhorter à mettre bas les armes, leur offrant une ſuſpenſion avec la confirmation de leurs priviléges. C'étoit pour ces peuples une occaſion favorable de rentrer dans leur devoir, ſi, moins enivrés de leurs ſuccès, ils avoient été capables de craindre les ſuites de leur obſtination. Mais au lieu de répondre aux lettres de Ferdinand, ils s'en plaignirent à tous les Princes de l'Empire, & ſur-tout du terme d'héritier de Bohême, que ce Prince y prenoit. Car ils prétendoient que le Roïaume étoit électif, & que les Etats avoient droit d'élire leur Roi. Ferdinand ſoutenoit au contraire qu'ils n'avoient ce droit que lorſqu'il n'y avoit plus d'héritier mâle ni femelle de la branche Roïale de Bohême : or ils n'étoient point dans ce cas, puiſqu'il deſcendoit en ligne directe d'Anne, héritiere de Bohême & de Hongrie.

XLII. L'Autriche, la Siléſie, la Moravie & la Luſace ſe ſoulevent contre Ferdinand.

Ferdinand ne fut pas plus heureux dans la ſommation qu'il fit aux Etats d'Autriche de venir lui prêter le ſerment ordinaire de fidélité. Car il n'e-

reçu

reçut d'autre réponse, sinon que dans la confusion où étoient les affaires de l'Empire, il leur falloit du temps pour délibérer sur une si grande affaire. Le véritable motif de ce refus étoit que les Etats d'Autriche avoient formé secretement le dessein de s'unir avec la Boheme.

AN. 1619.

L'esprit de révolte, comme un mal contagieux, s'étoit répandu de proche en proche dans tous les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche. La Boheme, allarmée des grands préparatifs que Ferdinand faisoit pour la dompter, n'avoit d'autre ressource que de lui susciter de nouveaux ennemis, à mesure qu'il augmentoit ses forces. Tandis que le Comte Louis de Nassau, qui s'étoit fait Catholique, amenoit des Païs-Bas à Vienne une armée de dix mille hommes, la Boheme travailloit avec succès à engager dans sa querelle les divers Etats qui l'environnent. La Silesie, la Moravie, la Lusace, & ensuite la Hongrie résolurent de suivre son exemple & sa fortune. Le soulevement fut général & accompagné de tous les désordres qui en sont la suite nécessaire.

An. 1619.
XLIII.
Désordres commis par les Protestans de Moravie.

Les Protestans de Moravie n'osant cependant pas encore lever le masque, le Comte de la Tour marcha à leur secours, & alla se présenter devant Brinn. Son arrivée fut le signal de la révolte. Les Rebelles déposerent tous les Magistrats Catholiques. Ils retinrent le Cardinal Ditrichstein Gouverneur de la Province prisonnier dans sa maison, avec tous les Officiers du Roi Ferdinand. Ils obligerent toute la Province à suivre leur exemple; & après avoir protesté, comme les Etats de Boheme, que leur dessein n'étoit que d'égaler leur condition à celle des Catholiques, ils s'emparerent de toute l'autorité, pillerent les Eglises, tirerent les Religieuses de leurs Monasteres, & commirent une infinité de profanations & de désordres, qu'ils couronnerent par un acte d'Union avec la Boheme. Les choses se passerent avec moins d'emportement dans les autres Provinces: mais on y refusa par-tout également de reconnoître l'autorité de Ferdinand; & l'Archiduc Charles, frere de ce Prince & Evêque de Breslau en Silesie, fut contraint d'aller cher-

cher un aſyle auprès du Roi de Pologne ſon beau-frere.

AN. 1619.

XLIV.
Le Comte de la Tour aſſiege Vienne ſans ſuccès, & le Comte de Bucquoy défait Mansfeldt.

L'audace des Rebelles s'accrut avec leurs forces. Le Comte de la Tour, ne trouvant rien dans la Boheme qui lui réſiſtât, excepté la ſeule place de Budeweiſs qui étoit défendue par le Comte de Bucquoy, entra pour la ſeconde fois dans la baſſe Autriche, & comptant un peu trop ſur des intelligences qu'il avoit dans Vienne, il oſa mettre le ſiege devant cette Capitale, où Ferdinand étoit alors en perſonne. Mais, tandis qu'il attendoit inutilement l'effet de ſes intelligences, le Comte de Bucquoy, profitant de ſon éloignement, ſortit ſans bruit de ſes retranchemens, & tomba ſi à propos ſur les troupes que commandoit le Comte de Mansfeldt, qu'après avoir enlevé un quartier, il mit toute l'armée ennemie en fuite, fit quatorze cens priſonniers, & ſe rendit enſuite maître de pluſieurs fortereſſes. Mansfeldt, entraîné par les fuïards, porta à Prague l'allarme & la terreur. Les Directeurs effraïés rappellerent auſſitôt le Comte de la Tour, & firent travailler inceſſamment aux fortifica-

tions de la ville, croïant déja voir l'ennemi aux portes.

AN. 1619.

Mais le Comte de Bucquoy trop sage pour s'engager dans une entreprise si témeraire avec le peu de troupes qu'il avoit, ne crut pas même devoir attendre l'arrivée du Comte de la Tour. Il se retira dans son camp de Budeweiss, & se retrancha si bien que le Comte de la Tour, aïant rassemblé toutes les forces de la Boheme, se contenta de lui présenter la bataille, sans oser entreprendre de l'y forcer. Ainsi après avoir repris quelques Places, ce Comte retourna à Prague pour y être présent à l'acte de Confédération que les Députés de Silésie, de Moravie & de Lusace y signerent solemnellement pour leur défense commune.

XLV. Ferdinand II est couronné Empereur.

Lotychius. Mercure François. Heiss.

Si Ferdinand ne se mit pas plutôt en état d'arrêter les progrès de la révolte, c'est qu'il étoit alors occupé d'un soin plus pressant, qui étoit de s'assurer la Couronne Impériale, bien résolu de réparer après cela toutes ses pertes. Il se rendit donc à Francfort en qualité de Roi de Boheme, avec les Electeurs. Comme ceux-ci lui

AN. 1619.

avoient déja destiné leurs suffrages, les délibérations ne se tinrent que pour la forme. Les Etats de Boheme envoïerent cependant des Députés à l'Assemblée, pour s'opposer au titre qu'y prenoit Ferdinand : mais tous les Electeurs Catholiques & Protestans n'eurent aucun égard à leur opposition, & ne voulant pas même qu'ils parussent dans l'Assemblée ni dans la Ville de Francfort, ont les fit avertir de ne se pas présenter, afin de s'épargner à eux-mêmes la honte d'un affront. On ne fit pas plus d'attention aux instances qu'ils firent pour empêcher que l'élection ne tombât sur Ferdinand, & l'Electeur Palatin partagea ce chagrin avec eux. Ce Prince avoit déja de grandes liaisons avec les Etats de Boheme, soit parcequ'il étoit le Chef de l'Union Protestante, soit parceque les Rebelles, le regardant comme le plus redoutable adversaire qu'ils pussent opposer à Ferdinand, avoient dès lors formé le dessein de lui offrir leur Couronne. Frideric ne disputoit pas alors à Ferdinand le titre de Roi de Boheme, il ne refusoit pas même ouvertement de souscrire à son

AN. 1619.

élevation à l'Empire ; mais il prétendoit seulement qu'il étoit à propos, disoit-il, dans l'état où étoient les affaires, de différer l'élection. Il se donna sur cela beaucoup de mouvemens inutiles : car Ferdinand fut élû Roi des Romains par le suffrage unanime de tous les autres Electeurs, & ensuite couronné Empereur avec les cérémonies ordinaires.

Cette accroissement de puissance & d'autorité dans la personne de Ferdinand, consterna les Protestans de Boheme. Ils se plaignirent de cette élection : ils prétendirent qu'elle étoit nulle : ils refuserent d'y souscrire. Mais comme leurs plaintes ne remédioient point aux suites facheuses qu'ils en appréhendoient, après avoir été jusques-là incertains s'il donneroient à leur gouvernement la forme de République, où s'ils lui laisseroient celle de Monarchie, ils prirent enfin ce dernier parti, afin de lier leurs intérêts à ceux de quelque Prince assez puissant pour contrebalancer la Maison d'Autriche.

XLVI. Frideric V Electeur Pa-

Ils jetterent pour cela les yeux sur Frideric V, Electeur Palatin. Il étoit

gendre du Roi d'Angleterre & neveu de Maurice Prince d'Orange. Il devoit naturellement attendre de grands secours de ces deux Princes. Il possedoit un grand Etat en Allemagne. Il étoit Chef de l'Union Protestante, & par tous ces titres il paroissoit également digne de porter une couronne, & capable de la défendre. Cependant comme il ne falloit qu'une médiocre prudence pour prévoir les affreuses tempêtes qu'il faudroit soutenir dans une entreprise si hazardeuse, la vûe du péril suspendit quelque tems dans le cœur de Frideric les mouvemens de l'ambition. Il offrit même au Duc de Baviere de lui céder le trône, & l'exhorta à y monter. Mais ce Prince, moins ambitieux ou moins téméraire, au lieu d'accepter une offre si spécieuse, exhorta fortement lui-même le Prince Palatin à la refuser, en lui réprésentant l'injustice d'une usurpation si manifeste, les troubles qu'elle alloit exciter dans tout l'Empire, & le danger où il exposoit sa Personne & ses Etats, puisqu'il avoit lieu de craindre qu'en voulant s'élever au faîte de la gloire & de la grandeur, il ne se pré-

AN. 1619. latin est couronné Roi de Boheme par les Rebelles.

An. 1619.

cipitât lui-même dans un abîme de malheurs.

Le Roi d'Angleterre, le Prince d'Orange, & tous les Electeurs lui firent les mêmes remontrances. Mais, ébloui par l'éclat d'une Couronne, sollicité par des esprits inquiets & turbulens, animé par une épouse ambitieuse, & par un faux zele de religion qui lui persuadoit, comme il l'assura dans ses manifestes, que Dieu même l'appelloit au trône, il étouffa ses craintes, & s'affermit contre tous les conseils de la prudence. Il partit aussitôt pour se rendre en Boheme, & on remarqua comme un présage funeste, que voïant la multitude de peuple qui se trouvoit sur son passage, comme pour lui souhaiter un heureux succès de son entreprise, il ne put retenir ses larmes. A peine fut-il arrivé à Prague qu'il y fut couronné solemnellement avec une joie extraordinaire des peuples qui se crurent désormais invincibles, surtout depuis le changement arrivé en Hongrie, où la fortune suscita dans le même temps un nouveau rival à Ferdinand.

Lotychius rer. Germ. l. 5. c. 3.

XLVII. Irruption

Betlem-Gabor étoit entré dans ce

Roïaume à la tête d'une grande armée de Tranſilvains. La premiere démarche qu'il y fit, fut d'écrire aux Etats de Boheme pour s'unir avec eux. Dès qu'il eut reçu leur réponſe il paſſa le Tibiſch pour marcher droit à Caſſovie. Ses troupes firent en chemin de grands ravages, & exercerent contre les Catholiques des cruautés inouies. Les plus heureux furent ceux qui purent s'exiler eux-mêmes de leur patrie en abandonnant leurs biens en proie à l'ennemi. Betlem étant à la vûe de Caſſovie, ſomma la Ville de ſe rendre, & ſur le refus qu'elle en fit, il l'attaqua ſi bruſquement, que le Gouverneur n'aïant pas le tems de ſe reconnoître, rendit la Ville à diſcrétion. La fureur du ſoldat Tranſilvain commandé par Szezy & Ragotzy tomba principalement ſur les Eccléſiaſtiques & les Egliſes; & ſi les relations qu'on en fit ne ſont pas outrées, il eſt difficile de ſe repréſenter de plus grands excès de brutalité & de barbarie. Les Etats de la haute Hongrie, voïant Caſſovie au pouvoir des Tranſilvains, ſe ſoumirent aux vainqueurs avec la plûpart des Villes.

An. 1619.
de Betlem-Gabor en Hongrie.
Merc. Fr.
Pufendorf.

AN. 1619.

Betlem, après des progrès si rapides, menaçoit la basse Hongrie & l'Autriche même. C'est pourquoi l'Archiduc Leopold, dans l'absence de l'Empereur, rappella au plutôt le Comte de Bucquoy pour venir défendre Vienne dans un péril si pressant. Ce Général, après avoir donné ordre à la sûreté de Budeweiss & des autres Places qui tenoient pour Ferdinand, vint se retrancher à trois quarts de lieue du pont de Vienne, & comme il prévoïoit qu'il seroit attaqué, il n'oublia rien pour fortifier son camp.

XLVIII. Le Comte de la Tour attaque sans succès le Comte de Bucquoy dans ses retranchemens auprès de Vienne.

Ibid.

En effet, tandis que Betlem marchoit vers Presbourg pour se rendre maître de cette Capitale, il détacha de son armée un corps de dix mille hommes qu'il envoïa au Comte de la Tour. Ce Comte en avoit déja seize mille, & avec une si nombreuse armée il ne balança pas à attaquer le Comte de Bucquoy qui n'en avoit que douze mille. L'attaque fut vive & soutenue par les Impériaux avec beaucoup de vigueur, presqu'à la vue de l'Archiduc & des habitans de Vienne. Pendant la nuit qui survint, le Comte de Bucquoy fit travailler à de nouveaux re-

tranchemens où il se retira le lendemain, & où il fut encore attaqué, mais sans succès, les ennemis aïant été obligés de se retirer après une perte considérable. Cependant Betlem marcha vers Presbourg avec une si grande diligence, qu'il surprit & tailla en pieces dans les Fauxbourgs de la Ville un secours de mille hommes, que Leopold y avoit envoïé pour fortifier la garnison. Après quoi la Ville sommée de se rendre, le fit à d'honnêtes conditions, reconnoissant Betlem-Gabor pour Prince de Hongrie; car ce Prince eut assez de modération dans sa victoire pour refuser le titre de Roi.

AN. 1619.

XLIX. Préparatifs de Ferdinand pour la guerre de Boheme.

Ibidem.

Lotychius.

Pufendorf.

Il étoit tems enfin que Ferdinand songeât plus efficacement à venger son autorité & ses droits. C'est à quoi il travailloit depuis son couronnement; & ses ennemis qui ne l'ignoroient pas songeoient aussi à se mettre en défense. Toute l'Allemagne étoit partagée entre lui & l'Electeur Palatin. Les Princes unis entr'eux au-dedans de l'Empire, & en paix dans leurs Etats, se préparoient à se faire la guerre dans la Boheme. Ce fut dans ce dessein que l'Union Protestante

AN. 1619.

s'assembla à Nuremberg ; & la Ligue Catholique à Wirtzbourg. Quoique le parti de l'Empereur fût par lui-même beaucoup plus puissant que celui de l'Electeur, Ferdinand, pour mieux s'assurer la victoire, ne laissa pas d'avoir recours à toutes les Puissances voisines. Il obtint du Pape des sommes considérables qui furent levées sur les Ecclésiastiques, & quelques Princes d'Italie lui envoyerent des troupes. Le Roi d'Espagne lui promit onze mille hommes pour la guerre d'Autriche & de Boheme, & se chargea de faire une puissante diversion dans le Palatinat pour y occuper les forces des Princes Protestans.

I. L'Empereur demande du secours au Roi de France & à d'autres Princes.

L'Empereur envoya aussi en France le Comte de Furstemberg pour demander du secours. La Cour de France sembloit avoir alors perdu la trace de la politique des Rois précédens, qui étoit de favoriser les ennemis de la Maison d'Autriche. Occupée des troubles domestiques, elle ne suivit à l'égard de Ferdinand que les mouvemens de l'équité naturelle, & ne pouvant lui donner de secours, elle promit d'envoyer en Allemagne des Ambassadeurs pour

travailler à réunir les esprits. Le Roi nomma en effet pour cette Ambassade le Duc d'Angoulême Comte d'Auvergne, avec M. de Bethunes Baron de Selles, & M. de l'Aubespine Abbé de Préaux, qui partirent peu de temps après. Le Roi de Dannemark & le Duc de Brunswick se contenterent aussi de demeurer neutres. Mais Sigismond Roi de Pologne promit des secours, & l'Electeur de Saxe fit sur-tout de grands préparatifs malgré les instances des Etats de Boheme & de leur nouveau Roi. L'Empereur fit faire de son côté de grandes levées de troupes dans les Roïaumes de Naples & de Sicile, dans la Lorraine, dans les Electorats Catholiques & ses Païs héréditaires. On vit bientôt le Marquis de Spinola entrer dans le Palatinat avec un grand corps d'armée, & le Duc de Baviere dans l'Autriche à la tête de vingt-cinq mille hommes.

LI. Préparatifs de Frideric.

Frideric, ainsi ménacé de toutes parts, & se roidissant contre le danger, réunit aussi toutes ses forces, & implora de son côté le secours des Princes étrangers qui le favorisoient. Le Marquis d'Anspach Lieutenant Gé-

AN. 1620.

néral de l'Union Proteſtante, leva en Allemagne une armée de quinze mille hommes pour défendre le Palatinat, & il alla, en attendant, ſe retrancher dans l'Autriche à la vûe du Duc de Baviere. Frideric comptoit encore ſur une armée de dix mille Hongrois que les Etats de Hongrie lui promettoient. Il reçut de l'argent du Roi d'Angleterre. Le Prince d'Anhalt & le Duc de Saxe Veimar ſe rendirent auſſi auprès de lui avec de nouvelles troupes pour fortifier celles des Comtes de la Tour & de Mansfeldt; & avec ces forces il ſe crut en état de défendre ſa nouvelle poſſeſſion.

LII. La France envoie des Ambaſſadeurs en Allemagne pour y pacifier les troubles.

Mercure François.

L'arrivée des Ambaſſadeurs de France en Allemagne ſuſpendit pour quelque temps les premiers coups que les deux partis alloient ſe porter. Les Proteſtans s'aſſemblerent à Ulm pour y entendre les Ambaſſadeurs. Le Duc de Baviere y envoïa auſſi ſes Députés, & après quatre ſemaines de négociations, on convint par l'entremiſe des François que les deux partis, ſavoir la Ligue Catholique & l'Union Proteſtante, n'entreprendroient rien l'un contre l'autre, & que les Princes d'une

AN. 1620.

& d'autre part accorderoient sur leurs terres un libre passage aux troupes qu'on y feroit passer conformément aux constitutions Impériales. Mais on excepta formellement du traité la Boheme & les Provinces incorporées qui devoient ainsi devenir le théâtre de la guerre qu'elles avoient allumée par leur révolte. Ce fut-là toute la part que la France prit alors à cette grande affaire, par une conduite & des principes bien différens de ceux qu'on la verra suivre bientôt.

LIII. Le Duc de Baviere soumet l'Autriche.

Pendant ce traité le Duc de Baviere & le Marquis d'Anspach avoient toujours demeurée campés à l'entrée de l'Autriche à la vue l'un de l'autre. La nouvelle du traité les sépara. Le Marquis revint sur ses pas dans le Palatinat pour y observer l'armée Espagnole. Le Duc descendit en Autriche le long du Danube pour remettre cette Province dans l'obéissance de son Souverain. Il ne lui en couta que la peine de se montrer. Les Etats d'Autriche n'étoient pas en état de résister à de si grandes forces. Ils se soumirent, prêterent à Ferdinand le serment de fidélité héréditaire, & renoncerent à

leur Confédération avec les Etats de Boheme.

AN. 1620.

LIV. Ferdinand fait une nouvelle ſommation aux Rebelles.

Lotychius.

Alors Ferdinand, n'aïant plus rien qui fît obſtacle à ſon principal deſſein, voulut encore, avant que de frapper les derniers coups, faire une nouvelle ſommation aux Rebelles, afin de les rendre ſeuls reſponſables de leurs malheurs, s'ils réſiſtoient à ce dernier effort de ſa clémence. Il écrivit donc des lettres monitoriales à Frideric, aux Etats de Boheme, à leurs Alliés, & à tous les Princes de l'Empire qui les favoriſoient, ordonnant aux uns de le reconnoître pour leur Souverain, & aux autres d'abandonner une cauſe ſi injuſte. Mais ce fut en vain. Les Etats de Boheme au lieu de répondre à ſes lettres, mirent le comble à leur obſtination & à leur révolte en déclarant le fils de Frideric, âgé de ſept ans, ſucceſſeur de ſon pere au Roïaume de Boheme. D'un autre côté les Etats de Hongrie preſſerent Betlem-Gabor de prendre le titre de Roi pour détacher à jamais ce Roïaume des Etats de la Maiſon d'Autriche.

LV. L'armée Impériale entre en Boheme.

Ce fut alors que Ferdinand ne ménagea plus rien, & que s'abandonnant

AN. 1620.

à son ressentiment, il ordonna au Duc de Baviere de porter le fer & le feu dans la Boheme. L'armée Impériale que ce Prince commandoit étoit alors de cinquante mille hommes par la jonction des troupes que l'Empereur avoit rassemblées de diverses nations, & ce qui la rendoit plus redoutable, c'est que ces divers corps étoient commandés par d'habiles Généraux, tels qu'étoient le Duc de Baviere & le Comte de Bucquoy qui commandoient en chef, & qui avoient sous eux les Comtes de Tilly & Valstein, noms si fameux dans la suite de cette Histoire. Le Comte de Dampiere ne fut pas de ce nombre, parcequ'il fut malheureusement tué en voulant surprendre Presbourg, après une courte tréve que Ferdinand avoit ménagée avec Betlem-Gabor.

LVI. L'Electeur de Saxe entre dans la Lusace.

Tandis que cette armée entroit dans la Boheme par le côté méridional de ce Roïaume, l'Electeur de Saxe que l'Empereur avoit chargé de l'exécution du Ban Impérial fulminé contre les Rebelles, la menaçoit avec une autre armée du côté du septentrion. En vain Frideric avoit emploïé les

AN. 1620.

prieres, les reproches & les menaces pour détourner ce coup fatal. L'Electeur, depuis long-temps rival secret de Frideric, irrité du mépris que les Rebelles avoient fait de sa médiation, invité par l'espérance d'acquérir la Lusace, & informé que les Etats de Boheme avoient projetté de le dépouiller de la dignité Electorale pour la faire rentrer dans la branche de Saxe-Weimar, entra à main armée dans la Lusace. Il attaqua Budissen qu'il emporta au cinquieme assaut après que le feu en eut déja réduit une grande partie en cendres. Il fit pendre quarante des principaux habitans, & continua avec le même succès à soumettre toute la Province.

LVII. L'Electeur Palatin se tient sur la défensive.

Le dedans du Roïaume étoit presque aussi agité que les frontieres. Le peuple murmuroit sous le poids des exactions. Les troupes mal païées refusoient d'obéir. Les Seigneurs étoient encore plus mécontens, s'étant faussement imaginé que le Roi Jacques ouvrant ses trésors à son gendre feroit passer en Boheme tout l'or d'Angleterre, & que l'Autriche deviendroit leur proie. Tous n'obéissoient qu'avec

AN. 1620.

eine à un Roi qui étoit leur ouvra-
;e. Tant de traverses au dehors & au
edans poussoient à bout la constance
le Frideric, qui commença trop tard
reconnoître la témérité de son entre-
rise. De quelque côté qu'il se tour-
ıât, il voïoit sous ses pieds d'affreux
récipices sans pouvoir reculer dé-
ormais. Il falloit vaincre ou périr :
egner ou devenir le jouet de ses en-
ıemis. Dans cette extrêmité il espera
rouver des forces dans son courage
& dans son désespoir, sans cepen-
lant négliger les voies de la pruden-
e & de la science militaire. Il n'a-
oit dans toute son armée que trente
nille hommes. C'étoit trop peu pour
ttaquer; mais il crut que c'en étoit
ssez pour se défendre, & donner le
emps aux Impériaux ou de s'affoiblir
ar des siéges, ou de se dissiper par
es désertions, ou de se ruiner par la
lisette de vivres, comme c'est assez
ouvent le sort des grandes armées.
uivant ce plan il ordonna à ses Gé-
éraux de couvrir les Places qui se
rouvoient sur la route des Impériaux;
& lorsqu'ils se verroient obligés de

reculer, d'y jetter en se retirant de garnisons pour arrêter l'ennemi.

AN. 1620.

LVIII. Marche de l'armée Impériale vers Prague.

Merc. Franç.

L'armée Impériale aïant pris la marche vers Prague, se vit ainsi obligée de gagner le terrein pied à pied, poussant toujours devant elle l'armée Protestante. La supériorité de ses forces abregea cependant le temps de sa marche. Elle força sans beaucoup de peine les Places qui firent résistance, & entr'autres Prachalitz & Piseck, où tout fut passé au fil de l'épée. Les autres se soumirent d'elles-mêmes, de sorte qu'après quelques jours de marche les Impériaux se trouverent à deux journées de Prague près de Pilsen. Le Comte de Mansfeldt défendoit cette derniere Place avec une nombreuse garnison; & s'imaginant qu'on l'assiegeroit, il se flattoit de faire périr l'armée Impériale à ce siege. Mais les Généraux Catholiques, laissant la Ville à leur droite, passerent la riviere pour ne plus rencontrer d'obstacles jusqu'aux Fauxbourgs de Prague. Les Protestans quitterent à leur tour leurs retranchemens; & les deux armées se cotoiant de fort près, & escarmouchant

.ns cesse en marchant toujours vers
rague, arriverent jusqu'à une demie
eue de la Ville. Là il fallut enfin
n venir aux mains, & donner une ba-
taille qui décidât du sort de la Bo-
eme.

LIX. Disposition des deux armées.

Lotychius.

Comme l'Electeur ne vouloit que
e tenir sur la défensive, il disposa
on armée de maniere qu'elle pût fai-
e face de tous côtés par quelque
ndroit qu'on l'attaquât. Elle étoit
ostée sur une hauteur avantageuse, à
n quart de lieue de la Ville, aïant à
os les murailles du parc de l'Etoile,
droite la Ville de Prague, & à gau-
he un païs découvert. L'Electeur la
angea sur deux lignes composées de
ivers Régimens d'Infanterie & de
Cavalerie mêlés ensemble. Ces deux
gnes, se rapprochant l'une de l'autre
ar leurs extrêmités, & s'éloignant
ar leurs centres, formoient une espe-
e de losange, au milieu de laquelle
Electeur plaça une batterie de ca-
ons, & deux autres derriere les deux
ointes qui faisoient les deux aîles de
'armée. Il y avoit encore un grand
orps de reserve composé de Cavale-
ie Hongroise. Après avoir ainsi rangé

son armée en bataille, Frideric parcourut tous les rangs animant les troupes à bien faire leur devoir; & pour leur faire comprendre la nécessité où elles étoient de vaincre, il ordonna qu'on fermât les portes de Prague afin d'ôter aux lâches l'espérance d'y trouver une retraite.

AN. 1620.

Du côté de l'armée Impériale les deux Généraux voïant les ennemis rangés en bel ordre dans un poste si avantageux, aïant à leur droite un petit ruisseau & des marais, & faisant à leur gauche un grand feu d'artillerie, ils délibererent quelque temps s'ils hazarderoient la bataille, ou s'ils se retireroient. Le Colonel Verdugo qui commandoit les Wallons insista pour donner la bataille, & son avis l'emporta, ou, si l'on en croit un autre Auteur, ce fut un Carme envoïé par le Pape au Duc de Baviere qui détermina ce Prince par un mouvement de zele que le succès justifia. L'armée Impériale fut partagée en avant garde, corps de bataille & arriere-garde, sans compter un grand corps de reserve; & elle fut ainsi rangée sur trois lignes inégales dont le

ɛux dernieres s'étendoient moins que premiere, & la troiſieme moins que seconde. Le Duc de Baviere ſe pla- à l'aîle droite, & le Comte de Buc- oy à la gauche.

AN. 1620.

LX. Bataille de Prague ou de Weiſſem-berg.

Ibid. *Merc. Fr.* *Heiſſ.*

Le Comte de Tilly, qui comman- oit la pointe gauche de la premiere gne aïant eu ordre d'engager la ba- ille, paſſa le ruiſſeau & les marais ui couvroient la droite des ennemis. ais il fut ſi maltraité par les Régi- ens de Hollach & du jeune Prince Anhalt, qu'il envoïa promptement ire avancer à ſon ſecours les trou- s de Baviere qui faiſoient partie de vant-garde. Par le changement que mouvement cauſa dans la premiere gne des Impériaux, l'Infanterie Wal- ne & la Cavalerie Bavaroiſe ſe trou- rent expoſées à un ſi grand feu d'ar- lerie, qu'elles ſe rompirent. Leur ſordre & celui du Comte de Tilly e le Prince d'Anhalt pouſſoit avec aucoup de vigueur, ébranla juſqu'à ſeconde ligne de l'armée Impériale. lors le Comte de Bucquoy, tout bleſſé u'il étoit depuis quelques jours, deſ- endit de ſa chaiſe pour monter à che- il, & marcher au ſecours des ſiens.

AN. 1620.

Il anima ses troupes du geste & de la voix, & après avoir remis en ordre le Comte de Tilly, & changé l'ordre de bataille qu'il avoit d'abord prémédité, il chargea la premiere ligne des ennemis à la tête de quinze escadrons & de quatre gros bataillons. L'Electeur Palatin vint au-devant de lui, & soutint le choc avec tant de force & de bravoure qu'il mit pour la seconde fois les troupes Impériales en désordre. Ce moment, s'il en avoit sû profiter, auroit peut-être été pour lui le moment de la victoire; mais le Comte de Bucquoy aïant eu le temps de rallier sa Cavalerie en un seul corp revint à la charge, & après avoi poussé à son tour l'Electeur, il ren versa encore deux mille Hongrois qu vinrent s'opposer à lui. Dans le mêm temps le Duc de Baviere qui combat toit à l'aîle droite fit plier la gauch des ennemis, & s'empara de leur ar tillerie. La Cavalerie Hongroise se de banda aussi-tôt, & déconcerta par fuite toute l'armée Protestante; d quoi le Duc de Baviere & le Com de Bucquoy s'étant apperçus, ils fire dans le moment avancer toutes leu

troup

AN. 1620.

roupes pour faire une charge géné-
ale. L'armée de l'Electeur, accablée
ar le nombre, ne rendit presque plus
le combat, & se mit à fuir de toutes
arts, laissant, sur le champ de bataille,
on canon, ses drapeaux & cinq mille
norts, sans compter ceux qui se noïe-
ent dans la Molde en voulant traver-
er cette riviere. Toute l'action ne
lura cependant qu'une heure. Le seul
Régiment de la Tour tint ferme pen-
lant quelques tems, & se fit tailler en
ieces. Le fils de ce Comte demeura
risonnier avec le jeune Prince d'An-
alt, le Rhingrave, le Duc de Saxe-
Veimar & le Comte de Schlick.
L'Electeur Palatin ne put pas même
allier les débris de son armée. Il s'en-
uit à Prague, & pendant la nuit il
e sauva en Silésie avec sa femme, ses
nfans & tout ce qu'il put emporter de
lus précieux.

LXI.
L'Electeur Palatin prend la fuite.

Rien, si je l'ose dire, ne ressemble
nieux aux représentations du théâtre,
ue la fortune de ce malheureux
rince. A-peine assis sur le trône il se
it obligé d'en descendre. Couronné
c dépouillé presqu'en un même jour,
oute sa gloire s'évanouit comme un

AN. 1620.

songe, & on le verra bientôt réduit à chercher un asyle dans les Païs étrangers, comme s'il n'avoit regné que pour donner aux peuples le triste spectacle de la disgrace d'un Roi fugitif & dépouillé.

LXII. Reddition de Prague & de toute la Bohême.

Il seroit difficile d'exprimer quel fut, dans ce moment, l'effroi & le désespoir des Protestans de Prague jusqu'alors si fiers & si obstinés. Leurs troupes étoient dissipées, leurs murailles sans défense, leur Roi en fuite, l'ennemi aux portes, & ils touchoient à leur dernier moment. Dans cette extrêmité, ils essaïerent d'appaiser, par leur soumission, la colere des vainqueurs. Ils vinrent au-devant du Du de Baviere; & s'humiliant en présen ce de toute l'armée, on les vit flé chir les genoux devant ce Prince, im plorer sa clémence, & témoigner, pa leur tristesse & leurs larmes, les sent mens dont ils étoient pénétrés. Ma la réponse févere du Duc de Bavie acheva de les accabler.

Ce Prince, pendant la nuit qui su vit le combat, fit camper toute s armée sous les murailles de Pragu Le lendemain il entra comme

triomphe dans la Ville avec le Comte de Bucquoy : triomphe qui causa dans les cœurs, des mouvemens bien différens. Car tandis que les Catholiques faisoient éclater leur joie par leurs applaudissemens, les Protestans, consternés & abbatus, croïoient voir, dans cette pompe publique, l'appareil de leurs supplices. En effet le Duc de Baviere, après avoir abandonné au pillage les maisons des Protestans, fit arrêter les plus coupables, & leur fit prendre, dans les prisons, la place des Catholiques. Il rétablit ceux-ci dans leurs emplois & dans leurs biens, & peu de tems après l'Empereur fit faire un choix des principaux auteurs de la révolte pour en faire un exemple qui inspirât de la terreur. Vingt-quatre furent exécutés à mort, & d'autres furent condamnés à diverses peines.

La soumission de toute la Bohême fut encore plus prompte que n'avoit été sa révolte. Quarante Villes envoïerent leur clefs aux Généraux de l'Empereur. La Lusace étoit domptée par l'Electeur de Saxe : la Moravie se soumit d'elle-même : la Silésie fit un

AN. 1621.

accommodement, & l'Electeur Palatin, ne trouvant plus de retraite dans un Roïaume où il donnoit la loi peu de jours auparavant, fut obligé d'aller chercher un asyle dans le Marquisat de Brandebourg, & de-là dans les Païs-Bas.

LXIII. La guerre continue encore dans quelques endroits, & dans la Hongrie.

Lotychius.

Merc. François.

Heiss.

Telles furent les suites de la victoire des Impériaux, & on remarqua que le jour de la bataille on lisoit à la Messe ces paroles de l'Evangile: *Rendez à Cesar ce qui appartient à Cesar, & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Mansfeldt retenoit cependant encore, dans la Bohême, Pilsen & Tabor avec quelques autres Places moins considérables, doù il faisoit, dans les environs, diverses expéditions qui donnoient de l'inquiétude aux vainqueurs. D'un autre côté Betlem-Gabor occupoit toujours la Hongrie, & menaçoit de renouveller la guerre plus vivement que jamais par les secours qu'il demandoit aux Turcs & aux Tartares tandis que le Comte de la Tour, accablé du chagrin que lui donnoit le mauvais succès d'une révolte dont il étoit l'auteur, erroit de Province en Province pour ranimer sa faction

Mais ces restes d'un parti abbatu tomberent bientôt d'eux-mêmes. Le Comte de la Tour fut obligé d'abandonner la Bohême, & réduit à chercher en Allemagne un asyle, & de l'emploi dans les armées Protestantes. Le Comte de Tilly, après le retour du Duc de Baviere à Munich, gagna la garnison de Pilsen dans l'absence de Mansfeldt. Tabor tint plus long-tems, & ne se rendit qu'après un siége. Ainsi il ne resta bientôt plus dans la Bohême d'autre vestige de sa révolte, que la désolation des campagnes, & les ruines de plusieurs Villes.

AN. 1621.

Le Comte de Bucquoy, après avoir si glorieusement triomphé de la Bohême, fut encore chargé de réduire la Hongrie. On commença par des conférences & des négociations où la France prit quelque part. Betlem voulut retenir Cassovie & plusieurs autres Villes, & exigea d'autres conditions que l'Empereur refusa. Ainsi il fallut décider l'affaire par les armes. Quoique Betlem eût laissé dans Presbourg une forte Garnison, le Comte de Bucquoy assiégea la Place. La Ville lui fut presque aussitôt rendue par les prin-

AN. 1621.

cipaux Seigneurs Hongrois qui y étoient renfermés ; mais le Château ne se rendit qu'après une vigoureuse défense. La reddition de cette importante Place fut suivie de celle de quantité de Villes des deux côtés du Danube. De-là, tandis que le Marquis de Colalte faisoit d'un autre côté, de semblables progrès, le Comte de Bucquoy alla mettre le siége devant Neuheusel, entreprise funeste qui termina la vie de ce grand homme. Un corps de quinze cens cavaliers Hongrois aïant attaqué un pareil nombre d'Impériaux lorsque ceux-ci revenoient du fourage, le Comte de Bucquoy, emporté par un mouvement de cette valeur qui lui étoit naturelle, courut aussitôt se mettre à la tête des siens ; mais il en fut lâchement abandonné dès le premier choc, & tandis qu'il tâchoit de rallier sa troupe, il fut investi par les Hongrois qui le renverserent blessé de plusieurs coups. Le Marquis de Gonzague accourut promptement à son secours, & le dégagea heureusement ; mais son heure étoit venue : car, comme il retournoit au camp, n'étant plus en état de combattre, il reçut encor

LXIV. Mort du Comte de Bucquoy.

deux blessures dont il mourut sur le champ de bataille, après avoir mérité, par sa valeur toujours également sage & agissante, d'être compté au nombre des plus grands Capitaines de son siecle, & le premier de ces Héros célebres qu'on verra se succeder les uns aux autres dans le cours de cette Histoire.

An. 1621.

LXV. L'Empereur s'accommode avec Betlem-Gabor.

L'année suivante l'Empereur, qui avoit besoin de toutes ses forces pour pousser la guerre en Allemagne contre les partisans de l'Electeur Palatin, accorda à Betlem-Gabor des conditions de paix fort avantageuses. La guerre finit pareillement dans le Comté de Glatz, où le Marquis de Jagerndorff l'avoit toujours entretenue jusqu'alors. Mais comme ces guerres n'ont aucun rapport au traité de Munster, au lieu d'entrer dans ce détail, je vais raconter ce qui se passa en Allemagne depuis la bataille de Prague & la fuite de l'Electeur Palatin.

Fin du premier Livre.



SOMMAIRE
DU SECOND LIVRE.

I. *Les Espagnols entreprennent de se rendre maîtres du bas-Palatinat.* II. *Les Princes de l'Union Protestante s'opposent aux Espagnols avec peu de succès.* III. *Les Princes de l'Union abandonnent le bas-Palatinat.* IV. *Le Comte de Mansfeldt entreprend de défendre le haut-Palatinat.* V. *Il est chassé par le Duc de Baviere qui se rend maître de cette Province.* VI. *Mansfeldt trompe le Duc de Baviere.* VII *Il se retire dans le bas-Palatinat, & fait lever le siége de Frankendall.* VIII. *Le Comte de Tilly vient faire la guerre à Mansfeldt dans le bas Palatinat.* IX. *Christian, Duc de Brunswick prend les armes pour l'Electeur Palatin.* X. *Après avoir fait beaucoup de ravages il se retire dans la Westphalie.* XI. *Il y commet d'horribles dégats.* XII. *Mansfeldt ravage de son côté l'Evêché de Strasbourg & la basse-Alsace.* XIII. *Le*

Marquis de Bade-Durlach se déclare aussi pour l'Electeur Palatin. XIV. *L'Electeur arrive dans le Palatinat.* XV. *Ses premiers succès.* XVI. *Etat des forces des deux partis.* XVII. *Bataille de Wimpfen.* XVIII. *Déroute de l'Archiduc Leopold devant Haguenau.* XIX. *Mansfeldt, après avoir ravagé les terres du Lantgrave de Darmstadt, se retire avec perte.* XX. *Christian de Brunswick vient au secours de Fridéric dans le Palatinat.* XXI. *Le Comte de Tilly va au-devant de lui.* XXII. *Bataille d'Hoëchst.* XXIII. *Fridéric abandonne ses Etats, dont le Comte de Tilly acheve de se rendre maître.* XXIV. *Fridéric désarme & congédie Mansfeldt & Christian de Brunswick.* XXV. *Les Impériaux se rendent maîtres de toute l'Alsace.* XXVI. *Mansfeldt & Christian entrent en Lorraine.* XXVII. *Mansfeldt menace la France.* XXVIII. *Inquiétude de la Cour de France, & adresse de la Reine.* XXIX. *Négociation avec le Comte de Mansfeldt qui se retire dans les Païs-Bas.* XXX. *Bataille de Flerus.* XXXI. *Le Roi d'Angleterre se laisse amuser par les Ministres de la Maison d'Autriche.* XXXII. *Diete de Ratisbonne où l'Electeur Palatin est dé-*

pouillé de tous ses Etats, & le Duc de Baviere investi de l'Electorat. XXXIII. *Vaines oppositions des Princes & des Etats Protestans.* XXXIV. *Le Duc de Brunswich & Mansfeldt renouvellent la guerre.* XXXV. *Bataille de Stadtlo.* XXXVI. *Grands mouvemens dans l'Europe contre la Maison d'Autriche.* XXXVII. *La France occupée de la guerre de la Valteline.* XXXVIII. *Origine des troubles de la Valteline.* XXXIX *Traité de Madrid.* XL. *La France se ligue avec la République de Venise & le Duc de Savoie, & soumet toute la Valteline.* XLI. *Traité de Monçon.* XLII *Le Roi d'Angleterre se laisse encore amuser par l'espérance du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne.* XLIII. *Etat de la Hongrie.* XLIV. *Le Roi de Dannemarck, avec le Cercle de la basse-Saxe, prend les armes contre l'Empereur.* XLV *Valstein est fait Général des armées Impériales.* XLVI. *Commencemens de la guerre.* XLVII. *Exploits du Duc de Veymar & du Comte de Mansfeldt.* XLVIII. *Mansfeldt attaque le pont de Dessau.* XLIX. *Bataille de Dessau où il est défait par Valstein.* L. *Mansfeldt assemble de nouvelles troupes & passe dans la Silésie.* LI. *Valstein poursuit*

Mansfeldt jusqu'en Hongrie. LII. *Mort du Comte de Mansfeldt.* LIII. *Mort du Duc Christian de Brunswick & du Duc de Veymar.* LIV. *Le Comte de Tilly oblige le Lantgrave de Hesse-Cassel à se soumettre.* LV. *Il s'approche de l'armée Danoise.* LVI. *Bataille de Lutter.* LVII. *Le Roi de Dannemarck continue la guerre.* LVIII. *Il est obligé de se retirer dans le Holstein où il est poursuivi par Tilly & Valstein.* LIX. *L'Empereur donne à Valstein le Duché de Mekelbourg.* LX. *Stralsund assiégé par les Impériaux.* LXI. *Stralsund se met sous la protection du Roi de Suede.* LXII. *Le Roi de Dannemarck fait la paix. Traité de Lubek.* LXIII. *Les Ministres Impériaux refusent d'admettre au Traité les Ambassadeurs du Roi de Suede.* LXIV. *La guerre passe en Italie.* LXV. *Origine de la guerre de Mantoue.* LXVI. *Louis XIII marche en personne au secours de Casal & du Duc de Mantoue.* LXVII. *Traité de Suze.* LXVIII. *La guerre recommence.* LXIX. *Le Cardinal de Richelieu commande l'armée Françoise en Italie.* LXX. *Mantoue surprise & pillée par les Impériaux.* LXXI. *Mort du Duc de Savoie.* LXXII. *Négociation du Seigneur Mazarini devant Casal.* LXXIII. *Traité de Ratisbonne.*



HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS qui précéderent le Traité de Westphalie.

LIVRE SECOND.

AN. 1621.

IL eût été à souhaiter, pour le bonheur de l'Europe, que Ferdinand, content d'avoir reconquis son patrimoine, eût eu assez de modération pour ne point attenter sur celui de son ennemi. Le Roi d'Angleterre & plusieurs autres Princes s'efforcerent de le lui persuader, & si l'Empereur avoit écouté leurs conseils, les troubles de l'Empire eussent été ainsi étouffés dans leur

naiſſance. Mais avec ces grandes qua
lités qui rendirent Ferdinand II un
des plus grands Empereurs que l'Alle-
magne ait eus, pluſieurs Auteurs, ſur-
tout les Proteſtans, accuſent ce Prince
d'avoir eu une vaſte ambition qui ne
connoiſſoit d'autres bornes que celles
que la fortune pouvoit mettre à ſes
ſuccès. On eut du moins lieu de juger,
par la conduite qu'il tint après ſa vic-
toire, que la conquête de la Bohême
n'étoit qu'un acheminement à l'exé-
cution d'un projet beaucoup plus
grand, qui étoit de ſe rendre maître
abſolu de l'Allemagne, en domptant
les Princes qui pouvoient mettre des
bornes à ſon autorité : projet qui lui
fut peut-être inſpiré, moins par une
vaſte ambition, que par l'opinion où il
étoit que l'Allemagne ne pouvoit être
tranquille que lorſqu'elle ſeroit par-
faitement ſoumiſe à ſon chef, ſuivant
les loix de l'Empire & les derniers
traités. La guerre ne finit ainſi dans la
Bohême, que pour paſſer en d'autres
Etats avec tous les déſordres qui l'ac-
compagnent; & ſur ce nouveau théâ-
tre on vit de nouveaux acteurs ſe ſi-
gnaler, les uns par leurs victoires, les

An. 1621. autres par leurs défaites. Il fut cepen-dant aisé, dès le commencement de cett scène tragique, d'en prévoir le dénoue ment. Car si l'on excepte le Comte d Mansfeldt, dont la valeur & l'habilet résisterent long-tems à la mauvaise des tinée de son parti, on ne vit, du côté d l'Electeur Palatin, que foiblesse & dis graces, témérité & désespoir, tandi que l'adresse & l'habileté, la valeur, l force & la fortune combattoient pou Ferdinand. Le lecteur en jugera mieu par l'exposition des évenemens que vais raconter.

I. Les Espagnols entreprennent de se rendre maîtres du bas-Palatinat.

Pendant que les Impériaux cha soient Fridéric du Roïaume de Boh me, les Espagnols exécuterent, dans bas-Palatinat, le Ban Impérial qui pro crivoit tous ses Etats. S'il étoit vr que la Maison d'Autriche aspirât dè lors à cette Monarchie universelle do on l'accusa souvent dans la suite d' voir formé le dessein, elle ne pouvo mieux s'y prendre qu'en se renda maîtresse du Palatinat. Cette nouvel acquisition devoit joindre ensemb presque tous ses domaines, & la me tre en état de faire la loi à l'Euro en lui donnant la facilité de réun

AN. 1621.

outes ses forces. La Mer lui donnoit
ne communication de l'Espagne en
talie. L'Italie communiquoit à l'Alle-
nagne & à l'Alsace dont les Archi-
ucs étoient Lantgraves, par les Suis-
es & les Grisons : l'Alsace, aux Païs-
Bas par le Duché de Luxembourg, &
ux Païs héréditaires d'Allemagne par
a Baviere, dont le Duc étoit étroite-
nent uni avec elle, & par le haut
Palatinat.

Mais, difficilement, une accusation si
odieuse trouvera-t-elle créance dans
les esprits modérés; & soit par res-
pect pour une Maison aussi auguste
que celle d'Autriche, soit par équité,
on aimera mieux regarder cette accu-
sation comme un reproche dicté par
l'animosité des partis, plus que par la
vérité.

Cependant les grandes levées que
le Roi d'Espagne fit faire en Flandre
allarmerent le Roi d'Angleterre & les
Princes de l'Union Protestante. Le
premier envoïa un Ambassadeur à Bru-
xelles pour demander le sujet d'un si
grand armement. L'Archiduc Albert
répondit qu'il l'ignoroit, & renvoïa
l'Ambassadeur au Marquis de Spinola.

Merc. Franç. Lotychius rer. Germ. l. x.

AN. 1621.

Celui-ci répondit à son tour qu'il avoit ordre de faire des levées, mais qu'il avoit défense d'ouvrir les lettres qui lui déclaroient l'usage qu'il en devoit faire, jusqu'à ce qu'il fût prêt d'agir. Cependant il assembla une armée de trente mille hommes avec laquelle il se rendit à Coblents, suivi d'un nombre prodigieux de chariots chargés de munitions, d'artillerie & de tout l'attirail nécessaire à la guerre, & accompagné de beaucoup d'Officiers & de Gentilhommes volontaires qui voulurent le suivre à cette expédition.

II. Les Princes de l'Union Protestante s'opposent aux Espagnols avec peu de succès.

Les Princes Protestans avoient pris des mesures plus efficaces que le Roi d'Angleterre, pour détourner l'orage qui menaçoit le Palatinat. Le Marquis d'Anspach, ou d'Onoltzbach, le Lantgrave de Hesse Cassel & le Duc de Wirtemberg avoient assemblé une armée presque aussi nombreuse que celle des Espagnols, avec laquelle ils attendirent le Marquis de Spinola dans le Palatinat, en deça du Rhin. Mais là aïant eu avis que le Marquis vouloit passer le Rhin à Coblents, & jugeant qu'il en vouloit à Francfort & aux Etats de l'Electeur au-delà du Rhin

s passerent ce fleuve à Oppenheim, : ensuite le Mein pour couvrir Franc- ort & s'opposer aux Espagnols. Ils élogerent cependant presque aussi- ôt de ce poste qu'ils ne jugerent pas ssez avantageux, si on les y venoit ttaquer. Après quoi, sur un autre avis u'ils reçurent que Spinola passoit le .hin à Maïence, ils décamperent de ouveau pour repasser sur leur pont de ateaux à Oppenheim.

AN. 1621.

Ils ruinoient ainsi tout le païs qu'ils ouloient défendre, & fatiguoient eur armée par des marches conti- uelles, tandis que Spinola entroit aisiblement dans le bas-Palatinat en eça du Rhin, & préparoit à loisir ses ntreprises. La premiere fut de se sai- r d'Ingelheim, de Baccarach & en- uite de Creutzenach, une des plus onsidérables Places de l'Electeur dans es quartiers-là. Il fit, après cela, cou- ir le bruit que son dessein étoit d'as- iéger Worms, de sorte que les Prin- es Protestans, trompés de nouveau par ce faux bruit, se hâterent de re- asser le Rhin pour défendre cette Place. Mais au lieu de les suivre, Spi- nola se saisit d'Oppenheim qu'il for-

tifia, tandis que par divers détache-mens il s'empara de toutes les petites Places situées le long du bas-Rhin & du côté de la Moselle, ce qui le rendit maître de tout le païs entre la Moselle & le Rhin jusqu'à Worms.

AN. 1621.

III. Les Princes de l'Union abandonnent le bas Palatinat.

Ibid.

Le Prince d'Orange tenta de faire une diversion en faisant mine d'assiéger Wesel. Mais l'Archiduc aïant fait marcher de ce côté-là Dom Louis de Velasco, avec des troupes, le Prince d'Orange se contenta d'envoïer Henri son frere avec trois ou quatre mille hommes de troupes Angloises joindre les Princes Protestans. Ceux-ci, voïant arriver ce renfort, firent une entreprise sur Altzey qui ne leur réussit pas. Ils furent obligés de retourner à Worms mécontens les uns des autres, & abandonnant le païs aux Espagnols qui firent des courses & leverent des contributions bien au-delà du Rhin.

Les Protestans, extrêmement chagrins des progrès des Espagnols, s'assemblerent plusieurs fois pour chercher les moïens de les arrêter. Le Roi de Dannemarck, & le Duc Christian de Brunswick qui s'étoit emparé depu

uelque tems de l'Evêché d'Alberſ-
at ſe plaignirent à l'Empereur &
crivirent au Marquis de Spinola pour
e menacer. Mais Spinola n'étoit pas
l'humeur à abandonner une ſi belle
onquête pour de vaines menaces. Le
eu de concert qu'il y avoit entre les
Princes de l'Union facilitoit leur rui-
ne. Il ne reſtoit plus à Fridéric, alors
etiré dans les Païs-Bas, que trois
Places conſidérables dans tous ſes
Etats, Heydelberg, Frankendall &
Manheim, toutes trois menacées de
ſubir bientôt le joug du vainqueur.
Envain l'Electeur imploroit l'aſſiſtan-
ce de ſes amis & de ſes alliés. Leurs
ſecours étoient trop foibles ou trop
lents. Les uns manquoient d'habileté
dans la guerre; les autres craignoient
le reſſentiment de l'Empereur. C'étoit
fait de tout ſon Electorat, ſi le brave
Mansfeldt n'étoit venu réparer les
grandes breches que les Eſpagnols y
avoient déja faites.

An. 1621.

Ce Général, après avoir fait de vains
efforts pour relever dans la Bohême
le parti de Fridéric, ceda enfin à la
fortune des Impériaux, & ſe retira
dans le haut-Palatinat où il ſe fortifia

IV.
Le Comte de Mansfeldt entreprend de défendre le haut-Palatinat.

AN. 1621.

pour défendre cette partie des Etats de l'Electeur. Il n'y fut pas long-tems tranquille. Le Duc de Baviere, en qualité de Commissaire Impérial, fut chargé de l'en chasser, & de dépouiller encore Fridéric de cette Province: commission que le Duc de Baviere prit avec plaisir, dans le dessein où il étoit d'obtenir de l'Empereur l'investiture de cet Etat avec la dignité Electorale qu'il vouloit ainsi faire passer de la branche aînée de la Maison Palatine, à la branche cadette dont il étoit le chef.

V. Il est chassé par le Duc de Baviere qui se rend maître de cette Province.

Le Duc de Baviere passa le Danube à Straubing avec de nouvelles troupes qu'il avoit levées dans ses Etats, & alla se joindre au Comte de Tilly qui avoit toujours suivi Mansfeldt sans le perdre de vue. Celui-ci ne laissa pas de soutenir, pendant quelque tems, la guerre assez heureusement, quoiqu'il eût en tête une armée fort supérieure à la sienne. Il étoit toujours bien retranché, toujours campé avantageusement, emploïant à propos tantôt la ruse, tantôt la force; mais bientôt abandonné de toutes les Villes & de tous les Etats de la

rovince que le Duc de Baviere obli-
ea de prêter ſerment de fidélité à
Empereur, il ſe vit dans un danger
xtrême, ſans ſecours, ſans vivres, ſans
etraite dans un pais devenu tout-à-
oup ennemi. Reſter dans la Provin-
e, c'étoit ſe mettre en danger d'y pé-
ir bientôt par la diſette ; faire re-
raite devant une armée ſupérieure,
'étoit s'expoſer à une défaite certai-
ıe, aïant à traverſer toute la Franconie
vant que d'arriver au bas-Palatinat.
)ans une ſituation ſi fâcheuſe il eut
ecours au ſtratagême, ſi on peut ap-
ɔeller de ce nom un artifice où toutes
es regles de la bonne foi furent vio-
ées. Il fit ſemblant de vouloir ſe ré-
oncilier avec l'Empereur & abandon-
ıer le parti de Fridéric : il dreſſa les
rticles d'un traité : il demanda des
ivres & de l'argent pour païer ſes
roupes : il reçut l'un & l'autre ; &
andis qu'on attendoit qu'il ſignât le
raité, il profita de la fauſſe ſécurité
les ennemis pour décamper ſecrete-
nent & ſe retirer en Franconie, ga-
gnant aſſez d'avance pour ne pas crain-
lre d'être pourſuivi.

An. 1621.

VI. Mansfeldt trompe le Duc de Baviere.

Le Duc de Baviere ſe plaignit ame-

AN. 1621.

VII.
Mansfeldt se retire dans le bas-Palatinat, & fait lever le siége de Frankendall.

rement de cette supercherie. Il eu
cependant lieu de se consoler par l
réduction de tout le haut Palatina
dont il s'assura, laissant dès-lors asse
entrevoir qu'il se résoudroit difficile
ment à en faire un jour la restitution
Il ne laissa pas d'envoïer le Comte d
Tilly à la poursuite des ennemis. Mai
Mansfeldt, après avoir traversé san
obstacle toute la Franconie, étoit dé
ja arrivé dans le Palatinat au-delà d
Rhin, où il fit bientôt connoître so
arrivée par la prise de plusieurs petite
Places. Frankendall étoit alors assiég
par Dom Gonzalez de Cordoue qu
avoit succedé à Spinola dans le Pala
tinat, parcequ'on avoit rappellé c
dernier en Flandre pour le renouvel
lement de la guerre entre l'Espagn
& les Provinces-Unies, depuis que l
treve de douze ans étoit expirée. Gon
zalez battoit la Place depuis quinz
jours, & avoit déja poussé assez loi
ses travaux, lorsqu'il apprit l'approch
de Mansfeldt, dont l'armée se forti
fioit tous les jours par les garnison
des Places qui se trouvoient sur so
passage. Il jugea qu'il feroit trop dan
gereux de l'attendre dans ses lignes

AN. 1621.

c il aima mieux essuier la honte de lever le siége que de s'exposer au danger d'une défaite.

VIII. Le Comte de Tilly vient faire la guerre à Mansfeldt dans le bas-Palatinat.

Cependant le Comte de Tilly, après avoir aussi traversé la Franconie depuis Nuremberg jusqu'au Palatinat, & repris en chemin les Places que Mansfeldt avoit prises sur les Espagnols, se rendit maître de tout ce qui appartenoit à Fridéric entre le Neker & le Mein jusqu'au Rhin, poussant Mansfeldt devant lui, comme Mansfeldt avoit poussé Dom Gonzalez. Si celui-ci s'étoit joint au Comte de Tilly, ils auroient tous deux accablé l'armée Protestante; mais la jalousie des Généraux & des deux Nations donna à Mansfeldt la liberté de ravager l'Evêché de Spire au-delà du Rhin, & de faire ensuite un pont à Manheim pour passer dans le Palatinat en-deça du fleuve, & y continuer ses ravages, n'aïant pas le moïen de faire subsister autrement des troupes qu'il ne païoit point.

IX. Christian, Duc de Brunswick prend les armes pour Fridéric.

Les peuples se voïoient ainsi exposés tour à tour aux ravages des amis & des ennemis, lorsque le Duc Christian de Brunswick, comme un de ces

An. 1621.

Merc. Franç. Heiss. Pufendorf rerum Suecic. l. 1,

fléaux publics que Dieu suscite quel-quefois, dans sa colere vint mettre le comble aux malheurs de l'Allemagne par ses affreux brigandages. Ce Prince étoit un de ces caracteres outrés, dans qui les vertus mêmes deviennent autant de vices par l'excès où ils les portent. Ce fut par un sentiment de générosité & d'équité naturelle qu'après avoir refusé son secours à Frideric pour l'entreprise de Bohême qu'il trouvoit injuste, il prit généreusement les armes pour lui, lorsqu'il vit que la Maison d'Autriche entreprenoit d'envahir le Palatinat; mais en croïant prendre ainsi le parti de la justice il devint lui-même le plus injuste de tous les hommes, par la maniere dont il fit la guerre; car il la fit en furieux comme s'il avoit fait consister tout l'art militaire à piller, ravager & à exterminer, n'épargnant ni âge, ni sexe ni condition, & sans respecter aucune des loix de l'humanité que les ennemis les plus cruels ont coutume d'observer. Le zele qu'il avoit pour sa Secte pouvoit encore passer pour une vertu dans l'esprit des Protestans mais il porta ce zele jusqu'à la fureur traitant

raitant avec une extrême inhumanité
es Catholiques qui avoient le mal-
eur de tomber entre ses mains. Si la
leur de l'âge où il étoit alors ne lui
voit pas encore permis d'acquérir
ette expérience & cette habileté qui
ont les grands Capitaines, il avoit du
noins beaucoup de courage & d'in-
répidité; mais il modéra si peu l'un
t l'autre, que ces qualités dégénére-
ent souvent en une férocité barbare
t une témérité aveugle. Dès qu'il eut
ris la résolution de se déclarer pour
rideric, il alla voir ce Prince à la
laye, & on dit que par galanterie il
rracha à l'Electrice un de ses gants,
u'il mit à son chapeau, jurant de por-
er toujours cette marque de son enga-
ement, jusqu'à ce qu'il eût rétabli
Electeur.

An. 1621.

X.

Après avoir fait beaucoup de ravages, Christian se retire dans la Westphalie.

Il se jetta d'abord dans l'Electorat
e Mayence, & de-là dans les terres
u Lantgrave de Hesse-Darmstadt,
illant, brûlant & commettant par-
out d'horribles dégats. Le Lantgrave
e Hesse-Cassel imita en partie cet
xemple, en ravageant les terres du
Comte de Valdeck, sous prétexte que
e Comte avoit reçu l'investiture de

l'Empereur, au lieu de la recevoir de
AN. 1621. lui : mais en effet, pour se venger de Ferdinand, dont il n'espéroit pas un jugement favorable dans le Procès qu'il avoit avec le Lantgrave de Hesse-Darmstadt, pour la Souveraineté de Marpurg. Le Lantgrave de Darmstadt & le Comte de Valdeck écrivirent inutilement au Duc Christian & au Lantgrave de Hesse pour se plaindre, & ensuite à l'Empereur pour lui demander justice. Le Comte d'Anholt, qui commandoit les troupes de Cologne dans l'armée de Baviere, prit une voie plus efficace pour arrêter le désordre ; car aïant joint ensemble les troupes de Maïence, de Cologne & de Darmstadt, il marcha droit à l'armée de Christian lorsqu'il se prépa-roit à piller la riche Abbaïe d'Arns-bourg. Ce Prince n'osa l'attendre & se retira dans les Bois. Anholt l'en chassa de nouveau, reprit Amenebourg, Place forte que Christian avoit surprise, & l'obligea encore de s'enfuir en Westphalie, où cependant il ne se retira qu'après avoir brûlé Neustatt.

XI. Il y com- Alors le Lantgrave de Hesse-Casse voïant le Comte d'Anholt si proche

lui, prit le parti de négocier. Pour le Duc Chriſtian, il continua dans la Weſtphalie ſes ravages ordinaires, & pour ſe venger des Païſans qui favoriſoient les Impériaux, il fit pendre les Habitans de pluſieurs Villages, & brûla toute la campagne. La licence, l'eſpérance du butin & l'impunité des plus grandes violences, attiroient à ſon armée tout ce qu'il y avoit de bandits & de ſcélérats; de ſorte que ſes troupes, ainſi groſſies, devinrent ſupérieures à celles du Comte d'Anholt. Alors, comme un torrent qui a forcé ſes digues, ſon armée ſe répandit dans les Evêchés de Munſter & de Paderborn, & porta par-tout la déſolation & le carnage. Les Egliſes, les Abbaïes & les Eccléſiaſtiques furent le principal objet de la fureur des ſoldats; & Chriſtian, enrichi de ces dépouilles ſacriléges, fit battre une monnoie d'or, où, par une raillerie conforme à ſon génie, il fit repréſenter d'un côté une main armée d'une épée, & de l'autre il fit graver ces paroles : *Ami de Dieu, Ennemi des Prêtres*.

AN. 1621. met d'horribles dégats.

Pendant ce tems-là le Comte de Mansfeldt, ne faiſant pas la guerre avec

XII. Mansfeldt ravage de ſon

An. 1621. côté l'Evêché de Strasbourg & la Basse-Alsace.

assez de succès dans le Bas-Palatinat, où il étoit fort resserré par le Comte de Tilly & Dom Gonzalez de Cordoue, se jetta dans la basse-Alsace sur les terres de l'Evêché de Strasbourg. Tout ce qu'il trouva fut pillé, toutes les petites Villes où il entra furent ruinées. S'étant approché de Haguenau, il traita avec les habitans dont il reçut cent mille florins, promettant de ne les pas inquiéter. Mais à peine se fut-il un peu éloigné, que faisant réflexion que cette Place étoit fort propre au dessein qu'il avoit de se faire une Principauté en Alsace, il retourna sur ses pas, & après avoir forcé la Ville, la pilla & y mit une grosse garnison. Il fut moins heureux au siége de Saverne, car il fut obligé de le lever, & ne se vengea de cet affront, qu'en portant le ravage dans les terres des Archiducs d'Autriche Lantgraves d'Alsace. De là n'aïant plus de quoi subsister, il retourna dans l'Evêché de Spire, où il acheva de ruiner & de piller ce qui avoit échappé à la premiere avidité de ses soldats.

Le Comte de Tilly, dont les troupes étoient mieux païées & mieux en-

tretenues, suivoit aussi un systême de guerre plus régulier, gagnant le terrein pied à pied, & s'en assurant à mesure. Pendant l'hyver même il prit plusieurs petites Places, & entr'autres Wimpfen, qu'il fit fortifier afin de s'assurer un passage sur le Neker, entre Hailbron & Heidelberg. Son dessein étoit de bloquer de toutes parts cette derniere Place. Il remporta aussi quelques avantages sur l'armée ennemie; & par ces petits succès il se préparoit à une victoire complete, lorsqu'il se vit sur les bras un nouvel ennemi qu'il n'attendoit pas.

AN. 1622.

XIII. Le Marquis de Bade-Durlach se déclare de nouveau pour Frideric.

Mercure François.

Georges-Frideric, Marquis de Bade-Durlach, avoit un démêlé considérable avec Guillaume, son cousin, fils d'Edouard, Marquis de Bade-Baden. Il prétendoit qu'Edouard n'aïant épousé qu'une simple Demoiselle, ses enfans, suivant un sentiment assez commun parmi les Jurisconsultes d'Allemagne, n'étoient point habiles à succéder; & sur ce fondement il s'étoit emparé du Marquisat supérieur de Bade & en jouissoit par provision. L'envie de ménager la bienveillance de l'Empereur, pour se maintenir dans

AN. 1622.

ſa poſſeſſion, lui avoit fait vaincre jusqu'alors l'inclination qu'il avoit pour le parti de Frideric & de l'Union Proteſtante; mais aïant enfin ceſſé d'eſpérer, il ceſſa de garder des ménagemens, & ſe déclara ouvertement pour Frideric. Cependant, pour prévenir les procédures que l'Empereur pourroit faire contre ſa perſonne, il commença par tranſporter tous ſes droits & tous ſes Etats à ſon fils à qui il fit prêter ſerment de fidélité par tous ſes Sujets, en leur déclarant en pleine Aſſemblée, que pour lui il vouloit déſormais vivre & mourir ſoldat, & conſacrer le reſte de ſes jours à la défenſe de la Religion Proteſtante & de la liberté Germanique. Après cela il leva une armée de trente mille hommes de pied & de trois mille chevaux, avec un train conſidérable d'artillerie, & un grand attirail de guerre.

XIV. L'Electeur Palatin arrive dans le Palatinat.

L'Electeur Palatin, ſpectateur oiſif d'une guerre dont il étoit le ſujet, n'avoit point oſé depuis ſa diſgrace reparoître ſur les rangs. Il attendoit que la fortune commençât à ſe réconcilier avec lui, & lorſqu'il apprit le

grands préparatifs que faisoit le Marquis de Durlach, il crut enfin avoir trouvé ce moment favorable. Il partit aussi-tôt de la Haye fort secretement avec un jeune Gentilhomme de Bohême qui s'étoit fait le compagnon de sa fuite & de son exil, tous deux conduits par un Marchand de Strasbourg qui les faisoit passer pour deux jeunes Seigneurs Allemands qui voïageoient. Dans cet équipage ils débarquerent à Calais, passerent par Paris, & après avoir heureusement traversé la France & la Lorraine, ils arriverent sur la frontiere d'Alsace. Là le Marchand trouva le moien d'obtenir, des ennemis mêmes, un passeport avec une escorte, qui conduisit ainsi, sans le savoir, l'Electeur jusqu'à Landau.

An. 1622.

XV. Ses premiers Succès.

Son arrivée paroissoit nécessaire pour affermir son parti. Elle fixa l'irrésolution vraie ou apparente de Mansfeldt qui paroissoit alors ébranlé par les offres flatteuses que lui faisoit l'Infante Archiduchesse. On dit que ce Général, dînant avec l'Envoïé de la Princesse lorsqu'il apprit l'arrivée de Frideric, prit aussi-tôt un verre, & buvant à la santé de l'Electeur, ter-

AN. 1622.

mina ainſi toute la négociation. Le Comte de Tilly, qui aſſiégeoit alors Dilſberg, n'oſa pas continuer le ſiége. Quelques jours après, l'Electeur & Mansfeldt l'attirerent dans un mauvais pas près de Wiſlock, & lui tuerent beaucoup de monde. Enſuite profitant de cet avantage, ils reprirent pluſieurs petites Places, dont la priſe dégagea les avenues d'Heydelberg. C'eſt ainſi que la fortune parut d'abord aſſez favorable à Frideric; mais ce ne fût que pour le mieux trahir enſuite; car telle fut toujours la deſtinée de ce Prince juſqu'à ſa mort.

XVI. Etat des forces des deux Partis.

L'Electeur Palatin comptoit alors trois armées qui combattoient pour lui : l'une ſous le Duc Chriſtian de Brunſwick, cantonnée à Lippe dans la Weſtphalie; l'autre ſous le Marquis de Bade-Durlach qui ſe diſpoſoit à le venir joindre, & la troiſieme qu'il commandoit avec le Comte de Mansfeldt. L'Empereur en avoit quatre de ſon côté : la premiere, ſous le Comte d'Anholt, défendoit les terres des Electeurs Catholiques contre les irruptions de Chriſtian. L'Archiduc Leopold avec la ſeconde aſſiégeoit Ha

guenau dans la basse-Alsace où Mansfeldt avoit laissé une grosse garnison : la troisieme, commandée par Dom Gonçalez, faisoit la guerre en-deçà du Rhin, & la quatrieme la faisoit au-dela, sous les ordres du Comte de Tilly. Mais ce Comte, voulant réparer l'échec qu'il avoit reçu près de Wislock, persuada à Dom Gonçalez de le venir joindre, en sacrifiant leurs jalousies au bien public, afin de s'opposer ensemble à la jonction du Marquis de Durlach avec l'Electeur.

AN. 1622.

XVII.
Bataille de Wimpfen.

Lotychii, rerum Germ. lib. XII.

Mercure François.

Heiss. l. III.

Le Marquis apprit cette résolution des Impériaux, sans faire aucun mouvement pour éviter leur rencontre. Plein de confiance, il vint se camper à Bibrach, entre Wimpfen & Hailbron, s'imaginant marcher à une victoire certaine. Il négligea même, en rangeant son armée en bataille dans une plaine toute découverte, de s'emparer d'un Bois & d'une colline dont il auroit pû tirer avantage. Le Comte de Tilly, moins présomptueux & plus habile, s'en étant saisi aussi tôt, y fit pointer son canon qui tirant du haut en bas sur les troupes du Marquis, contribua beaucoup au succès de cette

AN. 1622

journée. La bataille commença dès le lever du Soleil, & ne finit qu'avec le jour. Pendant tout le matin on alla souvent à la charge de part & d'autre avec un avantage à-peu-près égal. On soutint le choc des deux côtés avec beaucoup de valeur. On repoussa l'ennemi & on en fut repoussé. La victoire, incertaine, sembloit passer tour-à-tour d'une armée à l'autre, lorsque l'adresse du Comte de Tilly l'obligea enfin de se déclarer pour lui. Ne pouvant enfoncer les ennemis qui se tenoient toujours serrés sans s'éloigner de leurs postes, il fit reculer ses troupes, comme pour faire retraite. Les ennemis, trompés par ce mouvement, s'avancerent pour poursuivre les Impériaux en abandonnant leurs postes & leur ordre de bataille. Dans ce moment les Espagnols les prirent en flanc, tandis que les Allemands retournant à la charge, les attaquerent de front. Malheureusement le feu prit en même temps, du côté des Protestans, à quelques chariots chargés de poudre, & emporta, dans l'espace de deux arpens de terre aux environs, hommes, chevaux & chariots avec un

horrible fracas Ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Marquis de Durlach s'enfuit des premiers, laissant quatre mille morts sur la place & deux mille prisonniers ; après quoi il alla enfin, mais trop tard, joindre l'Electeur Palatin avec les débris de son armée, sans canon, sans drapeaux, sans argent ni bagages.

AN. 1622.

XVIII. Déroute de l'Archid. Leopold devant Haguenau.

Cette victoire fut après tout plus glorieuse au Comte de Tilly, qu'elle ne fut utile aux Impériaux. Mansfeldt releva le courage de son parti en forçant Ladembourg qu'il pilla, & encore plus par la déroute de l'Archiduc Leopold devant Haguenau. Dès que Mansfeld eut appris que cette Place étoit pressée, il vola à son secours : un détachement auquel il fit prendre les devants, défit en arrivant un corps de mille Croates que l'Archiduc avoit envoïé reconnoître l'ennemi, ce qui jetta une telle épouvante dans le camp des Impériaux, qu'ils leverent aussi-tôt le siége & s'enfuirent avec précipitation après avoir mis le feu à leurs logemens, abandonnant leurs canons & leur bagage, & avec perte de deux mille hommes qui furent tués dans la fuite.

AN. 1622.

XIX.
Mansfeldt, après avoir ravagé les terres du Lantgrave de Darmstadt, se retire avec perte.

Après cette heureuse expédition, Mansfeldt retourna dans le Palatinat; mais ne pouvant subsister dans un païs entierement ruiné, il conduisit l'armée avec l'Electeur Palatin & le Marquis de Durlach dans le territoire de Darmstadt. Le Lantgrave n'osa leur refuser l'entrée de sa Ville : à peine y furent-ils entrés, qu'ils y commirent toutes sortes de violences, comme dans une Ville conquise. La campagne fut encore moins épargnée. Tout fut abandonné à la licence du soldat. On ne vit bientôt par tout que des cendres, des ruines, des spectacles funestes, & pour comble de disgrace, le Lantgrave se vit encore arrêté prisonnier par l'Electeur qui le fit conduire à Manheim.

Un procédé si violent révolta toute l'Allemagne, & anima le Comte de Tilly à en tirer vengeance. Il alla avec Gonçalez chercher l'armée Palatine. Au premier bruit de son approche, l'Electeur & ses Généraux se mirent en marche pour regagner le Palatinat. Mais dès qu'ils furent un peu éloignés, les Bourgeois & les Païsans attroupés assommerent toutes les petites

garnisons que Mansfeldt avoit laissées dans les Places. Le Comte de Tilly survint, & chargea l'arriere-garde de l'armée Palatine qui s'enfuit dans les Bois, après avoir perdu deux mille hommes tués sur la place, & un grand nombre de prisonniers, entre lesquels se trouverent un Comte Palatin de Birkenfeldt & un Comte de Mansfeld. Le reste de l'armée de l'Electeur entra dans le Palatinat fort en désordre sans vivres & sans argent. Le premier échec qu'elle auroit reçu dans cet état auroit achevé sa ruine, & elle avoit tout à craindre de l'activité & de la valeur du Comte de Tilly.

AN. 1622.

XX. Christian de Brunswick vient au secours de Frideric dans le Palatinat.

Frideric, n'aïant donc plus de ressource que dans l'armée du Duc de Brunswick, écrivit à ce Prince pour le prier de le venir joindre. Christian, après avoir ravagé les Evêchés de Munster & de Paderborn, s'étoit, comme j'ai déja dit, fortifié dans Lippe, favorisé par les Hollandois, qui étoient maîtres d'Emeric sur le Rhin, & de plusieurs Places appartenantes à la maison de Juliers. Il avoit d'abord été extrêmement resserré dans le poste par le Comte d'Anhoit &

AN. 1622.

une armée Espagnole que l'Archiduchesse avoit envoïée en Westphalie; mais les Hollandois aïant fait une diversion en assemblant toutes leurs troupes à Nimegue, l'Archiduchesse fut obligée de rappeller les siennes. Le Comte d'Anholt se trouva alors trop foible pour résister à une armée de plus de vingt mille hommes : & Christian se préparoit à recommencer ses brigandages, lorsque l'Electeur Palatin lui manda de le venir joindre avec son armée, & délivrer ainsi la Westphalie de ces hôtes pernicieux.

Ibid.

Christian se mit en marche, ravageant, selon sa coutume, toutes les terres sur son passage, & faisant fuir devant lui tous les habitans de la campagne, avec ce qu'ils pouvoient emporter de plus précieux. Par-tout l'épouvante & la fuite des peuples annonçoient son approche; & les incendies, le carnage & la désolation marquoient tous les lieux où il avoit passé. Il prit à dessein un chemin beaucoup plus long, afin de pouvoir piller en passant la riche & célebre Abbaïe de Fulde dans le cerle du haut-Rhin

AN. 1622.

& l'Evêché de Wirtzbourg dans la Franconie. Mais ce Prince exterminateur trouva enfin dans le Comte de Tilly un vengeur qui lui fit porter une partie de la peine que méritoient ses cruautés.

XXI. Le Comte de Tilly va au-devant du Duc de Brunswick.

Après avoir traversé les terres de Cassel & de Coburg, & le cercle du haut Rhin, il s'étoit rendu près de Francfort sur le Mein dans le dessein de passer ce fleuve, & dans l'espérance que Mansfeldt le viendroit joindre au passage. Il s'étoit déja emparé de Hoëchst dont les habitans avoient pris la fuite, aimant mieux lui abandonner leur Ville, que de s'exposer à la brutalité de ses troupes; & il faisoit travailler avec beaucoup de diligence à construire un pont sur le Mein, lorsqu'il se vit prévenu par le Comte de Tilly. Ce Général, suivi de Gonçalez & du Comte d'Anholt qui s'étoit venu joindre à lui, s'étoit avancé au-devant du Duc de Brunswick. Après avoir délibéré s'il l'attendroit en-deça du Mein pour l'attaquer de front à son passage, ou s'il passeroit lui-même la riviere pour charger les ennemis à dos lorsqu'ils entreprendroient de la

An. 1622.

traverser, il prit ce dernier parti. I passa ainsi le Mein à Aschaffembourg & de-là, marchant avec une extrême diligence, il vint se présenter inopinément à la vûe de Christian. Ce Prince avoit déjà achevé son pont; mais il n'avoit pas encore eu le tems de faire défiler ses troupes, & il fallut se résoudre à la bataille.

XXII. Bataille de Hoëchst.

Les deux armées étoient à peu près égales en nombre. L'une étoit animée par le souvenir encore récent de ses victoires passées; l'autre étoit redoutable par sa férocité. Cette action sembloit d'ailleurs devoir décider de la fortune du Prince Palatin & du sort de tous ses Etats. Le combat commença par l'artillerie avec beaucoup d'avantage pour les Impériaux. Le Duc de Brunswick n'avoit que trois canons, dont deux devinrent presque aussi-tôt inutiles, au lieu que les Impériaux en avoient dix-huit placés sur un terrein élevé, d'où ils firent pendant cinq heures de tems de si terribles décharges sur les bataillons & les escadrons ennemis, que Christian fut souvent obligé de changer son ordre de bataille. On ne laissa pas pendant tou

Ibid.

e tems-là d'aller souvent à la charge le part & d'autre ; mais ce furent plutôt des escarmouches qu'un combat églé. L'armée Impériale s'ébranla enfin pour fondre de toutes parts sur les ennemis ; & le Comte de Tilly fit en même tems défiler des troupes pour occuper les avenues du pont de bateaux que le Duc Christian avoit jetté sur le Mein. Dans ce moment ce Duc délibéroit avec les principaux Chefs de son armée sur le parti qu'il y avoit à prendre. Tous concluoient à faire retraite en bon ordre ; mais tandis qu'ils en proposoient les moïens, toutes leurs troupes, saisies d'une terreur subite, se mirent à fuir de toutes parts pour se sauver par le pont de bateaux. Les hommes, les chevaux, les chariots & les bagages s'embarrassant les uns les autres dans leur fuite, causerent en un moment une affreuse confusion sur le pont. Les uns furent étouffés dans la foule, les autres furent précipités avec leurs chevaux dans le fleuve. Une infinité de Soldats & d'Officiers y furent engloutis en voulant le traverser à la nage, & entr'autres le Comte de Lovenstein,

AN. 1622.

AN. 1622.

dont le nom est resté à l'endroit du fleuve où il se noïa. Le Comte de Tilly & les autres Généraux de l'armée Impériale, surpris d'une fuite si précipitée, s'arrêterent quelque tems, soupçonnant que c'étoit une feinte pour les attirer dans quelque mauvais pas. Mais aïant enfin reconnu le désordre de l'armée ennemie, & que les soldats jettoient leurs armes pour mieux fuir; ils coururent aussi tôt, quoiqu'un peu tard, à la poursuite des fuïards. Tout ce qui ne put se sauver au-delà du Mein fut passé au fil de l'épée. Les Croates poursuivirent encore les ennemis au-delà, & en tuerent un grand nombre; de sorte qu'on compta que le Duc de Brunswick perdit dans cette journée plus de huit mille hommes tués ou noïés, sans y comprendre les prisonniers qui furent en grand nombre, les drapeaux, une grande quantité d'armes & de bagages; & ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que les Impériaux ne perdirent de leur côté que trente-cinq hommes.

XXIII. Frideric abandonne ses

Ce dernier coup, en achevant d'abattre le parti de Frideric, l'accabl

i-même de douleur & de désespoir. e Marquis de Durlach, rebuté de nt de disgraces, l'abandonna, & se tira dans ses terres après avoir licené ses troupes. Frideric parut aussi vouir cesser de lutter contre sa mauvaise ortune, & abandonnant ses Etats à la nerci des vainqueurs, il se retira dans a basse-Alsace avec Mansfeldt, le Duc Christian & les restes de leurs armées aincues. Mansfeldt & Christian connuerent cependant encore quelque ems la guerre dans l'Alsace, comnettant par-tout d'horribles cruautés, andis que le Comte de Tilly acheva e se rendre maître de tout le Palatiat par la prise d'Heydelberg & de Manheim.

AN. 1622.

Etats, dont le Comte de Tilly acheve de se rendre maître.

Cette derniere Place fit peu de résistance; mais la premiere, après avoir rejetté fierement les conditions que le Comte de Tilly lui offrit, se défendit pendant plusieurs jours avec beaucoup de courage. L'opiniâtreté de ses Habitans leur coûta cher; car la Ville, aïant été emportée d'assaut, fut abandonnée au pillage & à la fureur des Soldats, qui y assouvirent leur avarice, leur haine & leur brutalité par le massacre

AN. 1622.

des Habitans, & le butin immen
qu'ils y firent. Les Savans regrette
encore aujourd'hui cette belle Biblio
theque, une des plus curieuses & de
plus célebres de l'Europe, que l
Electeurs Palatins conservoient depu
long-tems, & enrichissoient tous l
jours de tout ce qu'il y avoit d'ouvr
ges précieux dans le monde, & qu'i
avoient sur tout beaucoup augment
des dépouilles des Eglises & des M
nasteres, depuis que ces Princes avoie
changé de Religion. Une grande pa
tie des Livres fut dissipée par la négl
gence des Officiers. Les autres fure
distribués, par la libéralité du Duc
Baviere, en diverses Bibliothequ
particulieres.

XXIV. Frideric désarme & congédie le Comte de Mansfeldt & le Duc de Brunswick.

Mercure François.

Après tant de disgraces, il ne restc
plus d'espérance à Frideric que da
la clémence & la générosité de s
vainqueurs; foible ressource, quand
n'est point en état de se faire crai
dre. Cependant, sollicité par les co
seils du Roi d'Angleterre son bea
pere, Prince foible & peu habile, q
aimoit à négocier, parcequ'il n'a
moit pas la guerre, & qui par la m
me raison négocioit toujours fort ma

AN. 1622.

rit le parti de désarmer entiere-
nt, de licencier ce qui lui restoit
troupes, & de congédier ses deux
néraux, Mansfeldt & le Duc de
unswick, afin d'essaïer de toucher
ennemis par la vûe même de sa
blesse, & l'état déplorable où il se
uisoit.

XXV.
Les Impériaux se rendent maîtres de toute l'Alsace.

Mansfeldt, ainsi congédié, renonça
projet qu'il avoit formé de se fai-
un établissemet dans l'Alsace. Il
ndonna Haguenau, & bientôt
rchiduc Leopold se rendit maître
toute cette Province, & mit par-
t de fortes garnisons. Le Marquis
Durlach, retiré dans la forteresse de
cheberg, abandonna pareillement
ites ses Terres à la discrétion des
périaux qui s'en emparerent, tan-
que l'Empereur par un Edit Im-
ial le dépossédoit du Marquisat su-
ieur de Bade pour le restituer au
aîné du Marquis Edouard. Vor-
s, Spire, & toutes les Villes du
in qui avoient favorisé l'Electeur,
ent aussi obligées de recevoir gar-
son Impériale. La révolution fut gé-
rale, & l'on fit par-tout expier aux
oteſtans les mauvais traitemens qu'ils

AN. 1622.

avoient faits aux Catholiques. Franke dall seul fut épargné par complaisan pour l'Archiduchesse, qui crut par faciliter la paix.

XXVI. Mansfeldt & Christian entrent en Lorraine.

Cependant Mansfeldt & le Duc Brunswick prirent leur route par Lorraine, sans trop savoir ce qu alloient devenir. Ils avoient enco une armée de dix mille hommes pied & de huit mille chevaux, av quatorze piéces d'artillerie, & nombre prodigieux de femmes & goujats, qui affamoient l'armée, portoient la disette par-tout. Les tr pes, accoutumées au pillage, firent grands dégats & commirent beauc de violences dans leur marche : ap avoir passé la Moselle, elles piller les Evêchés de Metz & de Verdu où elles ne laisserent aux Habitans la campagne que ce qu'elles ne pur enlever. Là le Comte de Mansf s'arrêta pour déliberer sur le p qu'il devoit prendre. Son premier sein avoit été de ravager le Duch Luxembourg, & d'aller ensuite o ses services aux Etats de Hollan mais l'Archiduchesse le sollicitoi contraire d'entrer au service du

'Espagne, & lui faisoit les plus bel-
:s offres. L'Empereur lui offroit aussi
es conditions avantageuses, tandis
ue le Roi d'Angleterre le conjuroit
e ne pas abandonner son gendre.
'un autre côté les Vénitiens le pref-
oient de se donner à leur Républi-
ue, pour y prendre le commande-
ient général de leurs troupes. En-
n, le Duc de Bouillon d'une part
efforçoit de lui persuader d'entrer
n France pour s'y mettre à la tête des
eligionnaires, & relever leur parti
ui étoit sur le penchant de sa ruine;
: de l'autre le Roi de France, redou-
int l'irruption de cette armée étran-
ere, faisoit négocier avec lui pour
engager ou à se mettre au service de
ı France avec une partie de ses trou-
es, ou à s'éloigner des frontieres.
'hose étonnante, s'écrie un Auteur,
u'un homme qui n'a pour ainsi dire,
i feu, ni lieu, ni argent, ni pa-
ens, ni religion, (car il n'étoit ni
'atholique ni Protestant déclaré,) se
asse ainsi également redouter & re-
hercher par toutes les Puissances de
'Europe.

AN. 1622.

Mercure François,

Toutes réflexions faites, le Comte

XXVII. Mansfeldt

AN 1622. menace la France.

de Madsfeldt ne se sentoit aucune in-clination pour le service de l'Espagne ni de l'Empereur. Il avoit encore moins d'envie de porter la guerre en France, comme il l'avoua dans la sui-te; de sorte qu'il est vrai-semblable que tout son but n'étoit que de tirer du Roi quelque somme d'argent con-sidérable pour païer ses troupes & les mener en Hollande. Dans ce dessein il affecta d'écouter les propositions du Duc de Bouillon, & fit tout ce qu'il falloit pour donner de l'inquiétude à la Cour de France. Le Roi étoit alors à l'autre extrêmité du Roïaume dans le Languedoc, occupé à réduire les Rebelles de la Religion Prétendue Ré-formée. La frontiere étoit dégarnie de troupes; les Villes étoient sans défen-se. Mansfeldt pouvoit, ce semble, pénétrer sans obstacle jusqu'à la Capi-tale; & on ne pouvoit pas douter que dès qu'il seroit entré en France, un grand nombre de Religionnaires ne vînt de toutes parts se joindre à lui & grossir son armée.

XXVIII. Inquiétude de la Cour de France.

Dans une situation si périlleuse & l'incertitude où l'on étoit des véri-tables dispositions de Mansfeldt, la Reine

eine, le Chancelier & les Miniſtres
:irent l'allarme. On craignit ſur-tout
our la Champagne, parceque cette
:mée de bandits ne mettoit le pié
ulle part, qu'elle n'y laiſsât pour
ng-tems des marques de ſes brigan-
ages. Mais l'adreſſe de la Cour de
:ance la tira bientôt d'inquiétude.
omme le deſſein de Mansfeldt étoit
e donner une fauſſe allarme au
oïaume pour en extorquer une ſom-
ie d'argent, on prit auſſi le parti de
.i donner de fauſſes eſpérances pour
amuſer juſqu'à ce qu'on fût en état
e ne le plus craindre. Tandis que par
es ordres très preſſans on faiſoit aſ-
mbler des troupes dans les Provin-
es voiſines, & qu'on fortifioit les
illes qui étoient les plus expoſées, la
eine chargea le Duc de Nevers, Gou-
erneur de Champagne, de négocier
vec Mansfeldt pour retarder ſon en-
ée dans le Roïaume. Le Duc ſe ſer-
.t pour cette négociation d'un Gen-
lhomme nommé Montereau. Celui-
fit d'abord comprendre à Mansfeldt
danger où il s'expoſoit en s'enga-
eant dans un Roïaume auſſi puiſſant
ue celui de France : que les eſpe-

AN. 1622.

& adreſſe de la Reine.

rances dont le Duc de Bouillon le flattoit étoient chimeriques : qu'il seroit en un moment investi d'armées nombreuses qui viendroient l'envelopper de toutes parts ; & qu'il auroit en France le même sort que ces troupes étrangeres qui y étoient entrées autrefois, & qui y avoient péri : qu'il y auroit beaucoup plus d'honneur & de sûreté pour lui, ou de traiter avec le Roi, & d'entrer même à son service avec une partie de ses troupes, comme il en avoit autrefois témoigné quelque envie, ou s'il vouloit aller servir en Hollande, de se contenter d'une somme d'argent pour l'aider à païer ses troupes, & les empêcher de ravager les terres de France.

AN. 1622.

XXIX. Négociation avec le Comte de Mansfeldt, qui se retire dans les Païs-Bas.

Merc. Fr.

Le Comte de Mansfeldt parut touché de ces raisons. Il s'offrit à servir le Roi de France avec trois mille chevaux & six mille hommes de pié, à condition que le Roi lui donneroit deux cens mille écus pour licentier le reste de ses troupes, & les envoïer en Hollande. Il demanda encore la dignité de Maréchal de France, & quelque Terre auprès de Paris érigée en Comté ou en Marquisat. Montere

ne lui ôta pas l'espérance d'obtenir ces conditions. Par-là, il obtint d'abord qu'il ne passeroit pas la Meuse, promettant de son côté de faire fournir du pain à ses troupes. Il sut ensuite si bien prolonger la négociation, par les difficultés qu'il fit, tantôt sur la somme d'argent que Mansfeldt exigeoit, tantôt sur le nombre des troupes que le Roi vouloit retenir, qu'il donna le tems à la Reine de faire avancer vers la frontiere différens corps qui devoient faire une armée beaucoup plus forte que celle de Mansfeldt. Ce Général voïoit au contraire la sienne diminuer de jour en jour par les maladies, par la désertion, & sur-tout par le départ du Duc de Brunswick, qui, ennuïé de ces longueurs, se retira à Sedan avec les troupes qui étoient à lui. Il apprit en même tems que Dom Gonzalez de Cordoue s'étoit rendu dans le Luxembourg, résolu de lui donner bataille, & de le venir attaquer, s'il étoit nécessaire, jusques dans la Lorraine. Il ne fut plus question alors de négocier. Il offrit de se contenter de soixante mille écus; & comme on ne se

AN. 1622.

An. 1622.

pressa pas de les lui donner, il fut obligé de partir sans les avoir obtenus, trop heureux de pouvoir retirer, par une feinte, son artillerie qu'il avoit mise en dépôt à Mouzon, & le Duc de Saxe-Weimar qu'il avoit donné en ôtage.

XXX.
Bataille de Flerus.

Il ne songea après cela qu'à se retirer dans les Païs-Bas avec le Duc de Brunswick qu'il rejoignoit à Sedan; mais il fallut donner bataille pour s'ouvrir un passage. L'action se passa à Flerus dans le Comté de Namur, où Dom Gonzalez vint au-devant de l'armée Protestante. Le combat dura cinq heures, & fut fort opiniâtre. Le Duc Christian y fit paroître beaucoup de valeur, & le Comte de Mansfeldt une grande habileté. Le premier y reçut à la main gauche une blessure dont il perdit le bras. Après une perte à-peu-près égale, on se sépara sans qu'aucun des deux partis pût se glorifier d'avoir remporté la victoire. Cependant la plûpart des Relations la donnent aux Espagnols. Quoi qu'il en soit, Mansfeldt se rendit à Breda avec tout ce qui lui restoit de troupes, & par une si longue marche au travers du païs enne-

mi, il justifia la réputation qu'il avoit d'un des plus grands Capitaines de son siecle. Il aida le Prince d'Orange à faire lever le siége de Berg-op-Zoom, que le Marquis de Spinola poussoit avec beaucoup de vigueur ; & de-là il retourna en Allemagne avec ses troupes, dont les Hollandois ne purent souffrir la licence.

AN. 1622.

Je pourrois, sans m'écarter absolument de mon sujet, joindre à l'Histoire que j'écris, celle de la guerre qui continuoit toujours dans les Païs-Bas entre les Espagnols & les Provinces-Unies ; mais comme je n'ai entrepris de raconter les guerres qui précéderent le traité de Westphalie, que dans la vue de faire mieux connoître l'origine & le progrès des différends qui firent le sujet de ce traité, & comme tout le monde sait assez quelles ont été les causes & les suites de la guerre des Provinces-Unies avec l'Espagne, j'ai cru devoir laisser ce détail aux Historiens de cette République, & je reviens aux affaires d'Allemagne.

Tandis que l'Empereur, le Duc de Baviere & le Roi d'Espagne, réunissant toutes leurs forces, dépouilloient l'E-

AN. 1623.

XXXI. Le Roi d'Angleterre se laisse amuser par les Ministres de la Maison d'Autriche.

Lotychius rerum Germ. l. XII. c. 1.

lecteur Palatin, le Roi d'Angleterre s'épuisoit en vaines négociations pour sauver quelques débris de la ruine de ce Prince. Désespérant de lui faire conserver le titre d'Electeur, il se flattoit toujours d'obtenir la restitution du Palatinat, & de faire transporter la dignité Electorale au fils aîné de Frideric; mais il avoit affaire à des ennemis qui lui étoient aussi supérieurs dans la négociation que dans la guerre. On exigea d'abord du Roi d'Angleterre une Lettre de créance de l'Electeur Palatin, avec promesse de ratifier tout ce qui seroit arrêté. Il fallut du tems pour la dresser, pour la présenter, pour l'examiner; & après tous ces délais les Ministres de la Maison d'Autriche ne manquerent pas d'y trouver un défaut; c'étoit que Frideric y prenoit le titre d'Electeur: titre qui ne lui appartenoit plus, disoit-on, depuis le Ban Impérial que Ferdinand avoit fulminé contre lui. Le Roi d'Angleterre eut encore la complaisance de faire réformer la Lettre, sauf le droit de son gendre; mais lorsqu'il la présenta ainsi réformée, il eut le chagrin de voir ses espérances enco-

plus reculées qu'auparavant. On lui répondit qu'une affaire de cette nature ne pouvoit pas se traiter légitimement à Bruxelles, & que comme elle intéressoit tout l'Empire, il falloit la renvoier à la Diete que l'Empereur venoit de convoquer à Ratisbonne. Le Roi d'Angleterre reconnut alors ce qu'il sembloit avoir voulu jusques-là se déguiser à lui-même, qu'il étoit le jouet des Ministres de la Maison d'Autriche. Une déclaration de guerre leur auroit apparemment fait changer de langage; mais il n'en avoit ni la force, ni peut-être le pouvoir. Tout ce qu'il put faire fut de se plaindre & de menacer. Le Roi de Dannemarck fit à-peu-près de pareilles démarches, & les Impériaux par une espece de bienséance firent semblant de craindre leurs menaces, sans pourtant rien changer à la résolution qu'on avoit prise d'achever la ruine de Fridéric.

AN. 1623.

Après la perte de tous ses Etats, il ne restoit plus que de le dépouiller de la dignité Electorale. C'étoit le dernier coup dont on vouloit le frapper. L'Empereur convoqua pour cela une

XXXII. Diette de Ratisbonne où l'Electeur Palatin est dépouillé de tous ses Etats, & le Duc de

AN. 1623.

Baviere investi de l'Electorat.

Lotychius rerum Germ. l. XII. c. 5.

Puffendorf rerum Suec. l. 1.

Merc. Franç. 16. 23.

Diette à Ratisbonne, où il se rendit en personne, après avoir invité les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & les Ducs de Pomeranie, & les Princes de la Maison de Brunswick à en faire autant. Mais ceux-ci irrités des changemens que l'Empereur faisoit à Prague en faveur de la Religion Catholique, éluderent sous divers prétextes l'invitation de l'Empereur. Les Ducs de Pomeranie & de Brunswick ne voulurent pas même y envoïer leurs Députés. L'Assemblée ne laissa pas d'être nombreuse par le concours de tous les Princes Catholiques, & de la plûpart des Députés des Etats Protestans. L'Empereur ouvrit la Diette par un discours, où après avoir accusé Frideric d'être l'auteur de tous les troubles d'Allemagne, & après avoir exposé les raisons qu'il avoit eues de prendre les armes, & de proscrire ce Prince perturbateur du repos public, il conclut en déclarant qu'étant maître de disposer des Etats & des dignités de Frideric, il transportoit sa dignité Electorale à Maximilien Duc de Baviere, pour récompenser son zele & les services qu'il avoit rendus à l'Em-

ire, persuadé, ajoutoit-il, que les lecteurs applaudiroient à ce choix, & u'il seroit solemnellement approuvé ans la Diete présente. A un si beau résent l'Empereur ajouta tout le haut-'alatinat, qu'il donna au Duc de Ba-iere en échange de la partie de l'Au-riche qu'il avoit cedée à Maximilien our hypotheque des sommes que ce Duc avoit avancées pour les frais de a guerre d'Autriche & de Bohême. Une partie du bas-Palatinat fut donée au Duc de Neubourg, & une au-re partie aux Espagnols. Plusieurs au-res Princes eurent aussi part à la dé-pouille à proportion des services qu'ils avoient rendus, où qu'on espéroit d'eux.

AN. 1623.

XXXIII. Vaines oppositions des Princes & des Etats Protestans.

Les Catholiques applaudirent en effet à la résolution de l'Empereur; mais les Protestans, dont le parti perdoit un appui considérable dans le Collége Electoral, s'y opposerent autant que la chose étoit possible dans une Assemblée où le parti Catholique étoit fort supérieur. Ils représenterent à l'Empereur que le Prince Palatin étant le premier des Electeurs séculiers, l'affaire méritoit bien qu'on attendit

AN. 1623.

l'arrivée des Députés de Poméranie & de Brunſwick. Que s'il étoit vrai que l'Empereur ne vouloit que la paix, il ne devoit point donner ainſi occaſion à de nouveaux troubles qui perpétueroient la guerre dans l'Empire : que dans l'entrepriſe de Boheme, l'Electeur Palatin, jeune encore & ſéduit par de mauvais conſeils, avoit marqué plus d'imprudence que de mauvaiſe volonté. Souvent, ajoutoient-ils, on a fait grace à des Princes auſſi coupables que lui ; mais ſi on eſt déterminé à le perdre, pourquoi envelopper dans ſa ruine ſes enfans & tous ſes héritiers collateraux, qui n'ont eu aucune part à ſa révolte ? pourquoi leur faire expier un crime qu'ils n'ont pas commis ?

Malgré cette oppoſition, l'Empereur perſiſta dans ſa réſolution. Ainſi Maximilien fut ſolemnellement inveſti de la dignité Electorale, avec une clauſe toutefois que l'Empereur ajouta pour ne pas choquer trop ouvertement le Parti Proteſtant. Cette clauſe fut que tout cela ſe faiſoit ſans préjudice des enfans & du frere de Fridéric, & des autres Princes de la Maiſon Palatine

en sorte qu'après la mort du Duc de Baviere, l'Electorat retourneroit à celui d'entr'eux à qui on l'ajugeroit alors dans la premiere Assemblée qui se tiendroit. Telle est l'époque de la grandeur où nous voïons aujourd'hui la Maison de Baviere élevée, & dans laquelle elle s'est toujours maintenue depuis avec beaucoup d'éclat. Nous verrons dans la suite que s'il lui en couta beaucoup pour acquérir cette dignité, il lui en couta beaucoup plus pour la conserver.

AN. 1623.

Plusieurs choses firent juger alors aux plus éclairés que tout le sang qu'on avoit déja répandu dans l'Allemagne ne suffisoit pas encore pour y éteindre le feu de la guerre. La premiere étoit l'autorité souveraine que l'Empereur affectoit, commençant dès-lors à agir en Maître absolu sans aucun égard aux oppositions d'une partie considérable des trois Colléges de l'Empire. La seconde étoit les dispositions secretes du Duc de Baviere, qui se voïant arrivé au comble de ses vœux, sacrifieroit tout pour conserver sa nouvelle dignité. C'étoient enfin les intérêts opposés des Catholiques

AN. 1623. & des Proteſtans dans le changement que l'Empereur venoit de faire par rapport au Prince Palatin. Quelques-uns prétendent que les Eſpagnols eux-mêmes s'oppoſerent à l'élevation du Duc de Baviere, dans la crainte qu'il ne s'en prévalût un jour pour diſputer l'Empire à la Maiſon d'Autriche. Mais Ferdinand peu touché de ces conſidérations, ne ſongea qu'aux avantages préſens qui lui revenoient de ce changement. Car outre qu'il retiroit la partie de ſon patrimoine qu'il avoit engagée à Maximilien, il attachoit inviolablement ce Prince à ſes intérêts, & par un rafinement de politique, il mettoit entre les deux principales branches de la Maiſon Palatine un ſujet éternel de diviſion, comme ces prédeceſſeurs en avoient mis dans la Maiſon de Saxe ; avec cette différence cependant que la branche de Baviere avoit quelques prétentions réelles ſur l'Electorat. Ce fut auſſi peut-être dans la même vûe qu'il décida alors le fameux procès qui diviſoit la Maiſon de Heſſe, en ajugeant le Comté de Marpurg au Lantgrave de Darmſtadt, comme il avoit déja ajugé le Mar-

uisât supérieur de Bade aux Princes
e la branche aînée de cette Maison.
nfin pour rallentir la vivacité du zele
ue l'Electeur de Saxe témoignoit
our sa Religion à l'occasion des chan-
emens qu'on faisoit à Prague, &
our les intérêts des Princes Palatins,
Empereur lui fit présent de la Lusa-
e pour nantissement des frais que cet
lecteur avoit faits dans la guerre de
oheme.

AN. 1623.

XXXIV. Le Duc de Brunswick, & le Comte de Mansfeldt renouvellent la guerre.

C'étoit alors plus que jamais que
e Roi d'Angleterre eût dû éclater.
Cependant il se contenta de faire une
spece de traité de suspension pour son
endre, occupé sans doute alors du
nariage qui se projettoit de son fils
e Prince de Galles avec l'Infante d'Es-
agne. Il ne laissa pas d'envoïer quel-
ues secours au Comte de Mansfeldt
à Christian de Brunswick, lesquels
emblerent ne recommencer la guerre
ue pour donner encore au Comte de
Tilly la gloire de les défaire. Tous
eux ensemble passerent de Hollande
ans la Frise & la Westphalie, où ils
ommirent de grands désordres. Peu
e tems après Christian quitta Mans-
eldt pour aller prendre dans la basse-

Saxe le titre de Capitaine Général de troupes de ce Cercle.

An. 1625.

En effet, les Etats de la basse-Saxe sous prétexte de s'opposer aux Espagnols qui paroissoient vouloir s'approcher d'eux, avoient levé des troupes & témoignoient beaucoup de disposition à entreprendre la guerre; l'Empereur ordonna de son côté au Comte de Tilly de s'approcher du Veser pour veiller sur les démarches de cette Province. Les Etats de Saxe intimidés obligerent aussitôt Christian de s'éloigner de leurs frontieres; de sorte qu'après avoir fait quelque séjour en Saxe, ce Prince se vit contraint de se remettre en chemin pour aller rejoindre le Comte de Mansfeldt dans la Frise Orientale. Il fit à son ordinaire de grands ravages en traversant la Westphalie, & il en auroit fait de plus grands, si les Comtes de Tilly & d'Anholt qui le poursuivoient ne l'eussent obligé de précipiter sa retraite. Quelque diligence qu'il pût faire, les Généraux Catholiques l'atteignirent dans l'Evêché de Munster, résolus de lui faire encore une fois expier tous les ravages & les impiétés

qu'il avoit commises dans cette Province.

AN. 1623.

XXXV. Bataille de Stadt.o.

Le Duc de Brunswick, sentant sa foiblesse & le peu de fond qu'il pouvoit faire sur des troupes mal aguerries, fit tout ce qu'il put pour éviter la bataille. Mais le Comte de Tilly prenant les devants avec une partie de son avant-garde, le suivit de si près, & sût si bien retarder sa marche par de fréquentes & de vives escarmouches, qu'il l'obligea enfin de ranger son armée en bataille entre Ahaus & Stadtlo. Là Christian se voïant fort incommodé par l'artillerie des Impériaux, voulut reprendre son premier dessein d'éviter la bataille, & passa la petite riviere de Honner, laissant au Colonel Cniphausen le soin d'en disputer le passage aux ennemis. La résistance de ce Colonel ne fut pas longue; Tilly força le passage, & aïant de nouveau placé son artillerie en un lieu très avantageux, il commença la défaite des ennemis par les grandes escarres que son canon fit dans les bataillons & les escadrons Protestans. Malgré cette perte, ceux-ci firent d'abord plus de résistance qu'on n'en devoit atten-

Merc. François.

dre d'une armée toute composée d
An. 1623. nouvelles troupes. Mais cette premie
re ardeur se changea bientôt en un
épouvante générale, qui fut suivie d
la fuite de toute l'armée, sans que r
les prieres, ni les menaces des Che
pussent arrêter les fuïards. Les Imp
riaux, les poursuivant de près, n'euren
plus que la peine de tuer. Le cham
de bataille fut en un moment jonch
de corps morts. Les Croates sur-tou
plus agiles & plus ardens à la poursu
te, firent une cruelle boucherie ave
ces grands sabres recourbés dont i
étoient armés; & le carnage eût é
encore plus grand, si le Comte d
Tilly, ému de pitié à la vue de tant d
sang répandu, n'eût fait sonner la r
traite, & donner la vie à tout ce qui
put pas se sauver par la fuite. Les Prote
tans perdirent dans cette occasion pl
de huit mille hommes, tant tués qu
pris, & entre ces derniers se trouv
rent Guillaume, Duc de Saxe-Weima
Fridéric, Duc de Saxe-Altembourg,
Comte d'Isembourg, le Rhingra
Jean-Philippe, les Comtes de Louve
tein, de Wirgenstein & de Schlic
Le Duc de Brunswick & le jeu

omte de la Tour tous deux blessés,
enfuirent dans les Provinces-Unies
rec ce qui leur restoit de troupes.
es Etats en prirent une partie à leur
rvice & congédierent l'autre. Mans-
ldt après une perte si considérable
our son parti, fut réduit à se canton-
er à l'extrêmité de la Frise, & à se
tirer ensuite en Hollande avec le
eu de troupes qui lui resterent; de
orte que l'Empereur ne trouva plus
en en Allemagne qui pût soutenir
effort de ses armes victorieuses, ou
ui osât s'opposer à ses volontés ab-
olues.

AN. 1624.

XXXVI. Grands mouvemens dans l'Europe contre la Maison d'Autriche.

Ces grandes prospérités de la Mai-
on d'Autriche, & les entreprises de
erdinand sur la liberté Germanique,
e pouvoient pas manquer de donner
e l'ombrage à toutes les Puissances
oisines. Elles causerent de grands
nouvemens dans toutes les Cours de
Europe: l'allarme fut générale. La
rance, l'Angleterre, le Dannemarck,
a Savoie, la nouvelle République de
Hollande & celle de Venise, songe-
ent à prévenir les desseins ambitieux
u'on croïoit entrevoir dans la con-
uite de Ferdinand. On proposa de

faire contre lui une ligue générale. C
AN. 1624.
imprima plusieurs libelles contre
Maison d'Autriche, qu'on accusoit
vouloir se rendre maîtresse de tou
l'Europe. On ne vit de tous côt
qu'Ambassadeurs passer d'une Cour
l'autre; & ce furent-là, pour ainsi di
les semences de ces puissantes Con
dérations qu'on vit se former da
l'Europe.

XXXVII. La France occupée de la guerre de la Valteline.

Mais alors la France n'avoit enc
en vûe que la restitution de la Valt
line, où la guerre s'étoit allumée à l'o
casion que je vais dire. Les grand
suites que cette affaire eut dans le co
des évenemens dont je raconte l'H
toire, m'obligent d'en rapporter
l'origine & les progrès.

XXXVIII. Origine des troubles de la Valteline.

Les habitans de la Valteline s'éta
révoltés dès l'an 1620, contre les G
sons dont ils étoient Sujets, le Duc
Feria Gouverneur du Milanez pour
Merc. Fr.
Roi d'Espagne, avoit aussitôt sa
cette occasion d'envoïer des troup
Memorie recond. di Vittorio Siri.
dans la Valteline, sous prétexte
soutenir les Rebelles, & s'y étoit re
du le maître par divers Forts qu'i
avoit fait construire. Le dessein
l'Espagne étoit de s'assurer par-là

AN. 1624.

mmunication libre & aisée de l'Ita-
avec le Comté de Tirol & les Païs
réditaires de la Maison d'Autriche
Allemagne. C'étoit le moïen de
onner des fers à l'Italie, suivant le
ojet du Marquis de Fuentes, qui,
ns le même dessein, conseilloit en-
re au Roi Catholique de s'assurer
Monaco & de Final.

Histoire du ministere du Cardinal de Richelieu, &c.

Cet évenement avoit attiré de ce
té-là l'attention de toute l'Italie.
es Grisons avoient pris les armes
ur défendre leur Souveraineté sur
tte Vallée, & avoient intéressé aisé-
ent dans leur querelle la France, la
épublique de Venise & la Savoie, à
ui il importoit extrêmement que les
eux branches de la Maison d'Autri-
he n'eussent pas la facilité de réunir
insi toutes leurs forces. Cependant
ouis XIII, alors occupé à réduire les
eligionnaires de France révoltés,
ima mieux mettre l'affaire en négo-
iation. Le Maréchal de Bassompierre
ut envoïé à Madrit où il négocia
vec Philippe III. La mort de ce
Prince qui arriva sur ces entrefaites,
'interrompit la négociation que de
uelques jours. Philippe IV, qui lui

XXXIX. Traité de Madrit.

succeda, conclut le traité le 25 Av
An. 1624. 1621. Il fut reglé que les Espagn
& les Grisons retireroient égaleme
les troupes qu'ils avoient dans la Va
teline & sur les frontieres, & que to
tes choses y seroient rétablies, ainsi q
dans les Comtés de Chiavenne &
Bormio, sur le même pié qu'el
étoient avant 1617.

Quoiqu'en conséquence de ce trai
les Espagnols fussent obligés d'aba
donner la Valteline, & de raser l
Forts qu'ils y avoient construits,
ne se presserent point d'exécuter c
article. La France sollicita le Pape d
contraindre les Espagnols. On nég
cia de nouveau à Rome, & on co
vint que les Forts de la Valteline s
roient déposés entre les mains du P
pe qui les feroit raser. Sa Sainteté
donna la charge au Marquis de B
gny qu'elle fit son Commissaire. Ma
peu de tems après le Cardinal
Richelieu aïant été admis dans
Conseil, & étant devenu presqu'aus
tôt seul arbitre des affaires, il fit d
favouer le dernier traité fait à Rom
Le Commandeur de Sillery, qui l
voit signé, fut rappellé comme aïa

[illegible] ses pouvoirs, & agi contre les in-
[illegible]tions de la Cour de France, qui
[illegible]loit absolument l'exécution du trai-
[illegible] de Madrit.

AN. 1624.

XL.
La France se ligue avec la République de Venise & le Duc de Savoie, & soumet la Valteline.

[illegible]a suite justifia la conduite du Car-
[illegible]l; car le Pape, d'intelligence avec
[illegible]pagne, au lieu de faire démolir les
[illegible]s de la Valteline, sembla n'y avoir
[illegible]oïé un Commissaire que pour les
[illegible]server plus sûrement aux Espagnols
[illegible] faveur des drapeaux de l'Eglise.
[illegible]ès tant de ménagemens de la part
[illegible]la France, elle se résolut enfin de
[illegible]ndre les armes pour chasser les
[illegible]agnols. La République de Venise
[illegible] le Duc de Savoie signerent à Paris
[illegible] traité de Ligue avec la France
[illegible]r deux ans. On regla ce que cha-
[illegible] des Confédérés fourniroit pour
[illegible]te expédition; & en cas que ces
[illegible]ces ne fussent pas suffisantes pour
[illegible]iger les Espagnols d'abandonner
[illegible] Valteline, la France s'engagea à
[illegible]nner de grands secours d'argent au
[illegible]mte de Mansfeldt pour faire en
[illegible]lemagne une puissante diversion, en
[illegible]ème tems qu'on en feroit une autre
[illegible]ntre la République de Genes, qui
[illegible]oit dans les intérêts de l'Espagne

AN. 1624.

Le Marquis de Cœuvres alla en Sui
où il leva des troupes, suivant la pe
mission que les Cantons, assemblés
Soleure, lui en avoient donnée. Ap
y avoir fait la fonction d'Ambass
deur Extraordinaire, il prit la quali
de Général, & avec une armée de d
mille hommes, tant François que Su
ses & Grisons, il entra dans la Val
line. Il promit aux habitans que n
des Forts qu'il reprendroit ne sero
remis aux Grisons, & qu'on travaill
roit à terminer au plutôt les différen
qu'ils avoient ensemble. Il se préser
ensuite devant Tirano, que le Ma
quis de Bagny lui rendit après u
résistance de quelques jours, & tou
cette partie de la Valteline que l'
appelle *Terzero di sopra*, suivit le s
de la Capitale. Sondrio capitula p
de jours après; mais son Château, c
fit résistance, fut emporté d'assa
Cette Place est la Capitale du *Terz
di Messo*. Morbegno, principale Vi
du *Terzero di soto*, ou de la basse-V
teline, n'attendit pas l'arrivée des Fra
çois. Les habitans de cette Ville &
toutes les Places voisines vinrent d'e
mêmes se rendre à discrétion. Born

Chiavenne ne couterent que quelques jours de siége; de sorte que toute la Valteline fut ainsi conquise en peu de jours, ce qu'on n'auroit pas osé espérer en plusieurs mois.

AN. 1624.

Cependant le Nonce Spada se plaignoit en France de ce qu'on y avoit eu peu d'égard pour les Drapeaux de l'Eglise. On négocia de nouveau. Le Nonce voulut persuader de laisser pour toujours au Pape les Forts de la Valteline en dépôt; mais ce n'étoit pas l'intention de la France. Le Cardinal Barberin qui vint exprès à Paris en qualité de Légat pour terminer ce différend, ne négocia pas avec plus de succès; & les choses demeurérent encore quelque tems en cet état dans la Valteline, tandis que d'un autre côté le Duc de Savoie poussoit vivement la guerre contre la République de Genes, qui étoit protegée par les Espagnols. Enfin le traité de Monçon mit fin à cette affaire le 5 de Mars 1626. Par ce traité, les Valtelins rentrerent dans l'obéissance des Grisons; l'exercice de la seule Religion Catholique fut maintenue dans la Vallée, & dans les deux Comtés de Bormio

XLI. Traité de Monçon.

AN. 1624.

& de Chiavenne : la disposition des pas-
sages fut laissée à la France : on accor-
da aux Valtelins la liberté d'élire eux-
mêmes leurs Magistrats, & les Gri-
sons n'eurent que le droit de confir-
mer l'élection : les Forts devoient êtr
remis au Pape pour les démolir, &
on convint aussi que les deux Cou-
ronnes de France & d'Espagne s'en-
tremettroient pour accommoder l
Duc de Savoie avec la République d
Genes. Ce Prince & le Vénitiens fu-
rent cependant très mécontens de c
traité, & les Hollandois ne le furen
gueres moins. Ils venoient de perdr
Breda, & il leur eût été fort avanta-
geux que la guerre d'Italie eût oc-
cupé plus long-tems une partie de
forces d'Espagne. Mais les trouble
que les Rebelles de la Religion Pré-
tendue réformée causoient dans
Roïaume de France, ne permettoien
pas encore à Louis XIII d'éloigne
ses troupes, & d'entreprendre de
guerres étrangeres. Ce ne sera qu
dans quelques années, après la réduc-
tion de la Rochelle, que l'on verra c
Prince par le conseil de son princip
Ministre porter dans toutes les parti

c

e l'Europe la terreur des armes Fran-
oises.

AN. 1624.

XLII.
Le Roi d'Angleterre se laisse encore amuser par l'espérance du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne.

Le Roi d'Angleterre étoit encore
noins en état de défendre la liberté
Germanique, & d'arrêter les progrès
e la Maison d'Autriche. On en a déja
û les raisons; mais il étoit alors ar-
êté par une autre consideration plus
orte : c'étoit le projet du mariage de
Charles son fils avec l'Infante d'Espa-
ne; projet dont les Espagnols le flat-
oient sans aucun dessein de l'exécu-
er, tandis qu'ils dépouilloient le Prin-
e Palatin son gendre. Ils dissimule-
ent si bien sur cela leurs véritables
entimens, que le Prince de Galles ne
alança pas à faire le voïage de Ma-
rit. Il y fut reçu avec de grandes dé-
nonstrations de joie : on le combla
d'honneurs, on l'accabla de caresses, on
ressa avec un soin extrême les articles
u Contrat. Tout fut reglé de la part du
rince, du Roi son pere, du Roi d'Espa-
ne & du Pape. Mais quand il fallut
nfin en venir à l'exécution, on affecta
es délais, on forma de nouvelles diffi-
ultés, on fit de nouvelles demandes;
c le Prince après avoir fait de sa
art de si grandes avances, jusqu'à

An. 1624. donner au Pape les titres de *Béatitude* & de *très Saint Pere*, fut obligé de s'en retourner avec beaucoup de dépit & de honte d'avoir ainsi été le jouet des Espagnols, & de se voir la fable de l'Europe.

Préface historique des Négociations secretes de Munster & d'Osnabrug.

Un Auteur récent a prétendu nous apprendre sur cela une anecdote fort curieuse. Selon lui le Roi d'Espagne vouloit sincerement le mariage, & tout son Conseil en étoit d'accord ; mais à la veille de l'exécution la Princesse alla trouver le Comte Duc d'Olivarés, Chef du Conseil d'Espagne elle lui fit confidence de la répugnan ce qu'elle avoit à épouser un Princ hérétique ; elle implora son secours comme les Princesses dans les Ro mans implorent le secours de leu Chevaliers ; le Comte-Duc promit c la servir ; & au péril de sa fortune de celle de l'Etat, il rompit tous l engagemens que la Cour d'Espag avoit pris avec le Prince de Galle Mais un fait si singulier, malgré l'a torité qu'on cite pour le prouver, p roît choquer également la vérité & vraisemblance. La plûpart des Aute prétendent que la Maison d'Autric

ɔulut amuſer le Roi d'Angleterre pour
ɛmpêcher d'aſſiſter l'Electeur Palatin.
Je trouve cependant parmi les pa-
ers du Comte d'Avaux un Mémoire
ı ce myſtere paroît plus approfondi,
d'une maniere fort vraiſemblable.
n y aſſure que l'Eſpagne n'attira le
ince de Galles à Madrit que pour
ɔnner de la jalouſie & de l'inquiétu-
ɛ à la France pendant les troubles
ɛ la Valteline, la France aïant lieu
ɛ craindre qu'en conſéquence de ce
ariage, l'Eſpagne ne ſe ſervît de l'An-
eterre pour exciter dans le Roïaume
s troubles & des guerres civiles de
part des Huguenots, comme les
ſpagnols faiſoient eux-mêmes depuis
ng-tems par leurs émiſſaires &
urs partiſans ſecrets. Pendant que
n traitoit l'affaire à Madrit, le Duc
ɛ Baviere faiſoit faire fort ſecrete-
ent à Paris des propoſitions d'allian-
avec la France. Il craignoit, diſoit-
avec une affectation extrême, que
rétabliſſement du Prince Palatin ne
t une des conditions ſecretes du ma-
ige, & pour l'empêcher il offroit de
nir avec la France contre la Maiſon
Autriche. Mais comme ce Prince

AN. 1624.

Mémoires ſans titre dans les Mſſ. du C. d'Avaux.

AN. 1624.

n'avoit certainement alors ni aucun envie ni aucun intérêt de se brouille avec la Maison d'Autriche, il est fo vraisemblable que cette négociatio ne fut qu'un manége de politique concerté avec l'Espagne pour mieu tromper la France & l'Angleterre l'une par l'autre, selon des vûes diffe rentes, afin que la France laissât l Espagnols maîtres paisibles de la Va teline, & que l'Angleterre ne fît au cun effort pour secourir le Prince P latin. Quoi qu'il en soit, la Maiso d'Autriche obtint ce qu'elle souhaitoi du moins par rapport au Roi d'A gleterre. Ce foible Prince mourut p de tems après, & à peine le Prin Charles I son fils fut-il monté sur trône, qu'il épousa la Princesse He riette-Marie de France.

XLIII. Etat de la Hongrie. *Merc. Franç.*

Du côté de la Hongrie Betlem-G bor occupa pendant quelque te une partie des forces de Ferdina Car aïant rompu le traité de paix q avoit signé deux ou trois ans aupa vant à Niclasbourg, il entra dan haute-Hongrie avec une armée co posée de toutes sortes de nations, fit d'abord des progrès qui étonner

l'Empereur. Mais cette irruption dura
pu, semblable à ces torrens qui naiss-
nt & qui tarrissent en un même jour.
Les Impériaux se rassemblerent de tou-
tes parts, & à leur approche toute cet-
te armée de Barbares se dissipa. Les
Turcs furent la plûpart taillés en pie-
ces en s'en retournant, & les Transil-
vains firent aussi quelque perte. Cette
expédition fut aussitôt suivie d'un
nouveau traité de paix qui mit l'Em-
pereur en repos de ce côté-là. Ce Prin-
ce avoit encore moins à craindre de
la Suede qui étoit en guerre avec la
Pologne. Mais Christian IV, Roi de
Dannemarck après avoir depuis long-
tems fait beaucoup de sollicitations,
de plaintes & de menaces inutiles, se
détermina enfin à tenter la fortune
des armes, & quoique presque seul
dans une entreprise si difficile, il osa
se flatter de mettre des bornes aux
succès de Ferdinand.

AN. 1625.

XLIV. Le Roi de Dannemark avec le Cercle de la basse Saxe prend les armes contre l'Empereur.

Ce Prince étoit alors dans la fleur de
son âge, plein de courage & de ré-
solution, avide de gloire, zelé pour
le parti Protestant, & sur-tout pour
le rétablissement de l'Electeur Palatin
dont il avoit épousé la sœur. Comme

An. 1625. *Heiss. hist. de l'Empire, t. 3. Pufendorf. l. 1. Lotychius. l. 15. c. 3.*

ses seuls Etats ne lui auroient pa
fourni assez de troupes & de secour
pour balancer les forces de Ferdinan
& des Catholiques, il profita des pre
miers mouvemens qui s'étoient fai
dans la basse-Saxe; il avoit même con
tribué à les faire naître, pour en obte
nir de puissans secours, & se faire dé
clarer Capitaine Général de ce Cercl
un des plus considérables de l'Alle
magne, & dont il étoit membre e
qualité de Duc de Holstein. Tous l
Princes & les Etats qui composent
Cercle entrerent dans ses vues, e
cepté les Ducs Christian & Georges
Lunebourg, Princes politiques & sage
qui craignirent les suites dangereus
d'une guerre ouverte. La France &
Hollande entrerent aussi dans la Co
fédération avec l'Angleterre, & pr
mirent des secours d'hommes & d'a
gent. On fit des levées en France
sur-tout en Angleterre, d'où le R
Charles envoïa jusqu'à quinze mi
hommes au Comte de Mansfeldt po
fortifier l'armée du Roi de Dan
marck. Mais, ces troupes après avoir e
barqué à Calais, n'aïant pas pû pas
en Allemagne par l'Alsace, comm

Mansfeldt l'avoit projetté, furent emploïées avec les troupes Françoises en Hollande, où elles périrent presque toutes de maladie. Mansfeldt ne laissa pas de faire une nouvelle armée, composée d'Allemands & des débris qui lui restoient des troupes Françoises & Angloises, tandis que le Roi de Dannemarck secondé des Ducs de Brunswick & de Mekelbourg, & de Christian, Administrateur de Magdebourg, formoit de son côté une puissante armée sur le Veser.

AN. 1625.

L'Empereur & le Duc de Baviere se préparerent aussi à repousser ce nouvel effort de leurs ennemis communs. Les seules forces de la Ligue Catholique commandées par le brave Comte de Tilly, auroient peut-être suffi pour soutenir tout le poids de la guerre; mais Ferdinand voulut en partager la gloire avec le Duc de Baviere, ou plutôt il espéra en tirer de grands avantages pour l'agrandissement de sa Maison. Ainsi quoique le Comte de Tilly, sous les ordres du Duc de Baviere, fût déja à la tête d'une grande armée, que tant de victoires passées faisoient paroître invincible, l'Empe-

reur en assembla une seconde, dont il donna le commandement au fameux Baron de Valstein.

AN. 1625.

XLV. Valstein est fait Général des armées Impériales

Ce Général si célebre dans cette Histoire, avoit fait ses premieres armes sous Ferdinand lui-même, lorsque ce Prince n'étant encore qu'Archiduc d'Autriche, fit la guerre dans le Frioul contre les Vénitiens. Il s'étoit ensuite signalé dans plusieurs occasions, sur-tout au siége de Gradil & dans la guerre de Boheme, où il avoit rendu de grands services à l'Empereur. Ce fut pendant cette guerre qu'il gagna l'estime & l'amitié du Comte de Harrach, qui avoit toute la confiance de Ferdinand, & qui en donnant sa fille à Valstein, lui ouvrit la porte aux plus grands honneurs. Car en considération de ce mariage, le Baron de Valstein auparavant simple Colonel, se vit tout-à-coup honoré des titres de Duc de Fridland, de Prince de l'Empire, & de Général des armées Impériales, avec une autorité absolue. Il est cependant vrai qu'une fortune si rapide & si brillante parut moins une grace & une faveur qu'une juste récompense du mérite. Valstein

unissoit dans sa personne toutes les
ualités qui sont un grand Capitaine, AN. 1625.
ne valeur intrépide, une grande fer-
neté d'esprit dans l'action, une acti-
ité infatigable, beaucoup de pruden-
e & d'adresse, une extrême vigilance.
savoit également faire naître les
ccasions & les saisir, vaincre & pro-
ter de la victoire, se faire craindre &
ncore plus aimer des soldats. Plus
humanité & de ménagement pour
s peuples qu'il fouloit impitoïable-
nent, moins d'orgueil & d'emporte-
nent auroient mis le comble à la gloire
e ce grand homme; mais de si grands
éfauts ternirent l'éclat de son mérite,
causerent enfin sa perte, comme on
erra dans la suite.

La guerre commença, comme c'est *Lotychius, ibid.*
ordinaire, par des écrits & des ma-
ifestes qu'on publia de part & d'au-
re. Le Roi de Dannemarck & les Prin-
es de son parti protesterent qu'ils n'a-
oient d'autre dessein que de se tenir
ur la défensive, & d'empêcher les
iolences que l'on commettoit sur les
rontieres & dans les Etats de Saxe.
Le Comte de Tilly & les Impériaux
ommerent le Roi de Dannemarck &

ſes adhérans de mettre bas les armes
AN. 1625. pour ne point cauſer de nouveau
troubles dans l'Empire. Cependant o
vit bientôt quatre grandes armées s'a
vancer vers le fleuve du Veſer, qu
ſépare la baſſe-Saxe de la Weſtphalie
Mansfeldt s'en approcha par la Weſt
phalie ; le Comte de Tilly & le Géné
ral Valſtein par la Suabe & la Heſſe
Le Roi de Dannemarck étoit déja cam
pé ſur les bords du fleuve près d
Bremen, & là il lui arriva un acciden
qui fut regardé comme un préſag
funeſte du ſuccès de ſon entrepriſe
Heiss. Comme il ſe promenoit à cheval ſu
Lotychius. les remparts de Hamelen dont il vi
Merc. Fr. ſitoit les fortifications, ſon cheva
épouvanté par un coup de canon, ſ
précipita du haut d'un retranchemen
en bas, & entraîna dans ſa chûte l
Roi lui même qui ſe bleſſa grievemen
à la tête. On le remporta ſans voix &
ſans connoiſſance, & pendant quel
ques jours on craignit beaucoup pou
ſa vie ; il fut pourtant aſſez heureu
pour en réchapper.

XLVI. Commencement de la guerre.

Cet accident fut ſuivi de la pert
de Hamelen, Minden, Statelnau, &
d'autres Places voiſines dans le Duch

de Brunſwick, que les Officiers du Roi de Dannemarck abandonnerent au Comte de Tilly, pour ſe retirer dans le Duché de Ferden, jusqu'à ce que le Roi fût en état d'agir. De-là le Comte de Tilly deſcendit le long du Veſer juſqu'à Nieubourg dont il entreprit le ſiege; mais la vigoureuſe réſiſtance des aſſiegés & la diſette de vivres l'obligerent de le lever. Il fit même dans ſa retraite quelque perte dont il ſe dédommagea par les groſſes contributions qu'il leva dans le Duché de Brunſwick, & par la défaite d'un petit corps de troupes Danoiſes, commandées par le Duc de Saxe-Altembourg & le Colonel Oberntraut, un des meilleurs Officiers du Roi de Dannemarck, qui périrent tous deux dans cette action.

AN. 1625.

Il ſe fit encore diverſes autres expéditions ſemblables dans le commencement de cette guerre, & le ſuccès de part & d'autre en paroiſſoit aſſez égal. On parla auſſi de tréve & de paix, & l'on fit des deux côtés des propoſitions & de nouveaux écrits, qui ne ſervirent qu'à aigrir de plus en plus les eſprits, parcequ'on s'accuſa

mutuellement de ne vouloir pas la paix. Il eſt rare en effet que deux partis conſentent à quitter ſitôt les armes, lorſque l'un & l'autre eſpere également la victoire. Il falloit quelque action déciſive, & la guerre étoit ſi animée, qu'il étoit difficile qu'elle n'en fît naître bientôt l'occaſion.

An. 1625.

Cependant autant que les Généraux Catholiques ſouhaitoient d'engager une bataille générale, autant le Roi de Dannemarck avoit envie de l'éviter, ſuivant plus les conſeils de la prudence, que les mouvemens de ſon courage. Son armée n'étoit gueres compoſée que de nouvelles levées peu aguerries. La victoire même pouvoit lui devenir funeſte par la perte de ſes meilleurs ſoldats. Ainſi pour éviter d'en venir à une action générale, il prit le parti de diviſer toutes ſes forces en trois corps d'armée, pour obliger les Impériaux à partager auſſi les leurs, & pour porter la guerre en pluſieurs endroits à la fois. Les Ducs de Veimar & de Brunſwick furent chargés de faire la guerre en deçà du Veſer dans les Etats Catholiques de Weſtphalie; le Comte de Mansfeldt devoit paſſer

Elbe pour joindre les troupes que les Ducs de Mekelbourg avoient déja levées, & se rendre ensuite en Silésie, faire soulever les peuples & seconder Betlem-Gabor qui toujours inquiet & ambitieux, venoit de reprendre les armes à l'occasion du couronnement de Ferdinand III, que son pere Ferdinand II avoit fait reconnoître Roi de Hongrie. Enfin le Roi de Dannemarck au milieu de ces deux armées entre l'Elbe & le Veser, devoit avec la meilleure partie de ses troupes faire la guerre dans l'Evêché d'Hildesheim. Rien n'étoit mieux concerté, & ce projet auroit apparemment réussi, si les succès ne dépendoient que de la prudence humaine. Voici ce qui arriva.

AN. 1626.

XLVII. Exploit du Duc de Veimar & du Comte de Mansfeldt.

Merc. Franç.

Le Duc de Veimar entra dans la Westphalie & surprit Osnabrug dont il se rendit maître. Son dessein étoit de s'emparer ensuite de Munster, pour préparer ainsi les voies à la conquête du Palatinat; mais une grosse somme de richsdales que les habitans lui envoïerent, détourna le malheur qui menaçoit cette Ville. De l'autre côté Mansfeldt aïant fait passer sa cavalerie dans le Duché de Lawembourg

An. 1626. traversa avec son infanterie toute basse-Saxe depuis Bremen jusqu'à Sandow, où il passa l'Elbe, & joignit cavalerie. Là il fit la revue de son armée, qui se trouva forte de douze mille hommes, de cinq cens chariots & de trente pieces d'artillerie. Son approche donna l'allarme à l'Electeur de Brandebourg, & même aux Ducs de Mekelbourg, quoique confédérés avec le Roi de Dannemarck. Ceux-ci au lieu d'envoïer leurs troupes joindre celles de Mansfeldt, les jetterent promptement dans toutes leurs Places frontieres : pour empêcher les désordres que les troupes de Mansfeldt commettoient par-tout sans distinction d'amis ni d'ennemis. L'Electeur de Brandebourg qui étoit alors en Prusse revint promptement dans ses Etats, pour s'opposer, disoit-il, au passage de Mansfeldt; mais il le fit si tard & si peu efficacement, qu'il donna lieu de croire aux Impériaux qu'il étoit d'intelligence avec leurs ennemis. L'Electeur de Saxe agit plus ouvertement, car il mit de fortes garnisons dans Wittemberg & Torgaw, & fit rompre les ponts de l'Elbe.

AN. 1626.

XLVIII. Mansfeldt attaque le pont de Dessau.

Lotychius, l. XV. c. 5.

Mercure François.

Heiss. hist. de l'Emp. l. 3.

Quoique le principal dessein de Mansfeldt fût de passer en Silésie, il crut qu'il rendroit un service important à son parti, s'il pouvoit chasser les Impériaux du pont de Dessau qu'ils avoient fortifié sur l'Elbe. Par-là il se seroit rendu maître de l'un & l'autre bord du fleuve, il auroit arrêté les vivres que l'on conduisoit par eau au camp de Valstein, situé entre Magdebourg & Dessau en deçà de l'Elbe, & l'armée Impériale ainsi affamée auroit été obligée pour avoir des vivres d'abandonner ses logemens, & de s'éloigner de la basse-Saxe qu'elle incommodoit. Le Roi de Dannemarck avoit déja fait faire une tentative sur le Fort qui couvroit le pont; mais le Colonel Altringer qui le défendoit avec un corps de bonnes troupes, avoit fait si bonne contenance, que les Danois n'avoient pas même osé en approcher. Mansfeldt se flatta d'un plus heureux succès. Déja maître de Zerbst, où il avoit fait passer au fil de l'épée quatre cens Impériaux, il s'approcha du Fort de Dessau, il le fit attaquer deux fois en un même jour, & deux fois il fut repoussé avec perte,

AN. 1626.

Il continua ses attaques les jours sui-vans avec aussi peu de succès ; mais i fallut bientôt se mettre à son tour su la défensive.

XLIX.
Bataille de Dessau, où Valstein défait Mansfeldt.

Au premier bruit de l'entreprise d Comte de Mansfeldt, Valstein songe à en profiter. Il sortit sans bruit d ses retranchemens, fit prendre les de vant au Comte de Schlick avec l'a vant-garde, & suivant avec le rest de l'armée. Comme l'Elbe séparoi les deux armées, il lui fut aisé d cacher sa marche à Mansfeldt. Dè le lendemain matin celui-ci voulan faire marcher ses troupes à l'attaqu du Fort, fut extrêmement surpris de l voir attaqué lui-même par toute l'ar mée Impériale. Il essuïa d'abord san s'ébranler un grand feu de l'artilleri ennemie, auquel il répondit de so côté autant qu'il lui fut possible dan une telle surprise, sans sortir de se retranchemens, excepté pour quelque escarmouches qui se firent des deu côtés. Cette espece de combat dur depuis neuf heures du matin jusqu trois heures après midi que le feu pr au camp & aux bagages de l'armé Protestante. Cet accident oblige

ansfeldt de ſortir en raſe campagne :
toit ce que Valſtein ſouhaitoit. Ce
néral fit auſſitôt avancer toutes ſes
oupes, & les deux armées ſe mêle-
nt. Celle de Mansfeldt animée par
xemple & la réputation de ſon Gé-
ral, ſoutint pendant quelque tems
choc des Impériaux, avec aſſez de
ourage pour faire balancer la victoi-
. Mais elle la ceda enfin à des trou-
es accoutumées à vaincre. La cava-
rie Proteſtante pouſſée par celle de
alſtein commença la déroute. Sa
ite précipitée laiſſa toute l'infanterie
poſée au fer des Imperiaux qui en
rent un grand carnage. Les vain-
ueurs compterent ſix mille ennemis
és ſur le champ de bataille ou dans
fuite. Un régiment entier mit bas
s armes, & ſe rendit priſonnier avec
n Colonel Kniphauſen. Le bagage,
canon, les enſeignes & quinze cens
riſonniers demeurerent au pouvoir
es Impériaux. Ceux-ci pourſuivant
es fuïards juſqu'à Zerbſt, emporte-
ent la Place dans la chaleur de la
ourſuite, & paſſerent au fil de l'épée
ous les ſoldats qui ne purent pas ſe
auver. Mansfeldt ſe retira avec les

AN. 1626.

reſtes de ſa défaite dans la Marche de

AN. 1626. Brandebourg.

L. Mansfeldt aſſemble de nouvelles troupes, & paſſe dans la Siléſie.

Cette malheureuſe journée fit quelque tort à la gloire de Mansfeldt, que la fortune ſembloit abandonner ſur la fin de ſa carriere. Cependant on vit avec admiration ce grand homme ſupérieur à tous les évenemens, former en peu de jours une nouvelle armée, composée de ſa cavalerie qui s'étoit ſauvée de la bataille, de quatre mille hommes de pié que les Ducs de Mekelbourg lui envoïerent alors un peu trop tard, avec trois mille Ecoſſois, & quelques autres troupes que le Roi de Dannemarck lui donna. Dès qu'il ſe vit à la tête d'une ſi belle armée, il entreprit d'exécuter ſon premier deſſein, qui étoit de ſe rendre en Siléſie. Il s'y achemina avec le Duc de Veimar, & s'y rendit heureuſement malgré tous les obſtacles. Il arriva même qu'au lieu qu'une marche ſi longue & ſi difficile auroit dû affoiblir ſon armée, il la trouva à ſon arrivée augmentée juſqu'au nombre de vingt-cinq mille hommes. Il laiſſa en Siléſie le Duc de Veimar avec une partie des troupes, & avec l'autre il

jusqu'à dans la Moravie, où il ravagea la campagne & brûla tous les Villages.

AN. 1626.

LI. Valstein poursuit Mansfeldt jusqu'en Hongrie.

Pufendorf. l. 1. & alii.

Ses exploits ne se seroient pas bornés à des ravages, si Valstein ne l'avoit toujours suivi dans sa marche. Ce Général prévoïant le danger dont la Boheme & l'Autriche même alloient être menacées par la jonction de Mansfeldt avec Betlem-Gabor, se hâta de se rendre en Boheme. Après avoir traversé rapidement la haute Saxe & la Lusace, il arriva en Silésie presqu'aussitôt que Mansfeldt; & comme celui-ci s'étoit contenté d'y laisser quelques troupes sous les ordres du Duc de Weimar, Valstein sans s'arrêter à les en chasser, suivit l'armée Protestante dans la Moravie. Mansfeldt déconcerté par sa présence, n'eut point d'autre parti à prendre que de se retirer au plus vîte dans les montagnes qui séparent la Hongrie de la Moravie; de-là il descendit dans les plaines de Hongrie au-delà du Wag, afin de mettre encore cette riviere entre lui & les Impériaux. Valstein s'obstinant à le poursuivre, parut bientôt sur les bords de ce fleuve; mais il fut enfin obligé d'y terminer sa poursuite : car il trou-

AN. 1626. va Mansfeldt campé sur l'autre bord du Wag, & soutenu d'un côté par le Prince Betlem, avec une armée de plus de dix mille hommes, & de l'autre par le Bacha de Bosnie, avec des troupes nombreuses. Comme la riviere séparoit ces deux armées depuis longtems acharnées à se détruire l'une l'autre, elles furent réduites à s'observer mutuellement, & à faire quelques entreprises peu considérables. Mais bientôt une maladie contagieuse par des traits plus inévitables que ceux des ennemis, vint moissonner dans les deux camps ceux que le fer avoit si souvent épargnés. La perte d'une bataille eût été moins funeste aux deux armées. Elles se virent dans l'espace de peu de jours considérablement affoiblies, & les deux bords de la riviere furent également couverts de morts & de mourans. Pour comble de disgrace, Mansfeldt apprit dans le même tems que les Députés du Prince Betlem étoient sur le point de conclure à Presbourg un nouvel accommodement avec l'Empereur, comme il arriva en effet, & que le Bacha de Bude écoutoit aussi des proposi-

ons. Ne pouvant ni parer ce coup
ui ruinoit ſon projet, ni s'en plain-
e d'une maniere digne de lui, il
it le parti de diſſimuler, & ne ſon-
ea qu'à ſe mettre en ſûreté. Il laiſſa
e qui lui reſtoit de troupes au Prince
e Tranſilvanie; & ſuivi ſeulement de
uelques-uns de ſes meilleurs Offi-
ers, il ſe mit en chemin pour ga-
ner Veniſe, afin d'y déliberer à loi-
r ſur ce qu'il auroit à faire l'année
uivante. Mais la mort vint tout-à-
oup mettre fin à de ſi nobles tra-
aux.

AN 1626.

LII. Mort du Comte de Mansfeldt.

A peine ſe fut-il mis en chemin,
ue ſes Officiers s'apperçurent qu'il
éperiſſoit à vue d'œil. Une phtyſie
auſée par de continuelles fatigues,
ui fit perdre en peu de jours toutes
s forces du corps. Celles de l'eſprit
'en parurent que plus vives: heu-
eux s'il avoit ſû en faire uſage pour
ortir de l'état d'irréligion où il avoit
écu. Mais cet homme tout guerrier,
emblable à lui-même dans ces der-
iers momens, ne ſongea qu'à rap-
eller tout ſon courage pour mourir
n Héros. Affermi depuis long-tems
ontre les horreurs de la mort, lorſ-

Lotychius, l. XVI. c. 5.

AN. 1626.

qu'il se vit sur le point d'expirer, il se fit habiller de ses plus riches habits, & ceindre l'épée au côté. Ensuite aïant fait venir tous les Officiers qui le suivoient, appuïé sur deux d'entr'eux qui le soutenoient sous les bras, il les harangua debout; & comme s'il avoit voulu faire passer dans leurs cœurs toute son intrépidité & tout son courage, il les exhorta à se signaler, comme ils avoient fait jusqu'alors dans le métier des armes. Il mourut à une journée de Bosna-Serai dans la Bosnie, âgé de quarante-six ans. Son corps fut porté & enterré à Spalato en Dalmatie, par les soins de la République de Venise. On dit même que cette République sensible à l'estime que ce grand homme avoit toujours témoignée pour elle, proposa de lui dresser une statue. Il étoit digne en effet de cet honneur pour sa valeur, sa prudence & sa constance inébranlable dans la disgrace. Mais l'Histoire plus durable que le marbre & l'airain, immortalisera encôre plus sûrement son nom & sa gloire.

LIII.
Mort du Duc Christian de

Cette mort avoit été précédée de celle de Christian de Brunswick, cet

irrolacable ennemi de la Maison d'Autriche & des Catholiques, plus connu par ses défaites que par ses victoires, & encore plus odieux pour ses cruautés. Ce Prince, quoique jeune encore, mourut trop tard pour le bien des peuples; mais il mourut trop-tôt pour sa propre gloire, sans remporter en mourant d'autre réputation que celle d'un grand courage. L'âge & l'expérience en auroient pû faire dans la suite un grand Capitaine, en modérant cette fougue impétueuse & ces emportemens de jeunesse qui lui ôtoient la présence d'esprit, la réflexion & la prévoïance nécessaires dans la conduite des armées. C'est ainsi que la mort réunit encore ces deux célebres Généraux Protestans, Mansfeldt & Christian, que la guerre avoit si long-tems unis ensemble, & tous deux furent bientôt suivis du Duc de Veimar qui mourut en Silésie.

AN. 1626.

Brunswick & du Duc de Veimar.

Cependant, tandis que les choses que je viens de raconter se passoient à l'une des extrêmités de l'Empire, le Comte de Tilly occupé dans le centre se signaloit par divers exploits. Maurice Lantgrave de Hesse-Cassel, tou-

LIV. Le Comte de Tilly obli-

AN. 1626.

ge le Lantgrave de Hesse-Cassel à se soumettre.

Merc. François.

Lotychius, l. XV. c. 5. art. 9.

jours ennemi secret de Ferdinand s'étant enfin ouvertement déclaré pc le Roi de Dannemarck, le Comte Tilly profita de l'éloignement de l' mée Danoise pour le resserrer dans Etats. Il attaqua Munden, Place i portante, située au confluent du \ ser & de la riviere de Fulde da cette pointe de la basse-Saxe, qui en dans le Lantgraviat de Cassel. Il inutilement sommer les habitans se rendre : on ne lui répondit que p des injures. Après avoir fait de gra des breches à la muraille, la Vi s'opiniâtrant à refuser les conditio qu'on lui proposoit, les Impéria sonderent la riviere qui servoit fossé au rempart ; ils la trouvere guéable, & aussitôt, autant irrités p l'insolence des assiegés, qu'animés p leur propre courage, ils monteren l'assaut avec une extrême hardiess ils renverserent tout ce qui osa s'o poser à eux, & s'étant rendus maît de la Ville, ils y passerent au fil l'épée près de trois mille homme tant soldats qu'habitans. La prise cette Place exposoit tous les Et du Lantgrave à une ruine prochain

Maur

Maurice fut obligé de se soumettre, & de renoncer à la Confédération qu'il avoit faite avec le Roi de Dannemarck.

AN. 1626.

LV. Le Comte de Tilly s'approche de l'armée Danoise.

Après cette expédition le Comte de Tilly, n'aïant plus rien à craindre de ce côté là, pénétra plus avant dans le Duché de Brunswick, où il assiégea Gottingen, tandis que le Comte d'Anholt reprenoit Osnabrug, & tout ce qui dépend de cet Evêché. Le Roi de Dannemarck, suivant toujours le plan qu'il s'étoit proposé, aima mieux laisser prendre Gottingen que de s'exposer au hasard d'une bataille. Mais l'armée Catholique aïant ensuite fait mine de vouloir assiéger Northeim, le Roi s'avança pour couvrir cette Place. Les deux armées s'approcherent de près qu'il y eut entr'elles quelques escarmouches; & on prétend que Christian laissa échapper de ses mains l'occasion de remporter une belle victoire. Le Comte de Tilly, arrêté par une indisposition, n'avoit pas encore pu se rendre à son armée; les troupes Impériales qui devoient la renforcer n'étoient pas encore arrivées; de sorte qu'il est assez probable que le Roi de

AN. 1626.

Dannemarck auroit défait ſans pein une armée fort inférieure en nombr & deſtituée de Chef. Les Officiers Bavarois s'appercevant du danger, firer rebrouſſer chemin à l'armée vers Go tingen. Chriſtian, au-lieu de la pour ſuivre, s'amuſa à ravager les terres de Princes Catholiques, & entra dan l'Eichfeldt qui appartient à l'Electeu de Maïence, réſolu d'y attaquer Du deſtadt. Le Comte de Tilly le laiſ faire, & beaucoup plus habile que ſo ennemi, il marcha avec beaucoup d diligence au-devant des troupes Im périales que le Baron de Fours lui am noit. A-peine les eut-il jointes, q revenant ſur ſes pas, il s'approcha d l'armée Danoiſe. Celle-ci commen à ſe retirer à ſon tour, vivement r pouſſée par le Comte qui vouloit fo cer le Roi de Dannemarck à donn bataille.

LVI. Bataille de Lutter.

En effet, après deux ou trois jou d'une marche difficile & dangereuſ, Chriſtian, ne pouvant plus contin ſa retraite en ſûreté, ſe détermina e fin à ranger toutes ſes troupes en taille près d'un Château nommé L ter dans l'Evêché d'Hildesheim. D

ord le canon, de part & d'autre, por-
la mort & le carnage dans les deux
rmées. Ensuite le Comte de Tilly,
oïant que les Danois paroissoient ré-
olus de garder leurs postes, fit des-
endre son infanterie, soutenue aux
eux aîles par la cavalerie, dans un
allon par où il falloit passer pour al-
er aux ennemis. La descente fut
rompte, l'attaque vive & soutenue
vec beaucoup de valeur. Les troupes
Catholiques furent battues & repous-
ées deux fois jusqu'à leur canon. La
oisieme charge ne commença pas
lus heureusement pour elle : la vic-
oire étoit sur le point de se déclarer
our les Danois ; &, déja, ce qu'on
'avoit jamais vu, quatre vieux régi-
iens du Comte de Tilly, rebutés de
nt d'efforts inutiles, tournoient lâ-
iement le dos, lorsque ce Comte,
nimé par son désespoir, & transpor-
d'une fureur guerriere, met pied à
erre, & tenant son épée d'une main
de l'autre son bâton de Général,
rrête les fuïards par les reproches &
s menaces, ranime la valeur des au-
es par son exemple, & inspirant par
présence un nouveau courage à ses

AN. 1626.

Merc. Franç.

Lotychius, ibid.

Heiss. l. 5.

AN. 1626.

troupes ébranlées, les ramene à l[a]
charge. Alors, combattant en soldat
après avoir fait l'office de Général, i[l]
se mêle l'épée à la main parmi les en[-]
nemis. Ceux-ci sont ébranlés à leu[r]
tour : en vain le Roi de Dannemarck
imitant le courage du Comte de Tilly
s'efforce de retenir ses troupes, & le[s]
anime par son exemple à conserve[r]
leur premier avantage. Tout cede au[x]
charges furieuses des Impériaux & de[s]
Bavarois qui combattent en désesp[é-]
rés autour de leur Général. Ceux q[ui]
avoient fui sont les plus ardens a[u]
combat, afin d'effacer leur honte p[ar]
des efforts extraordinaires de valeu[r.]
Les Danois, rompus & enfoncés d[e]
toutes parts, ne songerent plus qu'à [se]
sauver par une fuite précipitée ; ma[is]
ils furent poursuivis si vivement qu['il]
en resta un très grand nombre sur [la]
place, sur-tout de l'infanterie qui f[ut]
presque toute taillée en pieces. Peu [de]
batailles jusqu'alors avoient été si sa[n-]
glantes. On compta jusqu'à dix mi[lle]
morts du côté des Danois, entre l[es-]
quels on trouva le Prince Philippe [de]
Hesse-Cassel, le fils aîné du Lantgra[ve,]
& quelques Officiers Généraux. [Le]

ainqueurs firent aussi un grand nom-
re de prisonniers, & dans ce nombre
urent plusieurs Officiers de marque.
Enfin toute l'artillerie, quantité d'en-
eignes & le bagage furent un des fruits
le la victoire.

AN. 1627-1628.

LVII. Le Roi de Dannemarck continue à faire la guerre.

Une perte si considérable sembloit
levoir porter le dernier coup à la
nouvelle Confédération. En effet, plu-
sieurs places ouvrirent leurs portes aux
vainqueurs. Les Ducs de Brunswick
& de Lunebourg, & presque tous les
États de leurs Duchés firent leur ac-
commodement avec l'Empereur. Les
Ducs de Mekelbourg parurent dispo-
sés à en faire autant; mais le Roi de
Dannemarck prévint, par son activité,
a ruine totale de son parti. Les garni-
sons qu'il avoit dans plusieurs Places,
sur-tout dans Northeim & dans Wol-
embutel entretinrent la guerre. Re-
iré vers l'Elbe il y construisit divers
Forts où il se maintint jusqu'à ce qu'il
ût reçu les renforts qu'il attendoit.
Il lui vint de nouveaux secours de
France, d'Angleterre & de Hollande,
& il se vit en fort peu de tems à la
ête d'une armée de quarante mille
hommes en état de se faire craindre,

& de réparer ses pertes.

AN. 1627-1628.

LVIII. Il est obligé de se retirer dans le Holstein où il est poursuivi par Tilly & Valstein.

Le Comte de Tilly, affoibli par s victoires mêmes, donna malgré lui a ennemis le loisir de se rétablir, parc qu'il ne reçut pas assez à tems l recrues dont il avoit besoin. Penda qu'il les attendoit, les deux armées rent diverses entreprises. La garnis de Northeim & Christian Guillaum Administrateur de Magdebourg, se gnalerent du côté des Danois; Comte d'Anholt, le Duc de Lun bourg & quelques autres du côté d Impériaux. Enfin le Prince de Fu temberg, chargé du siége de No heim s'en rendit maître après plusie assauts furieux, où il perdit beauco de monde. Cette perte commença décadence entiere du parti Danoi & les renforts que le Comte de Ti reçut, l'acheverent. Les Bavarois n voient qu'à se montrer pour mettre fuite les Protestans. A leur seule proche, les Danois abandonnoie leurs camps, leurs places & leurs f teresses, & bientôt le Roi, chassé l'Elbe & de toute la basse-Saxe, contraint de se retirer dans le Holst où le Comte de Tilly le suivit, ta

is que le Comte de Schlick enlevoit n grand corps de troupes Danoiſes ui étoient commandées par le Marſuis de Bade-Durlach, & qui aiment mieux s'enrôler ſous les drapeaux es vainqueurs, que leur diſputer la ictoire.

AN. 1627-1628.

Le Général Valſtein, après avoir paifié la Siléſie, vint lui-même ſeconler le Comte de Tilly avec une nouvelle armée. Le Roi de Dannemarck ivement attaqué par les deux Généaux, ne ſe battit plus qu'en retraite. Après avoir fait de vains efforts pour léfendre le Holſtein, il ſe retira dans e Duché de Sleſwick. Les Impériaux 'y ſuivirent ſans le perdre de vue, & e répandirent dans ce Duché & dans e Jutland. Une partie conſidérable les troupes Danoiſes fut encore batue par le Comte de Tilly, & conrainte d'abandonner le parti des Confédérés pour ſe donner à l'Empereur. Nieubourg & Wolfembutel, es ſeules Places qui reſtoient à Chriſian dans la Saxe, ſe rendirent aux Impériaux. L'Electeur de Brandebourg parut alors vouloir s'unir ſincerement avec l'Empereur ; & pour mieux mar-

AN. 1627-1628.

quer la ſincérité de ſon procédé, approuva autentiquement la promo-tion du Duc de Baviere à la digni d'Electeur de l'Empire. Mais les Du de Mekelbourg qui perſiſterent to jours dans le parti du Roi de Dann marck, furent proſcrits par Ferdinanc & leur Duché fut donné à Valſtei Ce Général faiſoit ainſi la guerre av autant de profit que de gloire. Il por ſes armes juſqu'en Poméranie où aſſiégea Stralſund. Quelque méco tentement qu'il avoit reçu des hab tans ſervit de prétexte à ce ſiége; ma on prétendit que le véritable mot de cette entrepriſe étoit le deſſein q l'Empereur avoit formé de ſe rend maître de toutes les côtes & de to le commerce de la Mer Baltique: projet, vrai ou faux, allarma tout le Se trion, & devint funeſte à la Maiſo d'Autriche, en ce qu'il ſervit de pr texte l'année ſuivante au fameux Gu tave Adolphe Roi de Suede pour r nouveller la guerre en Allemagne.

LIX. L'Empereur donne à Valſtein le Duché de Mekelbourg.

LX. Stralſund aſſiégé par les Impériaux.

Pufendorf, rerum Suecic. l. 2.

Lotychius, rer. Germ. l. XXI. c. 4.

Le Roi de Dannemarck, aïant entr trepris de ſecourir Stralſund, fut a taqué près de Volgalſt par les Imp riaux, & toujours malheureux il

AN. 1627. 1628.

encore une nouvelle perte. Ensuite tandis que le Colonel Arnheim continuoit le siege de Stralsund, Valstein se rendit maître de Kremb & de quelques Places maritimes où l'Empereur fit construire des vaisseaux pour courir la mer Baltique. Ce Général surprit aussi Rostoch Ville Anséatique. La prise de cette Place & le siége de Stralsund donnerent de la crainte à toutes les autres Villes Anséatiques, qui songerent aussitôt à se mettre en état de défendre leur liberté ; mais avec trop peu de concert entr'elles pour faire un parti formidable. Enfin après ces divers exploits, Valstein retourna au siége de Stralsund dont il paroissoit avoir la prise fort à cœur. Cette entreprise ne lui réussit cependant pas. La Ville ne recevant aucun secours des Villes Anséatiques, ni du Duc de Pomeranie qui ménageoit extrêmement l'Empereur, & dégoutée de la protection trop foible du Roi de Dannemarck, se mit sous celle du Roi de Suede. Ce Prince, quoiqu'alors occupé à faire la guerre à la Pologne, saisit avec joie cette occasion de prendre part aux affaires d'Allemagne. Il

LXI. Stralsund se met sous la protection du Roi de Suede.

AN. 1627-1628.

étoit déja entré dans la Confédéra-tion avec les Rois d'Angleterre & de Dannemarck pour la guerre de la basse Saxe; mais il fit alors une alliance plu particuliere avec les Habitans de Stral-sund à qui il envoïa des munitions & des troupes qui mirent la Ville en éta de ne rien craindre. L'Empereur fu fort irrité de ce procédé, & Valstei envoïa contre les Suédois en Pruss un grand corps de troupes sous le Co-lonel Arnheim.

LXII. Le Roi de Dannemarck fait la paix.

Traité de Lubeck.

Cependant le Roi de Dannemarck après tant de pertes & de mauva succès, songea enfin à faire la paix. ne lui restoit plus, dans tout le cont nent, que la seule Ville de Glucsta que les Hollandois défendoient. L Etats de Dannemarck le pressoient faire un accommodement. Les Fra çois & les Anglois sembloient voulo l'abandonner à sa mauvaise fortun Les Hollandois même ne lui do noient de secours que pour défend les Places maritimes. L'Empereur son côté, tout victorieux qu'il étoi souhaitoit de pacifier l'Allemag pour emploïer ses forces en Italie la succession du Duc de Mantoue

citoit alors de grands troubles. Les Espagnols l'en sollicitoient afin d'en obtenir des secours contre la France. Les Electeurs & les Princes de l'Empire se plaignoient des désordres que les troupes Impériales commettoient dans toute l'Allemagne. Valstein jugeant aussi que l'amitié du Roi de Dannemarck pourroit lui être utile pour se maintenir dans la possession du Duché de Mekelbourg, & craignant de ne pouvoir plus faire subsister ni contenir dans la discipline militaire les troupes nombreuses qu'il commandoit, facilita la conclusion de la paix, & procura au Roi de Dannemarck des conditions beaucoup plus favorables que ce Prince n'avoit lieu d'espérer dans le mauvais état de ses affaires. Le traité fut signé à Lubek, & la paix y fut publiée le 7 Juin 1629 avec l'applaudissement des peuples qui la desiroient depuis longtems, mais avec un extrême chagrin des Ducs de Mekelbourg dont le Roi de Dannemarck sacrifia les intérêts à la vengeance de Ferdinand & à l'ambition de Valstein, qui demeura en possession de ce Duché. L'Electeur Pa-

AN. 1629.

latin n'y fut pas plus ménagé ; car on ne fit aucune mention de ses intérêts, & dans un des articles le Duc de Baviere fut reconnu Electeur de l'Empire.

AN. 1629.

LXIII.

Les Ministres Impériaux refusent d'admettre au traité les Ambassadeurs du Roi de Suede.

Aussi cette paix, au lieu d'étouffer les jalousies, les haines & les mécontentemens des Princes d'Allemagne, ne fit que les suspendre pour peu de tems. On les verra bientôt éclater de nouveau avec plus d'animosité que jamais. Les Ministres Impériaux firent sur-tout en cette occasion une faute irréparable, en refusant d'admettre & d'écouter les Ambassadeurs du Roi de Suede, qui vouloit avoir part au traité. Rien n'eût été plus aisé que d'assoupir dans leur naissance les différends qui commençoient à éclater entre Gustave & Ferdinand. C'étoit-là un moment décisif pour le repos de l'Allemagne & de toute l'Europe. Mais rarement la prudence humaine connoît l'importance de ces précieux momens. L'Empereur méprisoit un ennemi qui lui paroissoit trop foible & trop éloigné pour oser lui déclarer la guerre, & on ne prévoïoit pas qu'il dût coûter à l'Empire un déluge de

ang pour expier ce mépris.

AN. 1629.

LXIV. La guerre passe en Italie.

Telle fut l'issue de cette longue & ruelle guerre que l'ambition de l'Eecteur Palatin avoit allumée, que la aine, la politique & l'intérêt de la eligion de part & d'autre avoient ntretenue, & que la sagesse de Ferinand, secondée par d'habiles Généaux d'armée, termina avec tant de loire & d'avantage. Il étoit tems ue l'Allemagne goûtât quelques moiens de tranquillité après de si granes agitations. Elle le fit aux dépens e l'Italie, dont les mouvemens occuerent alors toute la Maison d'Autrihe. Cette affaire a de si grands raports au traité de Munster, que je ne uis pas me dispenser de la faire conoître ici, sans cependant entrer dans n détail qui seroit inutile pour le essein de cette Histoire.

LXV. Origine de la guerre de Mantoue.

Vincent II, Duc de Mantoue, se oïant près de mourir sans laisser d'enans légitimes, avoit fait épouser la rincesse Marie sa niece au Duc de hetelois, fils de Charles de Gonzaue Duc de Nevers, & avoit déclaré e dernier héritier de tous ses Etats. ussi-tôt après la mort du Duc Vin-

AN. 1629.

cent, le Duc de Nevers se rendit
Mantoue où il fut reconnu pour So
verain sans aucune opposition. M
il se vit bientôt inquiété dans sa no
velle possession. Le Roi d'Espagne
put pas se résoudre à laisser un Pri
ce François maître d'un si bel Etat
Italie. Charles Emmanuel, Duc
Savoie, qui s'étoit flatté de faire v
loir de vieilles prétentions qu'il av
sur une partie du Montferrat,
faisant épouser la Princesse Marie
son fils, ne voïoit qu'avec un extrê
chagrin ses espérances trompées.
Duc de Guastalle, Prince de la M
son de Mantoue, & la Duchesse
Lorraine prétendoient avoir aussi
droits sur la succession du feu D
Les deux premiers s'unirent contre
nouveau Duc, & firent aisément
trer l'Empereur dans leur parti.
troubles commencerent par le re
que l'Empereur fit à Charles de
donner l'investiture des Etats de M
toue. Il envoïa même un Comn
saire pour mettre en sequestre
Mantouan & le Montferrat, jusq
ce qu'on eût éclairci les droits
divers prétendans. Les Espagnols

Histoire du Ministere du Card. de Richelieu.

Hist. du Card. Mazarin.

Hist. de Louis XIII. de Dupleix.

Memorie recond. di Vittorio Siri, vol. 6.

Historia Veneta di Nani, tom. 1.

Observations sur les traités des Princes, par Amelot.

rit en même tems les armes avec le Duc de Savoie. Celui-ci entra dans le Montferrat, & se rendit maître de toute la Province, excepté Casal, Place importante dont les Espagnols s'étoient réservé de faire le siége, & qui étoit défendue par des François à qui le Duc de Mantoue l'avoit confié. En effet, Dom Conçalez de Cordoue, Gouverneur de Milan, entreprit ce siége & investit la Place.

AN. 1629.

Le nouveau Duc de Mantoue songea de son côté à défendre ses droits. Il refusa l'entrée de sa Capitale au Commissaire Impérial. Il leva des troupes; il fit fortifier ses Places: il fut secouru des Vénitiens qui avoient intérêt de maintenir en Italie une puissance opposée à la Maison d'Autriche. Le Roi de France n'auroit pas manqué d'envoïer aussi dès-lors de puissans secours à ce Prince, si l'état de ses affaires le lui avoit permis; mais la guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre: le Duc de Bukinkam avoit fait une entreprise sur l'Isle de Rhé. La faction Huguenote troubloit tout le Roïaume: le Roi n'avoit pas trop de toutes ses

AN. 1629.

forces pour dompter les Rebelles, il étoit alors occupé au fameux si de la Rochelle. Tout ce que ce Pri put faire en faveur du Duc de M toue, ce fut de lui permettre de fa lever des troupes en France. Ce fu Marquis d'Uxelles qui se chargea cette commission; mais ses troupes purent pénétrer en Italie dont le D de Savoie avoit fait fermer tous passages.

LXVI. Louis XIII marche en personne au secours du Duc de Mantoue.

Le Pape se donnoit cependant be coup de mouvemens inutiles pour t miner ce différend, & le Duc de M toue auroit apparemment bientôt su combé, si la bravoure & la long résistance des François enfermés d Casal n'avoit donné au Roi de Fra le tems de les secourir aprés la pr de la Rochelle. A-peine Louis X eut-il dompté cette Ville rebelle, qu tourna tous ses soins vers l'Italie. gloire & son intérêt l'obligeoient é lement à défendre un Prince qui ét sous sa protection, & à ne pas p mettre aux Espagnols de s'aggran dans un Païs où ils n'étoient déja c trop puissans. Dans ce dessein, il treprit de passer les Alpes en perso

AN. 1629.

vec le Cardinal de Richelieu. Il for-
le Pas de Suze, & s'empara de la
ille & de la Citadelle avec une va-
ur & une promptitude qui étonna le
uc de Savoie. Ce Prince craignant
our ses Etats, proposa un accommo-
ement. On traita à Suze même, &
r ce traité le Duc promit de fournir
es vivres, de donner un libre passa-
e aux troupes Françoises, & d'enga-
er les Espagnols à abandonner le
ége de Casal, comme ils firent en
fet.

LXVII. Traité de Suze.

Mais il parut bien qu'ils le firent
r nécessité, beaucoup plus que pour
tisfaire au traité, & que le Duc de
voie lui-même n'avoit pas agi de
nne foi. Car tandis que le Roi de
tour en France attendoit l'exécution
u traité, on fut fort surpris d'ap-
endre que l'Empereur faisoit mar-
er en Italie une grande armée com-
andée par le Général Colalte pour
trer dans le Mantouan, & que les
pagnols, sous la conduite du Mar-
uis Philippe de Spinola, rentroient
ns le Montferrat. Le Duc de Savoie,
mmé par les Ministres François de
expliquer sur une si prompte infrac-

LXVIII. La guerre recommence.

AN. 1629.

tion du traité, ne donna que des
ponses ambigues. Il étoit de conc
avec les Espagnols & les Impériau
ainsi Casal & Mantoue furent assiégé
Mais Colalte après plusieurs vains
forts, leva le siége de cette derni
Place. Le Marquis de Spinola s'opin
tra davantage devant Casal, quoiq
ne réussît pas mieux.

LXIX.
Le Cardinal de Richelieu commande l'armée Françoise en Italie.

Dès que le Cardinal de Richel
eut appris cette infidélité des ennem
il se remit en marche pour le secc
du Duc de Mantoue. Il se rendi
Suze, & trop habile pour se lai
amuser par les propositions artifici
ses du Duc de Savoie, il tourna
armes contre Pignerol, qu'il prit
deux jours. Comme cette Place é
d'une extrême importance pour le
cours de Casal, & pour la liberté
passage en Italie, la France prit la
solution de ne s'en point défai
quelques instances qu'on pût lui fai
& l'on verra quelle fut sur cela sa
meté dans les Négociations de Mu
ter. Quelque tems après le Roi rep
lui-même au-delà des Alpes, &
rendit maître de Chambery & de
te la Savoie. Mais une maladie qu

AN. 1630.

aindre pour sa vie, l'obligea de re-
urner à Lyon. Les troupes Fran-
oises ne se signalerent pas seulement
r la prise des Places, elles battirent
core auprès de Veillane un grand
orps de troupes Impériales comman-
ées par Doria. Les Impériaux de leur
té, après avoir déja battu l'armée
énitienne à Villebonne, se vange-
nt encore mieux de leur derniere
éfaite par la prise de Mantoue. La
este avoit ravagé cette grande Ville :
garnison y étoit extrêmement foi-
e, & loin de suppléer à sa foiblesse
r sa vigilance, les ennemis s'apper-
rent qu'elle ne faisoit presque point
e garde à un endroit de la Ville,
l'on croïoit inaccessible. Aldrin-
en & Gallas, qui commandoient
us Colalte, entreprirent de sur-
endre la Place par cet endroit, &
ur tentative fut si heureuse, que
us les efforts que purent faire dans
ne telle extrêmité le Duc de Man-
ue & le Maréchal d'Estrées, furent
utiles. Cette malheureuse Ville fut
andonnée à l'avarice & à l'insolen-
des Soldats. Le pillage dura trois
urs, pendant lesquels les Impériaux

LXX. Mantoue surprise par les Impériaux.

AN. 1630.

dont quelques-uns étoient Lut riens, commirent tout ce qu'on p imaginer de brutalités, de violer & d'impiétés. Le Duc de Manto après s'être ſauvé dans le Château, il ne put pas tenir long-tems, ſe tira dans l'Etat Eccléſiaſtique, n pérant preſque plus de rétablir affaires que par quelque traité fa rable.

LXXI. Mort du Duc de Savoie.

Autant que cette conquête do de joie aux Impériaux & aux E gnols, autant cauſa-t-elle d'inqui de au Duc de Savoie. Ce Prin voïant les Impériaux maîtres du M touan, & les Eſpagnols dans le M ferrat, commença à redouter le ſinage de la Maiſon d'Autriche, dis que d'un autre côté tous ſes E étoient en proie aux armées Fran ſes. Il mourut ſur ces entrefaites, on prétend que ce fut de chagrin eſt vrai que Charles-Emmanuel paſſoit pour un des plus fins Po ques de ſon tems, parut oublier cette occaſion les regles de la dence; car au lieu de traiter à l'a ble de ſes prétentions avec le Du Mantoue, ce qu'il pouvoit faire

AN. 1630.

succès & à peu de frais, il se joignit aux Espagnols qui lui avoient toujours jusqu'alors contesté ses droits, & qui dans le dessein qu'ils avoient d'asservir l'Italie, n'auroient pas manqué, après qu'ils se seroient rendus maîtres du Montferrat, de l'en chasser lui-même.

LXXII.
Négociation du Seigneur Mazarini devant Casal.

La mort du Duc de Savoie fut bientôt suivie de celle du Marquis de Spinola, que la longue résistance de Casal, & les mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour de Madrit, chagrinerent aussi extrêmement. Quelques jours avant sa mort, le Seigneur Mazarini avoit ménagé une convention entre les Espagnols devant Casal & les Assiégés. Ceux-ci consentirent à rendre la Ville & le Château aux Assiégeans, lesquels s'obligerent de leur côté à fournir des vivres aux François, & à leur remettre la Ville avec le Château, en cas que la Citadelle fût secourue dans un certain temps. Les Espagnols s'applaudirent de ce traité, parcequ'il mettoit leur honneur un peu à couvert, & les François y trouverent leur compte, parcequ'ils étoient dans une extrême di-

AN. 1630.

ſette de vivres. Ce fut-là la pr
miere négociation du Cardinal M
zarin, qui n'étoit alors que ſim
Cavalier, emploïé par le Pape &
Maiſon Barberine, & qui ſe prépar
ainſi les voies à devenir un jour
des plus grands Miniſtres de l'E
rope.

LXXIII. Traité de Ratiſbonne.

Mais à-peine cet accord eut-il
réglé, qu'on apprit la nouvelle
traité de Ratiſbonne, qui ſembl
devoir terminer les affaires d'Itali
& qui ne le fit cependant pas. Par
traité l'Empereur & le Roi de Fran
promettoient réciproquement de
donner aucune aſſiſtance à leurs
nemis. Le Duc de Savoie devoit av
dans le Monferrat la Ville de Tri
& d'autres Terres de la valeur de d
huit mille écus de rente. Le Duc
Guaſtalle devoit avoir ſix mille é
de rente en fond de terres, avec t
les droits de juriſdiction & de ſu
riorité. Le Duc de Mantoue dev
faire une ſoumiſſion à Sa Majeſté I
périale, ſuivant une formule dont
étoit convenu, moïennant quoi il
voit recevoir l'inveſtiture du Duché
Mantoue & du Marquiſat du Mo

Recueil des Traités de paix.

VittorioSiri, vol 6.

Amelot, obſervat. ſur les Traités des Princes.

ferrat. Après cela, les François d'une part, devoient abandonner la Savoie, & de l'autre, les Impériaux & les Espagnols devoient évacuer le Mantouan, le Monferrat, le Païs des Grisons, la Valteline, & rendre aux Vénitiens ce qu'ils avoient pris sur leur République. Mais il parut que le Cardinal de Richelieu, en envoïant des Ambassadeurs François à la Diete de Ratisbonne, avoit eu beaucoup moins en vûe de traiter, que d'empêcher l'Empereur de faire élire dans la Diete son fils Ferdinand, déja Roi de Bohême & de Hongrie, pour Roi des Romains. En effet, le célebre P. Joseph, Capucin, qui fut chargé de cette négociation avec Monsieur de Sillery, eut l'adresse de faire differer cette élection.

AN. 1630.

Quant au traité, le Cardinal de Richelieu prétendit que les Négociateurs François avoient passé leurs pouvoirs. Le Roi refusa de le ratifier, surtout à cause de l'article qui lui ôtoit la liberté de secourir ses Alliés, c'est à-dire, le Roi de Suede qui se preparoit alors à descendre en Allemagne, & avec qui la France étoit

AN. 1630.

déja en négociation. Les Eſpagnols
leur côté refuſerent de ſigner le tr
té, qu'ils ne trouvoient pas aſſez f
vorable aux deſſeins qu'ils avoient f
l'Italie. Enfin, ce traité auroit obli
les troupes Françoiſes de reſter enc
en Italie pendant deux mois, pour
attendre l'exécution, & une ſi long
inaction auroit ruiné l'armée. Ai
les Généraux François ne laiſſer
pas de s'avancer juſqu'à Caſal, réſo
de donner bataille aux ennemis.
étoient déja prêts d'attaquer les lig
des Eſpagnols, lorſque le Seign
Mazarini, après beaucoup de voïa
d'une armée à l'autre, perſuada er
aux deux partis de conſentir à
nouvel accommodement. Caſal r
au pouvoir des François: les hoſtil
ceſſerent, & le traité de Ratiſbo
fut en partie exécuté, pour ce qui
gardoit l'Italie. Les choſes demeu
rent en cet état juſqu'aux traités
Queraſque, qui ſe firent l'année
vante. Par le premier de ces trait
le Duc de Savoie Victor-Amedée,
avoit ſuécédé à Charles-Emmanu
céda au Roi de France, Pignerol, p
être uni à perpétuité à la Couro

France, & par le ſecond, il ſe fit accommodement entre l'Empeur, le Roi de France & le Roi Eſpagne, par lequel il fut reglé que utes les troupes ſortiroient en mêe tems du Mantouan & du Montrrat, dont l'Empereur donneroit nveſtiture au Duc Charles de Manue, excepté de la partie du Montrrat qui eſt en deçà du Pô, & aulà du Taner, laquelle ſeroit cedée Duc de Savoie. Ce traité dura peu années, comme je raconterai après e j'aurai repris la ſuite des affaires Allemagne.

AN. 1630.

Fin du ſecond Livre.



SOMMAIRE
DU
TROISIEME LIVRE.

I. *L'Empereur entreprend d'oblig les Proteſtans à reſtituer les biens E cléſiaſtiques.* II. *Publication de l'E de Reſtitution.* III. *Exécution de l'Ed* IV. *Diete de Ratisbonne, & dépoſition Valſtein.* V. *L'Electeur de Saxe ref de ſe ſoumettre à l'Edit.* VI. *Confédé tion des Proteſtans à Leipſick.* VII. *G taye Adolphe Roi de Suede, entrepre de faire la guerre à l'Empereur.* VI *Diſpoſition de la France par rappo cette entrepriſe.* IX. *Diſpoſitions des P vinces-Unies.* X. *De l'Angleterre.* *Des Rois de Pologne & de Dannema* XII. *Des Princes d'Italie.* XIII. *Arri du Roi de Suede en Allemagne.* XIV. *premiers ſuccès.* XV. *Le Duc de Po ranie traite avec lui.* XVI. *Magdebo reçoit garniſon Suedoiſe.* XVII. *M vais état de l'armée Impériale.* XV

?rogrès du Roi de Suede. XIX. *Irrésolu-
on des Princes d'Allemagne.* XX. *La
rance traite avec le Roi de Suede.*
XI. *Ses vûes dans ce traité.* XXII. *Suite
es progrès du Roi de Suede.* XXIII. *Le
'omte de Tilly marche contre les Sué-
ois, & prend Niewebrandebourg.*
XIV. *Gustave prend Francfort sur
Oder & Landsberg.* XXV. *L'Electeur
: Brandebourg reçoit les Suedois dans
s Places.* XXVI. *Le Comte de Tilly em-
orte d'assaut la Ville de Magdebourg.*
XVII. *Il marche contre le Lantgrave
: Hesse, & revient contre Gustave.*
XVIII. *Les Ducs de Mekelbourg se re-
ettent en possession de leurs Etats.*
XIX. *Le Comte de Tilly fait la guerre
l'Electeur de Saxe.* XXX. *L'Electeur
aite avec Gustave.* XXXI. *Le Roi de
uede marche contre le Comte de Tilly.*
XXII. *Bataille de Leipsick.* XXXIII. *Sui-
de la victoire des Suedois.* XXXIV.
arche de Gustave jusqu'au Rhin.
XXV. *Progrès des Suedois dans les
tres parties de l'Allemagne.* XXXVI.
*Empereur rend à Valstein le comman-
ment des armées.* XXXVII. *La France
ut détacher les Princes Catholiques*

d'Allemagne du parti de la Maiso[n]
d'Autriche, en leur offrant la neutralité
XXXVIII. *La négociation échoue, excep-*
té avec l'Electeur de Treves. XXXIX
Gustave entreprend de conquérir la Ba-
viere. XL. *Il force le passage du Lech*
XLI. *Mort du Comte de Tilly.* XLII
Gustave se rend maître de toute la Ba-
viere. XLIII. *Valstein, après avoir recon-*
quis la Boheme, vient au secours d[u]
Duc de Baviere. XLIV. *Gustave se re-*
tranche sous les murailles de Nurem-
berg, & y souffre une grande disett[e]
XLV. *Les Suedois attaquent le cam[p]*
des Impériaux. XLVI. *Succès de l[a]*
guerre dans les autres Provinces
XLVII. *Les François entrent dans Tre-*
ves, Coblents & Hermanstein. XLVIII
Gustave & Valstein entrent dans l[a]
Misnie. XLIX. *Bataille de Lutzen.* [L.]
Mort du Roi de Suede. LI. *Continu[a-]*
tion de la Bataille. LII. *Arrivée [du]*
Comte de Pappenheim. LIII. *Succès [de]*
la bataille. LIV. *Mort de l'Electe[ur]*
Palatin. LV. *On parle de paix.* LV[I.]
Situation fâcheuse des Suedois & le[ur]
constance. LVII. *Continuation de [la]*
guerre. LVIII. *Bataille d'Ondeldo[r]*

LIX. *Suite de la guerre.* LX. *Conspiration de Valstein.* LXI. *Mort de Valstein* LXII. *Siege de Nordlingue.* LXIII. *Bataille de Nordlingue.* LXIV. *Decadence du parti Suedois.* LXV. *Paix de Prague.* LXVI. *La France se détermine à prendre les armes contre la Maison d'Autriche.*





HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS qui précéderent le Traité de Westphalie.

LIVRE TROISIEME.

AN. 1630.

I. L'Empereur entreprend d'obliger les Protestans à restituer les biens Ecclésiastiques.

LA succession constante des Princes de la Maison d'Autriche à l'Empire, depuis Charles V, sembloit le leur faire regarder comme leur patrimoine. Mais jamais aucun Empereur de cette Maison n'y avoit exercé une autorité aussi absolue que Ferdinand II. Ce Prince avoit dompté tous ceux qui avoient osé s'opposer à ses volontés. Le Roïaume de Boheme & de Hongrie étoit soumis. Une longue

ite de victoires le rendoit redouta-
le dans toute l'Allemagne : il avoit
umilié le Roi de Dannemark, &
orcé tous ses autres ennemis à rece-
oir les loix qu'il leur avoit prescrites.
Tous les Princes Catholiques de l'Em-
ire étoient dans ses intérêts ; & com-
ne ils croïoient trouver leur avanta-
e dans cette autorité souveraine qui
es favorisoit, loin de la regarder com-
ne une puissance illégitime qui op-
rimoit la liberté Germanique, ils ai-
noient, pour ainsi dire, leurs fers, &
issimuloient le mal public pour leur
ntérêt particulier. Quelques-uns mê-
ne des Princes Protestans avoient
vec Ferdinand des intérêts communs
ui les lui attachoient. La crainte re-
enoit les autres dans la soumission.
Cependant pour établir encore mieux
a puissance par l'affoiblissement des
Protestans, Ferdinand, après en avoir
léja dépouillé quelques-uns de leurs
Etats, entreprit d'arracher aux autres
out ce qu'ils avoient usurpé sur les
Eglises Catholiques depuis près de
quatre-vingts ans. Il ne faut pas mê-
ne douter que le zele de la Religion
n'eut part à ce dessein ; car ce Prince

AN. 1630.

Lotychius. rerum Germ. l. XXV. c. 1. & seq.

Pufendorf rerum Suecic. l. 2.

Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.

Mercure François. an. 1629.

AN. 1630.

en témoigna toujours beaucoup , &
c'eſt une injuſtice que ſes ennemis mê
me, s'ils ſont équitables, lui rendront
toujours. Voici comme la choſe ſe paſſa.

II.
Publication de l'Edit de Reſtitution.

Le traité de Lubek n'étoit pas en
core conſommé, lorſque Ferdinand
publia un Edit que les troubles qu'
cauſa dans l'Empire ont rendu fa
meux, & qu'on nomma l'*Edit de l*
Reſtitution des biens Ecclésiaſtique
Cet Edit ordonnoit à tous les Prote
tans qui s'étoient emparés de quel
que bien Ecclésiaſtique depuis le tra
té de Paſſau fait en 1555, de le re
tituer aux anciens poſſeſſeurs, so
peine d'être procedé contr'eux p
toutes les voies de rigueur, & d'êt
enſuite condamnés à reſtituer en o
tre tous les fruits qu'ils avoient pe
çus des biens uſurpés. L'Edit éto
fondé ſur un article du traité de Pa
ſau, par lequel il avoit été reglé q
ſi quelque Bénéficier quittoit l'a
cienne Religion pour embraſſer
nouvelle Secte, il ſeroit obligé de r
noncer en même tems à tous ſes bie
& revenus Ecclésiaſtiques.

On ne peut pas diſconvenir q
cet article n'eût été très mal obſer

AN. 1630.

ar les Proteſtans. Car depuis le traité
e Paſſau, non-ſeulement la plûpart
voient conſervé leurs biens Eccléſiaſ-
ques en changeant de Religion ; mais
luſieurs Laïcs avoient même uſurpé
es Evêchés Catholiques. Les Chapi-
es, les Abbaïes & les Monaſteres
oient devenus la proie des Princes
éculiers. On comptoit deux Arche-
êchés, Magdebourg & Breme, enle-
és aux Catholiques, & juſqu'à douze
vêchés, ſavoir, Minden, Halberſtad,
'erden, Lubek, Ratzebourg, Miſnie,
Iarſbourg, Naumbourg, Brande-
ourg, Havelberg, Lebus & Camin,
vec une infinité de Monaſteres. Il eſt
rai que les Proteſtans prétendoient
'avoir jamais conſenti à ce regle-
ent du traité de Paſſau ; mais cette
rétention paroiſſoit aſſez mal fondée.
s raiſonnoient plus juſte lorſqu'ils
outenoient qu'il n'appartenoit pas à
Empereur de les dépoſſeder de ſa
eule autorité, ſans le conſentement
'une Diete générale. L'entrepriſe étoit
'ailleurs fort dangereuſe par l'inté-
êt commun que tous les Proteſtans
voient de ſe maintenir en poſſeſſion.
'Empereur leur donnoit encore oc-

casion de lui reprocher qu'il vouloi
AN. 1630. profiter de leurs dépouilles pour er
revêtir ses enfans ; car ce Prince aprè
avoir proscrit Christian Guillame d
Brandebourg Administrateur de Mag
debourg, qui suivoit le parti du Ro
de Dannemark, avoit eu soin de fair
nommer son fils à l'Archevêché d
Magdebourg, au préjudice du fils d
l'Electeur de Saxe, qui étoit pourv
du titre de Coadjuteur. Quoi qu'il e
soit, Ferdinand, après avoir long-tem
balancé d'un côté les remontrance
des Protestans, & de l'autre les rai
sons & les sollicitations pressantes de
Catholiques, publia son Edit, & er
voïa en même-tems des Commissa
res pour le faire exécuter.

III. Exécution de l'Edit.

Il est aisé de comprendre que
mouvemens cette entreprise dut ca
ser parmi les Protestans d'Allemagn
On n'entendit par-tout que plaintes
que murmures & clameurs. Les Ele
teurs de Saxe & de Brandebourg s'o
poserent ouvertement à l'Edit ; ma
tout le reste de l'Allemagne obéit. I
Ville d'Ausbourg, d'où la confessi
de foi des Protestans avoit pris s
nom, fut la moins ménagée. Les Vi

AN. 1630.

es Impériales se soumirent : le Duc de Virtemberg & d'autres Princes restituerent tout ce qu'ils avoient usurpé. On vit par-tout les Evêques rentrer dans leurs anciens droits, & les Religieux dans les Monasteres d'où on les avoit chassés Valstein à la tête d'une armée faisoit exécuter les jugemens des Commissaires Impériaux. La rigueur, avec laquelle il procedoit contre les Protestans, les irritoit autant que l'Edit même. Car ce Général fier & violent, qui ne respectoit plus de Loix lorsqu'il avoit les armes à la main, commençoit dès-lors à se rendre presqu'aussi redoutable à son Souverain qu'à ses ennemis mêmes; & la licence effrenée, avec laquelle il laissoit vivre ses troupes, s'accrut à un tel point, que les Catholiques se joignirent aux Protestans pour en demander justice à l'Empereur.

IV. Diete de Ratisbonne, & déposition de Valstein.

Dans ce tumulte d'affaires Ferdinand convoqua une Diete à Ratisbonne pour délibérer sur les moïens de pacifier tous les troubles de l'Empire. Chacun y parla pour ses intérêts. Le Roi d'Angleterre demanda sans succès le rétablissement de l'Electeur

AN. 1630.

Palatin. Les Ambassadeurs François firent le traité dont j'ai parlé entr l'Empereur & le Roi de France, & contribuerent à persuader aux Elec teurs de différer l'élection d'un Ro des Romains. On résolut de faire l guerre au Roi de Suede, dont on ap prit alors les progrès dans la Pomera nie. Enfin les Catholiques & les Pro testans demanderent le licenciemen des armées, & sur-tout la dépositio de Valstein. L'Empereur y consent pour ne pas voir tout l'Empire se sou lever contre lui. Il donna au Comt de Tilly le commandement des armée Impériales, & Valstein obéit. On re garda comme un miracle, d'un côté l complaisance de l'Empereur pour le Etats de l'Empire, & de l'autre, l'o béissance de Valstein aux ordres d l'Empereur. Mais ce Général dissimu loit son chagrin, comme il parut dan la suite, & la condescendance de l'Em pereur ne calma pas les esprits.

V. L'Electeur de Saxe refuse de se soumettre à l'Edit.

L'Electeur de Saxe paroissoit le plu animé. Outre l'intérêt qu'il avoit d maintenir son fils le Duc Auguste e possession de l'Archevêché de Magde bourg qu'on vouloit qu'il cedât à l'A

:hiduc Leopold, ſecond fils de l'Em-
pereur, il étoit bien aiſe que Ferdi-
nand lui fournît lui-même une occa-
ion de rompre avec lui. Les Proteſ-
ans lui reprochoient depuis long-
ems qu'il trahiſſoit la cauſe com-
nune par ſon union avec les Catho-
iques. Comme les raiſons de cette
nion ne ſubſiſtoient plus, & qu'on
attaquoit perſonnellement par l'Edit
e Reſtitution, il crut qu'il étoit tems
e ſe réunir avec le parti Proteſtant
our lequel il avoit toujours conſer-
é un penchant ſecret. Il convoqua
ne Aſſemblée à Leipſick. Les Prin-
es mécontens s'y communiquerent
nutuellement leurs chagrins, ils écrivi-
ent des lettres très preſſantes à l'Em-
ereur, pour lui demander la révoca-
ion du nouvel Edit. Ils firent enſem-
le un traité de confédération par le-
uel ils s'engagerent à ſe défendre ré-
iproquement, & ce fut en conſéquen-
e de ce traité qu'on les vit peu de
ems après ſe déclarer les uns après les
utres contre l'Empereur.

VI. Confédération des Proteſtans à Leipſick.

Ces mouvemens des Proteſtans in-
uiétoient peu Ferdinand. La plûpart,
ffoiblis par les guerres paſſées, n'é-

AN. 1630.

toient plus en état de se faire craindre. Ils avoient d'ailleurs toujours paru trop jaloux de leur indépendance pour se réunir sous les ordres d'un seul Chef avec cette subordination & ce concert qui fait la force des partis. L'Empereur, qui n'ignoroit pas leurs dispositions, & qui connoissoit leur foiblesse, regarda leur nouvelle révolte comme un juste prétexte qu'on lui donnoit d'achever de les abbattre. En effet, il est probable que c'eût été fait du parti Protestant, & peut-être de la Religion Luthérienne en Allemagne, si la fortune, lasse de servir les vastes desseins de Ferdinand, ou plutôt, si la Providence par un jugement secret dont il faut adorer la profondeur, n'avoit alors suscité le plus redoutable ennemi que l'Empire eût jamais eu dans la personne de Gustave Adolphe, Roi de Suede.

VII. Gustave Adolphe Roi du Suede, entreprend de faire la guerre à l'Empereur.

Pufendorf rer. Suecic. l. 2.

Ce Prince, déja célebre par les conquêtes qu'il avoit faites en Pologne, étoit désormais la seule ressource des Protestans. L'Electeur Palatin & le Roi de Dannemark, aïant échoué dans leur entreprise, il crut que le Ciel lui avoit réservé la gloire d'être le lib-

AN. 1630.

teur de l'Allemagne. Jaloux des
progrès que l'Empereur avoit faits
jusqu'à la Mer Baltique, dont il pa-
roissoit vouloir usurper l'Empire ; &
irrité du refus qu'on avoit fait d'ad-
mettre ses Ambassadeurs au traité de
paix entre l'Empereur & le Roi de
Dannemark, il entreprit de satisfaire
un ressentiment particulier en ven-
geant la querelle commune, & en ou-
vrant une vaste carriere à son ambi-
tion. Il étoit alors dans la trente-
sixieme année de son âge : il avoit
toutes les qualités du corps & de l'es-
prit qu'on a coutume de donner aux
Heros, infatigable dans les travaux
militaires, intrépide dans les combats,
d'une hardiesse peu commune, & mê-
me un peu téméraire dans un si haut
rang. Son habileté étoit égale à sa va-
leur : il entendoit parfaitement l'art
de la guerre, il en connoissoit toutes
les ruses, & savoit en faire usage.
Les Eleves qu'il forma à l'art militai-
re donnerent ensuite des leçons aux
plus habiles Généraux. Il faisoit sur-
tout observer une exacte discipline
aux Officiers & aux soldats, & il les
combloit d'ailleurs de si grandes lar-

AN. 1630.

gesses, qu'il les trouvoit toujours prêts à affrontrer tous les périls. Aussi les grandes entreprises ne l'étonnerent jamais, parcequ'il étoit toujours sûr de ses troupes & de lui même. Il ne pouvoit gueres former de dessein plus digne de lui que celui d'abattre la puissance de la Maison d'Autriche dans un tems où elle faisoit trembler toute l'Europe. Comme il en prévoïoit toute la difficulté, il ne négligea rien pour en assurer le succès. Il se hâta de donner la paix à la Pologne. Il demanda des secours à tous les Princes de l'Europe, qui s'intéressoient à la conservation de la libert[é] Germanique. Il négocia sur-tout ave[c] le Roi de France & le Cardinal d[e] Richelieu. Il fortifia ses troupes d[e] celles que le Roi de Dannemark & les Polonois venoient de licencier. I[l] en fit lever d'autres en Angleterre en Hollande & dans l'Empire. Toute[s] ces troupes ensemble faisoient un[e] armée formidable, sans compter le[s] secours qu'il esperoit de la France de l'Angleterre, de la Hollande & des Princes Protestans. Le seul brui[t] des préparatifs qu'il faisoit pour en

ter en Allemagne y ranimoit la fierté
es ennemis de Ferdinand. On se
disposoit de toutes parts à se ranger
sous ses étendarts, & son expédition
occupoit toute l'Europe.

VIII. Disposition de la France par rapport à l'entreprise du Roi de Suede.

La France voïoit avec plaisir la
Maison d'Autriche replongée dans
une nouvelle guerre. Jusqu'alors les
troubles que l'hérésie avoit excités
dans l'Etat, les révoltes des Grands,
secrétement animés par les Espagnols,
le changement fréquent des Ministres,
& les sollicitations des Papes, qui craignoient
que la ruine de la Maison
d'Autriche n'entraînât celle de la Religion,
avoient empêché la France de
prendre autant de part qu'elle auroit
souhaité aux troubles d'Allemagne.
La guerre de Mantoue avoit réveillé
les anciennes jalousies, & Louis XIII,
après avoir entierement abattu le parti
Huguenot, étoit en état, si j'ose parler
ainsi, de jouer un grand rôle dans
le nouveau changement de scène qui
se préparoit. Les intérêts de la Religion
Catholique pouvoient seuls être
un obstacle pour un Prince aussi religieux
que Louis XIII. Mais le Cardinal
de Richelieu, moins délicat que ses

AN. 1630.

prédécesseurs sur les intérêts de la R
ligion, ou plus éclairé sur ceux
l'Etat, ne fit envisager au Roi ce
guerre que comme une guerre de
litique, telle qu'elle étoit en effet,
à laquelle par conséquent, il pouv
contribuer pour maintenir la libe
Germanique, & affoiblir la trop gr
de puissance de la Maison d'Autric
sauf à prendre les moïens nécessai
pour mettre la Religion à couvert.
Cardinal espera sur-tout profiter de
guerre d'Allemagne pour assurer
frontieres du Roïaume de ce côté-
& pour remplir, s'il étoit possible,
vastes projets qu'il avoit formés p
la gloire & l'agrandissement de
Monarchie. Ce fut pour cette rai
qu'il persuada à Louis XIII, de d
vouer le traité de Ratisbonne pour
qui regardoit les affaires d'Allemag
& la liberté de secourir les enne
de la Maison d'Autriche. Mais il
toit pas encore tems de se décl
ouvertement. Il falloit s'assurer
intentions & des succès du Roi
Suede. D'ailleurs le dessein de
France étoit moins d'accabler les P
ces de la Maison d'Autriche, que

[re]sserrer leur ambition dans de justes [b]ornes, pour maintenir entre les Puis-[sa]nces cet équilibre qui fait la sûreté [c]ommune des Etats. Dans cette vûe [le] Roi jugea qu'il suffisoit de donner [q]uelques secours aux Suedois, sans [pr]endre lui-même les armes ; & com-[m]e il venoit de renouveller avec la [R]épublique de Hollande les anciens [tr]aités d'alliance pour l'engager à sou-[te]nir la guerre contre l'Espagne, il [pr]omit aussi à Gustave Adolphe des [se]cours d'argent pour le mettre en [ét]at de la faire à l'Empereur.

AN. 1630.

IX. Dispositions des Provinces Unies.

Les Provinces-Unies qui défen-[d]oient depuis quarante ans leur liber-[té] contre toutes les forces d'Espagne, [re]garderent l'expédition du Roi de [Su]ede comme la diversion la plus fa-[vo]rable qu'elles pussent souhaiter, & [el]les ouvrirent aussi leurs trésors à [G]ustave. Elles espérerent que l'Empe-[re]ur occupé désormais à defendre ses [pr]opres Etats, ne pourroit plus don-[n]er au Roi Philippe IV, de secours [co]ntre la République, & que Philippe [lu]i-même seroit peut-être obligé de [pa]rtager ses forces pour secourir Fer-[d]inand.

AN. 1630.

X.
Dispositions de l'Angleterre.

Si les troubles dont l'Anglete
commençoit alors à être agitée sou
regne de Charles I lui avoient p
mis d'agir au-dehors, ce Prince aur
joint toutes ses forces à celles des S
dois. Mais Charles, toujours brou
avec ses peuples, n'osoit convoq
de Parlement : il n'avoit aucune
source pour entretenir une armée
Allemagne : il ne pouvoit pas comp
sur la levée des impôts qu'il exige
Il étoit naturellement timide & i
solu; & d'ailleurs la guerre allur
entre l'Espagne & la Hollande, a
roit dans ses Ports tout le comme
des Indes. Ainsi, soit intérêt, soi
midité ou amour du repos, au l
de se liguer avec le Roi de Suede p
rétablir l'Electeur Palatin son be
frere, il fit la même année un tr
de paix avec l'Espagne, & se conte
de faire à la Maison Palatine des p
messes stériles. Il permit seulemen
Milord Hamilton de traiter en
propre nom avec Gustave, & de c
duire en Allemagne un corps de
mille Anglois que ce Seigneur l
à ses frais, & qui ne fut d'aucun u
aux Suedois.

AN. 1630.

XI. Dispositions des Rois de Pologne & de Dannemark.

Les Rois de Pologne & de Danne-
ark étoient spectateurs oisifs de cet-
guerre. Le premier qui étoit Sigis-
nd, étoit ennemi des Suedois, &
ichoit pour le parti Catholique;
is le traité de Treves qu'il venoit
faire avec la Suede, & l'épuisement
son Etat, ne lui permettoient pas
se déclarer. Ferdinand en tira ce-
ndant quelques foibles secours en
ret. Le second étoit ennemi de la
ison d'Autriche. Par cette raison
par l'intérêt de sa Religion, il auroit
urellement dû pencher pour les
edois; mais il étoit jaloux des pros-
ités de la Suede. Il redoutoit l'am-
ion de Gustave autant que celle de
dinand, & il ne craignoit pas
ins l'établissement de la Suede en
lemagne, que les progrès de la Mai-
 d'Autriche, jusqu'aux frontieres
Dannemark. Il prit ainsi le parti de
neutralité. Il espera que ces deux
issances ruineroient leurs forces
ne contre l'autre, qu'il en auroit
ins à craindre, où qu'il pourroit
eux profiter de la foiblesse des vain-
 en se déclarant pour les vain-
eurs. Mais ce Prince dans sa neu-

tralité trahit quelquefois lui-même [illegible]
AN. 1630. sentimens; & la jalousie l'emporta
sur les intérêts de sa Religion, & pe[illegible]
être aussi sur ceux de la politique,
laissa entrevoir une secrete inclinati[illegible]
pour le parti de Ferdinand.

XII. Dispositions des Princes d'Italie.

Les Venitiens & les Princes d'Itali[illegible]
que la guerre de Mantoue avoit just[illegible]
ment allarmés, furent bien aises [illegible]
voir renaître une guerre qui all[illegible]
occuper en Allemagne toutes les f[illegible]
ces de la Maison d'Autriche. Le Pa[illegible]
même, que ces troubles mettoient da[illegible]
l'indépendance à l'égard des Espagn[illegible]
qui le tyrannisoient, n'en fut que m[illegible]
diocrement affligé, ne prévoïant [illegible]
les progrès énormes que les armes [illegible]
Protestans devoient faire en Allem[illegible]
gne aux dépens de l'Eglise.

XIII. Arrivée du Roi de Suede en Allemagne.

Lotychius rer. Germ. l. XXX. c. 3. & seq.

Cependant le Roi de Suede, po[illegible]
donner quelque couleur de justic[illegible]
son entreprise, après avoir écrit p[illegible]
sieurs lettres à l'Empereur & aux El[illegible]
teurs, publia un Manifeste où il [illegible]
posoit les raisons qu'il avoit de pr[illegible]
dre les armes, raisons assez frivo[illegible]
dans le fond, & sur lesquelles il [illegible]
été aisé de le satisfaire. Le Roi [illegible]
Dannemark, l'Electeur de Bran[illegible]

burg & le Duc de Pomeranie firent n:me quelques propositions d'accom- modement. Mais le Roi de Suede vuloit la guerre, & Ferdinand ne vuloit pas acheter la paix d'un enne- n qu'il méprisoit. Ainsi le traité fut rnpu presqu'aussitôt que proposé, 8 Gustave s'embarqua pour descendre e Allemagne, suivi d'une flotte de p:s de deux cens voiles.

AN. 1630.

Il s'arrêta d'abord à l'Isle de Ruden dis le dessein d'envoïer de-là des tiupes s'emparer de celle de Rugen; n is aïant appris qu'un de ses Lieu- teans en avoit déja fait la conquête, il continua sa route & entra dans l'nbouchure de l'Oder, où il débar- qa dans l'Isle d'Usedom, qui est pres- q: attenante à la partie Occidentale d la Pomeranie. A peine eut-il mis p d à terre, qu'on vit ce Prince, par u sentiment de religion qu'on ne firoit s'empêcher de louer même dis ceux que le malheur de leur n ssance a engagés dans l'erreur, se psterner humblement à terre, & p une priere fervente implorer le fours du Ciel, à la vûe de toute son anée que ce spectacle attendrissoit.

Pufendorf. l. 2.

Merc. Fr.

Loccenius hist. Suecic. liv. 8.

AN. 1630.

Il défendit ensuite, sous les plus gra des peines à tous ses soldats, les la cins & les moindres violences, ce q contribua infiniment à lui attacher l peuples d'Allemagne, qui trouvoie ainsi dans les étrangers ennemis l'Empire plus d'humanité que dans l Allemands même.

XIV. Premiers succès de Gustave.

Le premier soin de Gustave fut se fortifier dans l'Isle, pour ne se p laisser surprendre par les ennemis da le désordre d'une descente. Mais Impériaux n'étoient pas encore état de lui faire tête. Ils lui abando nerent même sans résistance tou l'Isle de Wollin & la Ville de Cam situées de l'autre côté de l'embouch re de l'Oder. Le Roi de Suede, s tant ainsi emparé de tous ces pos importans, lesquels avec la Ville Stralsund dont il étoit déja maîtr lui facilitoient la communication l'Allemagne avec la Suede, song aussitôt à s'assurer de quelque Pl importante avancée dans les terre qui pût lui servir comme de pl d'armes, & d'où il pût s'étendre d le païs pour faire de nouvelles co quêtes. Stetin Ville considérable

l'O

Oder, & résidence des Ducs de Po-
méranie, lui parut propre à ce dessein.
Torquato de Conti, qui commandoit
les troupes Impériales dans ces quar-
tiers là, méditoit de son côté une en-
treprise sur cette Ville, afin de fer-
mer par cet endroit l'entrée de l'Alle-
magne à Gustave; mais ce Prince le
prévint, & parut inopinement à la vue
de la Ville. Le Duc de Poméranie, al-
larmé & inquiet, fit d'abord beaucoup
de difficultés de recevoir les troupes
Suédoises. Cependant la crainte de
voir sa Ville emportée, les instances
pressantes, les menaces & les promes-
ses de Gustave, le persuaderent. Il re-
çut garnison, & fit avec le Roi un
traité de Ligue défensive. Stargard,
Anclam, Ukermunde & Volgast sui-
virent l'exemple de Stetin, ou furent
emportés de force.

AN. 1630.

XV. Le Duc de Poméranie traite avec le Roi de Suede.

L'Administrateur de Magdebourg,
profitant des mouvemens que ces pre-
miers succès de Gustave causoient dans
les esprits, persuada aux habitans de
se déclarer pour la Suede. Cette gran-
de Ville, fiere d'avoir résisté pendant
long tems aux armes de Valstein, &
irritée du dessein que l'Empereur sem-

XVI. La Ville de Magdebourg reçoit garnison Suédoise.

An. 1630.

bloit avoir formé d'y exterminer l
Luthéranisme, en faisant nommer so
fils Archevêque, s'engagea sans pein
dans le nouveau parti. On verra qu'ell
eut bientôt sujet de se repentir de s
précipitation.

XVII. Mauvais état de l'armée Imperiale.

Torquato de Conti, retranché
Gartz & à Griphenhagen, ne se var
gea de ces pertes que par d'horible
brigandages qu'il commit dans la Po
méranie. Le Colonel Goetz le su
passa encore en cruautés, & traita su
tout les habitans de Pasewalc ave
tant d'inhumanité, qu'il rendit l
troupes Impériales aussi odieuses
cette Province, qu'elles commençoie
à devenir méprisables. Ce n'étoit pl
ces troupes disciplinées, aguerries
infatigables, que la victoire suivo
par-tout. Le relâchement de la disc
pline militaire, & le débordement
tous les vices avoient amolli leur co
rage. Les Chefs ne songeoient qu
s'enrichir de la dépouille des Provi
ces. Les soldats n'avoient plus d'a
deur que pour le pillage; leur a
cienne valeur avoit dégéneré en br
talité, & ils n'étoient plus redoutab
qu'aux païsans de la campagne,

ıx Villes dont on leur confioit la défnſe.

AN. 1630.

XVIII. Progrès du Roi de Suede.

Cependant le Roi de Suede, ne voulıt pas s'engager trop avant dans lıllemagne avant que de s'être aſſuı de la frontiere, fit diverſes tentaties dans le Duché de Mekelbourg, c il s'empara de quelques poſtes, & cns la Poméranie au-delà de l'Oder c il fit aſſiéger Colberg. Les Impéı ux entreprirent de faire lever le ſiége c cette Place; mais ils furent repouſſ. La rigueur de l'hiver & la diſette ce les ſoldats Suédois ſoutenoient ſans pine, ruinoient de jour en jour l'arıe Impériale. Guſtave entreprit enf de la chaſſer de ſes poſtes. Il emprta d'aſſaut Griphenhagen; & ce ſcès jetta une telle épouvante parı les troupes qui étoient campées dvant Gartz de l'autre côté du fleuve, c'elles abandonnerent cette Place fıs attendre l'ennemi, & ſe retirerent à rancfort.

Tels furent les préludes de cette nuvelle guerre depuis le mois de Jin, que le Roi de Suede débarqua é Allemagne, juſqu'à la fin de l'anre 1630. Ce Prince voulut, ce ſem-

ble, par ces commencemens essaïer
An. 1631. ses forces avant que de tenter de plus
grandes entreprises.

XIX. Irrésolution des Princes Protestans d'Allemagne.

Quelque confiance que Gustave eû
dans le nombre & la valeur de se
troupes, & quelque fond qu'il pû
faire sur son habileté & sa bonne for
tune, il comprit aisément qu'il ne se
roit jamais de progrès durables e
Allemagne par ses seules forces. L
Suede, déja épuisée par la guerre d
Pologne, ne pouvoit lui fournir n
assez de troupes, ni assez d'argent pou
une entreprise si difficile. L'exemp
du Roi de Dannemarck, honteusemen
chassé de l'Allemagne, & réduit à
défendre dans ses propres Etats, l
apprenoit à ne rien négliger de to
ce qui pouvoit assurer le succès de s
expédition. Il n'ignoroit pas combie
la puissance de l'Empire est redo
table, lorsque tous les Princes & l
Etats, qui composent le Corps Germ
nique, sont unis ensemble & se pr
tent mutuellement leurs forces. Il
pouvoit espérer de réussir, qu'en att
quant l'Allemage par les Alleman
mêmes, & en armant les membr
contre leur Chef. Aussi avoit-il com

que dès qu'il paroîtroit en Allemagne, plusieurs Princes mécontens viendroient se joindre à lui ; mais la plûpart, retenus encore par la crainte & par l'incertitude du succès qu'auroit cette nouvelle guerre, se contentoient de faire en secret des vœux pour la prospérité de ses armes, sans oser se déclarer ouvertement. En vain Gustave fit faire des propositions aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg : il n'en reçut que des témoignages stériles de leur bonne volonté. Il les trouva inquiets, irrésolus, flottant entre la crainte & l'amour de la liberté, trop mécontens de l'Empereur pour prendre son parti, & trop timides pour oser se déclarer contre lui ; conduite qui lui fit comprendre qu'il falloit ou les forcer, comme le Duc de Poméranie, à se joindre à lui, ou leur en applanir le chemin par une suite de progrès éclatans.

An. 1631.

XX.
La France traite avec le Roi de Suede.

Recueil des traités de paix.

La France seule traita avec le Roi de Suede. Elle lui avoit déja fait faire des propositions par le Baron de Charnassé, lorsque ce Seigneur travailloit à ménager le traité de Treves entre la Suede & la Pologne. Mais Gustave les

An. 1631.

Pufendorf. l. 3.

avoit rejettées ; & la France alors n'in-
sista pas davantage, parcequ'elle vou-
loit voir Gustave engagé dans la guer-
re avant que de s'engager elle-mêm
avec lui. Dès que le Roi de Suec
eut levé cet obstacle par sa descen
en Allemagne, on renoua la négoci
tion, & le traité fut conclu en peu c
tems à Bernwald, dans l'Electorat c
Brandebourg.

XXI. Vues de la France dans ce traité.

Le véritable motif de ce traité éto
en général d'abbattre la puissance de
Maison d'Autriche, & en particulier c
donner en Allemagne de l'occupatic
à l'Empereur pour l'obliger à abando
ner les affaires d'Italie. Mais on se do
na bien de garde d'en faire dans le tra
té aucune mention. On n'avoit, diso
on, en vue, que d'assurer les droi
des Princes de l'Empire, la liberté c
commerce dans l'Océan & dans
Mer Baltique, la sûreté des Roïaum
voisins d'Allemagne, le rétablisseme
des Princes opprimés, & de remett
toutes choses au même état qu'ell
étoient avant la guerre. Pour cela
Roi de Suede s'engagea à entreten
en Allemagne une armée de trente-
mille hommes, & le Roi de Fran

romit de lui païer pendant cinq ans a somme de douze cens mille livres ous les ans.

AN. 1631.

Quoique cette guerre ne fût qu'une uerre d'Etat & purement politique, ependant, comme on avoit lieu de raindre qu'elle ne devînt funeste à la Religion, & qu'on ne fît par cette raison in crime à la France d'y avoir conribué, le Roi, autant par un véritale zele, que pour prévenir les reprohes qu'on auroit pu lui faire, prit lans ce traité toutes les précautions ossibles pour mettre la Religion à ouvert. Il fut expressément réglé que e Roi de Suede accorderoit la neuralité au Duc de Baviere & aux aures Princes Catholiques, s'ils s'offroient à la garder aussi de leur côté: qu'il ne seroit fait aucun changement à la Religion dans les Villes dont il se rendroit maître, & qu'il laisseroit par-tout aux Catholiques la liberté d'exercer publiquement leur Religion selon l'usage & les loix de l'Empire. Ainsi, loin de nuire à la Religion en contribuant à cette guerre, on peut dire que la France la servit utilement, puisqu'elle la garantit de l'oppression.

AN. 1631. La France avoit cependant en cela encore une autre vue d'une politique très rafinée. La neutralité, qu'elle proposoit aux Princes Catholiques d'Allemagne, étoit un appas qu'elle leur offroit pour les détacher, s'il étoit possible, des intérêts de l'Empereur, & sur-tout le Duc de Baviere qui étoit en Allemagne le plus ferme appui de la Maison d'Autriche. Du moins pour peu que les armes des Suedois prévalussent, comme on l'espéroit, la France se flattoit que les Princes d'Allemagne, n'étant pas suffisamment secourus de l'Empereur, plutôt que de voir leurs Etats exposés aux ravages des Suédois, abandonneroient le parti de Ferdinand, embrasseroient la neutralité, & se mettroient sous la protection du Roi de France. C'est ainsi que le Cardinal de Richelieu savoit trouver l'intérêt de l'Etat dans ce qu'il ne paroissoit faire que pour l'intérêt de la Religion.

Cette alliance de la France avec la Suede donna un nouvel éclat aux armes de Gustave. La nouvelle qui s'en répandit attira à son armée une infinité de soldats, qui ne doutoient plus

u'ils ne dussent être bien païés; &
Empereur, qui s'étoit flatté que le dé-
ut d'argent obligeroit bientôt les
uédois à repasser la Mer, jugea qu'il
loit essuïer une plus rude guerre
u'il ne s'étoit d'abord imaginé.

AN. 1631.

XXII. Suites des progrès du Roi de Suede.

Elle recommença avec beaucoup
e vivacité de part & d'autre dans la
omeranie & dans l'Electorat de
randebourg, qui en furent encore le
rincipal théâtre. Le Roi de Suede,
ant donné le soin du commande-
ent à Gustave Horn dans la Pome-
nie au-delà de l'Oder le long de la
er, & au Général Banier dans le
ewmarck, commandoit en personne
-deçà du fleuve dans l'Ukermark.
se rendit maître de plusieurs Pla-
s, & entr'autres de Dammin, de
alchin, & de Colberg qui capitula
rès un assez long siége. La prise de
ammin, qui étoit une Place impor-
nte, chagrina sur-tout l'Empe-
ur; & voïant que les Généraux, qui
ommandoient ses troupes dans ces
uartiers-là, n'étoient pas assez habiles
our tenir tête au Roi de Suede, il
onna ordre au Comte de Tilly de
y rendre. Ce Général, déja célebre

AN. 1631. par tant de victoires, & depuis long tems la terreur des Protestans, trouvoit enfin dans Gustave un ennemi digne de lui.

XXIII. Le Comte de Tilly marche contre les Suédois, & prend Niewbrandebourg.

Merc. Franç.

Il ramassa promptement tout ce qu'il y avoit de troupes Impériales dispersées dans les Provinces, & marcha contre les Suédois. Sa présence releva le courage des Impériaux & rétablit leurs affaires. Il fortifia en chemin la garnison de Francfort sur l'Oder & celle de Lansberg. De-là il alla mettre le siége devant Niewbrandebourg, &, la fortune favorisant son entreprise, il s'en rendit maître lorsqu'il s'y attendoit le moins; car dans le tems qu'il songeoit à se retirer, quelques soldats s'étant avancés vers le rempart furent suivis de toute l'armée, laquelle, attaquant avec furie les assiégés, emporta la Ville d'assaut. Près de deux mille Suédois y furent passés au fil de l'épée. Le Roi de Suede se préparoit déja à marcher au secours de la Place lorsqu'il apprit cet accident. Obligé de changer de dessein, il prit la résolution de couper les vivres aux Impériaux, & de les affamer s'ils avançoient plus

An. 1631.

vant. Il eſſaïa même de leur en faire
aître l'envie en ſe retirant avec tou-
es ſes troupes au-delà de l'Oder ;
nais le Comte de Tilly apperçut le
iége, & après avoir ruiné les forti-
cations de Niewbrandebourg, il re-
int ſur ſes pas. Il deſiroit ſur-tout
'engager le Roi de Suede à une ba-
aille, & voïant que ce Prince pa-
oiſſoit réſolu de l'éviter, il marcha
ontre Magdebourg dans l'eſpérance
ue Guſtave aimeroit mieux haſarder
n combat, que de laiſſer prendre une
lace de cette importance.

XXIV. Guſtave prend Francfort ſur l'Oder & Landſberg.

Pufendorf. l. 3.
Merc. Franç.
Lotychius l. XXXVI, c. 4.

Dès que le Roi de Suede eut appris
ue le Comte de Tilly ſe retiroit, il
emonta de ſon côté l'Oder avec tou-
es ſes troupes, & vint ſe préſenter
evant Francfort. Quoique cette Pla-
e eût pour garniſon une armée preſ-
u'entiere, il en entreprit le ſiége. Les
ſſiégés firent une ſortie vigoureuſe
ui ne leur réuſſit pas. Ils ne laiſ-
erent pas d'inſulter l'armée Suédoiſe
ar de piquantes railleries, & la co-
ere fit dans cette occaſion ce que le
ourage ſeul n'auroit peut-être jamais
ſé entreprendre. Car les Suédois, irri-
és & animés par l'exemple de quel-

ques braves donnerent brusquemen à la Place un si furieux assaut, qu'ils l'emporterent. La Ville fut en un moment remplie de confusion, de carnage & de sang. Les Impériaux, fuïant en foule vers le pont de l'Oder, y causerent un si grand embarras de chevaux & de chariots qui se précipitoient les uns sur les autres dans le fleuve, qu'une partie de la garnison s'y noïa, tandis que l'autre demeuroit exposée à la fureur des vainqueurs. Comme la prise de cette Place ouvroit à Gustave l'entrée de la Silésie, le Comte de Tilly pour éloigner les Suédois de cette Province, se hâta de mettre le siége devant Magdebourg. Cependant le Roi de Suede, profitant de la fortune de ses armes & de l'ardeur de ses troupes, marcha vers Landsberg avec l'élite de son armée. Il n'eut que la peine de sommer la Ville de se rendre. La mort du Commandant, tué dans la premiere sortie, avoit entierement découragé la garnison. Ainsi quoiqu'elle fût plus nombreuse que l'armée des assiégeans, elle rendit la Ville par une capitulation honteuse, tout honorables qu'en furent les conditions.

An. 1631.

Après de si heureuses expéditions ustave souhaitoit d'aller au secours e Magdebourg que le Comte de 'illy pressoit extrêmement. Mais d'un ôté la conduite de l'Electeur de Sa-e, & de l'autre celle de l'Electeur e Brandebourg lui faisoient peine. e premier, encore incertain du succès e cette nouvelle guerre, n'osoit se éclarer ouvertement, & paroissoit ésolu de ne prendre les armes que orsque les Impériaux l'y forceroient n l'attaquant lui-même. Le second uivoit une politique à peu-près semblable; de sorte que Gustave ne pou-oit s'approcher de Magdebourg sans aisser derriere lui plusieurs Places suspectes qui pouvoient tout-à-coup de-enir ennemies & lui fermer le re-our. Le Roi de Suede, ne pouvant se ésoudre à demeurer plus long-tems ans l'incertitude de ce qu'il avoit à spérer ou à craindre, fit demander l'Electeur de Brandebourg qu'il re-ût garnison Suédoise dans Spandow c Custrin, deux postes importans sur 'Oder & le Havel. L'Electeur refusa l'abord d'y consentir. Gustave me-naça d'abandonner la cause commu-

AN. 1631.

XXV.
L'Electeur de Brandebourg reçoit les Suédois dans ses Places.

ne & de s'accommoder avec l'Empe-
AN. 1631. reur. Enfin dans une conférence qu'il
eut avec ce Prince il acheva de le per-
suader.

XXVI.
Le Comte de Tilly emporte d'assaut la Ville de Magdebourg.

Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.

Pufendorf. l. 3.

Lotychius. l. XXXVII.

Mais pendant cette négociation le
Comte de Tilly pressa tellement le sié-
ge de Magdebourg, qu'il réduisit cette
Ville à l'extrêmité. Déja, après avoir
inutilement offert des conditions avan-
tageuses à l'Administrateur & aux Ha-
bitans, il avoit forcé tous les dehors
de la Place. Les habitans avoient eux-
mêmes brûlé leurs Fauxbourgs n'é-
tant pas en état de les défendre. Ils
faisoient quelques sorties vigoureuses,
mais sans succès. Le canon battoit le
corps de la Place avec furie : l'enne-
mi étoit logé au pié de la muraille,
& la garnison étoit excédée de veil-
les & de travaux. Dans cette extrê-
mité Falkemberg qui commandoit
dans la Ville demanda une suspension
de quelques jours pour avertir les
Electeurs de Saxe & de Brandebourg
du danger de la Place. Le Comte de
Tilly la refusa, & le somma de nou-
veau de se rendre pour ne pas expo-
ser une si grande Ville à une ruine
totale. Falkenberg différant de répon-

ée à la fommation, l'affaut fut don-
r à la Ville à fept heures du matin, AN. 1631.
lrfque les habitans & la plûpart des
ldats, après avoir paffé toute la nuit
ous les armes, s'étoient retirés pour
rendre du repos. Le Comte de Pap-
enheim parut le premier fur le haut
u rempart, & fut bientôt fuivi de
oute l'armée Impériale. Falkenberg
ut tué lorfqu'il commençoit déja à
epouffer les affaillans. Sa mort fit
erdre cœur à tout ce qui faifoit enco-
e quelque réfiftance. Auffitôt les Im-
ériaux fe répandirent en foule dans
outes les rues, & firent voir dans la
rife de cette malheureufe Ville tout
e que la fureur & la brutalité ont ja-
nais exécuté de plus affreux. Trente
nille habitans de tout fexe & de tout
ge y perdirent la vie par divers gen-
es de mort. L'eau fit périr ceux qui
chappoient aux flammes : le feu con-
uma ceux que le fer épargnoit, &
es flammes pouffées par un vent fu-
ieux dévorerent en peu d'heures une
es plus belles Villes d'Allemagne;
ruftant ainfi l'avarice des vainqueurs,
qui elles ne laifferent que des cen-
lres & de pitoïables débris.

AN. 1631.

Le ſort funeſte de Magdebou
conſterna toute l'Allemagne. Les C
tholiques mêmes en furent émus
pitié, & les Proteſtans en conçure
une haine implacable contre le Com
de Tilly, quoique ce Comte ſe juſ
tifiât ſur l'opiniâtreté des Habitan
leſquels, animés par leurs Miniſtre
avoient mieux aimé périr miſérabl
ment, que d'accepter les conditio
honnêtes qu'il leur avoit ſouvent o
fertes. Quelques uns même préte
dent qu'il n'eut jamais de véritab
deſſein de donner un aſſaut à la Ville
& que ce fut à ſon inſçu que le Com
de Pappenheim monta ſur la muraill
Quoi qu'il en ſoit, le Roi de Suede
craignant de ſon côté qu'on ne lui f
un crime d'avoir laiſſé perdre u
Ville ſi importante, crut auſſi devo
ſe juſtifier, & en rejetta la faute ſ
les Electeurs de Saxe & de Brand
bourg. Il eſt vrai que ſi la perte d
cette Ville fit quelque tort à la répu
tation d'humanité que le Comte d
Tilly avoit eue juſqu'alors, elle de
voit être encore plus préjudiciable au
affaires du Roi de Suede, en arrêta
le progrès de ſes armes en Allema

ne; mais ce Prince trouvoit, dans on bonheur & dans son habileté, es ressources contre tous les évenenens.

AN. 1631.

Après s'être assuré de nouveau de a fidélité de l'Electeur de Brandeourg, il se campa au confluent du Havel & de l'Elbe pour attendre ce que le Comte de Tilly entreprendroit près la prise de Magdebourg, & où boutiroient enfin les défiances muuelles qui éclatoient entre les Impéiaux & l'Electeur de Saxe. L'Empeeur avoit sur-tout à cœur de réduire es Princes & les Villes qui étoient ntrés avec l'Electeur dans la Conféération de Leipsick. Déja Memminen, Ulm, toutes les Villes de Suae, le Cercle de Franconie & le jeune Duc de Wirtemberg s'étoient soumis; nais cette soumission forcée ne rasuroit pas ce Prince, tandis que l'Eecteur de Brandebourg, & sur-tout Electeur de Saxe & le Lantgrave de Hesse-Cassel, qui étoient les princiaux Chefs de la Confédération, enretiendroient l'animosité du parti.

Lotychius. l. XXXV. c. 1. & seq.

Le Comte de Tilly eut donc ordre e porter la guerre dans les Etats de

XXVII. Le Comte de Tilly mar-

AN. 1631.

che contre le Lantgrave de Hesse, & revient contre Gustave.

Merc. François.

ces Princes s'ils refusoient de se so
mettre en renonçant à leur Confé
ration. Il sortit de Magdebourg, &
mit en marche pour entrer dans
Thuringe. Il commit de grandes hos
lités sur les terres des Ducs de Sax
& entr'autres dans le Comté
Schwartsbourg & aux environs
Veimar. Il se rendit ensuite à Mu
hausen, d'où il envoïa sommer le La
grave de Hesse de se soumettre
l'Empereur ; & sur le refus du La
grave, il se préparoit déja à l'attaqu
lorsqu'il reçut avis du Comte de Pa
penheim que Gustave s'étoit ve
camper, comme j'ai déja dit, à W
ben, en-deça de l'Elbe, après av
pris plusieurs Places, & entr'aut
Tangermund & Havelberg. Le Con
de Tilly changea aussitôt de dessei
& revint sur ses pas pour obliger
Suédois à donner bataille, ou à se
tirer au-delà du fleuve. Gustave l'
tendit de pié ferme, & lorsqu'il
que l'armée Impériale étoit arrivé
Volmersted assez peu éloignée de s
camp, il sortit lui-même avec u
bonne partie de sa cavalerie & de
dragons dans l'espérance de donn

ıelque échec aux Impériaux par une ;taque brusque & inopinée. En effet tomba pendant la nuit sur trois ré-.mens qui s'étoient logés dans les 'illages voisins, & les tailla en pieces. e Comte de Tilly emploïa à son tour ıe autre ruse. Il marcha avec toute ɔn armée vers le camp des Suédois, ɔrès avoir fait prendre les devants à ıelques soldats déguisés, qui de-ɔient, au moment qu'il paroîtroit, ıclouer le canon des ennemis, & ettre le feu à la Ville de Werben, ;pérant que le tumulte que ces deux :cidens causeroient dans le camp ıédois, lui donneroit la facilité de forcer. Mais le Roi de Suede, aïant é averti de cette ruse, en profita ɔntre l'ennemi même; car lorsque le omte de Tilly parut à la vue de son ımp, il défendit de tirer le canon, fit allumer un grand feu à Werben. e Comte ne douta point que son :ojet n'eût réussi, & s'approcha avec ɔnfiance, du camp des Suédois. Aussi-ɔt il fut salué d'une grande déchar-e d'artillerie qui lui tua beaucoup de ıonde, & qui l'obligea de s'éloigner. es jours suivans se passerent en es-

An. 1631.

carmouches, sans que les Impériau[x] pussent attirer les Suédois à une b[a]taille, & sans qu'ils osassent entr[e]prendre de forcer leurs retranch[e]mens; ce qui obligea le Comte [de] Tilly de se retirer pour avoir des v[i]vres & des fourages dont il comme[n]çoit à manquer.

AN. 1631.

XXVIII.
Les Ducs de Mekelbourg se remettent en possession de leurs Etats.

Cependant les Ducs de Meke[l]bourg avoient profité de l'éloign[e]ment des Impériaux pour reconquér[ir] leurs Etats; aidés d'un secours [de] troupes que le Roi de Suede leur avo[it] envoïé, ils s'étoient rendus maîtr[es] de toutes les Places de leur Duch[é] & entr'autres de Swerin, lieu de le[ur] ancienne résidence, ce qui augmen[ta] beaucoup le chagrin de Valstein, q[ui] sa disgrace mettoit hors d'état de [se] maintenir dans la possession de [ce] Duché. Les Ducs de Mekelbourg f[i]rent leur entrée solemnelle dans Gu[s]trow, & Gustave augmenta les r[é]jouissances publiques par sa présence s'étant dérobé de son camp pour all[er] lui-même goûter le plaisir d'un triom[]phe dont il avoit toute la gloire. C[es] Princes lui furent toujours inviol[a]blement attachés, & le Lantgrave [de]

Hsse, se voiant menacé par les Impé- | **An. 1631.**
riux, vint aussi bientôt dans son
camp de Werben augmenter le nom-
b de ses Alliés par un traité de Li-
g offensive & défensive. L'Empe-
rr en conçut un extrême dépit, &
l Comte Fugger eut ordre d'entrer
dns la Hesse avec un corps de troupes.

XXIX. Le Comte de Tilly fait la guerre à l'Electeur de Saxe.

Mais comme le Comte de Tilly
rgardoit comme le point capital de
ruire l'Electeur de Saxe, se flattant
qe si ce Prince étoit une fois domp-
t, le Roi de Suede ne seroit pas
lg tems en état de se soutenir en
Aemagne, il résolut, contre l'avis du
Dc de Baviere, de faire la guerre
dns toutes les formes à l'Electeur,
s refusoit encore de renoncer à la
Cnfédération de Leipsick. En effet
l lecteur n'aïant répondu à ses som-
mtions que par un refus, le Comte,
aès avoir joint à son armée un corps
d quinze mille hommes nouvelle-
ment arrivé d'Italie, s'empara de Hall,
d Mersbourg, & se rendit ensuite
mître de Leipsick, faisant par-tout
epier aux peuples la révolte de leur
Pince par la désolation des campa-
gnes,

An. 1631.

XXX.
L'Electeur de Saxe traite avec Gustave.

Pufendorf. *l.* 3.

Cette démarche obligea enfin l'E lecteur de recourir au Roi de Suede & on prétend que le Comte de Tilly ou plutôt la Cour de Vienne fit e cela une faute considérable. Car étoit aisé au Comte, ou d'amuser l'E lecteur par de vaines négociations ou du moins d'empêcher sa jonctio avec les Suédois, en se mettant er tre les deux armées, & d'affoibl ainsi peu à peu leurs forces; au lie qu'en attaquant l'Electeur, il l'oblige malgré lui-même de se jetter entr les bras du Roi de Suede, & aug menta ainsi le nombre de ses enn mis, en même tems que les Suédo gagnoient un Allié dont la puissan & l'autorité donna un grand relief leur parti. Peut être que le Comte d Tilly, enflé de ses victoires passées comme il n'est que trop ordinair dans une longue suite de prospérités se flatta de terminer plutôt la guerr en abbattant d'un seul coup le Roi d Suede & son nouvel Allié; mais quan ces deux Princes eurent joint ensem ble toutes leurs forces en conséquen ce d'un traité de Ligue, il eut bien tôt lieu de crainde les suites de

rɔlution. Ce fut-là, pour ainſi dire,
leerme fatal des proſpérités de Ferd:and II, de la gloire du Comte de
Tly, & de cette énorme puiſſance de
laMaiſon d'Autriche, ſous laquelle
tct avoit plié juſqu'alors. Ce fut au
cotraire pour Guſtave l'époque glorieuſe de ces ſuccès éclatans qui étonnent toute l'Europe. Juſqu'à ce momnt il s'étoit preſque toujours tenu
ſu la défenſive, n'agiſſant qu'avec
u: extrême circonſpection, & modant les ſaillies de ſon courage par
leconſeils de la prudence; mais dès
qil ſe vit ſecondé par de puiſſans
Aiés, tels qu'étoient l'Electeur de
Se, celui de Brandebourg, le Duc de
Pneranie, les Ducs de Mekelbourg
&e Lantgrave de Heſſe, il commençà agir avec cette liberté & cette
hreuſe hardieſſe qui fait le caractere des Héros. Dès-lors il ſuivit tous
lemouvemens de ſon courage; nulle
enteepriſe ne lui parut difficile: il recherha la bataille avec autant d'ard:r qu'il avoit eu ſoin de l'éviter,
impatient d'éprouver ſa valeur & ſon
habileté contre un Général auſſi célebre que le Comte de Tilly.

AN. 1631.

XXXI.
Le Roi de Suéde marche contre le Comte de Tilly.

Ibid.

Cependant, pour ne pas se rend
seul responsable de l'évenement,
en fit la proposition aux Electeurs
Saxe & de Brandeboug; & dissim
lant ses véritables sentimens, il di
suada la bataille, ne croiant pas, d
soit-il, qu'il fût de la prudence d'a
taquer un ennemi campé si avant
geusement sous les murailles de Lei
sick, & désespérant de l'attirer
pleine campagne pour lui faire pe
dre son avantage. Mais l'Electeur
Saxe, dont l'humeur impatiente
lassoit aisément des longueurs & d
fatigues de la guerre, ne manqua pa
comme Gustave l'avoit prévû, d'a
puïer le sentiment contraire, &
vanta qu'il iroit plutôt avec ses se
les troupes attaquer les Impériaux
pour sauver ses Etats que deux armé
désoloient en même tems. Le R
de Suede n'eut pas de peine à se re
dre à son avis: & profitant de l'in
patience de l'Electeur, il proposa
marcher sur-le-champ contre l'enn
mi pour ne pas donner le tems
Altringer & à Tieffenbach de joind
le Comte de Tilly avec le corps d'
mée qu'ils commandoient. En ef

l'arm

armée Protestante se mit aussitôt en marche vers Leipsick.

AN. 1631.

Le Comte de Tilly, en aïant été averti, délibéra de son côté s'il iroit au-devant de l'ennemi, où s'il l'attendroit dans son poste. Il panchoit beaucoup pour ce dernier parti; déja il avoit fait faire des retranchemens, & disposé des batteries pour défendre les approches de son camp, lorsque le Comte de Pappenheim & les autres Officiers généraux, pleins de confiance en eux-mêmes, & croïant n'avoir encore affaire qu'aux troupes mal aguerries des Protestans qu'ils avoient si souvent battues, l'entraînerent malgré lui dans le sentiment contraire. Il sortit donc de grand matin de son camp, & s'avança jusqu'à un mille de Leipsick, dans une grande plaine devenue célebre depuis ce jour-là par la sanglante bataille qui s'y donna entre les deux plus grands Capitaines de l'Europe.

XXXII. Bataille de Leipsick.

Comme le Comte de Tilly arriva le premier sur-le-champ de bataille, il eut le loisir de s'emparer des postes les plus avantageux. Il choisit pour ranger ses troupes un endroit de la

AN. 1631.

Merc. Fr.
Lotychius, l. XL. c. 5.
Pufendorf, l. 3.
Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.
Loccenius, hist. Suecic. l. 8.

plaine où le terrein étoit un peu plu
élevé. Il eut soin sur-tout de bien pla
cer son artillerie, & après avoir donn
le commandement de l'aîle droite a
Comte de Furstemberg, & celui d
l'aîle gauche au Comte de Pappen
heim, il se réserva le corps de ba
taille. Il sut se menager jusqu'à l'a
vantage du vent, du soleil & de
poussiere; mais on dit que voïant a
river les troupes Suedoises en bo
ordre, & envisageant dans ce mome
le danger où il alloit exposer l'Emp
re & sa propre gloire, il pâlit, & t
moigna de l'inquiétude; ce qui da
les grands Généraux est un présa
presque infaillible de leur défait
soit qu'ils ne s'étonnent que lorsqu'
voient qu'elle est inévitable, soit q
leur trouble ne leur permette pas
l'éviter. Gustave au contraire march
à la tête de son armée avec cette co
fiance qui promet la victoire, & q
la donne quelquefois. Il fut obl
pour ranger ses troupes en bataille
les faire défiler par un ruisseau; c
toit une occasion favorable pour l
taquer; mais le Comte de Tilly ai
mieux conserver l'avantage de

AN. 1631.

oste. Le Roi de Suede prit le com-
nandement de l'aîle droite avec Ba-
ier : il donna à Gustave Horn le com-
nandement du corps de bataille, &
Electeur de Saxe se mit à la tête de
aîle gauche composée de ses trou-
es. Les deux armées étoient assez
gales pour le nombre. On comptoit
ans l'une & dans l'autre près de qua-
inte mille hommes de troupes aguer-
es, excepté celles de l'Electeur de
axe qui étoient nouvellement levées,
: dont une partie n'avoit encore ja-
nais vû le feu.

Dès que l'armée Suedoise parut à
ortée, les Impériaux commencerent
attaque par la décharge de leur ar-
llerie, à laquelle celle des Suedois
pondit avec plus de succès. Il étoit
éja deux heures après midi lorsqu'on
n vint aux mains. Le Roi de Suede,
oulant ôter au Comte de Tilly l'a-
ntage du vent qui souffloit à dos
x Impériaux, & qui portoit sur les
uédois la poussiere & la fumée, fit
ire à son armée un mouvement vers
gauche pour partager le vent avec
s ennemis. Le Comte de Tilly fut
bligé pour s'y opposer de s'étendre

An. 1631.

vers sa droite; mais dans ce mouve-
ment son aîle gauche se trouva tel-
lement dégarnie, & si éloignée, d
corps de bataille, que le Roi de Sue
de la mit en désordre & ensuite l
dissipa, excepté le régiment d'infan
terie de Holsace qui soutint plusieur
charges furieuses sans se laisser en
foncer; ce régiment repoussa mêm
plusieurs fois la cavalerie Suedoise
& aima mieux se faire tailler en pi
ces que de reculer d'un seul pas. Per
dant que cela se passoit à l'aîle gau
che Impériale, le Comte de Tilly éto
descendu dans la plaine avec son cor
de bataille composé d'infanterie,
soutenu aux deux aîles par quelqu
régimens de cavalerie. Il devoit n
turellement tomber sur le corps
bataille des ennemis qui étoit, com
me j'ai dit, composé de troupes Su
doises, & commandé par Gusta
Horn; mais soit qu'il se vit trop i
commodé par le canon des Suedoi
soit qu'il esperât avoir meilleur m
ché de l'Electeur de Saxe, il fit fa
à ses troupes un mouvement par
quel laissant les Suedois à sa gauch
il alla fondre sur les Saxons

oient à sa droite. Ces troupes, peu
guerries, ne firent point de résistance;
ces furent défaites & mises en fuite
resqu'aussitôt qu'attaquées, & ne
onnerent pas même le tems à leur
corps de bataille de les venir secou-
r en prenant les Impériaux en flanc.
Electeur de Saxe lui-même, croïant
déja tout désesperé, s'enfuit à toute
bride, & ne se crut en sûreté, que
lorsqu'il fut dans les portes d'Eulen-
burg. Si après un si grand avantage
les Impériaux s'étoient retournés con-
tre les Suedois, il y a lieu de douter
pour quel parti la victoire se seroit
déclarée; mais une partie de la cava-
lerie Impériale se débanda dans la
poursuite des fuïards, l'autre se laissa
emporter à l'avidité du butin. Gusta-
ve, averti de ce qui se passoit, & qui
avoit alors achevé de défaire tout ce
qui s'étoit présenté devant lui, ac-
courut aussitôt, &, joignant ses trou-
pes victorieuses au corps de bataille
qui n'avoit pas encore combattu,
chargea les Impériaux avec tant de
furie, qu'il changea leur victoire en
une affreuse défaite. Le désordre de la
cavalerie Impériale l'avoit mise hors

AN. 1631.

d'état de soutenir le choc des Suedois; elle prit la fuite à son tour; mais l'infanterie se battit avec une extrême résolution, & après avoir soutenu plusieurs charges terribles, & faire périr les plus braves Officiers du Roi de Suede, elle ne ceda qu'au canon qu'on fut obligé d'amener pour l'enfoncer après cinq heures de combat. La Cavalerie Suedoise poursuivit les fuïards jusqu'à la nuit. Le Comte de Tilly, déja blessé, fut arrêté dans sa fuite par un Officier ennemi, & refusant de se rendre prisonnier, il avoit encore reçu sur la tête & sur le dos plusieurs coups de la crosse d'un pistolet, lorsque le Duc de Lawembourg vint le dégager en tuant l'Officier qui étoit sur le point de l'assommer. Les Impériaux perdirent dans cette action huit mille hommes tués sur le champ de bataille & dans la fuite, un grand nombre de prisonniers, avec toute leur artillerie. Les vainqueurs firent aussi une assez grande perte; car l'Electeur de Saxe perdit trois mille hommes, & les Suedois deux mille, avec plusieurs Officiers de marque.

XXXIII. Suite de la victoire des Suedois.

Cette nouvelle inespérée changea
transports de joie le désespoir de
Electeur de Saxe. Elle inspira aux
otestans d'Allemagne une fierté &
ne audace dont le parti Catholique
ssentit de funestes effets; & au lieu
ue les succès avoient été jusqu'alors
sez égaux de part & d'autre, cette
taille donna à Gustave une supério-
té qui fit tout craindre pour l'Empi-
. Ce ne fut plus qu'un enchaîne-
ent de victoires, & une suite con-
nuelle de triomphes. La terreur des
mes Suedoises se répandit jusqu'aux
trêmités de l'Allemagne & dans les
ats voisins. Au seul nom de Gusta-
, les plus fortes Places ouvroient
urs portes, plusieurs n'attendoient
s même la premiere sommation, &
sembloit que pour conquérir toute
Allemagne il ne falloit aux Suedois
e le tems de la parcourir.

XXXIV. Marche du Roi de Suede jusqu'au Rhin.

Le premier fruit de la victoire de
ipsick fut la prise de cette Ville &
s autres Places que les Impériaux
oient enlevées à l'Electeur de Saxe.
s Princes d'Anhalt traiterent en-
ite avec Gustave, & augmenterent
nombre de ses Alliés. Après quoi

AN. 1631.

ce Prince, se voïant en état de pénétrer plus avant en Allemagne, chargea l'Electeur de Saxe de porter la guerre dans la Silésie & dans la Boheme, tandis que le Comte de Tilly étoit occupé près du Veser à refaire une nouvelle armée, secondé du Duc Charles de Lorraine. Pour lui il entra d'abord dans la Franconie, & ensuite dans le Palatinat, & il parcourut ces deux Provinces comme un torrent, enlevant & forçant tout ce qui osa s'opposer à son passage depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, c'est-à-dire, dans l'espace de près de cent lieues, dans un Païs tout rempli de Villes fortifiées. Il seroit inutile de faire ici le dénombrement des Places dont il se rendit maître dans cette marche triomphante. Les Impériaux & les Espagnols lui abandonnerent presque toutes les Villes qu'ils occupoient; & on pouvoit dire de lui qu'il sembloit moins marcher en ennemi qu'en Souverain qui va se faire reconnoître par ses Sujets, & recevoir leurs hommages. Il poussa ses conquêtes jusques dans l'Alsace en deçà du Rhin, qu'il passa à la vûe d'un corps de troupes Espagnoles, &

ır le bord duquel il fit élever une yramide pour apprendre à la postéri-é qu'il avoit porté jusques-là ses ar-nes victorieuses.

Pufendorf, l. 3. Mercure François.

L'Electeur Palatin ne douta plus ue le jour de son rétablissement ne ıt enfin arrivé. Il alla trouver Gusta-e dans le Palatinat, espérant qu'il le emettroit en possession de son ancien omaine, comme il avoit rétabli les Ducs de Mekelbourg, & plusieurs eigneurs particuliers. Mais le Roi de uede, soit qu'il ne fût pas assez sûr e la reconnoissance de l'Electeur, oit qu'il ne le crût pas encore assez n état de se maintenir contre ses en-emis, ne jugea point à propos de lui ccorder ce qu'il demandoit. Frideric e contenta de bonnes esperances u'on lui donna, & pour mieux faire ı cour à son protecteur, il se mit à ı suite.

XXXV. Progrès des Suedois dans les autres parties de l'Allemagne.

Tandis que Gustave faisoit ainsi embler les deux bords du Rhin, anier & d'autres Généraux Suedois, oumettoient tous les environs de Elbe & les côtes de la Mer Baltique. 'Electeur de Saxe à l'autre extrêmité e l'Empire conquit la Lusace, &

AN. 1631.

pénétrant jusques dans le sein de la Boheme, il enleva Prague à Ferdinand. Il étoit en état de pousser ses conquêtes encore plus loin, si ses troupes abusant de leurs victoires & du riche butin dont elles étoient chargées, ne se fussent abandonnées aux plus honteux excès. Peut-être aussi l'Electeur ne croïoit-il pas qu'il fût de la bonne politique de donner trop de supériorité aux Suedois, dans la crainte d'en être ensuite lui-même opprimé. Enfin la révolution devint générale : les Ducs de Lunebourg & de Brunswick, l'Archevêque de Bremen, les Etats de la basse-Saxe, plusieurs Villes Impériales, les Comtés de Weteravie & de Westerwald, se déclarerent pour Gustave, avec tous les Etats qui étoient de la Confédération de Leipsick.

L'Empereur, ainsi abandonné de tous les Etats de l'Empire, & humilié par tant de disgraces auxquelles il étoit si peu accoutumé, se voïoit à la veille d'être assiégé dans sa Capitale & chassé de ses Etats, lui, qui l'année précédente disposoit de l'Allemagne en maître absolu. Il fut d'autant plus sen-

sible à ce changement de fortune, qu'il s'y étoit moins attendu, quoiqu'il se le fût attiré à lui-même par cette affectation d'autorité absolue avec laquelle il traitoit un peuple jaloux de ses libertés & de ses droits. En effet, Gustave n'auroit fait en Allemagne que de médiocres progrès, si les Allemands eux-mêmes ne lui eussent fraïé tous les chemins; & jamais les Allemands, naturellement passionnés pour la gloire de leur nation & ennemis des étrangers, n'eussent introduit les Suedois dans l'Empire, si la hauteur avec laquelle on les traitoit ne leur eût fait oublier ce qu'ils devoient à leur patrie.

AN. 1632.

XXXVI. L'Empereur rend à Valstein le commandement des armées.

Ferdinand dans une si triste révolution jetta inutilement les yeux sur tous les Etats de l'Europe pour implorer du secours. Il ne fut pas plus heureux dans les avances qu'il fit faire à l'Electeur de Saxe pour un accommodement. La seule chose qui lui réussit fut d'engager Valstein à reprendre le commandement des armées. Ce Général étoit désormais le seul, qu'il pût opposer à Gustave, parceque le Comte de Tilly alloit être occupé à

Lotychius. l. LXVI. c. 1.

Pufendorf l. 3.

AN. 1632.

défendre la Baviere que les Suedois menaçoient. Il s'étoit retiré à Znaim dans la Moravie, où il se consoloit de sa disgrace par la vûe des malheurs de l'Allemagne. L'Empereur lui envoïa des Députés qui le conjurerent de sa part de quitter sa retraite dans le danger pressant dont l'Empire étoit menacé, & de reprendre le commandement des troupes, en sacrifiant ses ressentimens au salut de sa patrie. On le laissa maître de toutes les conditions : on lui fit les offres & les promesses les plus flatteuses. Toute la fierté de Valstein se réveilla dans une conjoncture si glorieuse pour lui ; & voulant peut-être jouir plus long-tems du plaisir de se voir recherché par les auteurs mêmes de sa disgrace, il ne répondit d'abord qu'avec aigreur & un torrent de plaintes ameres. Ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'il donna enfin son consentement, acceptant les avances que l'Empereur lui faisoit comme une réparation publique de l'affront qu'il en avoit reçu. Il prescrivit lui même à Ferdinand les conditions les plus odieuses. Mais en reprenant le titre de Général, il ne per-

ct rien de sa haine contre son Souvrain, & après avoir vengé sa patrie, iétoit bien résolu de se venger luimême. Le premier dessein qu'il forn fut de chasser les Saxons de la Iheme; & il leva pour cet effet en ;ez peu de tems une grande armée aec laquelle il se disposa à entrer cns ce Roïaume.

AN. 1632.

Cependant la rapidité des conquêt: des Suedois étonnoit leurs Alliés atant qu'elle consternoit leurs ennens. Les Provinces-Unies & les Etats Iotestans d'Allemagne y trouvoient lur sûreté & leur avantage; mais la Fance avoit d'autres intérêts à mereger, & il est nécessaire de les dévelpper ici.

XXXVII. La France veut détacher les Princes Catholiques d'Allemagne du parti de la Maison d'Autriche, en leur offrant la neutralité.

J'ai déja fait remarquer que la Fance, en traitant avec le Roi de Sued, avoit menagé un article par lequel c Prince s'obligeoit à accorder la nitralité aux Princes de la Ligue Ctholique qui s'offriroient à l'observ: aussi de leur côté. Le Cardinal de Ichelieu s'étoit flatté que plusieurs Inces Catholiques accepteroient en eet le parti de la neutralité en se nttant sous la protection de la Fran-

AN. 1632.

Histoire du ministere du Cardinal de Richelieu.

Merc. Franç.

ce, pour éloigner de leurs Etats le armes de Suede. La France auroit re tiré de l'exécution de ce projet u double avantage, l'un de mettre couvert la Religion Catholique e Allemagne, l'autre d'affoiblir le par de la Maison d'Autriche, en détachan plusieurs Princes de ses intérêts. Pa là tout le poids de la guerre sero tombé sur les Païs héréditaires de Maison d'Autriche, & la plûpart d Etats Catholiques n'auroient eu rie à craindre des armes des Protestan Aussi le Cardinal de Richelieu n'omi il rien pour faire réussir ce proje A peine eut-il traité avec Gustave qu'il négocia avec les Electeurs Maïence, de Cologne, de Treves de Baviere, & avec le Duc de Ne bourg. Il leur fit valoir le zele du R pour leurs intérêts & pour ceux de Religion : il leur offrit la neutrali avec la protection de la France, s' vouloient abandonner le parti de Fe dinand. Mais soit attachement po l'Empereur, soit éloignement pour France, tous ces Princes refuserent l offres du Roi, & aimerent mie courir tous les risques de la guerr

AN. 1632.

ce d'abandonner le parti de la Mai-
ſn d'Autriche. Le Duc de Baviere,
ci étoit le plus adroit politique de
ſn tems, ne rompit cependant pas
l négociation, & ſuivit un autre plan
ps conforme à ſes vûes particulie-
rs. Il refuſa conſtamment de ſe dé-
crer neutre ; il avoit des liaiſons
tp étroites avec Ferdinand pour
fre une démarche ſi contraire aux
iérêts de la Maiſon d'Autriche ;
mis voulant ſe menager une reſſour-
c dans la néceſſité, & intéreſſer la
Fnce dans ſa défenſe, il fit avec
ee un traité ſecret de ligue défenſi-
v pour huit ans, par lequel le Roi
d France s'obligeoit de l'aſſiſter de
tupes & d'argent s'il étoit attaqué,
& de maintenir dans ſa perſonne la
dgnité Electorale. Le Cardinal eſpé-
rt que ce traité ſeroit un achemine-
mnt à une alliance plus étroite ; car
i avoit toujours en vûe d'attacher ce
Ince à la Couronne de France, &
celques-uns ont prétendu que c'é-
tt le fameux Pere Joſeph qui lui
aoit donné cette idée.

XXXVIII. La négociation échoue,

Les eſpérances du Cardinal aug-
mnterent lorſqu'il apprit les progrès

AN. 1632.

excepté avec l'Electeur de Treves.

de Gustave jusqu'à la Baviere. Il flatta que la nécessité feroit faire Maximilien la démarche qu'il avc refusé de faire jusqu'alors. En eff ce Prince, allarmé de l'approche d Suédois parut vouloir conjurer la ter pête, & se prévaloir de cet artic du traité d'alliance entre la France la Suede dont j'ai parlé. Les Electeu de Maïence, de Cologne & de Tr ves avec le Duc de Neubourg se jc gnirent au Duc de Baviere, & to demanderent la neutralité. C'étoit songer bien tard, & lorsque l'enn mi étoit déja dans le sein de leu Etats. Néanmoins la France, qui étc d'ailleurs touchée de voir tous l Païs Catholiques en proie aux tro pes Protestantes, crut devoir appui leur demande, & sollicita pour eux neutralité. Gustave écouta leurs pr positions qu'il rejetta, & leur en d'autres qu'ils rejetterent à leur tou Il leur accorda des délais ; mais découvrit bientôt que cette négoci tion n'étoit qu'un artifice du Duc Baviere : on eut lieu de soupçonn qu'il n'avoit en vûe que de faire na tre quelque mésintelligence entre

lance & la Suede, & peu s'en fallut q'il ne réussit. On s'apperçut qu'en traitant avec la France, il ne songeoit q'à se faire rechercher & considérer de plus en plus par l'Empereur, & q'à gagner du tems pour se mettre plus en état ou de se défendre, s'il étoit attaqué, ou de secourir Ferdinand, si les Suédois tournoient ailleurs leurs armes. On sut même depuis que tandis que les Ambassadeurs François négocioient avec le plus de chaleur pour ses intérêts, il faisoit à Vienne un nouveau traité avec Ferdinand. Gustave, indigné d'une conduite si artificieuse, rompit la négociation; & la France n'esperant plus gagner les Princes d'Allemagne, les abandonna. Elle ne se mit pas même en peine d'observer avec Maximilien le traité de ligue défensive, parce-qu'elle prétendit qu'il y avoit contrevenu en faisant marcher les troupes de la ligue contre Gustave, Allié de la Couronne.

AN. 1632.

Le Cardinal de Richelieu ne laissa pas de continuer d'affecter beaucoup de zèle pour les intérêts de ces Princes, afin d'appaiser les murmures du peuple &

An. 1632.

du Clergé qui l'accusoient de conspire
avec le Roi de Suede pour extermine
la Religion Catholique en Allemagne
Il publia en même tems qu'il allo
faire marcher une armée contre le
Protestans, quoique ces troupes fus
sent en effet destinées contre la Rein
Mere & le Duc d'Orleans. Les Am
bassadeurs François firent aussi beau
coup de bruit en apparence. Comm
le Duc de Neubourg & les Electeu
de Maïence & de Cologne n'agis
soient pas avec plus de bonne foi qu
le Duc de Baviere, parcequ'ils sui
voient tous la même politique, ils n
furent pas plus écoutés. Les Suédo
furent bien aise de ne pas perdre pa
de semblables traités le fruit de leu
victoires. Il n'étoit pas non plus d
l'intérêt de la France qu'on épargnâ
des partisans si zelés de la Maiso
d'Autriche, & elle se crut dispensé
de s'intéresser pour eux, puisqu'i
négligeoient eux-mêmes les moien
qu'elle leur offroit de garantir leu
Etats d'une ruine prochaine. Le fe
Electeur de Treves traita de bonn
foi avec la France, & obtint la neu
tralité, en se mettant sous la protec

tin du Roi, à qui il promit de re-
mettre la forteresse d'Hermanstein & les autres Places de son Electorat. Ce traité eut de grandes suites, comme je raconterai bientôt.

An. 1632.

XXXIX. Gustave se prépare à conquerir la Baviere.

Pufendorf. l. 3.

Loccenius. l. 8.

Dès qu'on eut cessé de négocier, quoiqu'on fût alors au milieu de l'hyver, Gustave, à qui toutes les saisons étoient égales pour faire la guerre, reprit les armes, & se prépara à faire de nouvelles conquêtes. Le Duc de Baviere, par sa qualité de Chef de la Ligue Catholique, par les secours qu'il avoit donnés à Ferdinand, & ses étroites liaisons avec la Maison d'Autriche, étoit regardé de tous les Protestans comme le principal auteur de l'oppression où ils avoient été jusqu'alors. Aussi étoit-il l'objet de leur haine, & Gustave se fit un plaisir secret de les venger en portant la guerre dans les terres de ce Prince qui l'avoit portée dans toutes les Provinces de l'Allemagne, tandis que ses Etats avoient joui d'une profonde paix. Le Duc, prévoïant le danger où il alloit être exposé, délibéra s'il ordonneroit au Comte de Tilly de marcher vers l'Autriche & la Boheme pour attirer

An. 1632.

l'ennemi de ce côté-là, où s'il le rap-pelleroit dans la Baviere pour la dé-fendre. Le premier parti lui parut l plus dangereux, parceque si les Su-dois ne se déterminoient pas à suivr le Comte de Tilly, tous ses Etats de-meureroient sans défense ; ainsi il pr le parti de rappeller au plutôt le Com-te avec toutes ses troupes.

Ce Général avoit, depuis sa défaite formé une nouvelle armée avec la-quelle il avoit assez bien soutenu guerre contre les Lieutenans du Ro de Suede, mais non plus avec cet écl & cette supériorité qui lui avoien acquis autrefois tant de réputation L'âge & le chagrin sembloient avo éteint dans lui l'ardeur du courage la passion de vaincre. Dès qu'il eu reçu les ordres du Duc de Baviere, se mit en marche pour les exécuter & aussitôt les Suédois se mirent à suivre à grandes journées. Nurember leur ouvrit ses portes avec de grande démonstrations de zele & de joi De-là Gustave prit sa route par Neu-mark, de sorte que le Comte de Till ne doutant plus qu'il n'en voulût Ingolstadt pour avoir un passage s

AN. 1632.

Danube, se hâta de se rendre au-
rès de cette Ville dans la résolution
en défendre l'approche; mais le Roi
e Suede tournant tout-à-coup à droi-
alla se présenter devant Donawert.
a garnison Bavaroise ne fit presque
ucune résistance, & abandonna cette
ille que le Duc de Baviere tenoit
servie depuis tant d'années, & que
ustave remit alors en liberté. Les
ldats Suédois, courant sans obstacle
r les deux bords du Danube & jus-
u'à Ulm, pillerent la campagne &
irent à contribution tout le Païs.

XL. Le Roi de Suede force le passage du Lech.

Le Comte de Tilly, n'aïant plus
autre ressource pour s'opposer à l'en-
ée des Suedois dans la Baviere, que
défendre le passage du Lech, alla
camper sur le bord de ce fleuve &
retrancha. Gustave ne tarda plus
s'aller présenter à l'autre bord; &
terminé à s'ouvrir l'entrée de la Ba-
ere, il résolut de passer le fleuve à
vûe des Bavarois. Jamais ce Prince
avoit, ce semble, formé d'entreprise
us difficile, ni qui parût devoir cou-
r plus de sang à ses troupes. Le fleu-
étoit large & profond, & défendu
ar une armée retranchée sur l'autre

Lotychius. l. 27. c. 2.

Mercure François,

Pufendorf. l. 4.

An. 1632. Heiss. l. III. Loccenius. l. 8.

bord, & commandé par un hab[illegible] Général qui avoit encore disposé long du fleuve de gros corps de g[illegible] de jusqu'à Ausbourg. Néanmoins G[illegible] tave aïant consideré l'assiete du lie[illegible] observa que le terrein étoit beauc[illegible] plus élevé de son côté que de l'aut[illegible] & que le fleuve formant en cet [illegible] droit une espece d'arc, lui donnoit [illegible] moïen de battre de tous côtés les [illegible] tranchemens des ennemis. Il fit d[illegible] élever trois terrasses sur lesquelles [illegible] fit placer jusqu'à soixante-douze pie[illegible] de canon de toute grandeur. La b[illegible] terie du milieu étoit pointée contr[illegible] tête du camp des Bavarois, & les d[illegible] autres en battoient les flancs. Dès [illegible] cet ouvrage eut été achevé, pend[illegible] que ses batteries faisoient un feu [illegible] rible & continuel, il fit construire [illegible] pont sur le fleuve, & pour en déro[illegible] la connoissance aux ennemis, il [illegible] couvrir ses travailleurs d'une épa[illegible] fumée. Quelque diligence qu'il fît [illegible] travail ne fut achevé qu'au bout [illegible] trois jours. Il fit aussitôt fortifier [illegible] tête du pont par quelques ouvrag[illegible] que les Bavarois, qui s'en apperçur[illegible] trop tard, attaquerent trois fois i[illegible]

lement, toujours obligés de reculer our éviter les décharges furieuses de artillerie & de la mousqueterie des uedois. Pendant ce tems-là la cavarie Suedoise, aïant trouvé un gué, voit déja passé à l'autre bord du fleu-. Alors le Comte de Tilly, craignant être envelopé, & désespérant de ouvoir défendre ses retranchemens ue le canon avoit entierement ruiés, profita de la nuit pour se retirer n bon ordre avec son artillerie & s bagages à Neubourg & à Ingolsidt.

AN. 1632.

XLI. Mort du Comte de Tilly.

Ce fut dans cette retraite que ce énéral trouva la fin de ses travaux ilitaires & de ses exploits, aïant çû au dessus du genou droit une essure dont il mourut peu de jours près à Ingolstadt, après avoir souffert cruelles douleurs. Il fut extrêmeent regreté du Duc de Baviere & toute l'armée. Ce grand homme oit passé par tous les dégrés de la ilice avant que de parvenir au comandement, & c'est par-là qu'il avoit quis une expérience qui le mettoit u-dessus de tous les Généraux de son ms. A tant de vertus guerrieres il

AN. 1632.

avoit sû allier dans sa personne l
qualités les plus douces. Il étoit m
deste dans ses discours, simple da
ses manieres & son habillement, af
ble & humain, extrêmement sobr
également aimé & estimé des troup
Sa modestie & cet air de simplic
qui paroissoit dans toute sa personn
le firent d'abord mépriser par les cou
tisans, lorsqu'il parut pour la prem
re fois à la Cour de Baviere; mais
Duc démêla son mérite au trave
d'un extérieur si modeste, & seml
prévoir les grands succès qu'il eut da
le commandement des armées. (
peut dire en effet qu'il seroit mort
plus grand homme de guerre de s
tems, s'il avoit moins vécu d'une a
née, aïant été l'admiration de tou
l'Europe, jusqu'à ce que Gustave v
attirer tous les regards sur lui.

XLII. Gustave se rend maître de toute la Baviere.

Après le passage du Lech & la m
du Comte de Tilly, le Roi de Sue
ne trouva plus rien qui lui résistât,
fit bientôt sentir aux ennemis qu
n'étoit pas, comme ils le publioien
un Roi de nége, qui devoit fondre
printems. Plusieurs Places lui ouv
rent leurs portes, & entr'autres A
bou

ourg où ce Prince fit rétablir l'exercice e la Religion Protestante dans les Egli-
es que l'Empereur avoit depuis peu données aux Catholiques. Cette dé-
arche ne chagrina que les Catholi-
ues; mais il en fit une autre qui donna e l'inquiétude aux deux partis; ce fut
exiger des habitans un serment de délité comme à leur Souverain, ce
ui fit soupçonner à plusieurs que ce rince portoit ses vues plus loin qu'il
avoit d'abord paru les porter.

AN. 1632.

De-là Gustave marcha droit à In-
golstadt dans le dessein de s'en em-
parer & ensuite de Ratisbonne, pour
rompre leurs ponts & fermer l'en-
tre de la Baviere au Duc même & à
ses troupes. Mais il trouva le pont
d'Ingolstadt si bien fortifié & si cou-
rageusement défendu, qu'il craignit
d'exposer sa gloire en l'attaquant. Il
fut même repoussé une fois avec per-
te & cette entreprise pensa être la
derniere de sa vie, car un canonier
Bavarois l'aïant remarqué au milieu
d'une troupe d'Officiers, & jugeant
aux honneurs qu'on lui rendoit, que
c'étoit le Roi même, il pointa si bien
son canon, que le boulet, lui rasant la

jambe de fort près, tua son cheval
AN. 1632. sous lequel il tomba tout couvert d
sang. Mais le Prince s'étant relev
lui-même dans le moment, ses trou
pes, qui avoient apperçu cet accident
passerent en un instant de la plus gran
de consternation à une joie extrême
Le Marquis de Bade-Durlach ne fu
pas si heureux; car un boulet de ca
non lui emporta la tête. Mais le dar
ger, dont le Roi de Suede venoit d'é
chapper, fit qu'on ne donna pas à
mort du Marquis de Bade tous les r
grets qu'elle méritoit. Gustave n'en d
vint ni moins assuré dans le péril,
plus ménager de sa personne, s'e
posant par-tout comme un simple so
dat, & allarmant souvent ses troup
autant qu'il les encourageoit par
hardiesse extraordinaire.

Ce Prince, jugeant qu'Ingolstadt
Ratisbonne retarderoient le cours
ses conquêtes, quitta le dessein de s'
rendre maître, & entra dans la B
viere, que le Duc, retiré à Ratisbon
sembloit lui abandonner. Alors
Suédois, se répandant dans cette m
heureuse Province, porterent par-t
la terreur & la désolation. On ne

amais tant de ravages ni tant de sang
épandu; les paisans, réduits au déses-
oir, assommoient tous les soldats qui
écartoient pour piller; & ceux-ci,
our venger leurs compagnons, met-
oient tout à feu & à sang dans les
ampagnes, où l'on ne voïoit que des
ruautés vengées par de plus grandes
ruautés. Gustave, après s'être rendu
naître de toutes les Villes, s'avança
insi jusqu'à Munich, cette Ville si flo-
issante par le séjour du Prince & la
eauté des édifices dont elle est or-
ée. Elle étoit presque sans défense,
: si elle avoit osé fermer ses portes
ux vainqueurs, elle auroit tout au
us retardé sa perte de quelques
urs. Elle prit donc, à la persuasion
u Résident de France, le parti de la
umission; & Gustave, méprisant les
onseils violens que quelques uns lui
onnoient de venger sur cette Ville
ruine de Magdebourg, aima mieux
er de clémence, que de satisfaire
ne basse & cruelle vengeance que les
ands cœurs ne connoissent point.
y entra comme en triomphe, accom-
gné de l'Electeur Palatin & d'un
and nombre de Princes & de Sei-

An. 1632.

gneurs, qui lui faisoient un cortége magnifique. Il se contenta d'une grosse somme d'argent qu'il exigea des habitans. Il découvrit aussi lui-même en visitant l'arsenal, jusqu'à cent quarante beaux canons que le Duc avoit fait enfouir en terre, & dans l'un desquels il avoit caché trente mille écus d'or.

XLIII. Valstein, après avoir reconquis la Boheme, vient au secours du Duc de Baviere.

Le Duc de Baviere avoit le chagrin de voir ainsi tous ses Etats ravagés sous ses yeux sans pouvoir s'y opposer. Il n'étoit pas assez fort pour attaquer le Roi de Suede; & Valstein, qu'il conjuroit de venir à son secours, soit qu'il voulût se venger du Duc qui avoit été le principal auteur de sa disgrace, soit qu'il voulût mieux faire sentir le prix de ses services, différoit de jour en jour, occupé alors à reconquérir la Boheme sur les Saxons. Ceux-ci avoient révolté contr'eux tout ce Roïaume par leurs brigandages & leur licence effrenée. L'Electeur, qui aimoit extrêmement son plaisir, & sur-tout la chasse, pour laquelle il avoit une passion démesurée, commençoit à s'ennuïer de la guerre. Des ennemis secrets des Suédois prenoient soin d

Pufendorf, *l.* 4.
Loccenius, *l.* 8.
Merc. Fr.
Heiss. l. 3.
Lotychius, *l.* 10. c. 3. & *seq.*

lui donner des ombrages de l'ambition de Gustave ; & le Roi de Dannemarck que les prospérités de la Suede commençoient à rendre jaloux, l'entretenoit dans ces défiances. Valstein sut profiter de ces dispositions pour rétablir les affaires de Ferdinand dans ce Roïaume. Il attaqua Prague & l'emporta l'épée à la main. Egra & les autres Places rentrerent dans l'obéissance de l'Empereur, & toute la Boheme fut reconquise avec la même facilité qu'elle avoit été perdue. Ce succès & quelques actions de vigueur que les Espagnols firent dans le Palatinat, & sur-tout le Comte de Pappenheim dans la Saxe & la Turinge, releverent un peu le courage des Impériaux. Après quoi Valstein, se rendant enfin aux pressantes sollicitations du Duc de Baviere & de l'Empereur, & craignant peut-être qu'on ne le soupçonnât d'appréhender un adversaire aussi redoutable que Gustave, se mit en chemin pour joindre Maximilien.

An. 1632.

XLIV. Gustave se retranche sous les murailles de Nurem-

Le Roi de Suede, dont les troupes étoient dispersées en divers endroits de l'Allemagne, prévoïant le danger où cette jonction l'alloit exposer,

AN. 1632.

berg, & y souffre une grande disette.

songea à l'empêcher en se mettant en
tre les deux armées ; mais le Duc d
Baviere gagna une journée d'avanc
Gustave, après l'avoir suivi inutilemen
fut obligé de revenir sur ses pas dar
la Franconie, & ne songea plus, e
attendant l'arrivée de ses autres tro
pes, qu'à se poster en quelque lieu sû
où il ne pût être forcé ni à donn
bataille ni à faire retraite. Nurem
berg lui parut propre à ce dessein
d'autant plus que Valstein avoit pr
mis à ses troupes le pillage de cet
grande Ville. Ainsi il se campa so
le canon de cette Place, autour de l
quelle il fit faire en peu de jours
grands retranchemens qui mirent s
camp hors d'insulte. Valstein de s
côté, après avoir défait quelques tro
pes Suédoises qu'il avoit rencontré
sur sa route, vint avec le Duc de B
viere se camper à la vue des Suédoi
Toute l'Allemagne fut attentive à ce
te nouvelle scene, dont le succès sem
bloit devoir décider de la gloire d
deux Chefs, & du sort même
l'Empire. Car c'étoit fait du parti C
tholique & de la Maison d'Autrich
si Gustave remportoit une secon

victoire ſemblable à celle de Leipſick. Comme Valſtein avoit une armée plus nombreuſe que celle du Roi de Suede, ſon premier deſſein avoit été de lui donner bataille, & il ſe flattoit de le défaire. Mais le voïant ſi bien retranché, il ne penſa qu'à l'affamer dans ſon camp, pour l'obliger à demander la paix, ou à ſe retirer en abandonnant Nuremberg à la vengeance des Impériaux. Dans ce deſſein il logea divers corps de troupes dans les Villages voiſins, & fit battre ſans ceſſe la campagne à ſa cavalerie pour couper les convois & empêcher les fourages. Par-là il cauſa une extrême diſette dans le camp des Suédois, quoique la Ville de Nuremberg leur ouvrît tous ſes magaſins. La cavalerie ſur-tout manqua abſolument de fourages & ſouffrit beaucoup. Les partis & les fourageurs ne pouvoient ſortir du camp ſans combat, & chaque jour étoit marqué par quelque action nouvelle, où tantôt les uns tantôt les autres avoient l'avantage. Enfin Banier, le Lantgrave de Heſſe & le Duc Bernard de Saxe-Weimar, vinrent de différens quartiers où ils

AN. 1632.

faisoient la guerre, renforcer l'armé Suédoise.

AN. 1632.

XLV.
Les Suédois attaquent le camp des Impériaux.

Alors Gustave, qui souffroit beau coup de se voir ainsi réduit à lutte dans un camp contre la faim & la di sette, & se voïant à la tête d'une ar mée de soixante-dix mille hommes sortit de son camp & présenta la ba taille aux Impériaux. Ceux-ci, qu étoient alors inférieurs en nombre ne jugerent pas à propos de l'accep ter. Pour les y forcer, le Roi de Sue de fit, le lendemain, élever trois pla teformes sur lesquelles il fit pointe dix-huit pieces de canon qui firent u feu continuel sur les Impériaux. Mai voïant que ces batteries faisoient pe d'effet sur des gens qui étoient cou verts de bons retranchemens, il se ré solut enfin à attaquer leur camp dan toutes les formes. Valstein avoit u peu éloigné ses troupes de leur pre mier poste, afin de gagner un boi dont il vouloit se couvrir. Ce mou vement obligea Gustave d'éloigne aussi son camp de Nuremberg, & i s'avança jusqu'à Furt. Là il rangea se troupes en bataille pour attaquer le Impériaux, qui se disposerent de leu

ôté à le bien recevoir. Leur camp paroiſſoit inacceſſible par ſa ſituation ſur une hauteur, par ſes retranchemens, par les batteries & le grand nombre de troupes aguerries qui le défendoient ſous les ordres d'un Général que la victoire n'avoit encore jamais abandonné. Auſſi pluſieurs Officiers firent leurs efforts pour faire changer de réſolution au Roi de Suede; mais ce Prince, qui ne connoiſſoit point de péril lorſqu'il y avoit de la gloire à acquérir, ne parut que plus animé par la difficulté même qu'il trouvoit à exécuter ſon deſſein.

AN. 1632.

L'action fut ſoutenue de part & d'autre avec une extrême valeur, les Suédois faiſant des efforts extraordinaires pour forcer les retranchemens des Impériaux, & ceux ci profitant de l'avantage de leur poſte pour accabler les aſſaillans d'une grêle de coups. Les Allemands commencerent l'attaque; & aïant été repouſſés, Guſtave, après leur avoir fait de ſanglans reproches, fit marcher à leur place pluſieurs régimens Suédois, & ce qu'il y avoit de plus brave dans ſon armée. Ces derniers ne réuſſirent pas mieux, & fu-

AN. 1632.

rent encore plus maltraités. Car, pen
dant qu'ils attaquoient de front, l
cavalerie Impériale, sortant à droite &
à gauche des deux côtés des retran
chemens, vint les prendre en flanc
& en fit un grand carnage. Plusieu
Officiers distingués entre les Suédo
furent tués dans cette occasion,
Torstenson demeura prisonnier. I
cavalerie Impériale fut cependant re
poussée à son tour, & obligée de re
trer dans le camp. Alors l'attaqu
recommença avec plus de fureur qu'au
paravant, & pendant dix heures qu'e
le dura sans relâche, tous les rég
mens de l'armée Suédoise allerent
l'assaut les uns après les autres, l
troupes fraiches prenant la place
celles qui étoient fatiguées. Il n'y e
pas jusqu'à un corps de réserve q
Gustave avoit placé dans un petit Boi
qui ne voulût avoir part au combat
sans attendre même l'ordre du Gén
ral. L'Officier, qui le commandoit, l
d'être spectateur oisif d'une action
glorieuse de part & d'autre, vint att
quer un pareil corps d'Impériaux ; ma
une blessure l'aïant obligé de se retir
de la mêlée, ses troupes furent aussit

mises en fuite. Elles se rallierent cependant, & aïant reçu un renfort, elles firent à leur tour reculer les Impériaux jusques dans leur camp. Ceux-ci les repousserent une seconde fois, & furent ensuite encore repoussés. Enfin le Comte Fugger, sortant du camp avec un gros détachement de cavalerie, fit cesser cette alternative de victoire & de défaite, en rompant entierement les Suédois; mais, emporté par l'ardeur de son courage, il les poursuivit avec peu de ses gens jusqu'au Bois d'où ils étoient sortis; ce Bois étoit encore plein d'ennemis qui l'accablerent par leur nombre, de sorte qu'il demeura blessé à mort entre leurs mains.

An. 1632.

Gustave, désespérant enfin de pénétrer dans les retranchemens des Impériaux, & voïant le carnage de ses troupes, songea à les faire retirer. Ne trouvant aucun des Généraux autour de lui, il s'adressa à un vieux Colonel Catholique Ecossois, nommé Hebron. Cet Officier avoit déja obtenu son congé pour retourner en Ecosse, &, irrité contre Gustave, qui ne l'aimoit pas à cause de sa Religion, & qui lui

Pufendorf. Rer. Suecic. l. 4.

An. 1632. avoit fait une injuſtice, avoit fait ferment de ne jamais tirer l'épée pour ce Prince. Guſtave ne l'ignoroit pas ; mais il compta ſur la généroſité d'un homme dont il connoiſſoit d'ailleurs le courage & la valeur. En effet Hebron oubliant ſa réſolution dans une ſi belle occaſion d'acquérir de la gloire, *Oui*, dit il au Prince, *voilà la ſeule occaſion où je veux bien encore vous ſervir, puiſqu'elle eſt périlleuſe.* Auſſitôt courant au plus fort de la mêlée, il porta aux troupes les ordres du Roi, & les fit retirer en ſi bel ordre, que les Impériaux n'oſerent les inquiéter dans leur retraite. Après quoi il partit pour l'Ecoſſe, quelques offres qu'on lui fît pour le retenir.

Ainſi finit cette action ſanglante où l'on vit de part & d'autre tout ce qu'on peut attendre des plus vaillans hommes & des plus grands Capitaines. Elle coûta aux Impériaux mille ou onze cens hommes tués ſur le champ de bataille, avec les Comtes Fugger, Aldobrandin & Caraffe. Mais comme les Suédois furent les plus expoſés, ils firent auſſi la plus grande perte, qui fut de plus de deux mille hommes

: de plusieurs Officiers de marque. es Chefs de part & d'autre y couru- nt un grand risque de leur vie. Valst- in & le Duc de Saxe-Weimar eurent urs chevaux tués sous eux, & le Roi e Suede eut une partie de sa botte nportée d'un boulet de canon. Les urs suivans il y eut encore quelques carmouches entre les deux armées, ais sans aucune action décisive. En- n le Roi de Suede, n'osant pas tenter ne seconde attaque, & toujours pressé r la disette de vivres, s'éloigna tout- fait de Nuremberg, sans que Valstein ût le poursuivre. Les deux armées oient éprouvé leurs forces, & com- encerent à se craindre l'une & l'au- t. Les Impériaux s'applaudirent com- n d'une victoire de n'avoir pas été b tus, & le Roi de Suede regarda com- n un affront de n'avoir pas vaincu.

AN. 1632.

XLVI. Succès de la guerre dans les autres Provinces.

Quoique les deux armées eussent a rs attiré le fort de la guerre dans l Franconie, les autres Provinces d llemagne n'en furent point exemp- te A peine Gustave eut-il quitté les b ds du Rhin pour entrer dans la B iere, que les Espagnols rentrerent d s le Palatinat. Ils y reprirent Spire

An. 1632.

d'où ils chasserent les Suédois, & n
tendoient, pour faire de nouvelles c
quêtes, que l'arrivée de Dom Gonç
de Cordoue qui devoit lèur ame
un grand corps de troupes, & qu
vantoit de chasser bientôt le Roi
Suede, au-delà de la Mer. Mais à-
ne ce Général fut-il arrivé à Tre
qu'il fut rappellé en Flandres ave
plus grande partie des troupes E
gnoles pour y faire tête au Pr
d'Orange. La retraite des Espag
facilita à l'Electeur de Treves l'ex
tion de la promesse qu'il avoit fait
Roi de France, de recevoir garn
Françoise dans Hermanstein. Il l
malgré son Chapitre & les habi
de Treves qui étoient tous dévou
l'Espagne, & qui, pour s'en ven
reçurent de leur côté garnison E
gnole dans Treves & dans Cobl
Mais le Maréchal Horn, qui com
doit les troupes Suédoises que Gu
avoit laissées sur le Rhin, vint
tôt assiéger Coblents, & en
chassé les Espagnols, remit cette
ce à l'Electeur qui y fit entrer les I
çois. Ceux-ci se rendirent en
maîtres de Treves. Philisbourg

XLVII. Les François entrent dans Treves, Coblents & Hermanstein.

ommé par l'Electeur de leur ouvrir
ussi ses portes, refusa d'obéir, & les
rançois ne se crurent pas encore en
at de l'attaquer. Ce fut ainsi que la
rance commença à agir par elle-mê-
e en Allemagne, & qu'elle y porta
s armes, non point encore pour fai-
la guerre, mais pour protéger un
llié. Cette démarche fut pourtant
occasion d'une longue & cruelle guer-
, comme je dirai bientôt.

AN. 1632.

Le Maréchal Horn passa ensuite
ans l'Alsace où il prit Benfeldt,
chlestadt, Colmar & Haguenau. Il
issa dans cette Province Otton-Louis
hingrave pour conserver ses con-
uêtes; & retournant dans le bas-Pa-
tinat, il resserra tellement Franken-
all, que la garnison Espagnole n'aïant
ucune espérance d'être secourue, fut
bligée d'en sortir.

La Westphalie ne fut pas moins
xposée aux ravages des deux partis.
es Suédois joints aux Hessiens assiége-
nt Paderborn; le Comte de Pappen-
eim les obligea d'en lever le siége;
les uns & les autres firent diverses
ertes dans plusiers petites actions.
e Westphalie Pappenheim passa dans

AN. 1632.

la basse-Saxe où il prit Hildesheim répandit la terreur dans toute la P vince; mais il en sortit presqu'aussi pour se rendre en Thuringe par les dres de Valstein. Dans la Lusace les si cès des Impériaux & des Saxons fure à peu-près égaux. Valstein pour y affo blir les forces de l'Electeur de Saxe, e voïa Holk en Misnie, afin d'oblig ce Prince à rappeller une partie de troupes. La Misnie souffrit en ce occasion tout ce que la guerre att après elle de malheurs & de désastr Les campagnes furent ravagées, Villes pillées & brûlées, les habita des Villes & des Campagnes cruel ment vexés; enfin la célebre batai de Lutzen acheva d'inonder de sa cette malheureuse Province, & fit nouveau changer la face des affai par un accident aussi funeste qu'il ét peu attendu.

XLVIII. Gustave & Valstein entrent dans la Misnie.

Pufendorf, l. 4.

Mercure François.

Le Roi de Suede, s'étant éloign comme on vient de dire, de Nure berg, s'étoit avancé dans la Fran nie. Valstein n'osa pas le suivre; & séparant du Duc de Baviere qui tourna dans ses Etats, il marcha v la Misnie pour s'y joindre au Cor

d Pappenheim, & ravager les Etats
d l'Electeur de Saxe. Il avoit en cela
dıx vues, l'une de forcer l'Electeur
d a fort ébranlé à lui demander la paix,
l'ıtre d'attirer le Roi de Suede dans
l Saxe pour en faire le théâtre de la
g rre. Gustave au contraire, pénétrant
le dessein de Valstein, vouloit rame-
n la guerre dans la Baviere; & pour
y ttirer les Impériaux, il marcha lui-
m me vers cette Province. Il passa
e ore une fois le Danube, & recon-
q t quelques Places que les Bavarois
a ient reprises. Mais bientôt, pressé
p les sollicitations de l'Electeur de
S e, & craignant que ce Prince, se
v ant abandonné, ne se rendît aux
in ances que lui faisoient les partisans
de Empereur, il sortit de la Baviere,
& e rendit dans la Misnie. Là, aïant
a pris que Valstein marchoit vers Leip-
sic, il le suivit jusqu'à Veissenfels,
& e-là jusqu'à Lutzen. Il n'avoit alors
d' tre dessein que de harceler les Im-
pé aux dans leur marche, parcequ'il
ne se croïoit pas en état de les atta-
qu r avant l'arrivée du Duc Georges
de unebourg qu'il attendoit avec des
tr pes; mais aïant été averti que le

AN. 1632.

Loccenius, l. 8.

Heiss. l. 3.

Lotychius, l. 53. c 6.

AN. 1632.

Comte de Pappenheim s'étoit sé de Valstein avec un corps consid ble qu'il avoit amené avec lui, il sit sur-le-champ l'occasion que l prudence de ses ennemis lui offro les attaquer avec avantage, & lorsqu'il étoit le moins attendu senter la bataille à Valstein, a que ce Général eût le tems de raj ler le Comte de Pappenheim.

XIIX. Bataille de Lutzen.

Le jour étoit trop avancé pour c mencer l'action, & il n'y eut ce l là, entre les deux partis, que quel escarmouches où les Suédois eu l'avantage; après quoi les deux mées passerent la nuit sous les arı & eurent tout le tems de se di ser à un combat, qui, selon toute apparences, devoit être extrême sanglant. Les Chefs profiterent aus ce tems pour méditer plus à l leur ordre de bataille. Le premier de Valstein fut d'envoïer en dilig rappeller le Comte de Pappenhein étoit déja à Hall. Ensuite s'éloig un peu des Suédois en se rapproc de Lutzen qu'il mit à sa droite, il gea son armée en bataille dans la ne, aïant, devant le front de soı

me, un double fossé assez profond qu'il fit creuser encore davantage, & qu'il remplit de Mousquetaires avec sept pieces de gros canon. Il avoit un ruisseau à sa gauche; & pour empêcher l'ennemi de l'attaquer par la droite, il fit mettre le feu au bourg de Lutzen. Toute son infanterie formoit le corps de bataille, partagée en quatre grands corps en forme de croix dont le centre étoit vuide. Toute sa cavalerie faisoit les deux aîles. L'aîle gauche étoit sur deux lignes, & l'aîle droite sur une seule, avec cette autre différence qu'elle avoit dans son centre un gros régiment d'infanterie, & devant elle une batterie de quatorze gros canons qui battoient toute la plaine. Telle étoit en général la disposition de l'armée Impériale. L'armée Suédoise étoit rangée dans un ordre différent; car elle étoit partagée dans toute sa longueur en deux lignes parfaitement semblables & paralleles. L'infanterie occupoit le centre de chacune de ces deux lignes, & la cavalerie en formoit les extrêmités ou les aîles. Le Roi de Suede, suivant une méthode qui lui avoit réussi à la ba-

AN. 1632.

taille de Leipsick, avoit encore f

AN. 1632. des pelotons de mousquetaires e chaque régiment de cavalerie, & canon étoit placé dans toute la gueur du front de son armée au n bre de soixante pieces de diverse g deur.

Dès la pointe du jour le Ro Suede, impatient d'en venir aux m & songeant à prévenir l'arrivée Comte de Pappenheim, voulut e ger la bataille; mais un broui épais l'obligea malgré lui de diffé de sorte que presque toute la mat se passa en escarmouches. Ver onze heures du matin lorsqu brouillard, dissipé par le soleil, eut l les deux armées à découvert, le de Suède fit commencer l'action un corps d'infanterie de sa bata Comme cette infanterie ne pou aller aux Impériaux que par le dont jai parlé, elle eut d'abo essuïer un grand feu de mousque & de terribles décharges d'artill Elle soutint cette affreuse tempête beaucoup d'intrépidité; aussitôt vançant à grands pas pour ne pas ner à l'ennemi le tems de rechar

AN. 1632.

Il tailla en pieces tous les arquebu-
sies qui gardoient le foſſé, elle paſſa
enſuite au-delà, & ſe rendit maîtreſſe
de ſept pieces de canon qui le dé-
fendoient. Un autre corps d'Infante-
rie Suédoiſe, encouragé par cet heu-
reux commencement, après avoir
paſſé le foſſé qui n'étoit plus défendu,
marcha contre une partie de l'infan-
terie Impériale qu'il avoit en tête, &
l'attaqua ſi vivement, qu'il la ren-
verſa ſur la ſeconde ligne. Il attaqua
avec le même ſuccès une autre partie
de l'infanterie ennemie; & tout le
corps de bataille des Impériaux fut
ainſi ſur le point d'être entierement
défait; mais la perte que les Suédois
avoient faite dans ces bruſques atta-
ques aïant éclairci leurs rangs, Valſ-
tein rallia promptement ſes troupes.
Les Impériaux firent alors un dernier
effort, ils ſerrerent leurs rangs, &, s'a-
nimant les uns les autres, prirent les
Suédois en tête & en flanc, les re-
pouſſerent à leur tour malgré les ren-
forts que le Roi leur avoit envoïés,
& après un combat opiniâtre où il y
eut bien du ſang répandu, les culbu-
terent enfin au-delà du foſſé, de for-

te qu'ils regagnerent le canon qu
avoient perdu.

AN. 1632.

L.
Mort du Roi de Suede.

Cependant la grande batterie
Impériaux faisoit continuellement
grand carnage des troupes Suédoi
portant la mort & la terreur au
lieu de leurs bataillons, tandis qu
fossé embarrassoit extrêmement
cavalerie par la difficulté qu'elle a
à le passer. Le Roi de Suede, qui
l'aîle droite où il étoit, voïoit ce
sordre, souffroit impatiemment qu
victoire lui coûtât si cher, & fû
lente à se déclarer pour lui. Il ig
roit le trait fatal que la fortune
gardoit après l'avoir si bien servi
qu'alors : heureux s'il avoit pu mo
rer cette ardeur guerriere qui l'ent
noit dans le péril. Transporté
généreux dépit, il se met à la tête
régiment de Smalande, il exhorte
siens à le suivre. Il saute le fossé, s
de quelques cavaliers des mieux m
tés, & sans donner aux autres le t
de se débarrasser, il court imprud
ment à sa perte, donnant tête ba
dans un gros de cuirassiers Impéria
& faisant dans un combat si in
des prodiges de valeur. On prét

Pufendorf. l. 4.

An. 1632.

q: comme il avoit la vue courte, il
rcontra les ennemis plutôt qu'il n'a-
vit pensé. Quoi qu'il en soit, sa ca-
verie embarrassée dans le fossé don-
n le tems aux Impériaux d'accabler
p: leur nombre ce vaillant Prince. Il
f: d'abord blessé au bras, sans que
s blessure le mît hors de combat, &
l'mpêchât d'animer ceux qui l'accom-
pgnoient, surmontant la douleur par
l force de son courage. Bientôt, af-
f bli par la quantité de sang qu'il
prdoit, il pria le Duc François Albert
c Lauvembourg qui combattoit à ses
cés, de le retirer de la mêlée; mais
l'eure qui devoit terminer ses ex-
pits étoit venue. Dans le moment
q'on le retiroit, un cavalier Alle-
mnd, que quelques-uns soupçonne-
rnt assez légerement être le Duc de
Luvembourg lui-même qui le tra-
hssoit, lui déchargea son mousquet
ds le dos. Gustave tomba du coup,
& ses pieds, demeurant embarrassés
dns les étriers, son cheval le traîna
qelques pas. Dans cet état, il fut pris
pr un autre cavalier ennemi à qui il
et encore la force de se faire con-
nître; mais celui-ci, voïant que les

AN. 1632.

Suédois, qui avoient apperçu le che
de leur Prince abandonné, & sa se
teinte de sang, venoient avec fure
pour lui arracher son prisonnier,
cassa la tête d'un coup de mousque
& par une action si brutale, termina
vie toute héroïque du plus grand R
du monde, les délices de ses suje
la terreur de ses ennemis, & l'admi
tion de l'Europe, dans la fleur de
années, & au milieu de ses triomph
Il semble que ce Prince eut quelc
pressentiment de son malheur, lo
que peu de jours auparavant voïa
les peuples accourir en foule au-c
vant de lui avec de grandes démo
trations de joie mêlée de respect
d'admiration, il dit, qu'*il craignoit bi
que Dieu, offensé de leurs acclamation
ne leur apprît bientôt que celui qu
sembloient révérer comme un Dieu, n
toit qu'un homme mortel.*

LI. Continuation de la bataille.

Rien ne fit mieux connoître com
bien ce Prince étoit aimé de ses tro
pes & de ses sujets, que l'effet que
nouvelle de sa mort fit dans l'arm
Suédoise; car la consternation aïa
aussitôt fait place à la colere &
désespoir, les Suédois se battirent
furieu

ırieux, comme des gens qui n'avoient
lus rien à ménager, & qui ne vou-
oient par survivre à leur Roi. L'aîle
roite que Gustave commandoit aïant
té presque témoin de sa mort, fut
ussi la premiere à la venger. Après
ne démi-heure d'un sanglant com-
at, elle retira enfin le corps de Gus-
ıve entierement dépouillé & percé
e mille coups. Un spectacle si tou-
hant redoubla sa fureur, & elle ache-
a d'enfoncer & de mettre en désor-
re toute l'aîle gauche des Impé-
aux. Pendant que les Suédois étoient
insi acharnés au combat, les Croates,
ui étoient à la queue de l'armée Im-
ale, aïant pris un grand détour,
lerent attaquer le camp ennemi,
mberent sur le bagage, & causerent
e ce côté-là beaucoup de tumulte &
e désordre. Mais ils furent bientôt
poussés par quelques régimens de la
conde ligne des Suédois. Ceux-ci
ırent encore un égal succés à leur
le gauche, qui étoit commandée par
Duc Bernard de Veimard & Cni-
ıausen; car elle chargea avec tant de
urage ou plutôt de fureur l'aîle droi-
des ennemis, qu'après l'avoir fait

AN. 1632.

plier & reculer, elle s'empara de grande batterie qui avoit tant incon modé l'armée Suédoise. De-là s'avan çant un peu vers la droite, elle se rend encore maîtresse, pour la seconde foi des sept pieces de canon qui défen doient le fossé, & les tourna aussit contre les ennemis même, ce q causa parmi eux un extrême désordr Dans le même moment le feu prit p hasard du côté des Impériaux quelques chariots chargés de bar de poudre qui sauterent en l'a avec un fracas épouvantable. Cet a cident par le terrible effet qu'il dans l'armée Impériale, acheva d répandre la terreur & la confusio Tout y plioit déja devant les Suédo les soldats en désordre songeoien la fuite; les Chefs n'étoient plus obé consternés eux-mêmes, ils ne savoi quels ordres il falloit donner, & Suédois ne doutoient plus de la vict re, lorsque l'arrivée subite du Con de Pappeinheim rétablit le comba

LII. Arrivée du Comte de Pappenheim.

Ce Comte, un des plus vaill hommes de guerre de son tems, portoit sur son corps les cicatrices plus de cent blessures, & qui prér

AN. 1632.

oit le disputer à Valstein même, oit accouru au premier avis qu'il oit reçu de la bataille, impatient e se signaler dans une si belle occasion. Il n'avoit eu le tems d'amener avec lui qu'une partie de sa cavalerie avec ses dragons ; mais sa présence seule ranima le courage des Impériaux, & leur inspira une nouvelle ardeur. Aussitôt le combat recommença de toutes parts, & devint encore plus opiniâtre ; les deux armées faisant un dernier effort, celle des Catholiques pour arracher la victoire aux Protestans, & les Protestans pour conserver leur avantage. Les Impériaux avoient perdu leur canon pour la seconde fois ; le Comte de Pappeinheim le reprit, repoussa les ennemis, et fit un horrible carnage, & partout où il portoit ses pas, la victoire se déclaroit pour lui, lorsqu'il reçut une blessure mortelle dont il mourut le lendemain à Leipsick, avec la funeste gloire d'avoir reçu la mort sur le même champ de bataille que le grand Gustave. Cet accident rallentit le courage des Impériaux, & la nuit qui survint favorisant leur retraite, ils

LIII. Suite de la bataille.

AN. 1632.

abandonnerent de nouveau leur c
non, & enfin le champ de bataille a
Suédois qui y passerent la nuit.
fut la seule marque de victoire q
ces derniers pussent faire valoir. C
la perte fut égale de part & d'au
comme elle fut extrême, & les I
périaux remporterent jusqu'à soixa
enseignes des ennemis. Il resta p
de neuf mille morts sur le champ
bataille; entre lesquels on compta,
côté des Impériaux, l'Abbé de Fulc
que la curiosité avoit attiré à l'arm
& quelques Officiers de marque;
côté des Suédois, le Prince Err
d'Anhalt, le Comte de Brahé, & p
sieurs autres Officiers distingués.

Les deux armées se trouveren
affoiblies après cette journée, que
guerre languit tout le reste de la ca
pagne, sur-tout du côté des Im
riaux. Valstein se voïant hors d'
de rien entreprendre, abandonn
Saxe, & se retira dans la Boheme,
glorieux que jamais d'avoir rétabli é-
galité entre les deux partis dès le
ment qu'il avoit repris les armes &
d'avoir enfin porté dans la dern
action aux ennemis de l'Empir

AN. 1632.

oup le plus funeste qu'ils pussent ap-
réhender. Car si ce fut-là une victoi-
r pour les Suédois, comme ils le pu-
lierent, ils n'eurent pas lieu de s'en
plaudir. La mort du grand Gustave,
ont la valeur & la réputation avoient
ussé si loin leurs conquêtes, fut
ur eux une perte beaucoup plus con-
érable que n'eut été la défaite de
tite leur armée. Aussi fut-il long-
tns pleuré de ses peuples, qui l'ai-
oient jusqu'à l'adoration, & qui ad-
iroient moins dans lui cette valeur
& ce courage intrépide qui l'égale-
it aux plus grands Heros, que sa
duceur, sa liberalité, son éloquence
n urelle, son air noble & gracieux,
sa adresse dans tous les exercices du
cps, & d'autres qualités qui en fi-
rét le plus aimable de tous les Prin-
c. Il fut cependant assez peu regret-
té de ses Alliés, à qui ses desseins
cmmençoient à devenir suspects, &
se ennemis triompherent de sa mort
cmme d'une victoire signalée. On
n it pas honte à Madrid & à Vienne
d n faire des réjouissances presque
pliques, dans la persuasion où l'on
fu que cette mort feroit bientôt

AN. 1633.

perdre aux Suédois la supérior
qu'ils avoient prise en Allemagne. (
vit en même tems naître des seme
ces de division entre les Suédois
les Princes Protestans. L'Electeur
Saxe commença dès-lors à songer
crétement à un accommodement p
ticulier ; & comme le Duc de Lor
ne, autant poussé par son humeur
quiete & guerriere, que par les so
citations de la Maison d'Autrich
donnoit alors de l'occupation à
France, on ne douta point qu'on
dût voir bientôt renaître le cal
dans l'Empire, après la chûte du
ennemi qui avoit pu l'ébranler.

LIV. Mort de l'Electeur Palatin.

Une si funeste révolution ach
d'accabler Frideric Electeur Pala
Ce Prince, que l'espérance avoit t
jours soutenu dans ses disgraces, c
alors d'esperer & de vivre. La fo
ne après avoir épuisé sur lui les tr
les plus sensibles, avoit enfin p
lasse de le persécuter. Il touchoit
moment de son rétablissement, l
que la mort de son libérateur le
plongea dans ses malheurs passés.
fils Charles-Louis, qui n'avoit d'a
crime que d'être le fils d'un pere p

tit & malheureux, succeda à ses esérances & à ses droits; mais il étoit ncore bien éloigné du terme où il spiroit, & il est hors de doute que omme le Pere avoit été la victime e la guerre qu'il avoit excitée en llemagne, le fils auroit été sacrifié la paix, si elle s'étoit faite alors, omme on l'espera pendant quelque ems.

LV. On parle de paix.

En effet, le Roi de Dannemarck crainant que de si grands mouvemens ans les Etats voisins ne se communiquassent aux siens, & espérant trouer après une si grande perte les Suéois disposés à repasser la mer, offrit e nouveau sa médiation aux deux artis, & fit quelques démarches pour ouer une négociation; mais un Prin irrité au point que devoit l'être rdinand, après avoir été autant huilié qu'il l'avoit été, ne laisse guere happer l'occasion de prendre sa renche, & il croïoit l'avoir trouvée us la minorité de la jeune Reine hristine, persuadé que l'ardeur des édois se rallentiroit bientôt, n'éat plus soutenue par la fortune & la putation du grand Gustave. Ceux-ci

AN. 1633.

de leur côté déseſpérant d'obtenir un paix aſſez avantageuſe, ne purent ſ réſoudre à abandonner des conquête qui leur avoient couté tant de dépen ſes & tant de ſang.

LVI. Situation fâcheuſe des Suédois, & leur conſtance. *Pufendorf. l.* 4.

La conjoncture étoit cependant ex trêmement difficile. Guſtave en mou rant ne laiſſoit aux Suédois pour le gouverner d'autre héritier qu'une jeu ne Princeſſe en bas âge. Ladiſlas IV élu Roi de Pologne, après la mort d Sigiſmond ſon pere, avoit des droi ſur la Couronne de Suede, & des par tiſans ſecrets dans le Roïaume, qu pouvoient y former des factions dan gereuſes. La Suede n'étoit pas en éta de ſoutenir long-tems la guerre e Allemagne par ſes ſeules forces ; ſes Alliés que Guſtave avoit ſu ret nir dans ſon parti par ſon autorité par l'éclat de ſes victoires, elle l voïoit ſur le point de lui échappe Les plus foibles, conſternés de la mo de leur Chef, ſouhaitoient la paix ; l plus puiſſans, comme le Duc de Pom ranie, l'Electeur de Brandebourg, l Ducs de Mekelbourg & quelques a tres, jaloux de l'autorité que les Su dois avoient priſe en Allemagne, n

ouloient plus les reconnoître que omme de ſimples Alliés, & non plus omme les Chefs du parti Proteſtant. e Duc de Brunſwick faiſoit déja des evées en ſon nom particulier, & ſon-eoit à faire de tout le Cercle de la aſſe-Saxe un parti ſéparé. L'Electeur e Saxe portoit encore ſes vûes plus oin; il vouloit ſe faire attribuer la irection ſouveraine des affaires : & 'il ne réuſſiſſoit pas dans ce deſſein, n avoit tout lieu de craindre qu'il 'abandonnât bientôt la cauſe com-nune.

AN. 1633.

Dans une ſituation ſi périlleuſe les uédois ſe roidiſſant contre le dan-er, eſpérerent trouver une reſſource ans leur courage & leur adreſſe. Après voir nommé des Regens pour gou-erner le Roïaume, pendant la mino-ité de Chriſtine, ils chargerent le Ba-on Axel Oxenſtiern Chancelier de uede, de tous les intérêts de cette Couronne en Allemagne, avec un pou-oir preſque abſolu. Ce grand hom-ne ſoutint cet important emploi, dans es tems les plus difficiles, avec une onſtance, une adreſſe & une capa-ité qui l'ont fait regarder avec rai-

ſon comme un des plus habiles Mi-
AN. 1633. niſtres de l'Europe. Il inſpira un nou-
veau courage à ceux que la crainte
avoit ébranlés : il ramena au parti
commun ceux que des vues particu-
lieres commençoient à en détacher :
il rompit les meſures du Duc de Bruns-
wick : il ſuſpendit les effets de la ja-
louſie de l'Electeur de Saxe : il fit
comprendre à tous les Alliés qu'ils ne
trouveroient leurs véritables intérêts,
leur ſûreté, leur ſalut, que dans leur
union. Par-là il ſerra les nœuds qui les
tenoient attachés au parti, en conſer-
vant toujours à la Suede la principale
direction des affaires, & preſqu'autant
d'autorité qu'elle en avoit eue du vi-
vant de Guſtave. Le Marquis de Feu-
quieres, Ambaſſadeur du Roi de Fran-
ce, le ſeconda par ſes ſollicitations &
ſes bons offices. La France renouvella
auſſi alors le traité qu'elle avoit fait
avec la Suede. L'alliance fut conti-
nuée à-peu-près aux mêmes condi-
tions, & ce nouveau traité fut ſigné
à Hailbron.

LVII. Continuation de la guerre.

Les Suédois ſe virent ainſi en état
de continuer la guerre, & elle recom-
mença en effet de part & d'autre avec

lus d'acharnement que jamais. Les uccès furent à-peu-près égaux des deux ôtés. On prit & on pérdit des Villes, on leva de groſſes contributions qui cheverent de ruiner les peuples, & eu de Provinces d'Allemagne furent xemptes de ravages. Il y eut ſur-tout lans divers endroits trois actions conidérables.

LVIII.
Bataille d'Ondeldorp.

La premiere ſe paſſa à Ondeldorp, in peu au-deſſous de Hamelen, ſur le Weſer. Les Suédois & les Heſſiens, commandés par le Duc Georges de Lunebourg, Cniphauſen & Melander, aſſiegeoient Hamelen depuis plus de rois mois, ſans pouvoir vaincre la réſiſtance opiniâtre des Aſſiegés. Gronſeldt & le Comte de Merode, qui commandoient les troupes Impériales dans ces quartier-là, réſolus d'en faire lever le ſiege, s'approcherent de la Place avec une armée de quinze mille hommes. Ils s'avancerent juſqu'à Ondeldorp, qui avoit garniſon Suédoiſe, & l'attaquerent inutilement, parce que l'armée ennemie aïant été avertie de leur approche, marcha auſſitôt audevant d'eux. Il y avoit à droite une forêt par où les Impériaux auroient pu

An. 1633.

pénétrer aisément jusqu'à Hamelen s'ils s'en étoient emparés; mais le Suédois plus prévoïans se hâterent d la faire occuper par leurs arquebusiers Ceux-ci furent cependant bientô chassés de leur poste : mais s'étan ralliés, & aïant reçu un renfort, il chasserent à leur tour les Impériaux après deux heures d'un sanglant com bat, & les obligerent de rentrer dan la campagne. Aussitôt les deux ar mées se choquerent avec beaucoup d furie, & la bataille fut bientôt décidée. Car la cavalerie Impériale, rompue & mise en désordre, prit la fuite de toutes parts, abandonnant son infanterie, qui fut taillée en pieces. I resta sur la place plus de trois mille morts du côté des Impériaux avec tou le canon & les bagages. Les Suédois ne perdirent pas plus de trois cens hommes, & firent encore trois mille prisonniers. Le Comte de Merode, à qui les vaincus attribuerent la perte de la bataille, mourut peu de jours après de ses blessures.

LIX. Suite de la guerre.

Les Impériaux furent plus heureux sur l'Oder en Silésie; car Valstein aïant surpris les Suédois auprès de Steinaw,

près avoir mis toute leur cavalerie en uite, fit toute leur infanterie prisonniere. Ensuite profitant de sa victoire & de l'étonnement de ses ennemis, l descendit le long de l'Oder jusqu'à Francfort. Il se rendit maître de cette mportante Place. Landsperg lui ouvrit aussi ses portes; & déja les Suédois commençoient à craindre d'être ntierement chassés de la Poméranie, orsque les progrès que le Duc Berard faisoit sur le Danube, où il s'étoit mparé de Ratisbonne & de plusieurs utres Places, obligerent Valstein de e rapprocher de la Baviere. La troiieme action se passa encore en Silésie ù les Saxons, sous le commandement u Général Arnheim, défirent un orps considérable de troupes Impériales, & vengerent ainsi les Suédois e leur derniere défaite.

AN. 1633.

IX. Conspiration de Valstein.

Ce fut dans le cours de ces expéitions qu'arriva la mort déplorable e Valstein, assassiné à Egra Ville de oheme, par les ordres, ou du moins vec l'approbation de l'Empereur. Ce iénéral, aussi odieux pour son orgueil, on ambition & ses violences, qu'il toit célebre par sa valeur, sa pruden-

Lotychius rerum Germ. tom. 2, l. 10, c. 4.

AN. 1633.

ce & ses exploits militaires, avoit osé en acceptant le commandement, traiter avec Ferdinand comme avec son égal, & prescrire à son Souverain des conditions qui le rendoient plus absolu dans l'armée que l'Empereur même. Ferdinand s'étoit, pour ainsi dire dépouillé en sa faveur de tous les droits de l'autorité souveraine, & ne s'étoit réservé que celui de lui proposer ses avis, & de l'aider de ses conseil; c'étoit Valstein qui disposoit de tous les emplois de l'armée, qui accordoit toutes les graces, qui décernoit toutes les peines, qui décidoit de la vie & de la mort, de la guerre & de la paix.

Merc. Franç.

Les Espagnols, qui dominoient à la Cour de Vienne, ne voïoient qu'avec un extrême dépit tant d'autorité confiée à un sujet impérieux & suspect. Ferdinand sentoit lui-même toute l'indécence de cette espece d'esclavage où il s'étoit réduit. Le besoin de l'Etat lui faisoit cependant oublier ce qu'il se devoit à lui-même, & Valstein auroit triomphé de ses envieux, & égalé sa gloire à sa fortune, s'il avoit eu dans un si haut rang cette modération

qui en doit être l'ornement, & qui en fait la sûreté. Mais dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il ne fut jamais capable de ménagement. Dans sa disgrace il avoit aisément perdu le souvenir de tous les bienfaits de l'Empereur, qui de simple Baron de Boheme l'avoit fait Duc de Fridlandt & de Mekelbourg. Après son rétablissement, il ne put oublier l'affront que ce Prince lui avoit fait, quoique malgré lui, en le déposant du Généralat. Il sembla affecter de négliger tous les conseils qui lui venoient de la Cour de Vienne. Il fit, sans la consulter divers traités de suspension d'armes avec les ennemis, & plusieurs autres démarches qui le rendirent enfin odieux & suspect à l'Empereur. Les Espagnols & beaucoup d'autres ennemis que Valstein s'étoit fait, sur-tout par la rigueur avec laquelle il avoit fait exécuter à mort plusieurs Officiers de son armée après la bataille du Lutzen, profiterent de la disposition de Ferdinand pour aigrir de plus en plus son esprit & fortifier ses soupçons. Ce Prince plein d'équité & de modération, suspendit

cependant encore les effets de son mé
An. 1634. contentement ; mais bientôt l'humeu
fougueuse de Valstein précipita les mo
mens de sa perte.

Informé des mauvais offices qu'o
lui rendoit à la Cour de Vienne 8
des défiances de l'Empereur, il réso
lut de prévenir une seconde disgrac
par une trahison, en passant avec se
troupes du côté des ennemis. On di
même qu'il n'aspira à rien moins qu'
mettre sur sa tête la Couronne d
Boheme, après qu'il l'auroit enlevée
Ferdinand. Dès qu'il eut formé c
dessein, il négocia avec le Marquis d
Brandebourg, avec la France même
& sur-tout avec les Suédois. Le Du
de Lawembourg portoit les paroles d
part & d'autre. Mais la chose paru
aux Suédois si extraordinaire & si pe
vrai-semblable, qu'ils regarderen
comme un piege la proposition qu
Valstein leur faisoit de s'approche
d'eux pour faciliter leur jonction
d'autant plus que ce Général conti
nuoit toujours d'agir en ennemi, soi
pour mieux couvrir ses desseins, soi
pour être prêt à tout évenement.

Pendant que la négociation traînoi

longueur, Valstein voulut s'assurer ses troupes; il feignit de vouloir andonner le commandement & se tirer pour n'être plus en bute, dit-il, aux traits envenimés de ses nemis, qui décrioient sa conduite, vouloient rendre sa fidélité suspec-. Des Officiers qu'il avoit apostés recrierent aussitôt contre cette résolution, & lui représenterent publiement, comme au nom de toute rmée, le préjudice que sa retraite useroit à la Religion, à l'Empire & tous les Officiers de ses troupes, nt la fortune étoit attachée à la nne, & qui ne pouvoient esperer récompense que par lui. *A quoi me duisez--vous*, repliqua-t-il? *Si le bien blic & votre intérêt exigent que je sois core votre Général, il faut du moins urvoir à ma sûreté contre les coups l'on me veut porter. Attachons-nous nc les uns aux autres par un serment violable; & puisque vous voulez que aie soin de votre fortune, faites que puisse compter sur votre fidélité.* Cette proposition fut reçue avec applauissement des Officiers qui étoient du ecret. Ceux-ci s'efforcerent de per-

AN. 1634.

AN. 1634. ſuader aux autres que la reconnoi ſance & l'équité vouloient qu'ils en traſſent dans les intérêts & les vu de leur Général. Il eût été dangere de ne pas paroître perſuadé. Ainſi to enſemble, les uns par eſprit de faction les autres par crainte, quelques-u par eſpérance, firent à Valſtein u nouveau ſerment qu'ils ſignerent, & par lequel ils s'engagerent à ſuivre ſ fortune, & défendre ſa perſonne.

LXI. Mort de Valſtein.

Pluſieurs cependant diſſimulere leurs véritables ſentimens, entr'au Picolomini, qui donna à l'Empere le premier avis du complot. Ce der nier trait épuiſa la patience de Ferdi nand. Ce Prince commença par fair arrêter quelques Officiers de la faction Enſuite il dépoſa pour la ſeconde foi Valſtein du Généralat, & chargea Pi colomini de s'aſſurer de ſa perſonne Mais Valſtein s'étoit mis en lieu d ſûreté dans la Ville d'Egra, & il étoi déja préciſément à la veille d'échap per à la vengeance de Ferdinand, er ſe joignant aux ennemis qui s'appro- choient pour le recevoir, lorſque trois Officiers, en qui il avoit confiance, pré- vinrent ſa trahiſon en le trahiſſant

ui-même. Ceux-ci, après avoir con-
ertté enſemble leur deſſein, invite-
ent à ſouper dans le Château d'Egra
rois Officiers amis de Valſtein, qui
étoient après lui les chefs de la fac-
ion; & pendant qu'ils ſe livroient
ſans aucune défiance à la joie & à la
lébauche, les firent aſſaſſiner par des
ſoldats apoſtés pour cette exécution.
De-là marchant droit à la maiſon où
Valſtein étoit logé, ils enfoncerent la
porte de ſa chambre; & tandis qu'il
délibéroit s'il ſe jetteroit par les fe-
nêtres, l'Officier qui conduiſoit la
troupe lui paſſa au travers du corps le
fer d'un ſponton dont il étoit armé.
Valſtein tomba du coup, & expira ſans
proférer diſtinctement aucune parole.
Ainſi mourut d'une indigne mort ce
fameux Général, qui ſeul avoit pu
faire chanceler la fortune du grand
Guſtave, & arrêter la rapidité de ſes
progrès. Il étoit âgé de cinquante ans.
Il avoit la taille haute & maigre, le
teint hâlé, le viſage enflammé, les
yeux vifs & brillans, les cheveux preſ-
que roux & forts courts, l'humeur cha-
grine, la converſation ſérieuſe, ne
riant preſque jamais, & affectant tou-

An. 1634.

AN. 1634.

jours beaucoup de gravité, par u effet de son orgueil ou de son tem pérament. Pour ce qui est de sa Re ligion, il fit toujours profession d'êtr Catholique ; mais il fut cependan toujours favorable aux Protestans ; & on peut croire qu'il regardoit l'une & l'autre Religion avec assez d'indiffé rence. Sa mort fut aussi regardée pa les deux partis avec des yeux indiffé rens. Ce ne fut point un avantag pour les Suédois, parcequ'il songeoi à se déclarer pour eux, & ce ne fu point une perte pour les Catholi-ques, parcequ'il étoit sur le poin de les abandoner.

LXII. Siege de Nordlingue.

C'étoit beaucoup pour les Suédoi de se maintenir en Allemagne, & s'il avoient pu le faire encore quelque tems, l'Empereur eût peut-être ét enfin obligé de leur accorder une paix honorable. Mais une nouvelle perte qu'ils firent décrédita tout-à-coup leur parti. Le Duc de Baviere avec Ferdi-nand Roi de Hongrie, que l'Empe-reur son pere avoit mis à la tête de ses troupes, & le Duc Charles de Lor-raine, après avoir chassé les Suédois de toute la Baviere, repris Ratis-

onne, Donawert & presque toutes es Villes que les Protestans occupoient ur le Danube, assiegeoient Nordlingue dans la Suabe. Les Suédois n'aïant as pu secourir Ratisbonne, malgré a longue & vigoureuse défense, ni es autres Places qu'ils avoient perues, entreprirent de sauver celle-ci, ésolus, s'il étoit nécessaire, de hasarler une bataille. Dans ce dessein, le Duc Bernard de Veimar se joignit au Maréchal Horn, & tous deux rassemlant de toutes parts les troupes Proestantes, formerent une armée de rente mille hommes; avec laquelle ls s'approcherent de Nordlingue du ôté Occidental de cette Ville.

An. 1634.

LXIII. Bataille de Nordlingue.

6. Septembre.

Pufendorf. l. 6.

Lotychius, tom. 2. l. 10. 1. c. & seq.

Loccenius, l. 6.

L'armée Catholique n'étoit alors ue de vingt-cinq à vingt-six mille ommes, logés dans différens quariers assez éloignés les uns des autres. Mais à la premiere nouvelle de l'aproche des Suédois, le Roi de Honrie rassembla promptement toutes ses roupes, & envoïa couriers sur couiers au Cardinal Infant d'Espagne, ui étoit alors en Baviere, pour le rier de hâter sa marche & de se venir oindre à lui. Ce Prince étoit en-

AN. 1634.

voïé par le Roi son pere dans les Païs-Bas pour les gouverner, & aïant pr[is] sa route du Milanez dans le Tirol [&] la Baviere, ravi de trouver une si be[l]le occasion de se signaler, il passa [le] Danube à Donawert, & se rendit de[-]vant Nordlingue avec une armée d[e] près de vingt mille hommes de bo[n]nes troupes, Espagnoles, Italiennes [&] Allemandes, qu'il conduisoit en Fla[n]dre. Cette jonction rendit l'armé[e] Impériale beaucoup supérieure à cel[le] des Suédois. Elle étoit d'ailleurs re[-]doutable par la valeur des troup[es] dont elle étoit composée, par la pr[é]sence de quatre Princes qu'elle avo[it] pour Chefs (c'étoient le Roi de Hon[-]grie, le Cardinal Infant, le Duc d[e] Baviere & le Duc de Lorraine) & p[ar] l'habileté des autres Généraux, q[ui] étoient, Picolomini, Leganez, Gall[as] & Jean de Wert. Les Suédois ne lai[s]serent pas de persister dans le dessei[n] de donner bataille. Le Duc Bernar[d] avoit sur-tout une extrême impatienc[e] d'en venir aux mains; & comme o[n] eut avis que la Ville de Nordlingu[e] étoit aux abois, l'armée se hâta de [se] présenter à la vûe des Impériaux, san[s]

donner le loisir d'attendre le Rhin-
gave qui venoit se joindre à elle avec
n corps de six mille hommes des
eilleures troupes qui fussent alors
n Allemagne. Les premieres escar-
mouches réussirent aux Protestans; ils
jetterent même quelque secours dans
Place à la vue de l'ennemi, & ce
furent ces succès qui donnerent occa-
on à la bataille. Car au lieu de se te-
ir, suivant l'avis du Maréchal Horn,
ur une hauteur & une colline voisi-
e, d'où ils auroient pu pousser sans
bstacle leurs retranchemens presque
jusqu'aux portes de Nordlingue, le
uc Bernard, après avoir chassé une
artie de la cavalerie Impériale & quel-
ques compagnies d'infanterie Espa-
gnole des postes avantageux qu'elles
occupoient dans les bois, s'avança
beaucoup au-delà, & mit ainsi les
Suédois dans la nécessité de donner
bataille dans un terrein désavanta-
geux. Comme ces escarmouches s'é-
toient faites le soir, les deux armées
resterent en bataille toute la nuit,
pendant laquelle une partie de l'ar-
mée Impériale qui occupoit une hau-
teur, s'y fortifia avec beaucoup de di-

AN. 1634.

ligence, en se couvrant de trois esp
AN. 1634. ces de demi-lunes sur lesquelles e
plaça plusieurs pieces de canon q
sembloient rendre cet endroit in
cessible. Ce poste paroissoit cependa
décisif pour le gain de la bataille,
le Maréchal Horn qui en juge
ainsi, résolut de commencer l'attaq
par-là.

Le lendemain matin dès la poi
du jour s'étant mis à la tête de l'a
droite qu'il commandoit ce jour-l
il monta la colline par un déto
S'étant ensuite écarté de ses trou
pour observer la contenance & la c
position des ennemis, un des Offici
qui commandoient sous lui, & c
avoit mal compris ses ordres, co
mença le combat tout autrement c
le Général n'avoit projetté, il at
qua & mit en fuite les ennemis q
trouva en tête, après quoi il fut
poussé à son tour, & le Général ob
gé de lui envoïer sans cesse de n
veaux renforts, changeant ainsi l'
dre de bataille qu'il avoit reglé,
essuïant un terrible feu de canon
de mousqueterie.

Pendant ce combat, l'infanterie S
dc

loiſe deſtinée à l'attaque des retran-
hemens des Imperiaux arriva en ba-
aille ſur la hauteur. Horn y accourut
ıuſſi-tôt ; & comme la demi-lune du
nilieu étoit la plus importante, &
ue ſa priſe devoit faciliter celle des
eux autres, ce fut auſſi celle qu'il fit
ttaquer le plus vivement. L'infante-
e Suedoiſe partagée en deux corps
en approcha par les deux côtés avec
ne intrépidité extraordinaire, malgré
s décharges du canon & de la mouſ-
ueterie que les ennemis tiroient à
out portant. Elle l'emporta en un
oment; & les ennemis, abandonnant
ur poſte & leur canon, laiſſerent
ıcore ſur la place le Colonel Wurm-
r & le Comte de Salms. Mais com-
e ces deux corps d'infanterie ſe jet-
rent bruſquement dans la demi-lu-
par deux côtés oppoſés, & ſe ren-
ntrerent de front, ils ſe trouverent
ns un extrême déſordre, ſans avoir
aſſez d'eſpace pour faire leurs évo-
ions, ni le tems de reprendre
rs rangs; car dans ce moment plu-
urs barils de poudre abandonnés
: les ennemis prirent feu au milieu
s troupes Suedoiſes, & y augmen-

AN. 1634.

terent la confusion. Aussitôt, comm
AN. 1634. la demi-lune étoit ouverte du côt
des Impériaux, un gros de cuirassier
Allemands y entra, & marchant su
le ventre aux fantassins Suédois, le
obligea de quitter avec précipitatio
le retranchement. Horn s'efforça er
vain de les ramener à l'attaque; il f
avancer de nouvelles troupes, il ralli
celles qui avoient été repoussées; ma
les Suédois, étonnés & découragés pa
la perte qu'ils avoient faite, ne firen
plus que de foibles efforts, & l'infant
rie ennemie qui étoit rentrée dan
son poste paroissoit bien resolue de
conserver.

Une autre chose contribua enco
à faire perdre cœur aux troupes Su
doises qui combattoient sur la ha
teur: c'est que du lieu où elles étoie
elles voïoient la cavalerie de leur ai
gauche que commandoit le Duc Be
nard, presque défaite, & fuïa
déja vers la montagne d'Arsnbe
En effet le Duc Charles de Lorra
ne & Jean de Werth combattoie
de ce côté-là avec beaucoup de v
leur & de succès; le Duc Charles e
la gloire d'arracher de sa propre ma

'étendart du Duc Bernard.

AN. 1634.

Cependant Gustave Horn, voïant que tout étoit perdu, s'il ne chassoit es ennemis de la hauteur dont j'ai léja parlé, vint à bout de faire faire ncore un nouvel effort & une charge générale à ses troupes avec un renort qu'il avoit reçu de l'aîle gauche. Quelques régimens d'infanterie Suéoise se signalerent dans cette occaon par un courage qui a peu d'exemles; mais il fallut enfin ceder au ombre, à la valeur & à la fortune es Impériaux. Ceux-ci, après avoir epoussé tout ce qui faisoit encore uelque résistance, étoient déja sur le oint d'envelopper les troupes Suéoises, lorsque Horn prit enfin le arti de faire retraite. Il l'auroit faite n bon ordre & avec peu de perte, , dans le tems qu'il se retiroit, & u'il avoit mis une bonne partie de rmée en sûreté, son aîle gauche, enerement défaite par les Impériaux, étoit venue se renverser sur le reste l'armée où elle causa une confusion nérale. Aussitôt les Impériaux & les pagnols, accourant de toutes parts, firent un horrible carnage, les

AN. 1634.

Suédois se laissant égorger comme de victimes, sans pouvoir ni résister ni s sauver par la fuite. Jamais bataille n fut plus glorieuse aux vainqueurs, n plus funeste aux vaincus. On compt que les Suédois perdirent dans cett action plus de seize mille hommes dont huit mille furent tués ce jour-l & la veille sur le champ de bataille & le reste périt dans la fuite, aïant ét vivement poursuivis par les Croates Ils perdirent encore soixante-dix o quatre-vingt pieces de canon, tou leur bagage, & une infinité de dra peaux & d'étendarts. Depuis Nordlin gue jusqu'à Ulm & Wirtemberg le chemins étoient jonchés de cadavre d'hommes & de chevaux, d'armes & d bagage, & depuis long-tems la guerr n'avoit fourni de spectacle plus affreu

LXIV. Décadence du parti Suédois.

La consternation des Suédois fu égale à leur perte. Ils se voïoient san Armée & sans Chef; car le Maréch Horn, le plus habile Général qu'i eussent alors, étoit demeuré prisor nier. Le Rhingrave, qui avoit enco un corps de six à sept mille hommes fut défait peu de jours après par Duc de Lorraine & Jean de Wert

AN. 1634.

Pufendorf. l. 6.

;es Impériaux, profitant de leur vic-
›ire, après avoir pris Nordlingue,
›umirent toute la Suabe & la Fran-
›nie. Les Alliés de la Suede crurent
oir dans ce moment toutes les for-
›s de la Ligue Catholique fondre ſur
ıx, & commencerent à enviſager les
ıédois, non plus comme les ven-
›urs de leur liberté, mais comme les
ınemis de l'Empire & du repos pu-
lic, auteurs de tous les malheurs de
Allemagne; tel eſt l'effet de l'adver-
té. Déja pluſieurs, craignant d'être
ıveloppés dans leur diſgrace, ſon-
›oient à s'en ſéparer au plutôt pour
ıccommoder avec l'Empereur.

LXV.
Paix de Prague.

L'Electeur de Saxe y penſoit depuis
ngtems, ſoit par inconſtance na-
relle, ſoit par chagrin contre les
inces de l'Union qui refuſoient de
i déférer la principale direction des
faires & de la guerre. Il ceſſa alors
· diſſimuler; & comme il avoit été
principal auteur de la Confédéra-
›n, il donna auſſi aux Confédérés
xemple de la déſertion. Le traité
ı'il avoit commencé à Pirn fut ache-
· & ſigné à Prague. Il ſeroit trop
ıg d'en rapporter ici les articles,

AN. 1634.

& il ſuffira de dire que jamais acte ne fut plus défectueux ni plus contraire à la liberté Germanique. L'Empereur avec le Duc de Saxe diſpoſant en maître Souverain des Villes, des Provinces, des Etats Séculiers & Eccléſiaſtiques de l'Allemagne, y décidoit ſeul des intérêts de tous les Princes de l'Empire, & même des Couronnes étrangeres; pardonnoit aux uns, châtioit les autres, preſcrivoit aux Catholiques & aux Proteſtans des loix nouvelles, & prétendoit armer toute l'Allemagne contre les Suédois comme ennemis de l'Empire, & contre la France, pour l'obliger à rétablir le Duc de Lorraine que le Roi avoit juſtement dépouillé de ſes Etats. Quoique l'Electeur de Brandebourg apperçût aſſez tous les défauts d'un acte ſi irrégulier, il ne laiſſa pas de l'accepter, découragé par le mauvais état où il voïoit les affaires des Suédois. On propoſa ce traité à tous les autres Princes, comme un moïen commun de réunion entre tous les Membres de l'Empire. On ſollicita avec empreſſement toutes les Villes d'y ſouſcrire; & peu de tems après Guillaume, Duc de Saxe-Veimar, les

'rinces d'Anhalt, George, Duc de Lu-
ebourg, avec quelques autres Princes,
Jlm, Francfort ſur le Mein, Nurem-
erg & d'autres Villes Impériales le
gnerent malgré tous les efforts des
lliés. C'eſt-là ce qu'on appella la
aix de Prague, tant vantée par la Mai-
on d'Autriche, & tant décriée par les
uédois & leurs Alliés.

AN. 1634.

Ce dernier coup acheva de ruiner
e crédit & les forces de la Suede en
llemagne; de grands corps de trou-
es ſe détacherent tout-à-coup de ſes
rmées, pour fortifier celles de l'Em-
ereur; ſes anciens Alliés devinrent
utant d'ennemis, qui l'obligerent à
artager ſes forces déja trop affoiblies.
l falloit un ſecours extraordinaire
our empêcher les Suédois de ſuc-
omber après tant de pertes. La France
ui étoit ſeule en état de le fournir,
e fournit en effet, en prenant enfin
s armes contre la Maiſon d'Autri-
he. C'eſt ainſi qu'elle ſauva la Suede
ans ces fâcheuſes circonſtances, lorſ-
u'elle étoit ſur le point de ſe voir
bligée de demander la paix à l'Em-
ereur à des conditions bien peu pro-
ortionnées à ſes premieres eſpéran-

LXVI. La France ſe détermine à prendre les armes contre la Maiſon d'Autriche.

AN. 1634.

ces. Il faut développer les reſſorts d cette nouvelle ſcene. Mais ici la ma tiere devient ſi vaſte par la multitud des évenemens de la guerre & des né gociations, que je ſuis obligé de m reſſerrer dans des bornes plus étroites pour ne pas faire une Hiſtoire géné rale, d'un ouvrage dont le principal bu eſt de faciliter l'intelligence des négo ciations de Munſter.

Fin du troiſieme Livre.



SOMMAIRE DU QUATRIEME LIVRE.

I. *POLITIQUE de la France & du Cardinal de Richelieu.* II. *La France traite avec les Etats Proteſtans d'Allemagne.* III. *Elle traite avec les Provinces-Unies.* IV. *Treves ſurpris par les Eſpagnols, & l'Electeur arrêté priſonnier ; occaſion de la rupture entre la France & l'Eſpagne.* V. *Etat de l'Eſpagne & de la France.* VI. *La France fait de grands préparatifs de guerre.* VII. *Elle détourne de la Suede les armes de la Pologne par l'entremiſe du Comte d'Avaux. Caractere du Comte d'Avaux.* VIII. *Voïage du Comte d'Avaux par la Cour de Dannemarck.* IX. *Il négocié la prolongation de la treve entre la Suede & la Pologne.* X. *Succès de la négociation.* XI. *Premieres campagnes des François.* XII. *Ils attaquent les Païs-Bas.* XIII. *Bataille d'Avein.* XIV. *Vain projet du Cardinal de Richelieu.* XV. *Les*

Confédérés assiegent Louvain. XVI. *Ils se retirent.* XVII. *Campagne du Rhin.* XVIII. *Retraite des François.* XIX. *Expédition de Lorraine.* XX. *Le Duc de Rohan fait heureusement la guerre dans la Valteline.* XXI. *Campagne d'Italie.* XXII. *Le Pape exhorte les Princes à la paix.* XXIII. *Dispositions de la Maison d'Autriche par rapport à la paix.* XXIV. *Dispositions de la France.* XXV. *Dispositions de la Suede.* XXVI. *Congrès indiqué à Cologne pour y négocier la paix.* XXVII. *Artifice de la Maison d'Autriche pour diviser les Alliés.* XXVIII. *Les Hollandois & les Suédois refusent d'envoïer leurs Députés à Cologne.* XXIX. *La France est résolue de ne point commencer la négociation avant l'arrivée de ses Alliés.* XXX. *Les Vénitiens offrent leur médiation.* XXXI. *La France traite avec le Duc de Saxe Veimar.* XXXII. *Ce Prince reprend Saverne.* XXXIII. *Les François attaquent la Franche Comté.* XXXIV. *Le Prince de Condé leve le siége de Dole.* XXXV. *Irruption d'une grande armée en Picardie.* XXXVI. *Allarme de Paris.* XXXVII. *Les ennemis se retirent.* XXXVIII. *Gallas attaque la Bourgogne & se retire avec perte.* XXXIX. *Banier remporte une*

grande victoire à Wiſlock. XL. *Mort de Ferdinand II.* XLI. *La France refuſe de reconnoître Ferdinand III.* XLII. *Mort du Duc de Poméranie.* XLIII. *La France veut s'unir de plus en plus avec la Suede, pour ne traiter que de concert.* XLIV. *Difficultés formées par la Maiſon d'Autriche ſur les ſauf-conduits.* XLV. *Demandes du Roi de France.* XLVI. *Réponſe des Impériaux.* XLVII. *Réplique des François.* XLVIII. *Le Pape propoſe une treve.* XLIX. *La Maiſon d'Autriche la refuſe.* L. *Conquêtes des François dans les Païs-Bas.* LI. *Le Vicomte de Turenne oblige le Cardinal Infant de ſe retirer de devant Maubeuge.* LII. *Le Prince d'Orange ſe rend maître de Breda.* LIII. *Les Griſons abandonnent le parti de la France.* LIV. *Le Duc de Parme traite avec les Eſpagnols.* LV. *Mort des Ducs de Savoie & de Mantoue.* LVI. *Mort du Lantgrave de Heſſe-Caſſel.* LVII. *Les Eſpagnols portent la guerre dans le Languedoc.* LVIII. *Exploits du Général Banier dans la haute-Saxe.* LIX. *Il eſt enfermé par les Impériaux.* LX. *Il fait une belle retraite.* LXI. *Priſe des Villes Foreſtieres par le Duc Bernard.* LXII. *Premiere bataille de Hinfeld.* LXIII. *Seconde batail-*

le. LXIV. *Siége de Brisach.* LXV. *Bataille de Witemveir.* LXVI. *Défaite du Duc de Lorraine.* LXVII. *Nouvelle défaite des Impériaux.* LXVIII. *Brisach se rend au Duc Bernard.* LXIX. *La Duchesse de Savoie se ligue avec la France.* LXX. *Négociation de la France avec la Suede pour renouveller l'alliance.* LXXI. *L'Empereur s'oppose au séjour du Comte d'Avaux à Hambourg.* LXXII. *Arrivée de Salvius à Hambourg.* LXXIII. *Commencement de la négociation.* LXXIV. *Articles des Subsides.* LXXV. *Artifice de Salvius.* LXXVI. *La France consent à déclarer la guerre à l'Empereur.* LXXVII. *Conditions exigées par la France.* LXXVIII. *Demande de Salvius éludée par le Comte d'Avaux.* LXXIX. *Conclusion du Traité.*



HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS qui précéderent le Traité de Weſtphalie.

LIVRE QUATRIEME.

AN. 1635.

I. Politique de la France & du Cardinal de Richelieu.

ON a déja pu remarquer que, depuis pluſieurs années, la France faiſoit une guerre ſecrete à la Maiſon d'Autriche par les ſecours qu'elle donnoit aux Provinces-Unies & aux ennemis de Ferdinand. Mais les conquêtes de Guſtave avoient fait craindre aux François de voir enfin toute l'Allemagne envahie par les Proteſtans, & la Religion Catholique proſcrite dans l'Empire. Le Roi de Suede avoit d'ailleurs

AN. 1635. *Pufendorf, l. 4.*

une ambition ſi vaſte, qu'il étoit la prudence d'y mettre des borne car ce Prince, au rapport de l'Hiſt rien de Suede, ne méditoit rien moi que de porter ſes armes victorieu jusque dans le ſein de la Monarcl d'Eſpagne, après qu'il auroit ſubjug toute l'Allemagne. Ainſi, quoique l'i térêt de la France fût en général ſeconder les ennemis de la Maiſ d'Autriche, il avoit fallu reſtrain ce principe ſelon les conjonctur Elle avoit tempéré l'intérêt de l'E par celui de la Religon; elle av donné aux Suédois aſſez de ſeco pour abaiſſer la Maiſon d'Autricl mais trop peu pour les mettre en é d'exterminer la Religion Catholiq Elle avoit en même tems offert protection à tous les Princes afin d rêter autant qu'elle pouvoit les p grès trop rapides de Guſtave, en tournant ſes armes des Etats Cath ques. Quelques-uns même ont p tendu qu'elle vouloit abandonner to à-fait les Suédois pour former un t parti en Allemagne avec le Roi Dannemarck & Valſtein, dans le te que ce Général ſongeoit à ſe ven

AN. 1635.

Ferdinand. C'étoit peut être aussi
ns le même dessein qu'elle ména-
oit tant le Duc de Baviere. Quoi
'il en soit, sa réserve fut si grande
ec le Roi de Suede, que ce Prince
ffensa quelque fois du peu de secours
'il tiroit de la France.

Après la mort de Gustave, les cho-
s aïant changé en Allemagne, la
ance crut aussi devoir changer de
nduite. La décadence du parti Pro-
stant ne laissoit plus rien appréhen-
r pour la Religion; mais elle fit
aindre que la Suede, épuisée d'hom-
es & d'argent, ne traitât avec l'Em-
reur, & que les Princes de la Mai-
n d'Autriche ne se vengeassent en-
ite sur la France de leurs pertes
ssées. Cette considération avoit obli-
le Roi à assister les Suédois plus
icacement qu'on n'avoit fait jus-
'alors. On avoit renouvellé à Hail-
on, dès le mois d'Avril 1633, le
ité d'alliance entre la France & la
ede; & quoique par ce dernier trai-
le Roi n'eût fourni qu'un million
livres tous les ans, au lieu de dou-
cens mille livres qu'il avoit promis
r le traité de Bernwald, les Suédois

en furent beaucoup plus soulagés
An. 1635. parcequ'ils furent païés plus exact
ment ; outre que la France entret
noit dans l'Electorat de Treves u
armée qui attiroit de ce côté-là u
partie de l'attention des Impériaux.

Malgré ces secours la Suede & l
Etats d'Allemagne se plaignoient e
core de la France, qui ne prodiguo
pas assez, à leur gré, ses finances & s
troupes. Mais le Cardinal de Rich
lieu avoit ses raisons pour en us
ainsi. Si la France s'étoit épuisée
secourir ses Alliés sans s'assurer d'u
dédommagement proportionné, ell
n'auroit retiré de ces grands effor
d'autre fruit que de voir peut-êtr
succomber la Maison d'Autriche. L
Cardinal se proposoit quelque chos
de plus, & ménageoit habilemen
l'occasion d'exécuter les vastes dessein
qu'il avoit conçus. Car après avoi
étendu les frontieres du Roïaume dan
les Païs-Bas autant qu'il seroit possi
ble, il vouloit acquérir à la Franc
l'Alsace & Philisbourg, pour renfer
mer la Lorraine, pour opposer de c
côté-là une barriere à l'Empire, &
pour avoir une entrée libre en Alle

ıagne. Pignerol, dont les François ıoient alors en poſſeſſion, leur ou- voit un paſſage en Italie. Il ne man- ıoit plus, pour aſſurer toutes les ex- êmités de la France, que de chaſſer s Eſpagnols au-delà des Pyrenées; ırriere que la nature ſemble avoir le-même placée entre les deux oïaumes; & c'eſt ce qu'il entreprit faire dans la ſuite par la conquête ı Rouſſillon. Telles étoient les vues ce grand homme, & s'il n'eut pas bonheur ou le tems de les exécu- ır, il eut du moins la gloire d'avoir le emier tracé le plan de la Monarchie ançoiſe telle qu'elle ſubſiſte aujour- hui, après avoir reçu tant d'accroiſ- ment par les conquêtes de Louis le rand.

AN. 1635.

Or comme l'oppoſition des Princes oteſtans avoit ſervi de motif à la ınce pour prendre part à la guerre Allemagne, le Cardinal eſpéroit que ır foibleſſe les engageroit à ſecon- r, ſans le ſavoir, ſes deſſeins ſe- ets. Il attendit patiemment que les édois & les Confédérés, affoiblis par s pertes ſucceſſives, ſe déchargeaſ- nt ſur la France du ſoin de conſer-

An. 1635.

ver l'Alſace, Philiſbourg & les Plac qu'ils occupoient ſur le Rhin, bie réſolu de s'en aſſurer la poſſeſſion lor qu'il en ſeroit une fois le maître. avoit déja fait ſonder les Confédéré ſur ce point depuis la mort de Guſta ve; mais ſoit que preſſentant ſes de ſeins, ils fiſſent ſcrupule de contr buer au démembrement d'une ſi bell portion de l'Empire, ſoit qu'ils cra gniſſent que la France ne les aban donnât après qu'elle auroit obtenu c qu'elle ſouhaitoit, ou qu'elle ne vou lût s'attribuer toute la conduite de affaires, ils avoient toujours conſtam ment refuſé de la ſatisfaire. Deux an auparavant le Cardinal avoit auſſi ten té de s'aſſurer de Straſbourg, en in troduiſant une garniſon Françoiſe dan la Ville. La choſe alloit même réuſſir par le conſentement des principau Bourgeois, lorſque l'oppoſition d'u ſeul habitant en fit manquer l'exécu tion.

II. La France traite avec les Etats Proteſtans d'Allemagne.

Après beaucoup de négociation inutiles, la bataille de Norlingue & la paix de Prague rendirent enfin le Suédois & les Etats d'Allemagne plu traitables. Ils conſentirent à donne

uelque satisfaction à la France pour n obtenir les secours dont ils avoient besoin, aimant mieux accorder quelque chose à un Allié, que de se voir bandonnés au ressentiment de leurs nnemis. Lœfler & Streiff, Députés des Princes & des Etats Protestans des Cercles & Provinces Electorales de Franconie, de Suabe & du Rhin, traiterent à Paris avec le Roi. Par ce traité, outre les sommes d'argent que le Roi s'obligeoit à païer aux Confédérés, l promettoit d'entretenir en deça du Rhin une armée considérable pour agir selon les occurrences; & en cas que la France rompît ouvertement avec l'Empereur, on leur promettoit d'entretenir en Allemagne une armée de douze mille hommes de pied, qui seroit commandée par un Prince choisi entre les Confédérés, & sous lequel le Roi nommeroit un Lieutenant Général. Les Etats Protestans s'obligeoient de leur côté à joindre leurs troupes à cette armée pour les employer selon les occasions à prendre Brisac & les Villes qui sont situées au delà jusqu'à Constance; & en cas que le Roi déclarât ouvertement la guerre à l'Em-

AN. 1635.

1. Novembre 1634.

Recueil des traités de paix.

AN. 1635.

pereur, ils lui remettoient la prote
tion de l'Alsace & de toutes les Vi
les qui en dépendent; c'est-à-dire, l
droit d'y mettre des garnisons pou
les conserver jusqu'à la paix. Ils pro
mettoient outre cela de ne faire n
paix ni treve que de concert avec l
France & d'un commun consentemen
Ce dernier article fut aussi reglé dan
un nouveau traité que le Chancelie
Oxenstiern fit cette même année
Compiegne avec le Roi.

III. La France traite avec les Provinces-Unies.

Quelque favorables que fussent ce
commencemens aux desseins du Card
nal de Richelieu, la France, aprè
tout, ne pouvoit gueres alors se flatte
de réduire l'Empereur à la nécessit
de lui céder un jour, par un traité, un
aussi belle Province que l'Alsace & le
Villes qu'elle vouloit acquérir. Il
avoit encore bien du sang à répandr
avant que d'en venir là; au lieu qu
du côté des Païs-bas les conquêtes pa
roissoient plus faciles à faire & à con
server. Car comme les Rois de Franc
s'étoient toujours réservé leurs droit
sur la Navarre dans les derniers trai-
tés faits avec les Espagnols, ils étoien
bien fondés à exiger un dédommage-

ıent, & en joignant leurs forces à elles des Provinces-Unies, ils pou- roient espérer de faire en Flandre de lus grands progrès qu'en Allemagne, où la guerre étoit beaucoup plus diffi- ile & plus ruineuse. La guerre de Flandre devoit être d'ailleurs une di- ersion fort avantageuse aux Suédois & aux Confédérés, puisqu'elle ne pou- voit pas manquer d'obliger les Espa- gnols à abandonner l'Allemagne. Ainsi e Cardinal, tournant ses principales ues de ce côté-là, fit, avec les Pro- inces-Unies, un nouveau traité par equel elles cédoient à la France tout e Païs compris en-deçà d'une ligne irée depuis Blaquemberg entre Dam & Bruges jusqu'à Rupelmonde, & se éservoient tout le reste; ces deux Puissances partageant ainsi entr'elles ous les Païs-bas, comme si elles voient été à la veille d'en faire la onquête. Enfin la France n'avoit alors ucun prétexte raisonnable de décla- er la guerre à l'Empereur, au lieu que les Espagnols lui donnerent dans e tems-là même un légitime sujet de upture.

AN. 1635.

L'Electeur de Treves avoit fait,

An. 1635.

IV.
Treves surpris par les Espagnols, & l'Electeur arrêté prisonnier : occasion de la rupture entre la France & l'Espagne.

Merc. François.

comme on a déja vu, un traité d
neutralité avec la Suede, & s'étoit m
sous la protection du Roi de Fran
en recevant des troupes Françoif
dans ses Places ; exemple que le Prin
de Montbeliart suivit bientôt aprè
Autant que les Impériaux souffroie
impatiemment que les François mi
sent le pied en Allemagne, autant l
Espagnols étoient irrités d'avoir é
chassés de l'Electorat de Treves. Ceu
ci pratiquerent une intelligence secr
te avec les habitans de cette Ville
surprirent la garnison Françoise,
taillerent en pieces, & arrêterent l'E
lecteur qu'ils envoïerent prisonni
en Flandres. Les esprits étoient, depu
long-tems trop aigris de part & d'au
tre, pour qu'une entreprise si vi
lente n'eût aucune suite. M. d'Amon
tot, Résident à Bruxelles, eut ordre d
demander au Cardinal Infant la rest
tution de Treves & la liberté de l'E
lecteur, en représentant qu'on n'avo
pu, sans violer la paix, prendre un
Ville gardée par les François, & ar
rêter un Prince que la nécessité de
garantir des armes de la Suede, avo
obligé de se mettre sous la protectio

.u Roi. Les Espagnols répondirent
qu'ils en avoient été auparavant chassés
ux-mêmes par les François. Le Rési-
ient repartit que l'Electeur étant Sou-
erain avoit eu droit de choisir telle
;arnison qu'il avoit voulu : à quoi le
Cardinal Infant ne répondit autre
hose, sinon qu'il falloit renvoïer cet-
e affaire à l'Empereur comme Chef
le l'Empire. Le Roi, irrité, envoïa aus-
itôt un Héraut d'Armes déclarer la
;uerre au Cardinal Infant, selon les
nciennes formes. Telle fut l'occasion
le cette guerre sanglante qui coûta
ant de milliers d'hommes à la Fran-
e, & encore plus à l'Espagne, qui y
erdit un Roïaume & plusieurs Pro-
'inces dans l'un & l'autre hémis-
here.

V. Etat de l'Espagne & de la France.

L'Espagne étoit alors la plus flo-
issante Monarchie de la Chrétienté.
Maîtresse de tout ce qui est au-delà
les Pirenées, elle étendoit encore sa
omination sur une grande partie de
'Italie, où elle possédoit le Roïaume
le Naples & le Milanez. Elle comp-
oit la Sicile & la Sardaigne au nom-
re de ses Provinces. Le Roussillon
& la Franche-Comté étoient de son

AN. 1635. domaine. Les Provinces-Unies, rédu
tes au nombre de ſept, & cantonné
à l'extrêmité des Païs-bas, la lai
ſoient maîtreſſe des dix autres Pr
vinces qui compoſent ce riche & fe
tile Païs. La France étoit ainſi comn
bloquée au milieu des Etats du R
d'Eſpagne qui la reſſerroient de to
tes parts; & ce Monarque enfin po
ſédoit encore dans le nouveau Mo
de des terres immenſes & des tréſo
inépuiſables. La France au contrai
paroiſſoit alors autant inférieure
l'Eſpagne pour les forces & les riche
ſes, qu'elle l'étoit pour ſon étendu
Ce Roïaume, toujours en proie a
guerres civiles depuis la naiſſance d
Calviniſme, s'étoit affoibli lui-mên
par ſes propres forces. L'héréſie, quo
qu'elle eût reçu pluſieurs coups mo
tels, reſpiroit encore. C'étoit un fe
caché qui pouvoit renaître de ſes cen
dres. La Cour & les Provinces étoie
d'ailleurs ſans ceſſe agitées par des fa
tions dangereuſes que les Eſpagno
avoient l'adreſſe & la facilité d'en
tretenir.

Auſſi Philippe, enorgueilli de
puiſſance, mépriſa d'abord les men
ce

ces & la colere de Louis XIII. Cette extrême confiance lui étoit ſur-tout inſpirée par le Comte Duc d'Olivarez, qui avoit dans ce Roïaume une autorité égale à celle que le Cardinal de Richelieu avoit en France; mais un génie fort inférieur, & plus de préſomption que de capacité. Il comptoit beaucoup ſur ſon adreſſe, quoiqu'elle ne fût que médiocre. Il étoit aſſez fin, mais peu habile; bon Courtiſan, mauvais Miniſtre: ſouple & rampant devant le Souverain; fier & impérieux, avec les ſujets. Son plus grand mérite a été d'avoir ſu ſe maintenir long-tems en faveur malgré les mauvais ſuccès de ſon miniſtere. Il en fut redevable en partie à la foibleſſe de ſon Maître. Il entretenoit en France des liaiſons ſecretes avec tous les mécontens. Il fomentoit les révoltes de Gaſton Duc d'Orléans, du Comte de Soiſſons & du Duc de Bouillon. Il ſe flattoit de brouiller tellement les affaires dans le Roïaume, que le Cardinal de Richelieu ſeroit obligé de laiſſer en paix les Puiſſances étrangeres. Mais il eut le chagrin de voir échouer tous ſes projets par l'habileté

AN. 1635.

AN. 1635.

& le bonheur de ſon rival, & en retardant la paix, il penſa perdre tout le Roïaume d'Eſpagne par les grands mouvemens qui s'y firent, & enfin il ſe perdit lui-même.

VI. La France fait de grands préparatifs de guerre.

Le Cardinal de Richelieu apperçevoit mieux que perſonne l'inégalité des deux Puiſſances qu'il alloit commettre enſemble; mais ce vaſte & ſublime génie voïoit des reſſorts, des moïens & des reſſources inconnues à tous les autres. Ce miniſtre, le premier qui ait connu & ſu déploïer les grandes forces du Roïaume, commença dès-lors à faire ces grands armemens qui ont depuis rendu la France redoutable elle ſeule à toute l'Europe. On vit dans ce Roïaume ce qu'on n'y avoit encore jamais vu; pluſieurs armées à la fois porter la guerre en Flandre, en Lorraine, en Allemagne, en Italie, en Eſpagne, ſur l'Océan & ſur la Méditerranée. Trois armées furent deſtinées contre l'Eſpagne. La premiere, ſous les Maréchaux de Châtillon & de Brezé, devoit entrer dans les Païs-Bas; les deux autres dans l'Italie, où l'une devoit faire la guerre dans la Valteline ſou

le Duc de Rohan, afin d'empêcher la communication de l'Italie avec l'Allemagne : l'autre, ſous le Maréchal de Crequi, devoit attaquer le Milanez; tandis que du côté des Pirenées on ſe tiendroit ſur la défenſive, & que deux flottes croiſeroient ſur les deux Mers. En même tems pour exécuter le nouveau traité fait avec les Confédérés l'Allemagne, le Cardinal mit ſur pié une autre armée qui devoit agir ſur les bords du Rhin ſous le commandement du Cardinal de la Valette, & ccuper de ce côté-là les Impériaux, fin de les empêcher d'aſſiſter les Eſ-agnols. Tels furent les premiers pré-aratifs de cette nouvelle guerre.

AN. 1635.

VII. La France détourne de la Suede les armes de Pologne, par l'entremiſe du Comte d'Avaux.

Mais il étoit ſur-tout important écarter tout ce qui pouvoit faire ob-acle aux armes des Suédois. La tre- que Guſtave avoit accordée quel-es années auparavant à la Pologne, oit expirer : & ſi les Polonois avoient commencé la guerre, c'eut été une ceſſité à la Suede d'abandonner llemagne. Les Proteſtans auroient bientôt obligés d'accepter le trai- de Prague, & tout le poids de la erre ſeroit retombé ſur la France.

AN. 1635.

Pour prévenir un si fâcheux contretems, le Roi chargea le Comte d'Avaux de menager entre ces deux Couronnes la prolongation de la treve. Ce traité fut le premier que ce Comte négocia dans toute la suite des guerres d'Allemagne; & en le rapportant ici en abregé, j'en prendrai occasion de faire connoître ce célebre Négociateur, qui doit avoir tant de part au reste de cette Histoire.

Caractere du Comte d'Avaux.

Nani. hist. Ven. l. 7 & 8.

Siri. Memor recond. vol. 6.

Fr. Ogier, éloge de M. d'Avaux.

Car. Ogerii iter Danicum, Suec. & Polon.

Claude de Mesmes, Comte d'Avaux, Commandeur des Ordres du Roi, Conseiller & Ministre d'Etat, s'étoit déja fait connoître par les importantes affaires qu'il avoit négociées dans ses Ambassades de Venise & de Rome. Quelque difficile qu'il soit d'échauffer le flegme du Sénat de Venise, accoutumé à temporiser dans les grandes affaires, & de persuader la guerre à des gens à qui leur habileté dans la négociation donne tant d'avantage sur tous les autres peuples, le Comte d'Avaux avoit engagé presque malgré elle cette sage République à prendre les armes pour assurer au Duc de Nevers la possession de Mantoue. Les principaux Sénateurs furent eux-mêmes

étonnés de leur facilité, & lui avoue-
rent qu'il les avoit menés beaucoup
plus loin qu'ils ne vouloient aller. Il
avoit encore rendu à la République
un service signalé, en étouffant des
semences de division qui naissoient
entr'elle & le Pape Urbain VIII, &
dont on appréhendoit des suites aussi
fâcheuses que sous le Pontificat de
Paul V. Urbain fut si satisfait du Com-
te, dans les entretiens qu'il eut à Rome
avec lui, que tout réglé qu'étoit ce
Pape dans le partage de ses heures, il
oublioit souvent toutes les autres af-
faires pour s'entretenir avec lui.

AN. 1635.

Je ne rapporterai point ici les ca-
racteres favorables ou désavantageux
que différens Auteurs ont faits de
ce Ministre. Rien n'est si incertain
que les Jugemens que l'on fonde sur
ces sortes de portraits dont les Histo-
riens embellissent souvent leurs ou-
vrages aux dépens de la vérité. On
est surtout presque sûr de se trom-
per, lorsqu'on s'en rapporte à des Au-
teurs étrangers, rarement assez ins-
truits, & plus rarement encore assez
exempts de partialité & de jalousie de
nation. Le simple récit des négocia-

AN. 1635.

tions du Comte d'Avaux le fera mieux connoître que toutes les couleurs dont je pourrois orner son portrait. On lui verra par-tout une grande pénétration d'esprit, un jugement net & solide, & beaucoup de cette éloquence qui persuade. On le trouve toujours actif, appliqué, vigilant, souple, insinuant, s'accommodant aux mœurs de tous les peuples, & au caractere des Ministres avec lesquels il traite. Il gagnoit ceux-ci par un certain air d'ouverture & de franchise qui inspiroit de la confiance, & qui lui en faisoit autant d'amis. Il savoit sur-tout allier le cérémonial de son emploi avec la politesse Françoise. Jamais Ambassadeur n'a mieux soutenu la dignité de son caractere & la prééminence de nos Rois. Sa dépense toujours magnifique donnoit un nouvel éclat à son ministere, & son zele pour la Religion couronnoit de si beaux talens. Il fit éclater ce zele dans les circonstances les plus délicates, jusqu'à déplaire aux principaux Ministres de France, qui ne furent pas toujours sur ce point aussi vifs qu'ils devoient l'être. Il sembloit qu'il ne se fût chargé des inté-

rêts de la France en Allemagne, que pour y ménager ceux des Catholiques; & cet attachement à sa Religion, passant jusques dans ses mœurs, en faisoit un des plus honnêtes hommes de son tems, bienfaisant, désintéressé, droit & moderé. Ces grandes qualités par lesquelles on le distinguera toujours entre les plus célebres Négociateurs, se trouvoient jointes à une parfaite connoissance de l'Histoire, des Langues & des Belles-Lettres, qui l'égaloit aux plus beaux esprits de son siecle. Les Voitures, les Balzacs, & tout ce qui brilloit alors sur le Parnasse François, lui rendoient une espece d'hommage, beaucoup moins parcequ'il étoit leur Mécene, que parcequ'ils le reconnoissoient pour leur maître dans ce style ingénieux & naïf auquel il s'exerçoit quelquefois avec eux pour se donner quelque relâche au milieu de ses pénibles occupations. Les Duchesses de Savoie & de Longueville ne pouvoient se lasser de ses lettres; & ce qu'il y a d'étonnant dans un Ministre aussi occupé qu'il l'avoit toujours été, il écrivoit avec la même facilité & la même po-

AN. 1635.

litesse en Allemand, en Italien & e[n]
Latin.

AN. 1635.

VIII.
Voïage du Comte d'Avaux par la Cour de Danemarck.

Le Comte d'Avaux aïant été char[-]
gé, comme je viens de dire, de ména[-]
ger la continuation de la tréve entr[e]
la Suede & la Pologne, reçut en mê[-]
me tems ordre du Roi de passer pa[r]
le Danemarck pour y assister aux no[-]
ces du Prince Christian que le Roi so[n]
pere marioit avec la Princesse Magde[-]
lene-Sibille, fille de l'Electeur de Saxe.
Le Roi de Danemarck avoit invit[é]
tous les Princes de l'Europe à y envoïe[r]
leurs Ambassadeurs. L'Empereur
le Roi de France, le Roi d'Espagne
la Suede & la Pologne y envoïeren[t]
les leurs, & plusieurs Princes y assiste[-]
rent en personne. La fête fut une de[s]
plus magnifiques qui se soient vue[s]
dans les cours du Nord; mais il étoi[t]
difficile que dans une si nombreu[se]
assemblée il n'y eût aucune contesta[-]
tion sur les rangs, sur-tout entre le[s]
Ambassadeurs qui croient acquérir u[n]
titre, & se fonder un droit en conte[s-]
tant celui des autres. L'Ambassadeu[r]
de Suede avoit ordre de demander le[s]
mêmes distinctions que ceux de Fran[-]
ce & d'Espagne; mais comme il s'ap[-]

perçut bientôt qu'on n'étoit pas disposé à les lui accorder, il prit le parti de s'absenter de toutes les cérémonies, sous prétexte du deuil de la Cour de Suede qui duroit encore depuis la mort de Gustave. Toute la contestation fut ainsi entre le Comte d'Avaux & Dom Gaspar de Tebes Ambassadeur d'Espagne. La fermeté du Comte déconcerta Dom Gaspar. Il feignit d'avoir reçu des ordres pressans de s'en retourner. Il laissa le champ libre au François, & on le vit mettre à la voile au milieu des préparatifs qu'on faisoit pour la noce.

AN. 1635.

Le sujet pour lequel le Comte d'Avaux alloit en Suede étoit beaucoup plus important. Il arriva à Stokolm au mois de Décembre de l'an 1634. Il trouva les Regens du Roïaume extrêmement découragés par les pertes récentes qu'ils avoient faites en Allemagne, & dégoutés d'une guerre qui les épuisoit, tandis qu'ils avoient besoin de toutes leurs forces pour celle de Pologne dont ils étoient menacés. L'Electeur de Brandebourg & le Roi d'Angleterre avoient déja envoïé des Députés à Holland en Prusse pour

AN. 1635.

ménager la paix entre les deux nations. Deux mois s'étoient écoulés en contestations sur la forme des pleins-pouvoirs, & sur les titres qu'on s'y donnoit de part & d'autre. Le Pape cependant sollicitoit fortement la Pologne de recommencer la guerre. L'Empereur ne cessoit de l'animer par les promesses les plus spécieuses ; & les Suédois de leur côté faisoient de grands préparatifs. Le Comte d'Avaux voulant prévenir de bonne heure les suites fâcheuses d'une rupture, agit si efficacement auprès des Régens de Suede par l'espérance qu'il leur donna d'être soutenus en Allemagne de toutes les forces de la France, & de leur ménager un traité avantageux avec la Pologne, qu'ils lui promirent de continuer la guerre ; & après avoir tiré d'eux cette promesse, il partit pour la Prusse.

IX.
Le Comte d'Avaux négocie la prolongation de la tréve entre la Suede & la Pologne.

La négociation devoit recommencer au mois de Mai, & on avoit changé le lieu des conférences, qu'on tint dans la suite à Stumsdorf. Ce fut là que le Comte se rendit avec de nouveaux Médiateurs députés de Hollande. Son arrivée fit beaucoup de plai

AN. 1635.

ſir aux Suédois qui ne s'étoient que trop apperçus de la partialité des Médiateurs d'Angleterre & de Brandebourg. On recommença auſſitôt à traiter. Les Plénipotentiaires des deux nations, également prêts à la guerre & à la paix, négocioient en pleine campagne les armes à la main, à la tête de deux corps de troupes ennemies, dont il falloit que les Médiateurs ſuſſent prévenir l'animoſité & ménager la fierté. Les Suedois étoient enorgueillis des avantages qu'ils avoient remportés dans les guerre précédentes, & les Polonois étoient animés par les Impériaux, & par la préſence de leur Roi, qui étoit tout près de Stumsdorf avec toute ſon armée. Jamais on ne vit de négociation plus ſinguliere dans ſa forme. Cependant le Comte d'Avaux acquit en peu de tems un ſi grand empire ſur les deux partis, qu'il ne ſe faiſoit de part & d'autre aucune démarche ſans le conſulter. C'étoit à lui qu'on adreſſoit directement toutes les propoſitions : c'étoit lui qui portoit toutes les paroles, & il ſembloit que les autres Médiateurs n'euſſent été appellés que

Car. Ogerii iter. Danic. Suec. & Polon.

pour faire nombre. On se souvenoit
An. 1635. encore en Pologne, que Henri de Mesmes, aieul du Comte, avoit été choisi par Charles IX, pour recevoir à Paris les Seigneurs Polonois qui venoient offrir la Couronne de Pologne à Henri III, & qu'il avoit traité avec ces Seigneurs pour le Roi, pour la Reine Mere & pour le Prince alors Duc d'Anjou. L'alliance que le Comte avoit avec la Maison de Montluc, nom illustre que l'Evêque de Valence, frere du Maréchal de Montluc, avoit rendu célebre en Pologne, augmentoit encore la considération qu'on avoit pour lui, de sorte que ses soins auroient sans doute procuré la paix aux deux Roïaumes, s'il avoit été possible de concilier des intérêts si opposés. Il fallut ainsi se contenter d'une treve. On fut même sur le point de la voir rompre dans le moment qu'elle venoit d'être conclue. Le Comte d'Avaux proposa aux Suédois de la part des Polonois, d'ajouter au traité un article en faveur des Catholiques de Livonie, pour leur accorder le libre exercice de leur Religion. Les Suédois rejetterent la proposition avec

ne opiniâtreté que ni les raisons ni
es prieres du Médiateur ne purent
aincre. Le refus des Suédois, rappor-
é aux Polonois, excita des murmures.
e son des trompettes, qu'on entendit
ar hazard dans le même moment, avec
uelques coups de mousquet, réveilla
ardeur martiale de ces deux nations
uerrieres. On courut aux armes; & si le
omte d'Avaux avec les autres Média-
eurs ne s'étoient promptement jettés
ntre les deux troupes qui marchoient
éja piques baissées l'une contre l'au-
e, la négociation eût fini par une
nglante catastrophe. On trouva en-
uite un tempéramment dont les deux
artis s'accommoderent, & la tréve
t conclue pour vingt-six ans.

X. Succès de la négociation.

La Suede & la Pologne s'applau-
rent de ce traité. La France y trou-
a aussi son avantage par les raisons
ue j'ai dites, & par le soin que le
omte d'Avaux eut d'y conserver la
éeminence de nos Rois, en se fai-
nt nommer le premier de tous les Mé-
ateurs. Ce Comte gagna aussi beau-
up lui-même à ce traité, par la gran-
e réputation que cette négociation
i fit en Allemagne & dans les Roïau-

AN. 1635.

mes du Septentrion. Il reçut des ca
resses extraordinaires de Ladislas IV
& le Général Koniespolski lui donn
la plus glorieuse marque d'estime qu'i
pouvoit lui donner, en lui faisant pré
sent de son épée, pour lui témoigne
l'obligation que la Pologne lui avoi
de l'avoir désarmée.

XI. Premiere Campagne des François.

Mémoires pour servir à l'Histoire du Card. de Richelieu.

Mercure François.

Memorie recond. di Vittorio Siri to. 8.

Mémoires manuscrits du Marquis de de Monglat.

Cette treve mettoit les Alliés de l
France en état de continuer la guerr
en Allemagne, & c'est ce qu'on avoi
prétendu; mais pour les y engager en
core plus efficacement, le Roi entre
prit de la pousser lui-même avec vi
gueur. Ce fut véritablement alors qu
le feu de la guerre, comme je l'ai an
noncé au commencement de cet ou
vrage, pénétra dans toutes les partie
de l'Europe, tandis que l'Angleterre
que sa situation mettoit à couvert d
l'embrasement général, se déchiro
elle-même par des factions contraire:

XII. Les François attaquent les Païs-Bas.

L'armée, destinée à porter la guer
dans les Païs-Bas, s'assembla en Chan
pagne sous les Généraux que j'ai nom
més, au nombre de vingt mille hom
mes de pied & de six mille chevau
Le Cardinal de Richelieu, considéra
que toute la Flandre étoit pleine c

AN. 1635.

Villes fortes, capables d'une longue & vigoureuſe défenſe, avoit pris, de concert avec les Etats des Provinces-Unies, un plan de campagne qui devoit bien abréger la guerre, s'il réuſſiſſoit. C'étoit d'y entrer par les derrieres, d'y faire de grands ravages, & de déſoler tout le plat-Païs, ſe flattant que les grandes Villes voïant tout leur territoire ainſi expoſé à une ruïne certaine, ſe révolteroient contre les Eſpagnols, & prendroient le parti de ſe donner à la France en retenant leurs privileges. Suivant ce projet, les Maréchaux de Châtillon & de Brezé paſſerent la Meuſe à Mezieres & à Charleville, entrerent dans le Luxembourg où ils ſe ſaiſirent d'Orchimont, de Rochefort & de Marche-en-Famine, s'avançant toujours vers Liege, pour aller de-là joindre le Prince d'Orange à Maſtricht.

Le Cardinal Infant, jugeant du deſſein des François par leur marche, ne négligea rien pour en prévenir l'exécution. Il aſſembla promptement le plus de troupes qu'il lui fut poſſible : il en jetta une partie dans les Villes les plus expoſées pour les raſſurer &

AN. 1635. les défendre, & du reste il forma un armée, dont il donna le commandement au Prince Thomas de Savoie, qu s'étoit depuis peu mis au service de l'Es pagne. C'eût été pour les Espagnol un coup décisif de défaire les Françoi avant leur jonction avec l'armée de Etats; mais aussi c'étoit exposer le Païs-Bas à une ruine presque certai ne, si les François remportoient un victoire. La crainte d'une défaite mo déroit ainsi dans le Prince Thoma l'envie qu'il avoit de se signaler pa une bataille, d'autant plus que so armée étoit moins nombreuse qu l'armée Françoise. Il s'approcha ce pendant pour observer les François dans l'espérance de trouver quelqu occasion de les attaquer avec avanta ge. Il crut en effet l'avoir trouvée; ma elle lui devint funeste.

XIII. Bataille d'Avein.

Comme il ne vouloit point hasa der de bataille en rase campagne, placa toute son infanterie dans un va lon dont l'approche étoit défendu par des haies & de gros buissons, ave une batterie de seize pieces de canon Il rangea ensuite sa cavalerie dans un plaine, derriere son infanterie, pour

outenir, & ne doutant point de la
ictoire, si les François l'attaquoient
ans un poste si avantageux, pour les
ttirer, il fit avancer devant son infan-
erie quelque cavalerie dans la plaine.
.es François voïant les ennemis si près
'eux se mirent en bataille. Le Maré-
hal de Brezé prit le commandement
le l'aîle droite; le Maréchal de Châ-
illon celui de la gauche, & ils place-
ent douze pieces de canon au milieu
le leur infanterie, qui faisoit elle mê-
ne le centre de l'armée. Dans cet
rdre, ils s'avancerent sans connoître
ncore le nombre ni la disposition des
nnemis, parcequ'ils ne voïoient de-
'ant eux que le peu de cavalerie que
e Prince Thomas avoit répandu dans
a plaine pour attirer l'armée Fran-
oise. Cette cavalerie s'étant retirée
ux approches des François, les haies
x les buissons couvroient encore tel-
ement les Espagnols, que les Maré-
haux furent obligés de s'en appro-
her eux-mêmes de fort près pour les
éconnoître. Les aïant découverts dans
e vallon, ils résolurent aussitôt de
es faire attaquer, malgré le désavan-
age du terrein. Après quelques volées

AN. 1635.

de canon, tirées des deux côtés, l'aî
droite de l'armée Françoise s'éta
ébranlée, se jetta avec beaucoup
courage dans les haies qui couvroie
les Espagnols. Ceux-ci reçurent l
François avec une égale résolution,
firent derriere les buissons un si grar
feu de mousqueterie, qu'une partie
la cavalerie Françoise étonnée du bru
& incommodée de la fumée, se re
versa sur l'infanterie & la mit un pe
en désordre. Le Marquis de Tavan
s'avançant alors, avec une autre part
de la cavalerie, chargea les escadro
ennemis avec tant de bravoure, qu
les rompit. Pendant ce tems-là, le M
réchal de Brezé rallia l'infanterie,
ramena au combat, & lui fit faire un
charge générale que l'infanterie er
nemie ne put soutenir. Le Maréch
de Châtillon eut le même succès
l'aîle gauche, où le régiment de Cham
pagne enfonça les bataillons Espa
gnols, & fut bientôt imité par-tou
le reste de l'infanterie Françoise, tandi
que la cavalerie mettoit pareillemen
en fuite tous les escadrons qui se pré
sentoient devant elle. Ainsi la victoir
ne balança pas long-tems entre le

eux partis. Toute l'armée Eſpagnole, éfaite & rompue, ne ſongea plus qu'à ſauver par la fuite, laiſſant ſur le hamp de bataille & dans les cheins près de quatre mille morts, ſon anon, ſes bagages, la plus grande artie de ſes drapeaux, & un grand ombre de priſonniers de conſidéraon. Cette bataille ſe donna dans le aïs de Liege, auprès d'un Village ommé Avein, & elle en a pris le om.

XV. Vain projet du Cardinal de Richelieu.

La nouvelle d'une ſi belle victoire emplit le Cardinal de Richelieu des lus grandes eſpérances. Il ne douta lus du ſuccès de ſon projet. Il crut oir toutes les forces d'Eſpagne abatues, & tous les Païs-Bas conquis. près la jonction du Prince d'Orane, qui vint ſe joindre aux troupes rançoiſes à Maſtricht, les deux arnées faiſant enſemble plus de cinuante mille hommes, il ſe perſuada u'en ſe rabatant comme un torent depuis l'Evêché de Liege juſques ans l'Artois, elles emporteroient outes les Villes, comme le grand Guſtave avoit fait en Allemagne; mais l s'apperçut bientôt combien ſes eſ-

AN. 1635.

pérances étoient vaines. Les grand
Villes, qui par le traité de parta
étoient échues aux Hollandois, cr
gnirent pour leur Religion : celles q
devoient tomber sous la dominati
de France, craignirent pour leurs p
vileges, & elles aimerent mieux se d
fendre jusqu'à l'extrêmité que de s'
poser à perdre l'un ou l'autre. U
chose contribua encore à leur fa
prendre cette résolution : c'est que
deux armées aïant emporté Tillemo
d'assaut, elles y commirent des exc
inouis de cruauté & de brutalité, sa
épargner ni les lieux saints, ni les pe
sonnes consacrées à Dieu. Cette co
duite tout-à-fait imprudente révol
tout le Païs contre les armées conf
dérées. Les habitans des campagnes
des petites Villes se refugierent da
les Places fortes, & les bourgeois d
venant autant de soldats, se résolu
rent à vendre bien cher leur vie
leur liberté.

XV. Les Confédérés assiegent Louvain.

Les Confédérés voïant l'opiniâtr
té des grandes Villes, prirent la réso
lution d'en assieger quelqu'une, de
terminés à la ruiner si elle se laisso
forcer, & à lui accorder les cond

[t]ons les plus favorables, si elle con-
[se]ntoit à s'accommoder. Ils marche-
[re]nt donc à Louvain, en formerent
[le] siege, & les deux armées faisant
[le]urs attaques à l'envie l'une de l'autre,
[av]ancerent beaucoup les travaux; mais
[il]s trouverent dans les habitans &
[da]ns la garnison, qui étoit nombreuse
[&] choisie, une résistance si vigoureu-
[se], qu'ils désespérerent bientôt du
[su]ccès de leur entreprise. Les vivres
[co]mmencerent à leur manquer. Pico-
[lo]mini, que l'Empereur avoit envoïé
[au] secours des Espagnols, leur cou-
[po]it les convois. Ils furent enfin obli-
[gé]s de lever le siége & de se retirer à
[R]uremonde. Là le Prince d'Orange
[ap]prit avec beaucoup de chagrin que
[le]s Espagnols avoient surpris le Fort
[de] Skenck, forteresse importante, si-
[tu]ée à la pointe de terre qui fait la
[sé]paration des deux bras du Rhin.
Aussitôt, abandonnant les grands pro-
[je]ts dont il s'étoit laissé éblouir, il
[qu]itta les François pour aller bloquer
[le]s Espagnols dans ce Fort. Les Fran-
[ço]is, de leur côté, se voïant en proïe
[à l]a disette, à la famine & aux ma-
[la]dies, réduits à un pétit nombre, &

XVI.
Retraite des Confédérés.

AN. 1635.

hors d'état de rien entreprendre, r-
sant même retourner par terre, s'e-
barquerent dans un Port de Holl-
de, & débarquerent à Calais, d'où
retournerent dans leurs Province,
non pas en vainqueurs chargés
dépouilles de l'ennemi, mais rédu
à demander l'aumône pour subsist.
Ainsi s'évanouit ce grand projet
Cardinal de Richelieu, sans autre fr
que d'avoir remporté une victo
inutile.

XVII. Campagne du Rhin.

Merc. François.

Pufendorf. l. 6.

Lotychius, l. 25. c. 1. tom. 1.

Mémoires manuscrits du Marquis de Monglat.

Comme la France avoit préten
donner de la jalousie à l'Empereu,
& l'empêcher de secourir les Esp-
gnols, en envoïant sur les bords
Rhin une armée commandée par
Cardinal de la Valette, l'Empere
prétendit aussi occuper de ce côté
une partie des forces de la France,
y envoïant le Général Gallas à la t
d'une puissante armée. Le Cardi
aïant sous lui, en qualité de Marécha
de Camp, le Vicomte de Turenne
le Comte de Guiche, se joignit e
deçà du Rhin au Duc Bernard de V-
mar, qui depuis la bataille de Nor-
lingue & la prise du Maréchal Hor,
étoit resté seul Général des Suédois

es Conféderés dans ces quartiers là,
: qui, par sa constance, son adresse,
: la grande réputation de valeur qu'il
voit parmi les troupes, avoit su con-
:rver les débris de l'armée Suédoi-
:, & en former un corps qui étoit
ıcore redoutable. Depuis cette fu-
:ste journée, les Conféderés, hors
'état de faire aucune entreprise con-
dérable, s'étoient bornés à défendre
s Villes dont ils étoient les maîtres,
surprendre quelques petites Places
:s ennemis, & ils comptoient beau-
oup plus de mauvais que de bons
ıccès, tandis que le Général Banier
voit aussi beaucoup de peine à se
aintenir sur l'Oder & sur l'Elbe.
:s François de leur côté avoient per-
ı Philisbourg, que les Impériaux
voient pris à la faveur des glaces, &
.us encore par la négligence des Offi-
ers de la garnison.

Gallas assiégeoit Deux-Ponts, lors-
ıe le Cardinal de la Valette se joi-
ıit au Général Protestant. Tous deux
ısemble ils prirent Binghen, & obli-
:rent Gallas à lever le siege de Deux-
onts. De là ils marcherent au secours
: Maïence, que le Comte de Mans-

feld assiégeoit & pressoit vivemen

AN. 1635. La conservation de cette Place éto
d'une extrême importance pour l
Suédois & les Confédérés, parc
qu'elle leur assuroit la communic
tion des deux bords du Rhin. Le Con
te de Mansfeldt, beaucoup plus foib
que les Confédérés, leva le siege
l'approche des Généraux François, q
passerent le Rhin, & s'avancerent ve
Francfort, pour obliger cette Ville, q
menaçoit d'accepter la paix de Pr
gue, à demeurer fidele au parti. I
aïant su que les régimens de Hansfel
& de Lamboi n'étoient pas éloigné
ils les firent enlever. Ils mirent ensui
une forte garnison dans Saxenhause
auprès de Francfort, & demeurere
ainsi maîtres de la campagne, jusqu
ce que Gallas les obligea à leur to
de songer à la retraite.

XVIII. Retraite des François.

Ce Général n'osant pas hasard
une bataille, & voïant les François
avancés, entreprit de leur couper l
vivres pour les obliger à se retire
ne doutant pas qu'il ne trouvât qu
que occasion de les défaire dans le
retraite. Le Marquis de Gonzag
s'empara par son ordre de Sarbrul

de Caseloutre & des autres petites Places d'où l'armée faisoit venir ses convois. La disette se fit bientôt sentir dans le camp des Confédérés, & fit prendre aux Généraux la résolution de repasser le Rhin. Ils le passerent en effet après avoir laissé quatre mille hommes dans Maïence, feignant d'aller à Coblents. Gallas passa aussitôt le fleuve à Worms pour les suivre. Dès qu'il les eut atteints, il eut soin de se poster toujours si avantageusement, qu'il les mettoit tout à la fois hors d'état d'avancer dans leur marche, & de l'attaquer sans s'exposer à une défaite certaine; ce qui réduisit l'armée à une si grande disette, qu'elle ne subsistoit plus que de quelques légumes qu'elle trouvoit dans les Villages abandonnés, tandis que les chevaux n'avoient d'autre fourage que des feuilles d'arbre. Dans cette extrêmité, le Duc Bernard voiant l'armée sur le point de périr, & considérant que sans une extrême diligence il ne pouvoit éviter la poursuite des Impériaux dans la longue marche qu'il avoit à faire depuis Maïence jusqu'à Metz, seul azile où

AN. 1635.

An. 1635.

il pouvoit se mettre en sûreté, pri
sur le champ sa résolution, à l'exem
ple des matelots, qui, pour se sauve
dans une tempête, jettent tous leur
effets dans la mer. Il fit donc enter-
rer secretement son canon, afin qu
les ennemis n'en profitassent pas, &
ordonna de brûler tout le bagage. L
Cardinal de la Valette donna le pre
mier exemple en faisant brûler so
carosse. Aussitôt l'armée prit sa mar
che derriere des montagnes pour évi
ter la rencontre des Impériaux, ma
chant sans bruit, & sans avoir d'au
tre tems pour reposer que celui qu'
falloit pour que l'arriere-garde pr
alternativement la place de l'avan
garde. Il seroit difficile d'exprime
l'étonnement de Gallas, lorsqu'il ap
prit le départ des Confédérés. N'e
pérant plus les devancer, il résolut d
moins de les harceler en queue, &
fit en effet si grande diligence avec
cavalerie, qu'il les joignit sur la peti
riviere de Loutre. Là les François
les Suédois tournant tête le repouss
rent avec une valeur qui lui fit co
noître que leur retraite n'étoit ri
moins qu'une fuite. L'échec qu'il r

çut en cette occasion, ne fit que l'animer à la poursuite pour avoir sa revanche. Il attendit l'armée à une journée de Metz, & il y eut encore là une rude escarmouche, où la cavalerie Impériale fut entiérement rompue par les escadrons François. Cinq cens Croates y perdirent la vie avec plusieurs Officiers, & l'armée arriva enfin en lieu de sûreté, après treize jours d'une marche forcée, sans vivres & sans bagage. Une si belle retraite fit plus d'honneur au Duc Bernard que n'auroit fait une victoire, & Gallas avoua que c'étoit la plus belle action qu'il eût jamais vue.

AN. 1635.

XIX. Expédition de Lorraine.

Ce Général, voïant que l'armée Confédérée lui étoit échappée, s'alla joindre à l'armée du Duc de Lorraine. Ce Prince secondé de Jean de Werth & de Coloredo, soutenoit la guerre dans ses Etats contre le Maréchal de la Force qui y commandoit l'armée Françoise. La jonction de Gallas avec le Duc de Lorraine rendit les Impériaux beaucoup supérieurs aux François. Mais celle du Cardinal de la Valette & du Duc de Veimar avec le Maréchal de la Force, remit l'égalité en-

AN. 1635.

tre les deux partis. L'armée Françoise devint même plus nombreuse par l'arrivée du Duc d'Angoulême avec une nouvelle armée où etoit le Ban & l'arriere-Ban de France que le Roi avoit convoqué. Alors les ennemis qui avoient auparavant présenté la bataille aux François, la refuserent à leur tour. Toute la campagne se passa ainsi à s'observer les uns les autres jusqu'à ce que l'hiver obligea enfin les deux armées de se séparer, les François n'aïant presque retiré de leur expédition d'Allemagne que la gloire d'avoir fait une belle retraite, au lieu que les Impériaux prirent Frankendall, & Maïence, qui se rendit après le départ de l'armée Françoise.

XX. Le Duc de Rohan fait heureusement la guerre de la Valteline.

Le Duc de Rohan qui commandoit dans la Valteline fut beaucoup plus heureux dans son expédition, & dans une campagne il égala la gloire des plus grands hommes de guerre. Lorsque le Roi se fut déterminé à déclarer la guerre aux Espagnols, il rapella de Venise le Duc de Rohan qui y étoit en éxil depuis l'an 1629, & le chargea de garder la Valteline, pour en fermer les passages aux troupes de

Memorie recond. t. 8.

la Maison d'Autriche. Ce Duc après avoir persuadé aux Grisons de se mettre sous la protection du Roi de France par un traité qu'il négocia avec eux, entra dans la Valteline à la tête d'une petite armée, & s'y saisit de Chiavenne, de Riva & de Bormio. Le Comte de Serbellon, Gouverneur de Milan, allarmé de cette entreprise, assembla promptement le plus de troupes qu'il lui fut possible, & s'avança jusqu'au Fort de Fuentes. Là il apprit que le Duc de Rohan étoit à Morbegno, où il se fortifioit au milieu des montagnes. Il eut avis en même tems que Goetz, avec un corps considérable d'Impériaux, marchoit contre les François par le Tirol, il résolut aussitôt d'attaquer le Duc de Rohan, se flatant de le défaire aisément, en le chargeant de front, tandis que les Allemands l'attaqueroient par derriere. La défaite des François étoit inévitable s'ils avoient attendu l'ennemi dans leur poste. Mais leur Général prévint le danger par sa valeur & son habileté. Il rassembla toutes ses troupes, & marchant droit aux Allemands lorsque ceux-ci l'attendoient le moins,

AN. 1635.

Vie du Card. de Richelieu. l. 5.

Mémoires pour servir à l'Histoire du Card. de Richelieu.

Mercure François.

An. 1635.

il tomba si à propos sur leur armée qu'il la mit dans une entiere déroute & gagna, pour le prix de sa victoire leur artillerie & leur bagage. A cett nouvelle le Comte de Serbellon qu croïoit marcher à la victoire, se vi obligé de se retirer jusqu'à ce qu'il eû reçu un nouveau secours d'Allemagne. Ce secours s'avançoit sous la conduite du Général Fernamond, & l Duc de Rohan étoit sur le point d se voir une seconde fois investi pa les ennemis, s'il n'avoit encore habilement prévenu leurs desseins. Il marcha contre les Impériaux, & après u combat assez opiniâtre de leur part il les défit entierement, & leur tu douze cens hommes. Le Général Espagnol, n'aïant plus d'autre moïen d sauver la Valteline, voulut à son tou hasarder une bataille avec ses seule troupes; il s'approcha dans ce dessei de l'armée Françoise. Le Duc de Rohan lui épargna la moitié du chemin & le fit charger si brusquement pa tant d'endroits, qu'il enfonça d'abor les premiers rangs des Espagnols Alors la poudre manquant aux François, on se mêla l'épée à la main pa

un ſoleil ſi clair, dit l'Auteur d'une Relation manuſcrite, que la lueur des lames éblouiſſoit les yeux des combattans. Le choc fut extrêmement rude, le combat ſanglant, & la victoire quelque tems incertaine. Elle demeura enfin aux François. Les Eſpagnols prirent la fuite après avoir perdu plus de quinze cens hommes, laiſſant aux vainqueurs toutes les marques ordinaires de la victoire. Tant de ſuccès rendirent enfin le Duc de Rohan maître paiſible de la Valteline, & augmenterent beaucoup la réputation qu'il avoit d'être un des plus habiles Généraux de ſon tems.

AN. 1635.

Mémoires du Marquis de Monglat.

XXI. Campagne d'Italie.

Les exploits des François en Italie ne furent pas à beaucoup près ſi glorieux. Depuis le traité de Queraſque, le Duc de Savoie, conſidérant combien l'alliance & la protection du Roi d'Eſpagne avoit été inutile & même funeſte à ſa Maiſon, s'étoit tourné du côté de la France, & avoit fait avec le Roi un traité de ligue offenſive & défenſive. En conſéquence de ce traité, dès que la France eut déclaré la guerre à l'Eſpagne, ce Prince prit les armes & entra en action. Le Roi ſol-

11. *Juillet.*

AN. 1635. licita fortement tous les autres Prin ces d'Italie d'entrer dans cette ligue mais le seul Duc de Parme, mécon tent de l'Espagne signa le traité. Le autres Princes ne crurent pas la Fran ce aussi désintéressée qu'elle le pu blioit dans la guerre qu'elle vouloi faire en Italie, ou se crurent assez en état de défendre eux-mêmes leur li berté, sans emploïer des secours étran gers. Le Maréchal de Créqui fut char gé du commandement de l'armée Françoise. Il se joignit aux Ducs de Savoie & de Parme; mais toute cette expédition aboutit à la prise de quel-ques petites Places dans le Milanez, & à la défaite de vingt-quatre compa-gnies d'infanterie Espagnole, & au siége de Valence que les armées con-fédérées furent obligées de lever. La France fit encore une autre perte qui lui fut très sensible; ce fut la prise de l'Isle de Sainte Marguerite & de Saint Honorat par les Espagnols, qui se mirent par-là en état de ruiner le commerce de la Méditerranée. Tels furent de part & d'autre les premiers succès de la guerre.

Cependant à-peine la France avoit

AN. 1636.

XXII.
Le Pape exhorte les Princes à la paix.

elle pris les armes qu'on la ſollicita de les quitter. Le Pape Urbain VIII ne ceſſoit de l'exhorter à renoncer à l'alliance des Proteſtans, & à ſe réconcilier avec la Maiſon d'Autriche. Le Pere Joſeph ſecondoit les intentions du Souverain Pontife, ou en faiſoit le ſemblant, dans l'eſpérance de la pourpre. Les impôts extraordinaires incommodoient les peuples, & les murmures croiſſoient à proportion. D'un autre côté, le Pape faiſoit les mêmes inſtances auprès de la Maiſon d'Autriche, & pluſieurs Princes d'Allemagne ſe donnoient auſſi de grands mouvemens avec le Roi de Danemarck, pour engager les Suédois à un accommodement. Comme tous les Princes Confédérés qui étoient engagés dans la guerre, ne la faiſoient qu'à l'ombre de la France, de la Suede & de la Hollande, ſi ces Puiſſances avoient conſenti à faire la paix, ils auroient tous été obligés de prendre la même réſolution; & comme ces trois Puiſſances avoient beſoin du ſecours l'une de l'autre pour ſoutenir le poids de la guerre, la premiere des trois qui ſe ſeroit déterminée à traiter,

An. 1636.

auroit infailliblement déterminé les deux autres. La chose étoit sûre du moins par rapport à la France & à la Suede ; mais on étoit encore bien éloigné de voir aucun effet des mouvemens qu'on se donnoit pour cette réunion.

XXIII. Dispositions de la Maison d'Autriche par rapport à la paix.

L'Empereur & le Roi d'Espagne se repaissoient de victoires & de triomphes imaginaires, & se flattant de réduire tôt ou tard leurs ennemis à leur demander la paix, & à recevoir les conditions qu'ils voudroient leur imposer, ils s'épuisoient l'un & l'autre à faire de grands armemens pour accabler tous les Alliés à la fois. C'étoit-là leur premiere vue, & le Comte-Duc d'Olivarez, après avoir fait goûter ce projet à Philippe, animoit de tout son pouvoir Ferdinand à l'exécuter. En cas que le succès des armes de la Maison d'Autriche ne répondît pas à ses espérances, comme il étoit déja arrivé, elle étoit disposée à entrer en négociation, mais non pas pour faire un traité général avec tous ses ennemis ; car elle étoit persuadée que si tous les Alliés soutenoient mutuellement leurs intérêts dans une né-

gociation commune, elle feroit obligée d'en recevoir la loi. Elle vouloit donc divifer le parti des Alliés, & engager la France, la Suede & la Hollande à traiter féparément. C'étoit-là le fecond point qu'elle fe propofoit; & comme cette divifion ne pouvoit lui être que très avantageufe, foit pour continuer la guerre, foit pour faire la paix, l'Empereur mettoit tout en œuvre par fes Agens, fous le nom de Médiateurs, pour détacher la Suede de la France, & le Roi d'Efpagne n'omettoit rien pour féparer la France de la Hollande. Tandis que les Ducs de Mekelbourg infpiroient aux Suédois de la défiance des François, le Cardinal Infant faifoit aux Etats de Hollande des propofitions capables de les éblouir, & l'Agent de l'Empereur à la Haie, lia une intrigue fecrete avec quelques Membres des Etats pour rompre l'alliance de la République avec la France. Le Maréchal de Brezé découvrit ces pratiques fecretes. Nos Ambaffadeurs s'en plaignirent aux Etats, & les conférences furent rompues. On fit même un nouveau traité qui confirmoit l'ancienne alliance.

AN. 1636.

Pufendorf, rerum Suecic. l. 8.

Bafnage. Annales des Provinces-Unies 1646. *X.*

AN. 1636.

XXIV. Dispositions de la France.

Le succès des premieres campagnes n'avoit pas mieux répondu aux espérances du Cardinal de Richelieu qu'à celles de la Maison d'Autriche. Mais quels que fussent les succès de la guerre, le Cardinal y gagnoit toujours beaucoup pour ses intérêts particuliers, parcequ'elle le rendoit nécessaire à son Maître. La confiance que le Roi avoit en lui redoubloit dans les bons sucès; & dans les disgraces, ce Prince n'avoit d'espérance que dans l'habilité de son Ministre. Le Cardinal, ainsi déterminé par intérêt à continuer la guerre, y étoit encore animé par des sentimens secrets de haine. La Maison d'Autriche vouloit le perdre, & il vouloit s'en venger. Enfin ces vues de passion étoient justifiées par un motif plus généreux & plus désintéressé. C'étoit le bien de l'Etat. Il ne pouvoit se persuader que la Maison d'Autriche ne succombât pas enfin sous les efforts des François, secondés de tant d'Etats alliés qu'il armoit contr'elle. Il attendoit cette conjoncture favorable pour exécuter ses projets par un traité également glorieux & avantageux à la France. La suite

fera voir que ses espérances n'étoient pas tout-à-fait vaines. Une seule chose l'inquiétoit. Il craignoit que les Alliés, las de la guerre, ou gagnés par les émissaires de la Maison d'Autriche, ne prissent enfin le parti de s'accommoder avec Ferdinand, en abandonnant la France. Il jugeoit bien que si la chose arrivoit, comme il l'appréhendoit, la France seroit en danger d'être accablée par toutes les forces de la Maison d'Autriche, ou obligée de faire une paix désavantageuse. Pour prévenir une si fâcheuse extrêmité, quelque ardeur qu'il eût pour la guerre, il n'étoit pas éloigné de faire la paix, pourvu qu'elle se fît, non pas comme les ennemis le souhaitoient, par des traités particuliers, mais par un traité général de concert avec tous les Alliés, espérant traiter de cette maniere avec plus d'avantage. Ainsi, autant que la Maison d'Autriche se donnoit de mouvement pour mettre la division dans le parti, autant le Cardinal travailloit à maintenir l'union; & en cela sa principale vue étoit de profiter du secours des Alliés pour continuer la guerre avec plus de suc-

AN. 1636.

AN. 1636.

cès ; ou s'il étoit enfin obligé de fai
re la paix, il espéroit du moins l
faire meilleure. La France s'étoit déj
assurée de la fidélité des Province
Unies par le dernier traité. Celle de
Etats Protestans d'Allemagne déper
doit entierement des résolutions de l
Suede, de sorte que le point essenti
de la politique du Cardinal étoit d
formais de s'attacher tellement l
Suédois, que rien ne pût les sépar
de la France, soit pour la guerre, so
pour la paix. Aussi ne négligea-t-il rie
pour en venir à bout ; mais il y trou
plus de difficulté qu'il n'avoit pensé.

XXV. Dispositions des Suédois.

Les Suédois souhaitoient la pai
& ils étoient disposés à s'accommod
avec l'Empereur pour peu qu'ils
trouvassent leur avantage ; mais
n'étoient pas sûrs du succès de la n
gociation. Si le Roi de Danemarck,
les Ducs de Mekelbourg & les aut
Princes qui s'entremettoient pour f
re leur accommodement, emploïoie
toutes sortes d'artifices pour leur do
ner de la défiance des François,
Suede se défioit également de ces M
diateurs, & quoiqu'elle n'osât pas
fuser absolument la médiation du I

Pufendorf. l. 8.

de Danemarck, elle croïoit toujours voir en lui un ennemi ſecret, jaloux de ſa gloire & de ſes avantages. Elle ne ſe défioit pas moins de l'Empereur même, qui ne lui paroiſſoit pas aſſez diſpoſé à la ſatisfaire ſur ſes prétentions; enfin elle craignoit que la France, avertie de ſes négociations ſecretes, ne l'abandonnât pour ſonger auſſi à ſon accommodement, & qu'ainſi deſtituée du ſecours de ſes Alliés, elle ne ſe vît ſeule chargée de tout le poids de la guerre, en cas que ſon traité échouât. En raiſonnant ſur ce principe il ſemble qu'elle auroit dû rejetter les ſoupçons frivoles qu'on lui donnoit de la France, & s'unir inſéparablement avec elle, puiſqu'elle ne pouvoit trouver de ſûreté que de ce côté-là. Cette union pouvoit même rendre l'Empereur plus facile à lui accorder ſes demandes. Les Suédois le ſentirent bien dans la ſuite; mais il fallut du tems & une longue expérience pour les détromper; & cependant tout leur faiſoit alors ombrage, juſqu'aux ſecours qu'on leur donnoit: car, quoiqu'ils ſouhaitaſſent que la France portât la guerre en Allemagne,

AN. 1636.

jugeant bien que sans une puissan
AN. 1636. diversion ils ne pourroient pas s
maintenir, ils ne vouloient cependa
pas que le Roi se rendît trop puissa
dans l'Empire, & ils craignoient qu
ne s'y attirât toute l'autorité aupr
des Etats Confédérés. Enfin ils
flattoient, malgré leurs défiances, q
Ferdinand se résoudroit peut-être
leur accorder d'honnêtes condition
dans cette espérance, ils ne vouloie
pas se lier par un nouveau traité à
France qu'ils accusoient de voulo
rendre la guerre éternelle, & ils e
tretenoient toujours les négociatio
avec l'Empereur, quoique timideme
& en secret, pour ne pas donner li
aux François de se séparer d'eux. L
Suédois avoient ainsi deux vues pri
cipales; la premiere étoit de faire
paix avec l'Empereur, s'ils y tro
voient leur avantage; la seconde éto
de s'unir plus étroitement que jam
avec la France, en cas que la négoc
tion ne réussît pas; & comme l'Em
pereur les amusa long-tems par
vaines paroles, obligés de ménager
France, ils l'amuserent aussi long-tem
eux-mêmes par des lenteurs affecté

An. 1636.

C'étoient ces raiſons ſecretes & ces intérêts cachés de la France, de la Suede & de la Maiſon d'Autriche qui retardoient la négociation. Les peuples, qui ignoroient les véritables cauſes de ce retardement, éclatoient en murmures ſans ſavoir à qui s'en prendre; car les deux partis cachoient, avec une égale affectation, l'éloignement qu'ils avoient pour la paix, & s'accuſoient mutuellement de la retarder. On voïoit les Ambaſſadeurs des Princes aller & venir d'une Cour à une autre avec toutes les apparences d'une réconciliation prochaine, & cependant on ne concluoit rien; Ferdinand & Philippe n'aïant en vue que de diviſer le parti; la France ne voulant traiter que conjointement avec ſes Alliés, & les Suédois ſe flattant d'obtenir, dans un traité particulier, des avantages qu'on ne vouloit pas leur accorder.

XXVI.
Congrès indiqué à Cologne pour y négocier la paix.

Malgré ces obſtacles le Pape vint à bout, par ſes ſollicitations, d'engager les Princes Catholiques à convenir d'un lieu pour y négocier. Les François propoſerent Ulm, Vorms, Francfort, Villes Impériales de la Confeſſion d'Auſbourg. L'Empereur propoſa

Constance, Trente, Ausbourg & Fran-
fort. Le Pape aima mieux Cologne
& y envoïa le Cardinal Ginetti av
la qualité de Légat & de Médiate
entre les Princes Catholiques. Cet
démarche causa une extrême joie a
peuples par l'espérance qu'elle le
d'onna d'un prompt accommodemen
L'Empereur, sur-tout, & le Roi d'Esp
gne affecterent d'y applaudir, & s'en
presserent d'envoïer leurs Plénipoten
tiaires à Cologne pour donner u
preuve publique de leurs bonnes di
positions. Ils ne manquerent pas e
même tems d'inviter le Roi de Fra
ce à en faire autant, & ils eure
grand soin de publier qu'il ne teno
pas à eux qu'on ne fît la paix, & qu'
n'attendoit plus que les Plénipote
tiaires François pour commencer l
conférences. Par cette conduite
Maison d'Autriche prétendoit fai
tomber sur la France tout ce que l
retardemens avoient d'odieux, & el
avoit encore une autre vue secrete pl
utile à ses desseins, qui étoit de divis
les Alliés. Car quoi qu'il ne soit p
vraisemblable que le Pape fût d'inte
ligence avec l'Empereur & le Roi d'E

AN. 1636.

Pufendorf. l. 8.

Adam. Adami pacificatio. Westphalie. c. 2.

XXVII. Artifice de la Maison d'Autriche pour diviser les Alliés.

pagne, il eſt certain que les conféren- ces de Cologne étoient un piége qu'on tendoit à la France pour la ſéparer de ſes Alliés, la France ne pouvant pas honnêtement ſe diſpenſer d'y envoïer ſes Plénipotentiaires, au lieu qu'on étoit perſuadé que ni la Suede, ni les Provinces-Unies n'y enverroient point les leurs. Elle eût donc été obligée de traiter ſeule à Cologne, & auſſitôt ſes Alliés n'auroient pas manqué de ſonger auſſi à leur accommodement.

AN. 1636.

XXVIII. Les Hollandois & les Suédois refuſent d'envoïer leurs Députés à Cologne.

Pufendorf. Ibid.

La Hollande refuſa effectivement la médiation du Pape qu'elle regardoit comme l'ennemi déclaré de tous les Religionnaires. Outre cette raiſon commune, les Suédois croïoient en avoir de particulieres. Jaloux des moindres diſtinctions, ils trouvoient mauvais qu'on eût choiſi Cologne ſans les conſulter, & qu'ils ni fuſſent invités que par les François, comme ſi leurs intérêts étoient dépendans de ceux de la France. Le Pape ne leur avoit pas même offert ſa médiation; & quand il l'eût fait, il ne pouvoit pas manquer d'exiger comme une condition néceſſaire la reſtitution de tous

An. 1636.

les biens Ecclésiastiques. D'ailleurs o
n'étoit convenu d'aucun préliminaire
& l'on ne savoit pas même quelle qu
lité ni quel nom on donneroit au P
pe. Cologne étoit ennemie si déclar
des Protestans, qu'on n'y devoit avo
aucune considération pour eux, & i
ne pouvoient pas espérer d'être mie
traités du Légat du Pape, que les A
glois l'avoient été à Vervins où le L
gat protesta qu'il romproit les conf
rences plutôt que de les y admettr
Enfin leurs prétentions chimériqu
leur fournissoient encore une raiso
de ne pas traiter de la paix dans
même Ville que les François, po
n'être pas obligés de leur ceder le pa

XXIX. La France est résolue de ne point commencer la négociation avant l'arrivée de ses Alliés.

Cette résolution des Suédois auro
beaucoup nui aux intérêts de la Fra
ce, si elle avoit envoïé ses Plénip
tentiaires à Cologne pour y traiter i
dépendamment de la Suede, comm
la Maison d'Autriche s'en flattoit
mais on ne fut pas en France la du
de cet artifice. Le Roi promit tout
bien résolu de différer les conférenc
de Cologne jusqu'à ce qu'on eût pe
suadé aux Hollandois & aux Suédo
d'y envoïer leurs Plénipotentiaires

u qu'on eût pris avec eux d'autres
nesures pour négocier de concert. La
Maison d'Autriche n'épargna ni les
plaintes ni les reproches ; mais on mé-
prisa ces bruits inutiles.

AN. 1636.

XXX.
Les Vénitiens offrent leur médiation.

La République de Venise, soit à la
sollicitation de la France, soit par un
mouvement de zele pour la paix de
l'Europe, fit quelque tems après une
démarche dont on espéra un heureux
succès. Elle offrit sa médiation aux
Suédois & aux Hollandois, & s'enga-
gea à envoïer à Cologne un Ambassa-
deur dont la médiation leur devoit
être moins suspecte que celle d'un
Légat du Pape. Les Hollandois accep-
terent ce parti ; mais les Suédois, sans
accepter ni refuser l'offre qu'on leur
faisoit, se plaignirent de ce que la
République, dans la lettre qu'elle avoit
écrite à leur Reine, ne lui donnoit
que le titre de *Sérénissime*, sans ajouter
celui de *très Puissante*, comme c'est
l'usage à l'égard des Têtes couronnées.
L'Ambassadeur de Venise qui résidoit
à Paris, excusa cependant cette faute
auprès de Grotius, Ambassadeur de
Suede en France. La chose en demeu-
ra-là, & l'on ne put pas encore juger

AN. 1636.

ce que deviendroit le congrès de Co-logne. Les deux partis firent même pour recommencer la guerre, de plu grands préparatifs que jamais, & l continuerent avec un extrême achar nement.

XXXI.
La France traite avec le Duc de Saxe-Veimar.

Recueil des traités de paix.

Le peu de ſuccès de la dernier campagne avoit étonné le Cardinal d Richelieu ſans le décourager. Il re doubla ſes ſoins pendant l'hiver pou rétablir les armées, & les mettre e état de faire une plus heureuſe exp dition. Il abandonna cependant pou cette fois les grands projets qu'il avo formés ſur les Païs-bas, afin de fair ailleurs de plus grands efforts. Le ſervices que le Duc de Veimar avoi rendus l'année précédente, avoien fait naître au Cardinal l'envie d'atta cher ce Prince à la France par u traité particulier. Le Duc Bernard, de puis la défaite de Nordlingue, éto devenu odieux & même ſuſpect à ſo parti : les Suédois le regardoient com me la cauſe de leur malheur, parce qu'il avoit engagé la bataille contr l'avis du Maréchal Horn. Ainſi mé content de la Suede, dont les Mini tres ne le traitoient pas avec aſſez d

considération, & qui n'étoit pas d'ailleurs en état de fournir à l'entretien des troupes qui s'étoient attachées à lui, il écouta volontiers les offres de la France. Le traité fut conclu sur la fin de l'année précédente. Le Roi s'engagea à lui païer une pension de quinze cens mille livres, & la somme de quatre millions par an pour l'entretien d'une armée de dix-huit mille hommes que le Duc s'obligea de fournir & de commander sous l'autorité du Roi. C'est ainsi que la France, ne voulant pas déclarer la guerre à l'Empereur, empruntoit un nom & un étendart étranger pour la lui faire en effet. Ce Prince vint lui-même à la Cour ratifier le traité, & après y avoir fait quelque séjour, il partit pour s'aller mettre à la tête de son armée.

AN. 1636.

XXXII. Le Duc de Veimar reprend Saverne.

Le Marquis de Grana avoit surpris Saverne en Alsace à la fin de la derniere campagne. Le Duc Bernard entreprit de reprendre cette Place qui étoit également importante par sa force & par sa situation. Dès que le canon eut ouvert une breche, il fit donner successivement deux assauts, qui furent soutenus par les assiégés avec beau-

AN. 1636.

Mémoires du Marquis de Monglat.

coup de valeur. Il espéra qu'un troi-
sieme lui réussiroit mieux, mais il fu
encore repoussé après qu'il y eut e
beaucoup de sang répandu de part &
d'autre. Le Comte Jacob de Hanau
jeune Prince de grande espérance
fut tué, & le Duc y perdit lui-même l
second doigt de la main gauche. Alor
outré de dépit de voir tous ses effort
inutiles, il fit redoubler le feu de
batteries, il inspira à ses troupes u
nouveau courage, & les ramenant
l'attaque, la Place fut emportée. Il e
coûta la vie à beaucoup de brave
hommes, & entr'autres à Hebron, c
Colonel Ecossois dont j'ai parlé ail-
leurs, & qui s'étoit mis au service d
Roi de France, qui regretta beaucou
sa perte.

XXXIII. Les François attaquent la Franche-Comté.

Pendant que le Duc Bernard pre-
noit Saverne, Jean de Werth pri
Coblents sur les François, après quo
il bloqua Hermanstein, & d'un autr
côté le Prince de Condé assiégeoi
Dol en Franche-Comté avec un suc-
cès bien différent. La Franche-Comté
effraïée du voisinage des armées Sué-
doises, avoit fait faire, il y avoit qua-
tre ou cinq ans, quelques proposition

au

AN. 1636.

au Roi pour se mettre sous sa protection. Elle s'étoit adressée pour cela au Prince de Condé, & c'est ce qui avoit fait échouer la négociation. Le Cardinal de Richelieu, pour affermir de plus en plus son autorité dans le ministere, vouloit être le canal de toutes les graces & le seul abitre des affaires. Par une de ces foiblesses dont les grandes ames sont quelquefois susceptibles, il eut une jalousie secrete de l'honneur que feroit au Prince de Condé la réunion de cette Province, de sorte qu'il négligea ces premieres avances. Il reconnut sa faute quelque tems après & voulut la réparer. Il n'étoit plus tems. L'éloignement des Suédois avoit rassuré la Province, & les Comtois, loin de songer à traiter avec la France, violoient ouvertement les conditions de la neutralité qu'on leur avoit accordée en 1611, à la priere des Suisses, en fournissant aux ennemis des secours, des troupes & des munitions. On voulut emporter, par la force ce qu'on avoit négligé d'acquérir par des voies plus douces & plus sûres. On se flattoit de faire aisément cette conquête. La Province

AN. 1636. ne pouvoit pas espérer d'être secourue. Les Villes étoient presque sans defense, & la confiance du Cardinal fut telle sur ce point, qu'il ne voulut emploïer à cette expédition que l'armée qu'il destinoit pour l'Italie. Cette armée, dont il fit donner le commandement au Prince de Condé, devoit prendre Dol en passant, & sans perdre le tems à se saisir des autres Villes, elle devoit aussi-tôt marcher en Italie pour attaquer le Milanez, & delà revenir prendre Graî pour rétablir ses quartiers dans le Comté, en remettant au printems suivant la prise de Salins & Besançon.

XXXIV. Le Prince de Condé leve le siége de Dol.

Si jamais les évenemens de la guerre ont confondu la politique du cabinet, ce fut en cette occasion. Les Comtois, voïant le Prince de Condé assembler une armée dans leur voisinage, ne douterent plus qu'on n'en voulût à leur liberté. Jaloux de leurs franchises, ils résolurent de les défendre au prix de leur vie; & sans attendre qu'on les vînt attaquer, ils firent des efforts extraordinaires pour se munir contre l'orage qui alloit éclater sur eux. En effet ils virent bientô

l'armée Françoiſe entrer dans leur Province & inveſtir Dol. Mais ils avoient pourvu à la ſûreté de cette Place : car outre la garniſon il y étoit entré cinq mille hommes de pied pour la défendre. Les François s'en apperçurent bientôt. A-peine avoient-ils commencé leurs travaux que les aſſiégés les combloient. Chaque jour étoit marqué par quelque ſortie vigoureuſe qui coûtoit toujours beaucoup de ſang aux aſſiégeans. Les Magiſtrats, les Eccléſiaſtiques, tous les Bourgeois armés de grenades, de pots-à-feu, de pierres, nettoïoient la tranchée, reprenoient les poſtes qu'ils avoient perdus, juſqu'aux batteries même des François, & déſoloient toute l'armée. On voïoit les Religieux ſe mêler avec les ſoldats, & armés de marteaux pointus aſſommer tout ce qui ſe préſentoit devant eux. Pour comble de diſgrace, les François avoient ſi bien compté que le ſiége ne dureroit qu'une ſemaine, qu'au bout de quinze jours la poudre commença à leur manquer ; & cependant le Duc de Lorraine, s'étant joint au Marquis de Conflans, s'approchoit pour les at-

AN. 1636.

AN. 1636.

taquer. Le Prince de Condé se vit ainsi tout-à-coup dans la plus fâcheuse situation, contraint de lever le siege, ou de s'exposer à une entiere défaite, lorsque la Cour le tira heureusement d'embarras, & sauva en quelque sorte sa gloire, en lui ordonnant d'abandonner son entreprise pour remédier à un mal plus pressant.

XXXV. Irruption d'une grande armée en Picardie.

Mémorie recond. di Vittorio Siri. t. 8.

Mémoires manuscrits du Marquis de Monglat.

Bernard & Dupleix Histoire de Louis XIII.

La France eut en effet alors besoin de ramasser toutes ses forces pour les opposer aux ennemis en Picardie. Les Espagnols voïant cette Province dégarnie, tandis que l'armée Françoise étoit arretée devant Dol, résolurent de faire un grand effort de ce côté-là. Tout sembloit favoriser leur entreprise. L'armée du Prince d'Orange fatiguée du long blocus du Fort de Skenck, étoit hors d'état de rien entreprendre. Toutes les Places de la frontiere étoient foibles, dépourvues de troupes & de munitions, & n'avoient pour Gouverneur que des hommes sans expérience, incapables de soutenir un siége, comme il parut bientôt : car la Capelle ne tint que sept jours, & le Catelet n'en tint que quatre. Après la prise de ces Places

AN. 1636.

l'armée ennemie qui étoit composée d'Allemands, d'Espagnols, de Hongrois, de Polonois & de Croates sous la conduite du Prince Thomas, de Jean de Werth & de Picolomini, se répandant dans la Province y renouvella tous les désordres que les inondations des Barbares commettoient autrefois dans les divers Roïaumes de l'Europe. Cependant la consternation augmentoit dans Paris à mesure que les ennemis s'avançoient, & l'inquiétude du Roi & du Ministre croissoit à proportion. L'allarme redoubla lorsqu'on apprit que les ennemis, après avoir passé la Somme, & obligé le Comte de Soissons de se retirer avec la petite armée qui gardoit le passage de la riviere, avoient emporté Roie, ensuite Corbie, & couroient librement jusqu'à Pontoise. Paris se crut alors à la veille d'être saccagé, & on n'y vit jamais une plus grande confusion. Un grand nombre d'habitans se réfugia dans les Provinces, & y porta l'épouvante. Les chemins de Chartres & d'Orléans étoient couverts de carosses, de coches & de chariots chargés de bagages & de Parisiens fu-

XXXVI. Allarme de Paris.

AN. 1636. gitifs. Le danger, qui paroiſſoit extrême augmenta encore par la nouvelle qu'on apprit en même tems de l'entrée de Gallas dans la Bourgogne. Ce Général ſe flattoit, dit-on, de marcher enſeignes déploïées juſqu'à Paris, pour partager avec l'autre armée le pillage de cette riche Capitale.

Dans un danger ſi preſſant, on vit le Cardinal de Richelieu déploïer cette grande fermeté d'ame qui faiſoit partie de ſon caractere. Quoiqu'il ſût que tout Paris étoit ſoulevé contre lui, il y vint afin de pourvoir à la défenſe de cette grande Ville, & ſa préſence, loin d'animer la ſédition, imprima du reſpect pour ſa perſonne, & raſſura le peuple. Il fit venir les habitans des Villages voiſins pour travailler aux fortifications. Il manda toute la Nobleſſe du Roïaume. Toute la Ville ſe taxa elle-même, & les Bourgeois effraïés ouvrirent leurs bourſes. Tous les aprentifs de métier furent enrôlés ; chaque porte cochere fut obligée de fournir un cavalier, & les autres un fantaſſin. En peu de jours le peuple, ſuſceptible de toutes les impreſſions devint tout guerrier, ou crut

l'être devenu. On ne voïoit, autour de Paris, qu'exercices & revues, & le Roi s'étant avancé jusqu'à Compiegne, se trouva bientôt à la tête de plus de cinquante mille hommes, armée redoutable, si les nouveaux soldats avoient été aussi distingués par leur valeur, qu'ils se faisoient remarquer par les plumes & les rubans dont ils étoient chargés. Cependant l'armée ennemie, voïant les François en état de se défendre, & même d'attaquer, se retira à Corbie, & laissa reprendre Roie. Corbie fut aussi reprise quelques jours après; Paris commença alors à se rassurer, & ce fut ainsi que se termina cette fameuse expédition.

AN. 1636.

XXXVII. Les ennemis se retirent.

L'armée, qui étoit entrée en Bourgogne ne fit pas à beaucoup près une si heureuse retraite. Après avoir fait mine d'assiéger Dijon, Gallas avoit investi Saint Jean de Lône. Cette Place, toute petite qu'elle étoit & mal fortifiée, fut un écueil funeste pour l'armée Impériale. Elle se défendit contre tous les efforts de Gallas avec une opiniâtreté extrême: elle fit périr l'élite de son armée; & comme si le Ciel eut pris sa défense, il s'éleva une

XXXVIII. Gallas attaque la Bourgogne & se retire avec perte.

AN. 1636. furieuse tempête accompagnée de pluies prodigieuses qui inonderent toute la campagne, & firent déborder la Saône. Gallas se vit ainsi contraint de lever promptement le siége, en abandonnant aux assiégés son atillerie & une partie de ses bagages. Une infinité de soldats se noïerent dans les chemins qui étoient devenus autant de torrens. Plusieurs furent assommés par les païsans. Le Comte de Rantzau défit l'arriere-garde, le reste ne songeant plus à pénétrer en France, se retira vers Besançon, laissant tous les chemins couverts de corps morts, comme après une sanglante défaite; de sorte que de trente mille hommes, dont l'armée étoit composée, il ne s'en sauva pas douze mille.

Il y eut aussi en Italie sur le Tecin une action fort vive, où le Duc de Savoie, joint au Maréchal de Créquy, tua quinze cens hommes au Marquis de Leganez, & demeura maître du champ de bataille. Mais l'Empereur fit en Allemagne des pertes encore plus considérables, de sorte que tout sembla conspirer cette année à ruiner les grandes espérances que la Maison

d'Autriche avoit conçues des armemens extraordinaires qu'elle avoit faits de toutes parts. Car sans parler d'un sanglant combat qui se donna sur l'Ems, où les Suédois, malgré la mort de Cniphausen qui les commandoit, demeurerent vainqueurs, & étendirent plus de mille Impériaux sur le champ de bataille, Banier, nouveau Général des armées Suédoises, remporta à Wistock dans la haute Saxe, une célebre victoire, & par cet exploit il rétablit la gloire des armes de la Suede, & donna commencement à cette grande réputation qu'il se fit en Allemagne. Quoique les Impériaux, sous le commandement de l'Electeur de Saxe & de Hatzfeldt, eussent l'avantage du terrein & la supériorité du nombre, Banier, réduit à la nécessité de les attaquer, eut l'adresse de leur faire quitter leur poste. Tandis que par un long circuit il envoïoit l'aîle gauche de son armée attaquer les ennemis en flanc, il soutint avec l'aîle droite l'effort des Impériaux. Ceux-ci se croïoient déja vainqueurs, lorsque l'infanterie Suédoise venant au secours de l'aîle droite, & l'aîle gauche aïant

AN. 1636.

XXXIX. Banier remporte une belle victoire à Wistock.

Pufendorf. l. 8.

An. 1637.

en même tems joint l'ennemi, la victoire passa tout-à-coup du côté des Suédois. Ce ne fut cependant, de l'aveu de Banier, qu'après le combat le plus opiniâtre qu'il eût jamais vu. Car de tous les escadrons qui composoient l'aîle droite, il n'y en eut pas un seul qui ne fût à la charge du moins six fois, & la plûpart y fut jusqu'à dix. Les Impériaux perdirent sur le champ de bataille & dans la fuite près de sept mille hommes, & jamais victoire ne vint plus à propos pour relever le courage des Suédois, dont les armes commençoient à perdre beaucoup de leur ancien éclat.

XL. Mort de Ferdinand II.

Sur ces entrefaites Ferdinand II mourut à Vienne au mois de Février de l'an 1637, dans la soixante unieme année de son âge, après beaucoup de succès & de disgraces; Prince également grand dans l'une & l'autre fortune, plein de modération & d'équité, habile, ferme & entreprenant, dont la mémoire est encore révérée de ses peuples pour les grandes qualités qu'ils admiroient en lui, & sur-tout des Catholiques pour sa grande piété & le zele qu'il eut toujours pour la

Religion. Les Auteurs François & Protestans prétendent que l'ambition eut part à toutes ses entreprises; mais si cette accusation est bien fondée, c'est le seul défaut qu'on puisse lui reprocher; & si l'Eglise ne le canonise pas, comme font quelques Auteurs Allemands, l'Histoire du moins le comptera au nombre des plus grands Princes qui aient gouverné l'Empire.

AN. 1637.

XLI. La France refuse de reconnoître Ferdinand III.

Quoique peu de tems avant la mort de l'Empereur, son fils Ferdinand III eût été élu Roi des Romains & son successeur à l'Empire, la France ne crut pas devoir le reconnoître, & si l'on considere la maniere irréguliere dont cette élection s'étoit faite, on aura tort d'accuser la France de n'avoir suivi en cela que les mouvemens de sa haine contre la Maison d'Autriche. L'Electeur de Treves étoit depuis deux ans prisonnier du Roi d'Espagne, & n'avoit pas donné son suffrage. Les Electeurs de Maïence & de Cologne étoient depuis plusieurs années pensionnaires de la même Couronne, & le premier en avoit reçu une grosse somme d'argent pour se trouver à la Diete. Le droit du Duc

Amelot, observations sur les traités des Princes.

AN. 1637.

de Baviere à l'Electorat étoit encore contesté par une partie considérable des Etats d'Allemagne. Les Députés des Electeurs de Saxe & de Brandebourg avoient passé leurs pouvoirs, trompés par les artifices des Espagnols. On n'avoit convoqué les Electeurs que pour délibérer sur les moïens de rétablir la paix, & non pas pour élire un Roi des Romains. Enfin cette élection devoit se faire à Francfort & non pas à Ratisbonne, où Ferdinand & les Espagnols avoient été les maîtres pendant tout le tems de la Diete, jusqu'à exercer de grandes violences pour donner de la terreur aux Députés.

Quoique ces raisons soient solides, & justifient parfaitement le procédé de la France, peut-être que dans d'autres conjonctures elle n'y auroit pas fait attention. Mais en tems de guerre & en fait de négociation, on tire avantage de tout, & les moindres chicanes ont leur prix. La France espéroit du moins qu'en se relâchant sur ce point, elle en obtiendroit quelqu'autre de Ferdinand ; & elle eût bien voulu que le Pape & les Suédois fus-

sent entrés dans ses sentimens. Mais le Pape craignit de mettre un nouvel obstacle à la paix, & les Suéois ne voulurent pas donner lieu à Ferdinand de disputer aussi à Christine le titre de Reine de Suede ; représailles assez ordinaires dans ces sortes de contestations, & que la Reine de Suede avoit effectivement plus de sujet d'appréhender que Louis XIII, parceque le Roi de Pologne avoit des droits réels sur la Couronne de Suede.

AN. 1637.

XLII. Mort du Duc de Poméranie.

La mort de Ferdinand II fut suivie de celle du Duc Georges Bogislas XIV, le dernier de l'illustre Maison des Ducs de Poméranie, dont la ligne masculine subsistoit depuis sept cens ans. Cette mort fut aussi l'occasion d'un nouveau démêlé entre les Suédois & l'Electeur de Brandebourg. Les Suédois prétendirent que le Duché de Poméranie leur appartenoit, ou par le droit de conquête, ou en vertu des droits qu'ils avoient acquis par les traités faits avec le feu Duc. Ils vouloient du moins s'en mettre en possession jusqu'à la conclusion de la paix générale, pour le conserver après la paix, ou l'échanger avec quelqu'au-

AN. 1637.

tre Etat qu'on ne pouvoit, disoient-ils, se dispenser de leur donner pour les dédommager des frais qu'ils avoient faits pour la guerre d'Allemagne. D'un autre côté l'Electeur de Brandebourg prétendit avoir des droits plus légitimes sur cet état, par les anciens traités faits entre ses prédécesseurs & les Ducs de Poméranie. Cette affaire fut d'une longue discussion, & une des plus difficiles de tout le traité de Munster; & comme elle occupoit alors beaucoup les Suédois, elle retarda de plus en plus les conférences pour la paix.

XLIII. La France veut s'unir de plus en plus avec la Suede, pour ne traiter que de concert.

On pressoit de plus en plus la France d'envoïer ses Plénipotentiaires à Cologne, & elle étoit obligée de feindre pour la paix beaucoup plus d'empressement qu'elle n'en avoit, & d'amuser ainsi les peuples qui attendoient avec impatience le fruit de ces grands mouvemens. Mais elle étoit comme j'ai déja dit, bien résolue de n'agir que de concert avec tous ses Alliés. Comme elle n'avoit jamais espéré attirer les Suédois à Cologne, ni leur persuader de traiter dans la même Ville que les François, elle avoi

AN. 1637.

trouvé un moïen de remédier à cet inconvénient ; c'étoit que la Suede s'engageât à ne faire son traité que du consentement de la France, & conjointement avec elle, soit qu'on traitât dans la même Ville, soit que ce fût dans deux Villes différentes, telles que Cologne pour la France & ses Alliés, & pour la Suede Lubeck ou Hambourg. Cet article avoit déja été arrêté entre le Marquis de Saint Chaumont & le Chancelier de Suede Oxenstiern dans un traité fait entr'eux dès le mois de Mars de l'année précédente 1636 ; mais quoique la Suede eût pour le moins autant d'intérêt que la France de ne point traiter séparément, les Régens du Roïaume différoient toujours de ratifier le traité, dans l'espérance de s'accommoder bientôt avec l'Empereur ; & si la France eût envoïé ses Plénipotentiaires à Cologne sans attendre la ratification, il étoit à craindre que les artifices de la Maison d'Autriche n'achevassent de détacher les Suédois qui se laissoient trop éblouir par l'espérance d'une paix prochaine. La France eût été ainsi obligée d'avoir recours à divers pré-

Recueil des traités de paix.

AN. 1637.

textes pour gagner du tems, si l'Empereur & le Roi d'Espagne ne lui avoient eux-mêmes fourni une juste raison de différer, par les difficultés qu'ils firent l'un & l'autre sur les saufconduits qu'ils devoient donner pour le congrès. La chose alla si loin, que ce préliminaire pensa faire perdre toute espérance de la paix.

XLIV. Difficultés formées par la Maison d'Autriche sur les saufs conduits.

La France avoit demandé des saufconduits pour ses Plénipotentiaires, pour ceux de la Suede, des Etats d'Allemagne & de la République de Hollande. Cette condition est si nécessaire pour commencer à traiter, & la Maison d'Autriche faisoit paroître tant d'impatience de commencer la négociation, qu'on ne s'attendoit pas à voir naître des difficultés de ce côté-là, & la France ne manqua pas de faire à son tour beaucoup de bruit des obstacles qu'elle y trouva. Le Roi d'Espagne consentit à donner un sauf-conduit aux Suédois, mais il en refusa aux Hollandois. L'Empereur au contraire en offrit aux Hollandois, & en refusa aux Suédois, & encore plus absolument aux Etats Protestans d'Allemagne Alliés de la France; artifice

Pufendorf. rerum Suec. l. 9.

Memorie recond. di Vittorio Siri. t. 8.

An. 1637.

qui tendoit à obliger les uns & les autres à traiter séparément des François. Car la Hollande ne pouvoit pas traiter à Cologne de concert avec la France, sans un sauf-conduit de la part du Roi d'Espagne, non plus que les Suédois & les Etats Protestans, sans un sauf-conduit de la part de l'Empereur, pour assurer leur personne dans la route & dans la Ville même de Cologne. Il est vrai que ce refus ne devoit point intéresser la France par rapport aux Suédois, puisque ceux-ci ne vouloient pas traiter à Cologne; mais il l'intéressoit beaucoup par rapport aux Provinces-Unies & aux Etats Protestans qu'on empêchoit par-là de se joindre aux François. Enfin dans le sauf-conduit qu'on offroit aux Plénipotentiaires de France, on inséroit une clause équivoque & injureuse, *s'ils se comportent modestement, s'ils traitent de bonne foi, sans donner atteinte au traité de Prague*. Telles furent les premieres contestations qu'il y eut entre les partis au sujet des sauf-conduits; & l'on n'étoit pas alors prêt d'en voir la fin, puisqu'elles durerent plusieurs années.

AN. 1637.

XLV. Demandes du Roi de France.

Quoique la France ne fût pas fâchée de ces obstacles, qui lui donnoient le tems d'attendre la ratification du traité fait avec la Suede, cependant le Roi, justement indigné d'une conduite si peu sincere de la part de la Maison d'Autriche, tandis qu'elle publioit par toute l'Europe que la France seule mettoit obstacle à la paix, s'en plaignit hautement au Nonce du Pape, & déclara qu'il n'entendroit à aucun accommodement qu'on ne l'eût satisfait sur ce point, & sur quelques autres qu'il marqua : qu'il vouloit être nommé dans les sauf-conduits avant le Roi d'Espagne, suivant l'ancien usage; qu'on donnât un sauf conduit général pour tous les Alliés de la Couronne de France; qu'on y exprimât toutes leurs qualités & leurs titres, sans y rien ajouter d'offençant ou de contraire à leurs droits, qu'il fût libre aux Etats Protestans d'Allemagne de traiter par leurs Députés particuliers, ou par les Ambassadeurs des Couronnes alliées, & enfin qu'on reconnût les Députés des Provinces-Unies comme Plénipotentiaires d'Etats libres & souverains.

AN. 1637.

XLVI.
Réponse des Impériaux.

Il n'y avoit rien que de juste dans toutes ces demandes, & qui n'eût été déja décidé dans de semblables occasions. Elles furent cependant toutes contestées, & sur-tout celles qui regardoient les Etats d'Allemagne & les Provinces-Unies. Le Roi d'Espagne ne se mit pas même en peine d'alléguer les raisons de son refus ; quoique les Etats, dans la treve de 1609, eussent déja traité en Souverain avec la Maison d'Autriche. Le refus de l'Empereur ne pouvoit pas être mieux fondé. Cependant il prétendit qu'accorder des sauf-conduits aux Princes & aux Etats d'Allemagne, ce seroit les soustraire à l'autorité Impériale, & mettre l'égalité entre leurs Députés & les siens. Que le Roi de France n'avoit pas plus de droit de faire une telle demande pour les Etats de l'Empire, que l'Empereur n'en auroit de la faire pour les Sujets du Roi de France. Que dans la Diete de Ratisbonne tenue en 1630, le Roi de France avoit promis de n'assister en quoi que ce fût directement ni indirectement les Sujets de l'Empereur & de l'Empire. Que si quelques Etats vouloient s'accommo-

AN. 1637.

der avec l'Empereur, ils devoient implorer sa clémence, d'autant plus que les Conférences de Cologne n'avoient été proposées que pour regler les intérêts des Princes Catholiques, & que le Légat du Pape ne prétendoit pas emploïer sa médiation en faveur des Etats Protestans.

XLVII.
Réponse des François.

Il ne fut pas difficile au Roi de réfuter des raisons si frivoles, dont la plûpart n'étoient fondées que sur les prétentions chimériques des Empereurs. L'engagement que le Roi avoit pris par le traité de Ratisbonne, ne subsistoit plus depuis longtems, surtout depuis les hostilités mutuelles que l'Empereur & le Roi de France avoient exercées l'un contre l'autre. Quant aux Etats d'Allemagne, on répondit qu'il y avoit beaucoup de différence entre les Sujets du Roi & ceux que l'Empereur appelloit ses Vassaux. Que ceux-ci avoient eu de tout tems un droit incontestable de faire des alliances particulieres, & de traiter avec les Princes étrangers pour se garantir de l'oppression des Empereurs. Que les Empereurs eux-mêmes avoient souvent traité avec eux. Que dans le

traité de Vervins les Rois de France & d'Espagne avoient compris plusieurs Princes d'Allemagne en qualité de leurs Alliés. Qu'on affectoit injustement de confondre les Vassaux de l'Empire & ceux de l'Empereur. Que les Princes & les Etats libres d'Allemagne se reconnoissoient vassaux de l'Empire, & nullement de l'Empereur, à qui ils ne devoient d'obéissance & de soumission, que lorsqu'il agissoit au nom de l'Empire. Enfin que si le Légat du Pape leur refusoit sa médiation, ils emploïerent celle de Venise.

AN. 1637.

Comme ces contestations emportoient tout le tems destiné aux conférences, & que la guerre continuoit cependant de part & d'autre avec la même vivacité, Le Pape, pour arrêter le cours des malheurs de l'Europe, proposa une treve pour tout le tems que dureroient les négociations. La France, qui occupoit alors plusieurs Places qu'elle avoit prises sur les ennemis, agréa cette proposition, pourvu que chaque parti demeurât en possession de ce qu'il tenoit. Cependant comme elle suivoit toujours le principe qu'elle s'étoit fait de ne se point sé-

Pufendorf, l. 9.

Adam Adami pacificat. Westphal. c. 2.

XLVIII.
Le Pape propose une treve.

AN. 1637.

parer de la Suede, elle ne voulut s'engager qu'après avoir consulté les Suédois. Ceux-ci penchoient assez à accepcepter la treve, espérant comme les François, s'établir par-là dans la possession des Places qu'ils occupoient en Allemagne; mais toujours attentifs à tourner tout à leur profit, ils vouloient que la France achetât leur consentement en continuant à leur païer pendant la treve de grosses sommes d'argent pour entretenir leurs garnisons en Allemagne; ce que la France n'étoit point d'humeur de faire, d'autant plus qu'elle trouvoit plus d'avantage à continuer la guerre. L'Empereur auroit peut-être consenti de son côté à faire une treve, si le Roi d'Espagne l'avoit approuvée; mais ce Prince ne pouvoit la goûter, parcequ'il prévoïoit qu'il ne la pourroit faire qu'avec désavantage, & qu'il se flattoit toujours de réparer dans les campagnes prochaines les pertes qu'il avoit faites dans les précédentes. Il eut dans la suite tout le tems de se repentir d'avoir pris un si mauvais parti; car la treve lui auroit apparemment sauvé la Catalogne & le Portugal qu'il perdit

XLIX.
Les ennemis la refusent.

quelque tems après. Quoiqu'il en ſoit, il en fut de la treve comme de la paix. On en parla long-tems ſans fruit, & il ſurvenoit toujours quelque difficulté nouvelle qui l'éloignoit.

C'eſt ainſi que l'on négocioit, comme ſi on n'avoit pas voulu de guerre, & cependant la guerre continuoit, comme ſi l'on n'avoit point voulu de paix. Dès que la ſaiſon permit d'entrer en campagne, on vit cette année, comme les précédentes, les Généraux des deux partis former diverſes entrepriſes avec divers ſuccès. On vit même parmi eux pluſieurs Prélats endoſſer la cuiraſſe ſur la pourpre, & diſputer aux maîtres de l'art la gloire de gagner des batailles & de forcer des Villes. Tels furent le Cardinal de la Valette, & Sourdis, Archevêque de Bourdeaux, dont les noms vivront dans les Gazettes beaucoup plus que dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

L.
Les François font conquêtes dans les Païs bas.

Le Cardinal de Richelieu, voïant combien les Eſpagnols s'étoient prévalu de la foibleſſe des François ſur la frontiere des Païs-bas, réſolut d'y envoïer deux armées, dont l'une ſous la conduite du Cardinal de la Valette

AN. 1637.

Memorie recond. di Vittorio Siri.

Bernard & Dupleix.

Histoire de Louis XIII.

Merc. Franç.

Mémoires manuscrits de Monglat.

& du Duc de Candale son frere, devoit y entrer par la Picardie; l'autre sous le commandement du Maréchal de Châtillon, devoit pénétrer dans le Luxembourg par la Champagne. La premiere de ces deux armées reprit en passant le Château de Bouchain sur les Espagnols & Château-Cambresis. De-là elle alla investir Landrecies qui se rendit au bout de six ou sept jours. Cette conquête ouvrit aux François l'entrée du Hainault. Le Cardinal de la Valette s'avança le long de la Sambre, se saisit des Châteaux de Barlaimont & d'Aimerie, & envoïa ravager le plat-Païs jusqu'aux portes de Mons, pendant qu'il se rendoit maître de Maubeuge. Le Cardinal, ne voïant point d'ennemis en campagne, résolut de faire une place d'armes de cette derniere Ville, & d'y laisser le Duc de Candale avec une partie considérable de l'armée, tandis qu'avec l'autre il tenteroit quelque nouvelle entreprise. Dans ce dessein il retourna sur ses pas, s'alla présenter devant Avênes, faisant mine de vouloir l'assiéger, & tout-à coup il se rabatit sur la Capelle qu'il fit investir. Là il fut fortifié

AN. 1637.

tifié des troupes que le Comte de Bussi-Lamet amena d'Hermanstein qui s'étoit enfin rendu aux Impériaux au bout de quinze mois de blocus, après avoir courageusement soutenu les dernieres extrêmités de la faim & d'une entiere disette. Les Espagnols se défendirent dans la Capelle avec beaucoup de valeur, & ne capitulerent qu'après vingt jours de siége.

Il étoit tems que la Place se rendît; car l'autre partie de l'armée que le Cardinal avoit laissée à Maubeuge, étoit dans un extrême danger. Le Cardinal Infant, aïant inutilement tenté de secourir Breda assiégé par le Prince d'Orange, & aïant été averti de la séparation de l'armée Françoise, s'étoit avancé vers Maubeuge pour y attaquer les François. Le Duc de Candale, étonné du péril, ne trouva point de meilleur parti à prendre que de sortir avec quelque cavalerie pour aller trouver le Cardinal son frere, & le presser de venir au secours des troupes Françoises. Il laissa en partant le commandement à son Maréchal de Camp. C'étoit le Vicomte de Turenne qui en fut comblé de joie, & qui

LI. Le Vicomte de Turenne oblige le Cardinal Infant de se retirer de devant Maubeuge.

à l'âge de vingt-cinq ans égaloit déja les plus vieux Capitaines. On put, sans doute, juger dès-lors qu'il deviendroit un jour le Héros de la France, par la valeur & l'habileté qu'il fit paroître en cette occasion. A-peine le Cardinal Infant fut-il arrivé devant Maubeuge, que ce Prince fit mettre en batterie trente pieces de canon qui foudroïerent la Ville pendant deux jours. Il attaqua ensuite un retranchement d'où il fut repoussé avec perte. Enfin aïant appris que le Cardinal de la Valette se préparoit à venir au secours de la Place, il résolut de faire un effort pour l'emporter avant l'arrivée des François. L'entreprise paroissoit d'autant plus aisée que son armée étoit nombreuse, & que Maubeuge étoit une grande Ville sans dehors & presque sans défenses; mais il fut si bien reçu par le Vicomte de Turenne, qui, dans un si grand péril, donnoit ses ordres par-tout avec une admirable présence d'esprit, & combattoit lui-même en soldat, qu'après avoir été repoussé de tous côtés, il prit le parti de lever le siége, & d'attendre que l'armée Françoise se fût retirée dans ses quartiers;

AN. 1637.

pour reprendre Barlaimont & Aimerie. Les Espagnols reprirent aussi Ivoix que le Maréchal de Châtillon avoit pris dans le Luxembourg; mais Damvilliers resta aux François, & le Cardinal Infant fit une perte beaucoup plus considérable par la prise de Breda dont le Prince d'Orange se rendit maître. Il s'en dédommagea cependant en partie par la prise de Ruremonde & de Venlo, & les Espagnols eurent encore plus de sujet de s'en consoler par la perte que la France fit de deux Alliés en Italie.

AN. 1637.

LII. Le Prince d'Orange se rend maître de Breda.

Le Duc de Rohan se maintenoit depuis deux ans dans la Valteline contre les armes des Espagnols; mais il succomba enfin à leurs intrigues. Des partisans secrets de l'Espagne vinrent à bout de persuader aux Grisons qu'il leur étoit indifférent que les François ou les Espagnols eussent la victoire, pourvû que leur Païs demeurât libre, & que le seul moïen de conserver leur liberté, étoit de ne souffrir ni les uns ni les autres dans leurs Etats, puisqu'après tout ils n'avoient pas besoin de secours étrangers pour garder la Valteline. Ces discours, insinués

LIII. Les Grisons abandonnent le parti de la France.

AN. 1637.

adroitement, firent peu à peu impression sur les esprits. Les Grisons, incommodés du passage continuel des gens de guerre, envoïerent secretement des Députés à l'Archiduchesse d'Insprucк pour traiter par son entremise avec l'Empereur. Les conditions furent aussitôt reglées. L'Empereur confirma leur liberté & leur souveraineté sur la Valteline, leur promettant que les Espagnols ne feroient aucune entreprise sur leurs Etats, & consentant qu'ils gardassent eux-mêmes les passages. Le traité fut apporté à Coire dans une Assemblée générale de la Nation, où il fut ratifié. Le Duc de Rohan voulut en vain s'y opposer. On lui fit entendre que s'il ne se retiroit avec ses troupes, les Grisons se joindroient aux Espagnols pour l'y contraindre. Il fallut ceder à la nécessité, & les Espagnols remporterent ainsi par leur adresse une victoire que la force ouverte ne leur auroit peut-être jamais donnée. Le second Allié que la France perdit, fut le Duc de Parme. Depuis la déclaration de guerre les Espagnols l'incommodoient beaucoup en prenant des quartiers d'hiver dans

LIV. Le Duc de Parme traite avec les Espagnols.

ſes Etats où ils s'étoient ſaiſis de Rivalte. Il craignoit même qu'ils ne fiſſent bientôt de plus grands progrès, & l'éloignement de la France ne lui permettoit pas d'en tirer les ſecours néceſſaires. Il ne voulut cependant pas abandonner le parti de la France en déſerteur. Il demanda au Roi ſon conſentement pour traiter avec les Eſpagnols, & il l'obtint. Par le traité il promit de demeurer neutre, en livrant aux Eſpagnols la forteresse de Sabionette pour ſûreté de ſa parole.

AN. 1637.

IV. Mort des Ducs de Savoie & de Mantoue.

La France fit encore une autre perte en Italie par la mort des Ducs de Savoie & de Mantoue, tous deux fideles Alliés de la France, le premier par politique, le ſecond par reconnoiſſance autant que par éducation. Tous deux laiſſerent en mourant leurs Etats à des enfans en bas âge, ſous la régence & la tutelle de deux femmes. La Ducheſſe de Savoie, mere du jeune Duc François Hiacinthe, étoit ſœur de Louis XIII, & n'eut garde d'abandonner le plan que ſon époux lui avoit tracé, qui étoit de demeurer toujours étroitement unie avec la France. Mais ſa fidélité lui attira de tems-

AN. 1637.

en-tems de grands chagrins de la part des deux Princes ses beaux-freres, tous deux attachés à l'Espagne, & dont l'un commandoit alors les armées Espagnoles en Flandre, & l'autre, qui étoit l'aîné & Cardinal, avoit renoncé au titre de Protecteur de France, pour prendre la protection des Païs héréditaires de la Maison d'Autriche. J'aurai occasion d'en parler ailleurs. La Duchesse de Mantoue, mere du jeune Prince, petit-fils du feu Duc, étoit au contraire toute dévouée à l'Espagne. Elle se vit pourtant obligée de dissimuler, parceque les François étoient maîtres de Casal; mais elle ne put pas toujours si bien déguiser ses sentimens, qu'elle ne laissât échapper quelques traits de son aversion pour la France.

LVI. Mort du Landgrave de Hesse-Cassel.

Enfin le Landgrave de Hesse-Cassel, autre Allié, mourut encore cette année en Allemagne, & laissa pareillement le gouvernement de ses Etats à la Princesse Amelie Elizabeth de Hanau son épouse, & mere du jeune Landgrave. Il est vrai que le parti ne perdit rien à ce changement; car cette Princesse, qui avoit un esprit & un courage au-dessus de son sexe, de-

meura toujours fidele aux engagemens que ſon époux avoit pris; & après s'être maintenue dans la régence & la tutelle de ſon fils, contre les entrepriſes du Landgrave de Darmſtadt, elle ſut encore, par ſa conſtance & ſon habileté, éluder les artifices, & repouſſer la force que la Maiſon d'Autriche emploïa tour à tour pour la ſéduire, ou pour l'opprimer.

AN. 1637.

LVII.
Les Eſpagnols portent la guerre dans le Languedoc.

Cependant la guerre commença cette année à ſe faire ſentir dans une des frontieres de France, qui avoit été jusqu'alors aſſez tranquille quoique voiſine de l'ennemi. Ce fut dans le Languedoc, où le Roi d'Eſpagne, voïant les armées Françoiſes occupées ailleurs, entreprit de faire des conquêtes. Le Comte de Serbellon fut chargé de cette expédition, & il la commença par inveſtir Leucate; mais il la finit auſſi par cette entrepriſe. Car la Ville s'étant défendue aſſez long-tems pour donner aux Duc d'Halluin le loiſir d'aſſembler les Communes & la Nobleſſe de la Province & quelques troupes reglées, ce Duc vint attaquer les lignes des Eſpagnols, & les contraignit de ſe retirer pendant la nuit, en

Mercure François.

An. 1637. abandonnant leurs bagages & leur canon. Le bruit de cette défaite communiqua la terreur à l'autre extrêmité de la frontiere, où les ennemis abandonnerent au Duc de la Valette Saint Jean de Luz & les autres petites Places dont ils s'étoient rendus maîtres l'année précédente. Ce ſuccès avoit été précédé de la repriſe des Iſles que les Eſpagnols avoient priſes ſur les côtes de Provence. L'Archevêque de Bourdeaux & le Comte d'Harcourt, qui commandoient enſemble une nombreuſe flotte ſur la Méditerranée, après une deſcente inutile & mal concertée en Sardaigne, vinrent attaquer les Iſles de Sainte Marguerite & de Saint Honorat. Les François y deſcendirent en plein jour, & après avoir battu les ennemis à leur deſcente, les forcerent dans leurs remparts par autant de ſiéges qu'il y avoit de Forts. Le Duc de Longueville qui commandoit l'armée Françoiſe en Franche-Comté, prit auſſi pluſieurs petites Places dans cette Province. En Allemagne le Duc Bernard ne fit rien de mémorable, & toute la campagne du Rhin ſe borna cette année à quelques eſcarmouches, & à de

petites entreprises de part & d'autre. Mais les Suédois firent sur l'Elbe quelque chose de plus glorieux.

AN. 1637.

LVIII.
Exploits du Général Banier dans la haute-Saxe.

La saison de l'hiver, si rude sur les bord de l'Elbe & de la Mer Baltique, ne rallentissoit point l'ardeur des troupes qui faisoient la guerre dans la Thuringe, la Saxe & la Poméranie. Dès le mois de Janvier de cette année, Banier, profitant de sa derniere victoire, avoit pris Torgaw dans la haute-Saxe, dont toute la garnison, qui étoit nombreuse, avoit racheté sa liberté en s'enrôlant dans les troupes de Suede. Après cette expédition il avoit assiégé Leipsick, se flattant de l'emporter avant l'arrivée des Impériaux qui s'approchoient sous la conduite de Gallas. Il hâta les travaux, & fit aux habitans les plus terribles menaces pour les obliger à se rendre. Mais lorsque tout étoit déja prêt pour l'assaut, l'arrivée des Impériaux l'obligea de lever le siége pour ne se voir pas lui-même assiégé dans ses lignes par une armée beaucoup supérieure à la sienne. On ne voit guere dans l'Histoire de plus belle retraite que celle que fit ce Général dans cette occasion.

An. 1637.

Hist. du Maréchal de Guebriant. l. 4 c. 1.

Pufendorf, l. 10.

Banier n'avoit que quatorze mille hommes à oppoſer à une armée de plus de quarante mille Cependant il paſſe l'Elbe en plein jour à la vue des ennemis, ſans abandonner même ſon artillerie. Trois jours après il paſſe l'Oder avec le même ſuccès, & ſe met en marche pour ſe rendre à Landſberg. Mais il avoit encore la Warte à traverſer, & ce fut-là qu'il commença à ſentir les plus cruelles inquiétudes. Il avoit cru que Wrangel l'attendroit à l'iſſue des marais de Cuſtrin, & qu'il en défendroit le paſſage à l'armée Impériale, comme il étoit en effet très aiſé de le défendre, ces marais étant fort longs, & y aïant juſqu'à quatorze ponts de planches & de faſcines; mais Wrangel s'étoit poſté de l'autre côté vers Stetin, & avoit laiſſé le paſſage des marais libre aux Impériaux. Ceux-ci les avoient traverſés avec une diligence incroïable, & paroiſſoient à la vue de Banier, poſtés devant Landſberg, ne doutant pas qu'ils ne duſſent avoir bientôt toutes les troupes Suédoiſes à diſcrétion avec leur brave Général, & on le crut par-tout ſur la foi de leurs lettres. Dans cette extrê-

LIX.
Il eſt enfermé par les Impériaux.

mité Banier ne put s'empêcher de décharger une partie de ſon chagrin ſur Beauregard qui réſidoit à l'armée de Suede de la part du Roi de France. Il lui reprocha que le Roi l'avoit trompé : que ſi les François avoient fait la diverſion qu'ils avoient promiſe ſur le Rhin, il ne ſe verroit pas accablé, comme il l'étoit, de toutes les forces de l'Empire ; & il ajouta dans ſa colere, que ſi les Suédois & les Allemands s'uniſſoient un jour contre la France, ils ne ſeroient pas ſi lents à paſſer le Rhin. Beauregard répondit avec fermeté & juſtifia le Roi ; mais ces éclairciſſemens étoient hors de ſaiſon. Banier avoit en tête une armée qu'il eut été téméraire d'attaquer. Il avoit à gauche l'Oder, dont le paſſage étoit défendu par un corps de ſix mille hommes bien retranchés, & à droite la Pologne où il n'oſoit pas s'engager. Il ne pouvoit ſe tirer d'un ſi mauvais pas que par quelque heureux ſtratagême. Voici celui dont il ſe ſervit. Il publia qu'il alloit gagner la Poméranie par la Pologne, & pour rendre la choſe plus vrai-ſemblable, il donna des ordres ſéveres pour empêcher les

AN. 1637.

An. 1637.

LX.
Il fait une belle retraite.

soldats de faire le moindre dégât dans leur marche ; il fit prendre les devants à sa femme & à ses équipages. Il feignit de vouloir corrompre un prisonnier Allemand à qui il donna une somme d'argent & promit un emploi, pour lui aller chercher de bons guides. Le prisonnier ne manqua pas d'aller en donner avis aux Impériaux, comme Banier l'avoit prévu, & le servit ainsi en croïant le trahir. Ceux-ci se mirent aussitôt en marche pour lui fermer le passage de la Pologne. Le Comte de Boucheim qui gardoit celui de l'Oder, voulut suivre l'armée pour partager avec elle la gloire & le butin ; bévue qui donna à Banier la liberté de repasser ce fleuve sans obstacle, & d'aller se joindre à Wrangel près de Neustad. Les Impériaux aïant appris la contre-marche des Suédois, retournerent à la hâte sur leurs pas pour les joindre ; mais leur désespoir & leur honte furent extrêmes quand ils les virent de l'autre côté du fleuve, faisant retentir leur camp de fanfares & de chants de triomphe. Cette action fut assez plaisamment représentée selon le génie de ce tems-là dans une gravure

où l'on voïoit les Généraux Allemands fort occupés à lier le haut d'un sac dans lequel l'armée Suédoise étoit enfermée, tandis que Banier avec son épée lui ouvroit un passage par un des coins.

AN. 1638.

Après avoir si heureusement sauvé l'armée Suédoise, Banier eut encore besoin de toute son habileté pour soutenir la guerre dans la Poméranie contre toutes les forces de l'Empire. La mort de Bogislas laissoit cette Province en proie aux deux partis; & comme elle étoit l'objet de leur ambition elle fut aussi le théâtre de la guerre pendant plus d'un an, Banier & Gallas se poussant alternativement l'un l'autre, & reculant tour à tour sans prendre l'un sur l'autre aucun avantage considérable. Les François gagnerent cependant beaucoup à cette guerre par la facilité qu'elle donna au Duc Bernard de faire des progrès sur le Rhin.

LXI.
Prise des Villes Forestieres par le Duc Bernard.

Ce Prince avoit entrepris l'année précédente de s'assurer un passage sur le fleuve, en faisant bâtir des Forts dans l'Isle de Rhinau. Mais à-peine ces Forts avoient été achevés, qu'ils furent pris & rasés par les Impériaux.

AN. 1638.

Mercure François,

Lotychius, rer. Germ. ab excessu Ferdin. II. l. 1. c. 5. & seq.

Pufendorf. l. 9.

Il forma cette année un dessein plus glorieux, mais aussi de plus difficile exécution ; ce fut de s'emparer des Villes Forestieres. Il entra en campagne dès la fin du mois de Janvier, afin de prévenir les Impériaux ; & surmontant la rigueur insupportable de la saison, & la difficulté des chemins, il arriva à la vue de Sekingen & de Lauffembourg. Ces deux Places furent prises d'emblée, tandis que le Comte de Nassau avec le Colonel Rose emporterent Valdshut presque sans résistance. Cet heureux succès fit naître au Duc Bernard l'envie de s'emparer de Rhinfeldt, la quatrieme Ville Forestiere, beaucoup plus forte & plus importante que les autres. Il l'assiégea malgré l'incommodité des néges & des eaux qui inondoient la tranché ; & déja il avoit fait un logement au pied de la breche, lorsque les Impériaux, commandés par quatre Généraux, Jean de Werth, le Duc Savelli, Enkenfort & Sperreuter vinrent au secours de la Place. Le Duc Bernard ne pouvant réunir ses quartiers qui étoient séparés par le Rhin, soutint l'effort des ennemis avec la partie de

Hist. du Mar. de Guebriant.

LXII. Premiere bataille de Rhinfeldt.

ſon armée qui étoit au-de-là du fleuve. Le choc fut extrêmement rude, le combat ſanglant & la victoire longtems diſputée. Les Impériaux firent plier l'aîle gauche du Duc de Veimar, forcerent les quartiers les plus foibles du camp, enleverent quelques pieces de canon & quelques cornettes. Le Duc de Rohan, qui, de Baſle où il faiſoit ſon ſéjour depuis ſa ſortie de la Valteline, étoit venu voir le Duc Bernard accourut au fort de la mêlée & y reçut une bleſſure au talon; il fut pris enſuite & auſſitôt repris; mais ce grand homme mourut quelques ſemaines après de ſa bleſſure, extrêmement regretté pour ſa valeur, ſa ſageſſe & la profonde connoiſſance qu'il avoit dans l'art militaire. Cependant l'aîle droite du Duc de Veimar, qui étoit commandée par le Comte de Naſſau, répara le malheur de la gauche. Elle enfonça les Impériaux qu'elle avoit en tête, les mit en fuite, & les pourſuivit aſſez loin. Le Comte de Naſſau & Jean de Werth s'étant rencontrés dans la mêlée, ſe tirerent quelques coups de piſtolet. Le premier eut le chapeau percé d'une balle,

AN. 1638.

An. 1638.

& l'autre fut blessé à la joue. Dans le même tems le Duc Bernard rallia son aîle gauche. Tandis que les ennemis qui la poursuivoient étoient les uns arrêtés par les décharges de mousqueterie qu'on leur tiroit du Fort de Bucken, & les autres occupés au pillage, il revint à la charge, & fit à son tour reculer les Impériaux auxquels il enleva plusieurs drapeaux. Le Rhingrave se fit tuer dans cette occasion, aimant mieux recevoir la mort de la main de l'ennemi que de lui devoir la vie. Les Impériaux se rallierent de leur côté, & profitant de l'obscurité de la nuit qui commençoit, après avoir jetté trois cens hommes dans Rhinfeldt, ils se retirerent. Le succès du combat fut ainsi assez égal de part & d'autre, & tout l'avantage des Impériaux fut d'avoir secouru la Ville assiégée.

LXIII. Seconde bataille.

Le Duc Bernard ne crut pas cependant que ce fût assez pour sa gloire d'avoir si courageusement soutenu l'attaque des Impériaux. Jugeant qu'il lui seroit difficile de forcer Rhinfeldt à la vue d'une armée ennemie, il prit le parti d'abandonner son entreprise; mais ce ne fut que pour en mieux assu-

rer le ſuccès. Il alla par un détour chercher l'armée Impériale dans le lieu de ſa retraite. Jean de Werth, appercevant l'avant-garde du Duc Bernard, s'imagina d'abord que ce n'étoit qu'un parti qui alloit à la découverte, & ſe mit en devoir de le faire couper. Il fut bientôt détrompé par l'arrivée de toute l'armée, & ſe hâta de mettre la ſienne en bataille. Il jetta promptement quelques arquebuſiers dans les buiſſons dont les bords du Rhin ſont couverts en cet endroit. Il cacha dans la forêt près d'un Village nommé Nolligen un gros régiment d'infanterie, & il rangea le reſte de ſes troupes derriere un foſſé qu'il remplit de mouſquetaires. L'action commença auſſitôt par la défaite entiere & la fuite des arquebuſiers qui étoient dans les buiſſons, tandis que l'artillerie cauſoit un grand déſordre dans l'armée Impériale. Enſuite le Duc de Veimar fit charger la cavalerie ennemie, & le régiment qui étoit caché dans la forêt par les troupes de ſon aîle droite, & envoïa quatre régimens attaquer le foſſé qui couvroit les Impériaux. Le ſuccès fut

AN. 1638.

AN. 1638.

part tout égal. Les mouſquetaires, qui défendoient le foſſé firent d'abord une furieuſe décharge ſur les troupes du Duc Bernard. Elles la ſoutinrent avec intrépidité, & s'avançant auſſitôt, elles firent à leur tour une décharge à bout portant, qui étendit par terre un grand nombre d'ennemis. La chute de ceux-ci étonna le reſte de l'armée. L'infanterie commença la déroute en jettant ſes armes pour mieux fuir, & fut bientôt ſuivie de la cavalerie, ſans que la plûpart des cavaliers euſſent tiré un ſeul coup. Jean de Werth, abandonné de ſes troupes & renverſé de ſon cheval qui étoit bleſſé, n'en trouvant point à changer, courut à pied vers le régiment d'infanterie qu'il avoit poſté dans la forêt. Ces troupes s'étoient défendues avec une valeur extrême, & ſe maintenoient encore dans leur poſte, lorſque voïant toute l'armée en fuite, elles ſongerent auſſi à ſe retirer. Mais Tupadel, qui conduiſoit l'aîle droite du Duc de Veimar, leur en ôta la liberté en les faiſant envelopper de toutes parts. Elles furent ainſi obligées de ſe rendre avec Jean de Werth. Ce qu'il y eut de plus

remarquable dans cette victoire, c'eſt que tous les Généraux furent pris, ce qui ne s'eſt peut-être jamais vu; car outre Jean de Werth, le Duc Savelli, Enkenfort & Sperreuther, demeurerent priſonniers, avec beaucoup d'autres Officiers diſtingués, & entr'autres Antoine de Werth, frere du Général, & peu de jours après le Comte de Furſtemberg en augmenta encore le nombre.

AN. 1638.

Rhinfeldt & pluſieurs Villes dans la Suabe ſe rendirent au vainqueur; mais de ſi belles conquêtes cauſerent moins de joie aux François que la priſe du fameux Jean de Werth. Le Roi le demanda au Duc Bernard, qui le fit conduire à Paris. Ce fut la ſeconde fois qu'il parut en France, non plus ce redoutable Jean de Werth qui avoit fait trembler la Capitale du Roïaume, & dont le nom étoit devenu l'effroi des Pariſiens; mais humilié & ſe faiſant pourtant eſtimer dans ſa diſgrace, par la maniere noble & polie avec laquelle il répondoit aux civilités des François.

LXIV. Siége de Briſack.

Cette victoire mit le Duc Bernard en état de bloquer Briſack dont le

An. 1638. Roi souhaitoit passionément la prise, parcequ'elle devoit assurer la possession de l'Alsace & un passage sur le Rhin. Cette entreprise fut fameuse par les efforts que les Impériaux firent pour la faire échouer pendant plusieurs mois que le siége dura. Il fallut commencer par se rendre maître de toutes les Places qui environnent Brisack, pour le resserer de plus en plus. Fribourg fut une des premieres, & ne se rendit qu'après avoir courageusement soutenu un furieux assaut. Tous les environs devinrent autant de champs de bataille où il fallut remporter plusieurs victoires avant de réduire la Ville. Le Général Gœutz fut le premier qui tenta de secourir les assiégés. Il assembla une armée sur les bords du Danube : de-là s'approchant de Brisack, il fit diverses marches autour de la Ville, & vint à bout d'y jetter deux fois quelque secours de vivres. C'étoit tout ce qu'il prétendoit; car la résolution de la garnison, & la situation de la Place étoient telles, qu'elle n'avoit point de plus redoutable ennemi à craindre que la faim. Pour mieux empêcher ces se-

cours, le Duc Bernard prit la résolution d'attaquer l'armée ennemie, & de la dissiper. Il sortit de ses lignes avec les deux tiers de son armée qui n'étoit pas de plus de seize mille hommes, quoique le Vicomte de Turenne & le Comte de Guebriant lui eussent amené des renforts. Il trouva les ennemis; mais dès qu'ils l'apperçurent ils se retrancherent si bien sur une montagne, au pied de laquelle il y avoit une petite riviere & un Village fortifié, que le Duc de Veimar fut obligé de se retirer lui-même pour leur donner la liberté de quitter un poste si avantageux. En effet il apprit le lendemain qu'ils avoient décampé, & qu'ils s'étoient avancés près d'un Village nommé Wittemveir. Il fut aussitôt à eux, & après les décharges ordinaires d'artillerie pendant une demie-heure, les deux armées s'ébranlerent & se choquerent avec furie. L'aîle droite des ennemis fut enfoncée du premier choc, & renversée sur son infanterie, dont une partie commença dès-lors à prendre la fuite. L'aîle droite du Duc de Veimar eut le même sort, & fut poussée jusqu'au corps

AN. 1638.

LXV.
Bataille de Wittemveir.

AN. 1638.

de réſerve, qui la ſoutint & repouſſa les ennemis. Le combat de l'infanterie eut auſſi un ſuccès aſſez égal. Les décharges faites, on ſe mêla l'épée à la la main, & au défaut de l'épée, les troupes s'aſſommoient avec la croſſe de leurs mouſquets. Dans le déſordre & la confuſion du combat, les Impériaux ſe rendirent maîtres de l'artillerie du Duc de Veimar, & ce Prince s'empara de celle des impériaux. On ſe canona ainſi de part & d'autre avec l'artillerie ennemie. Enfin après cinq heures de combat où toutes les troupes furent pluſieurs fois à la charge, les Impériaux prirent la fuite & cederent au Duc Bernard une victoire complette, dont le Vicomte de Turenne & le Comte de Guebriant partagerent la gloire avec lui.

Ce ne fut cependant pas aſſez d'une victoire pour réduire la Ville aſſiégée. Les Impériaux étoient déterminés à périr avec Briſack, & à donner autant de batailles qu'ils pourroient aſſembler d'armées. Ferdinand ordonna à ſes Généraux de faire une nouvelle tentative au haſard d'une ſeconde défaite, comptant pour rien la perte

d'une armée, pourvu qu'ils puſſent ſauver la Ville. La conſervation de cette Place étoit en effet d'une extrême importance pour la Maiſon d'Autriche. C'étoit le patrimoine des Archiducs d'Inſpruck, & la clef de l'Allemagne. Cette Ville entre les mains des François, alloit devenir un frein pour le Duc de Lorraine, & une barriere contre les entrepriſes des Empereurs ſur la France & les ſecours qu'ils envoïoient aux Eſpagnols dans les Païs-bas. Auſſi les Impériaux mirent tout en œuvre pour ſecourir la Ville, & le Duc Bernard tout victorieux qu'il étoit, ſçachant les grands préparatifs que la Maiſon d'Autriche faiſoit de toutes parts, étoit extrêmement inquiet du ſuccès de ſon entrepriſe dont toute l'Europe attendoit l'évenement.

XLVI. Défaite du Duc de Lorraine.

Le Duc de Lorraine ſignala dans cette occaſion ſon zele pour Ferdinand; mais ce fut aux dépens de ſa gloire & de ſes troupes. Car le Duc Bernard aïant eu avis de ſon approche, alla au-devant de lui avec un nombre de troupes égal à celui que conduiſoit le Duc Charles, & le défit

AN. 1638.

entierement. Le Duc Charles fit quelques jours après un nouvel effort avec ce qu'il put rallier de ses troupes, & son entreprise eut d'abord un assez heureux succès; mais elle échoua presqu'aussitôt par la valeur & la résolution du Vicomte de Turenne.

LXVII. Nouvelle défaite des Impériaux.

Après tant de victoires, il sembloit que le Duc de Veimar n'eût plus rien à craindre. Cependant il lui restoit encore un combat à soutenir beaucoup plus rude que les autres. C'étoit le dernier effort des Impériaux. La Place étoit aux abois & souffroit une cruelle famine. Sa perte ou sa délivrance dépendoit du succès de cette derniere bataille. Mais le Duc Bernard ne jugea pas à propos de hasarder un combat en pleine campagne. Comme il avoit eu le tems de se fortifier de tous côtés, il résolut de soutenir dans ses lignes l'effort des ennemis. Lamboi s'étoit joint au Général Gœutz avec des nouvelles troupes. Le Duc les vit bientôt paroître à la vue de son camp, tantôt sur les hauteurs, tantôt sur les bords du Rhin, faisant tous les efforts imaginables pour ouvrir un passage à leurs convois

vois jusqu'à la Ville. Ils foudroïerent avec le canon les retranchemens des assiégeans, ils attaquerent quelques postes & s'en rendirent maîtres: ils en furent ensuite repoussés avec perte. Ils revinrent plusieurs fois à la charge sans se rebuter: les troupes du Duc Bernard lasses de vaincre furent quelquefois sur le point d'être vaincues; & ce ne fut que par un prodige de valeur & de courage que les Impériaux furent enfin repoussés de toutes parts. Le Général Gœutz n'aïant plus d'autre ressource, entreprit inutilement de couper les vivres aux assiégeans mêmes. L'Empereur irrité mit le comble aux disgraces de ce Général, en le condamnant à la prison. Mais Goltz, qui lui succeda dans le commandement, loin de réparer tant de mauvais succès, ôta enfin aux assiégés le peu d'espérance qui leur restoit encore, en prenant la fuite sur un faux avis qu'il reçut que le Duc Bernard marchoit à lui. Brisack se rendit ainsi après avoir épuisé les plus horribles ressources qu'une cruelle faim peut oser tenter, jusques-là que le Gouverneur fut obligé de mettre des gardes aux cimetie-

AN. 1638.

LXVIII. Brisack se rend au Duc de Veimar.

res, afin d'empêcher les habitans de déterrer les morts pour s'en nourrir. Au reſte ſi cette conquête coûta beaucoup au Duc de Veimar, elle coûta autant à la France l'année ſuivante pour en faire l'acquiſition, & encore plus quelques années après pour s'en aſſurer la poſſeſſion par le traité de Munſter.

AN. 1638.

La réduction de Briſack fut d'autant plus glorieuſe au Duc Bernard, que cette même année fut fatale aux ennemis de la Maiſon d'Autriche par la levée de tous les ſiéges qu'ils entreprirent. Le Prince d'Orange forma ſur Anvers un deſſein qui échoua par la vigilance du Cardinal Infant. Le Prince fut obligé de ſe retirer avec perte, & dans ſa retraite ſon fils le Comte Maurice fut tué. Il entreprit enſuite le ſiége de Gueldre; mais il n'eut pas même le loiſir d'en achever la circonvallation. Le Cardinal Infant força un quartier, ſecourut la Place, & obligea le Prince de ſe retirer avec la perte de ſon canon & de ſes bagages. D'un autre côté le Maréchal de Châtillon aïant aſſiégé Saint Omer, ſes lignes furent forcées par le Prince

Thomas & Picolomini, la Ville ravitaillée, & les François contraints de lever le siége; de sorte que toutes les conquêtes de la France en Flandre se réduisirent à la petite Ville du Catelet qui fut emportée d'assaut. Le Prince de Condé & le Duc de la Valette furent encore plus malheureux au siége de Fontarabie. Car aux approches des Espagnols une terreur panique aïant tout-à-coup saisi les esprits, toute l'armée Françoise se mit à vauderoute, les soldats entraînant les chef, & abandonnant aux ennemis la victoire avant le combat. Les Espagnols au contraire enleverent aux François en Italie la Ville de Breme. Le Maréchal de Créqui fut tué en voulant secourir la Place; & la Duchesse de Savoie fit une perte encore plus considérable par la prise de Verceil que le Marquis de Leganez força à la vue des troupes Françoises qui vouloient secourir la Place. Pour comble de disgrace, le jeune Duc François Hiacinthe mourut peu de jours après, & cette mort donna occasion à une longue suite de troubles qui désolerent la Savoie, & qui plongerent la Du-

cheſſe dans un abîme de chagrins & d'infortunes.

An. 1638.

LXIX. La Ducheſſe de Savoie ſe ligue avec la France.

Dès que les deux Princes beaux-freres de la Ducheſſe eurent appris la mort de Victor Amedée, ils s'étoient préparés à retourner en Savoie pour aider la Régente de leurs conſeils. Cette Princeſſe craignoit leur retour, perſuadée qu'ils s'empareroient de toute l'autorité, & par le conſeil du Cardinal de Richelieu elle avoit entrepris de leur fermer l'entrée des Etats de Savoie. Le Cardinal avoit ſans doute en vue d'engager par cette démarche Chriſtine à demeurer toujours attachée à la France. Il prévoïoit que les Princes, bannis de Savoie, auroient recours à la Maiſon d'Autriche, & que la Ducheſſe, trop foible pour leur réſiſter, ſeroit contrainte non-ſeulement de faire avec la France un nouveau traité de ligue, mais encore de mettre dans la puiſſance du Roi une partie de ſes Places pour les défendre. La Ducheſſe, qui de ſon côté prévoïoit une ſi fâcheuſe néceſſité, auroit beaucoup mieux aimé prendre le parti de la neutralité que le Roi d'Eſpagne lui offroit. La mort du Maré-

Memorie recond. di Vittorio Siri, t. 8.

chal de Créqui, la dissipation des troupes Françoises, les préparatifs qu'on faisoit en Espagne pour attaquer le Piémont, enfin le ressentiment de ses beaux-freres la confirmoient dans cette pensée; mais le Roi de France maître de Pignerol, qui lui donnoit entrée dans ses Etats, refusoit de consentir à la neutralité & par intérêt & par zele, parceque la neutralité étoit en effet le plus mauvais parti que Christine pût prendre dans une conjoncture si délicate. Christine, entraînée par les sollicitations de la France, par son inclination & par la nécessité apparente de ses affaires, prit enfin le parti de faire avec le Roi un nouveau traité de ligue. A-peine l'eut-elle signé, que la Maison d'Autriche se déclara hautement pour les deux Princes. Ceux ci qui avoient jusqu'alors paru respecter la disposition testamentaire du feu Duc Victor Amedée, prétendirent que le testament devenoit nul par la mort du jeune Duc François Hiacinthe, & qu'il falloit, ou assembler les Etats pour choisir un nouveau tuteur au Prince puîné Charles Emmanuel, ou en déférer la no-

AN. 1638.

AN. 1638. mination à l'Empereur. Ferdinand cassa en effet le testament, & transporta au Prince Cardinal la tutelle du jeune Duc son neveu, & l'administration des Etats de Savoie; le Roi d'Espagne se prépara à soutenir à main armée cette nouvelle disposition, & les deux Princes qui avoient beaucoup de partisans & d'intelligences dans les Etats de Savoie, y allumerent l'année suivante une cruelle guerre dont la Duchesse fut sur le point d'être la victime, & qui remplit les premieres années de sa régence de trouble & d'amertume.

LXX. Négociation de la France avec la Suede pour renouveller l'alliance.

Mais si la fortune des armes fut cette année assez peu favorable aux François, la négociation leur réussit beaucoup mieux. Quoique la paix dût être le premier objet de la Cour de France, elle n'étoit cependant que le second dans le plan de politique que le Cardinal de Richelieu s'étoit proposé; & l'affaire que la France avoit le plus à cœur, étoit de s'unir inséparablement avec la Suede pour faire ensemble la guerre ou la paix, selon les conjonctures. Après beaucoup de sollicitations & de mouvemens inu-

tiles, elle en vint enfin à bout, & la gloire en étoit réservée au Comte d'Avaux, qui termina cette grande affaire de la maniere que je vais raconter.

AN. 1638.

Depuis la mort du Roi de Suede les deux Couronnes avoient renouvellé leur alliance par deux traités consécutifs. Dans le dernier, Oxenstiern que la décadence du parti Protestant rendoit timide & facile, n'avoit pas pu prendre assez bien ses avantages. Aussi dès qu'il vit le Roi engagé dans la guerre, il chercha divers prétextes pour éluder la ratification du traité. Le Marquis de Saint Chaumont, Ambassadeur de France en Allemagne, la demanda long-tems avec beaucoup d'instance, & toujours inutilement. On lui répondit que le traité n'avoit été conclu qu'à condition que la Reine de Suede trouveroit bon de le ratifier : qu'elle ne le pouvoit pas faire, parcequ'il étoit dit au premier article, que la France & la Suede étoient en guerre avec l'Empereur, ce qui étoit faux, puisque le Roi n'avoit déclaré la guerre qu'à l'Espagne : qu'il y avoit même toujours eu un Résident de France à la Cour de Vienne, que la

An. 1638. plûpart des Etats confédérés, dont il étoit parlé dans le traité, avoient embrassé la paix de Prague ; & qu'enfin la France n'avoit pas été exacte à païer les sommes promises aux tems marqués.

Comme les Suédois se flattoient alors de conclure bientôt leur traité de paix avec l'Empereur & l'Electeur de Saxe, le Roi, pour les retenir dans son parti, crut devoir accorder quelque chose à la nécessité des conjonctures. Le Marquis de Saint Chaumont promit de païer tout ce que la France devoit de reste à la Suede, de fournir de nouvelles sommes d'argent ou des troupes, à son choix, & de solliciter fortement les Etats d'Allemagne à rentrer dans le parti. Ces promesses eurent une partie de leur effet. La Suede, toujours incertaine du succès de sa négociation avec l'Empereur, ne crut pas devoir rejetter les offres de l'Ambassadeur François ; & pour s'assurer encore mieux cette ressource, Oxenstiern fit avec le Marquis de Saint Chaumont un nouveau traité signé à Wismar le 20 du mois de Mars 1636, c'étoit un accord pour quatre

mois ſeulement ; mais on promettoit de le ratifier pour trois ans, & un des articles portoit, ce que la France ſouhaitoit par deſſus tout, que les deux Couronnes ne pourroient traiter avec l'Empereur ou ſes Adherens, que d'un commun conſentement.

Ce traité ſembloit devoir terminer l'affaire, & il l'auroit en effet terminée s'il avoit été ſincere. Mais c'étoit moins un véritable traité qu'un jeu des Suédois pour donner de l'inquiétude aux Impériaux, & en obtenir de meilleurs conditions. On ne peut pas diſſimuler que la Suede agit en cette occaſion contre toutes les regles de la bonne foi ; car tandis qu'elle obligeoit la France à lui promettre de ne pas traiter ſans ſon conſentement, elle négocioit en ſecret & avec chaleur ſon accommodement particulier, de ſorte qu'elle ne traitoit avec les François que pour les amuſer, afin de retrouver dans eux les mêmes ſecours en cas que ſa négociation ſecrette ne réuſsît pas, réſolue de les abandonner ſi elle réuſſiſſoit. Ce manége parut bientôt par le refus qu'elle fit de ratifier le traité de Wiſmar au bout de quatre

AN. 1638.

mois, parcequ'elle espéroit alors plus que jamais de conclure avec Ferdinand. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette conduite, c'est que tandis que les Suédois amusoient ainsi la France par des délais affectés qu'on n'appercevoit que trop, l'Empereur amusoit la Suede elle-même par des propositions frivoles dont elle n'appercevoit pas l'artifice. Car il faisoit dans ce tems-là même les plus grands préparatifs de guerre contre les Suédois. Il assembloit toutes ses forces pour les chasser de la Poméranie, & les Impériaux y pousserent en effet si vivement la guerre contre Banier, comme on l'a vu ailleurs, que sans l'habileté & la sagesse de ce grand Général, les Suédois auroient été entierement chassés d'Allemagne, & contraints d'abandonner, par leur fuite, toutes leurs conquêtes & toutes leurs espérances. Ce ne fut qu'après deux ans de négociations & de conférences inutiles, qu'ils ouvrirent enfin les yeux sur leurs véritables intérêts, & qu'ils songerent à s'unir étroitement avec la France. Le Marquis de Saint Chaumont n'étoit plus à Hambourg où cette

nouvelle alliance avoit été négociée jusqu'alors. Il avoit été rappellé pour quelque mécontentement qu'on en avoit eu à la Cour, & le Comte d'Avaux étoit allé prendre sa place, après avoir demeuré quelque tems à Dantzic où il avoit servi utilement cette Ville par son crédit auprès du Roi de Pologne.

AN. 1638.

LXXI. L'Empereur s'oppose au séjour du Comte d'Avaux à Hambourg.

20 *Mars* 1638.

Histoire du Mar. de Guebriant, l. 4.

Dès qu'il fut arrivé à Hambourg, l'Empereur, qui craignoit tout de l'habileté de ce Négociateur, ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin, & fit écrire aux Magistrats pour leur persuader de ne pas souffrir que le Comte d'Avaux résidât dans leur Ville. Ces Magistrats, Républiquains & jaloux de leurs franchises, n'eurent aucun égard à la demande de l'Empereur. Le Roi de France leur écrivit pour les en remercier; mais Ferdinand ne garda plus de ménagemens. Il menaça les Magistrats de faire insulter la Ville par l'armée de Gallas qui n'en étoit pas éloignée, & il y fit même entrer secretement un grand nombre d'Officiers & de Soldats, avec ordre d'en enlever de force l'Ambassadeur de France, sans respecter le droit des gens. Les bourgeois intimidés, & craignant pour

AN. 1638.

la personne du Comte d'Avaux, lui conseillérent de ceder à la force. Banier, Général de Suede, lui donna le même conseil, & dans une occasion si périlleuse, un Ministre moins intrépide & moins zelé se seroit laissé persuader. Mais rien ne put ébranler le Comte. L'honneur du nom François autant que l'intérêt de l'Etat demandoient qu'il demeurât à Hambourg. Il y demeura, résolu de mourir, comme il disoit, plutôt que d'abandonner son poste. Il ne voulut pas même prendre de garde pour sa sûreté. Cependant pour ne pas exposer la dignité du Roi à être outragée dans sa personne, il se renferma chez lui, ne sortant que lorsque la nécessité l'y obligeoit, & il interdit à tous ses domestiques les cabarets & les promenades, afin d'éviter toutes les occasions de querelles. Une conduite si sage & si ferme fit avorter la conjuration. Les Allemands furent obligés de retourner à l'armée que la guerre appelloit ailleurs, & laisserent au Comte d'Avaux la liberté de commencer la négociation.

Lettre du Comte d'Avaux à Nic. Bourbon & à M. de Roissy, le 25 Août 1639.

Jean Adler Salvius, Conseiller au

Conseil privé de la Reine de Suede & Chancelier de la Cour, s'étoit déja rendu à Hambourg pour y traiter avec le Comte d'Avaux. Ce Ministre, qui fut depuis encore emploïé dans les autres traités de la Suede jusqu'à la paix de Westphalie, avoit beaucoup de capacité & une grande connoissance des affaires. Il manioit même avec beaucoup d'adresse une négociation. Cette adresse étoit cependant en lui un peu tardive, & n'étoit que le fruit de plusieurs réflexions. Il étoit extrêmement dissimulé, habile à cacher ses sentimens, & attentif à découvrir ceux de ses adversaires. Mais sa pénétration alloit souvent trop loin, & le rendoit inquiet & soupçonneux. Il étoit d'ailleurs obstiné dans ses idées, toujours jaloux des moindres prérogatives, & malgré ses défiances quelquefois facile à séduire ou à gagner.

AN. 1658.

LXXII. Arrivée de Salvius à Hambourg.

Le Comte avoit deux partis à prendre : c'étoit ou de faire simplement ratifier le traité de Wismar, ou d'en proposer un nouveau. Outre que le traité de Wismar avoit été moins un traité qu'un projet qui n'avoit jamais eu de force, puisqu'il n'avoit pas été

LXXIII. Commencement de la négociation.

An. 1638.

ratifié, les Suédois prétendoient en vertu de ce traité se faire païer de tout ce qui leur avoit été promis. L'article étoit considérable, & pour cette raison il eut été beaucoup plus avantageux à la France de faire un nouveau traité qui abrogeât le premier. Mais comme la Reine de Suede avoit déja envoïé sa ratification, il fallut se contenter de réformer le traité de Vismar, & de régler les secours d'argent que la France donneroit désormais à la Suede.

LXXIV. Articles des subsides.

Salvius n'étoit pas traitable sur ce point, & tout l'argent de France auroit à-peine suffi pour satisfaire l'avidité des Suédois. On convint pour l'avenir que la France païeroit à la Suede pendant les trois ans que devoit durer le traité, un million de livres par an; & pour le passé, le Comte d'Avaux fit si bien valoir les avantages que la Suede devoit retirer du traité, qu'il persuada à Salvius de se contenter d'un million au lieu de deux qu'il avoit quelque droit de redemander, & que le Comte, par une fermeté apparente, lui fit désespérer d'obtenir.

Lettre de M. Colbert à M. d'Avaux le 23 Mai 1638.

LXXV. Artifice de Salvius.

Salvius, pour allarmer l'Ambassa-

deur François, lui apprit avec une confiance affectée, que plusieurs Princes d'Allemagne sollicitoient la Suede de rompre la négociation ; qu'on lui promettoit un accommodement avantageux avec l'Empereur, & que ce Prince lui offroit une somme considérable, avec la Poméranie, en hypoteque du dédommagement qu'elle demandoit pour les frais de la guerre. Tout cela étoit vrai, mais le Comte n'ignoroit pas ce que les Suédois eux-mêmes pensoient de ces offres spécieuses, & pour païer les avis de Salvius par une pareille confidence, il l'avertit de se tenir sur ses gardes contre la Cour de Vienne ; que l'offre de la Poméranie étoit un artifice pour endormir les Suédois, & les chasser ensuite plus aisément de toute l'Allemagne, lorsqu'on les auroit séparés de la France. Que c'étoit dans cette vue que l'Empereur & le Roi d'Espagne faisoient un traité de ligue avec le Roi de Pologne, qui faisoit déja assez connoître ses dispositions par les infractions qu'il faisoit au traité de Stumsdorf, en exigeant des droits au Port de Dantzic. Cette triple alliance de

An. 1638.

AN. 1638.

l'Empereur, du Roi d'Espagne & du Roi de Pologne, étoit un faux bruit que les Polonois, toujours ennemis des Suédois, faisoient courir pour leur donner de l'inquiétude, & par lequel le Comte d'Avaux prétendoit moins effraïer Salvius, que lui faire sentir le tort qu'il avoit de vouloir lui donner de fausses allarmes.

Ce seroit entendre mal l'art de négocier que de se piquer de cette franchise, qui ne sait rien dissimuler, & qui laisse pénétrer les intentions les plus secretes. Un habile Négociateur ne s'explique que dans la nécessité, & le fait toujours avec réserve. Il affecte même quelquefois de se contredire, de paroître changer de vues & d'idées, de mépriser ce qu'il craint, & d'appréhender ce qu'il souhaite. Par-là on se rend impénétrable, & à moins que l'autre parti ne soit extrêmement sur ses gardes, on perce aisément ses véritables sentimens. Salvius sentit bientôt l'avantage que l'Ambassadeur François avoit sur lui de ce côté-là, & voulut le rendre inutile en lui proposant de traiter par écrit, comme c'est assez l'ordinaire en Allemagne, & non

plus de vive voix, comme ils avoient fait jusqu'alors. Mais l'autre méthode étoit trop avantageuse au Comte d'Avaux, & on ne pouvoit pas raisonnablement l'obliger à la changer.

An. 1638.

LXXVI. La France consent à déclarer la guerre à l'Empereur.

Pufendorf. Rer. Suecic. l. 9.

Cependant, pour marquer à Salvius la droiture & la sincérité de la France, le Comte lui accorda, après quelques difficultés affectées, un article qui étoit, dans le fond assez indifférent au Roi; mais sur lequel les Suédois insistoient beaucoup. Ce fut que la France déclareroit la guerre nommément à Ferdinand, ce qu'elle avoit refusé de faire jusqu'alors par les raisons que j'ai dites. Ce n'étoit-là qu'une formalité qui n'engageoit la France à rien de plus que ce qu'elle faisoit déja depuis plusieurs années.

Les François porterent plus loin leur complaisance par rapport au lieu des conférences pour la paix générale. Le Comte d'Avaux laissa à Salvius le choix de Cologne, de Hambourg ou de Lubeck, ou s'il aimoit mieux, il proposa à la Suede de choisir telle Ville qu'elle voudroit pour y traiter de ses intérêts avec Ferdinand, tandis que la France traiteroit des siens à Cologne.

AN. 1638.

LXXVII. Conditions exigées par la France.

Mais il exigea deux conditions qui étoient la principale fin que la France se proposoit dans ce traité. C'étoit que les deux traités se feroient conjointement, de concert, & pour ainsi dire, d'un pas égal, quoiqu'en lieux différens, & que chacune des deux Couronnes auroit un Résident dans la Ville où l'autre enverroit ses Plénipotentiaires.

LXXVIII. Demande de Salvius éludée par le Comte d'Avaux. *Ibid.*

Il ne fut pas si aisé de convenir sur l'article de la Poméranie dont Salvius vouloit que la France garantît la possession à la Suede. Outre que c'eût été accorder aux Suédois beaucoup plus qu'il ne leur étoit dû, cette usurpation de la Suede ne pouvoit qu'irriter extrêmement toute l'Allemagne, rendre la France odieuse, multiplier les obstacles de la paix, & donner aux ennemis un juste prétexte d'accuser les Alliés de vouloir perpétuer la guerre. Le Comte d'Avaux, n'osant cependant pas rejetter directement cette proposition, l'éluda en faisant à Salvius une demande semblable, qui étoit que la Suede garantît à la France la possession de la Lorraine dont le Roi avoit fait la conquête, en conséquence de la ré-

volte du Duc Charles. Salvius ſentit toute l'adreſſe de cette réponſe qui étoit un refus tacite & ſans réplique ; & jugeant qu'il ſeroit inutile d'inſiſter ſur la Poméranie, il remit la diſcuſſion de ce point aux conférences générales pour la paix. C'étoit ce que le Comte d'Avaux prétendoit.

AN. 1638.

Ce Comte emporta encore un autre point qui lui parut intéreſſer l'honneur de la Religion, & que tout autre que lui n'auroit peut-être jamais eu la penſée de propoſer. Ce fut qu'on n'emploïeroit dans le traité pour nommer les Religionnaires, que le terme de *Proteſtans*, & qu'on n'y nommeroit point la *Religion Evangélique :* ne pouvant ſouffrir qu'on donnât le nom de *Religion*, & encore moins le titre d'*Evangélique* à une Secte juſtement proſcrite par l'Egliſe, *à moins*, dit-il dans une Lettre au Cardinal Légat, *qu'on ne lui donne le nom d'Evangélique pour avoir détruit l'Evangile, comme Scipion prit le nom d'Afriquain pour avoir détruit l'Empire d'Afrique.* Ceux qui ſavent juſqu'à quel point les Proteſtans de ce tems-là portoient la ſenſibilité ſur tout ce qui paroiſſoit bleſſer l'honneur

14 Octobre 1639.

AN. 1638.

de leur prétendue Religion, seront surpris qu'on ait jamais osé leur faire une semblable proposition dans une négociation où il étoit nécessaire de les ménager, & seront encore plus étonnés qu'elle ait réussi. L'Historien de Suede a prétendu que le Comte avoit en vue de faire plaisir au Pape ; mais il devoit avouer que ce motif n'étoit point interessé : car le Comte d'Avaux n'avoit rien à espérer du Souverain Pontife, & n'en reçut jamais que des *Bénédictions :* récompense dont un faux zele ne se paie point.

LXXIX. Conclusion du traité.

C'est ainsi que ces deux habiles Négociateurs se disputerent les moindres avantages. Enfin après quelques autres contestations, le nouveau traité d'alliance entre la France & la Suede fut conclu pour trois ans, & signé à Hambourg le 6 Mars 1638, en voici la teneur.

Serenissimi ac Potentissimi Principis ac Domini Domini Ludovici XIII. Franciæ & Navarræ Regis Christianissimi Consiliarius Statûs, utriusque Ordinis Commendator, ac per Germaniam extraordinarius Legatus, Claudius de

Mesmes, Eques, Comes d'Avaux, &c.

AN. 1638.

Constare volumus universis & singulis quorum interest, quod cum traditio Regiarum Ratihabitionum Fœderis Wismariæ die 20 Martii anno 1636. per solemnes Regum Galliæ & Sueciæ Legatos concepti variis de causis hactenus suspensa fuerit, nunc verò è re communi judicatum sit ut cuncta ritè consumentur: atque interim rebus mutatis quædam inciderint quæ clariorem explicationem desiderare visa sunt; nos, ex speciali mandato S. R. Maj. Christianissimæ, cum illustrissimo & excellentissimo Domino Domino Johanne Salvio hereditario in Offerby & Tulingue, Serenissimæ Reginæ Sueciæ Consiliario secretiori, Aulæ Cancellario & in Germaniam Legato, ad hunc quoque actum specialiter instructo, congressi, dicta Wismariensia pacta recognovimus, & pro uberiori eorumdem luce in sequentes articulos vi factæ nobis à Principibus nostris & utrinque communicatæ potestatis mutuo consensimus & convenimus.

I. Imprimis mortuo Ferdinando II, Romanorum Imperatore in quem articulus primus pactorum Wismariensium conceptus est, bellum à Rege Christianissimo

& Serenissimâ Reginâ Sueciæ decretum geratur ac continuetur in filium ejus Ferdinandum & Domum Austriacam, ejusque Adhærentes.

An. 1638.

II. Hi ut ad honestam tandem pacem universalem eo potentiùs adigantur, uterque Regum, Rex Galliæ quidem per superiorem Germaniam, Regina vero Sueciæ per Provincias Electorales, Marchionatus & Ducatus Brandenburgiæ & Saxoniæ, summis utrinque viribus arma sua in hæreditarias Austriacorum Provincias, quantum fieri poterit, transferre, ac belli sedem illic figere contendant.

III. Articulus quartus in gratiam Catholicorum, ut fruantur libero suæ Religionis exercitio & suis reditibus juxta tenorem fœderis, exactè servetur. Idem quoque in gratiam Protestantium dictum esto.

IV. Tempus fœderi statutum ex tenore articulorum XVII & XVIII *à traditis ratihabitionum instrumentis in triennium numeretur, videlicet a* 15 *mensis hujus ad* 15 *usque diem Martii anni* 1641*, inclusivè.*

V. De Subsidiis ex articulo undecimo controversis ita conventum est, ut

tametsi traditio ratihabitionum hactenus suspensa fuerit, ad belli tamen onera quæ Regina Sueciæ a prima dicti fœderis formatione ad hunc usque diem pro causa communi substinuit sublevanda, Rex Christianissimus det eidem statim hîc Hamburgi (præter residuum anni 1637). *quadringenta Imperialium Thalerorum millia, quibus ritè cum prædicto residuo numeratis, Regina Sueciæ nihil ulterius a Rege Galliæ in hunc diem ex causâ horum fœderum prætendat.*

VI. Pro tribus vero annis sequentibus ad quos fœdus excurrit, videlicet a 15 *Martii* 1638, *ad eandem usque diem anni* 1641 *inclusivè, Regina Sueciæ a Rege Christianissimo quotannis millionem unum librarum Turonensium Amstelodami accipiat, mediam partem duobus a reddita ratificatione mensibus, hoc est* 15 *Maii anni* 1638, *alterum sex post mensibus, nempe die* 15 *Novembris ejusdem anni, & ita deinceps tum pro præteritis duobus mensibus, tum in anticipationem quatuor subsequentium solutiones fiant iisdem diebus* 15 *Maii &* 15 *Novembris in cujuslibet anni. Et quoniam moneta Gallica in his oris minus commota est, Rex Galliæ gratificabitur Reginæ Sueciæ*

An. 1638. monetâ Imperiali, dando eidem pro singulis millionibus quadringenta millia Imperialium Thalerorum in specie.

VII. Et quia ad tractatus cum hoste instituendos & Rex Christianissimus & Serenissima Regina Sueciæ crebris amicorum Principium officiis invitantur, ne quid in se desiderari possit, honestas pacis universalis conditiones nunquam recusaturis, quantocius notum Mediatoribus faciant sibi esse decretum de pace induciisve nonnisi conjunctim agere, nihil absque mutuo consensu pacisci, & utramque causam simul & eodem momento pertractare, ut ipsi Mediatores suam operam & sua officia eò dirigant.

VIII. Quibus vero modis certius maturiusque id fiat ita convenit, si unus idemque locus omnibus quorum interest tractaturis tutus commodusque visus fuerit, ibi Gallici & Suecici cum potestate Legati cum hostium ac fœderatorum Legatis conjunctim agant transigantque: sin minus, loco quidem seorsim, at re, causâ & tempore conjunctim utrobique tractetur, & à Rege quidem Christianissimo Coloniæ Agrippinæ, à Serenissimâ vero Sueciæ Regina Lubecæ vel Hamburgi,

Hamburgi, advocatis utrinque communibus per Germaniam ſociis ac amicis.

An. 1638.

IX. Agantur Coloniæ res Regis Chriſtianiſſimi, Hamburgi autem vel Lubecæ res Regni Sueciæ, & utroque loco communium per Germaniam Fœderatorum. Interſit tamen tractatui Colonienſi Agens Suecicus, Hamburgenſi Gallicus, uterque tam ſine poteſtate agendi cum hoſte communi, quam ſine voto; ſed honeſtâ cum ſeſſione, ut audiant & referant ad Plenipotentiarios quiſque ſuos, & ſic ubi opus, præſentes moneant. Nihil autem illis inſciis aut inconſultis utrobique tractetur.

X. Uterque Regum ſalvos invicem conductus & ſecuritatem per Mediatores ab hoſte communi procurent, tam pro mutuis utriuſque Legatis & Agentibus, quam pro communium Fœderatorum Deputatis, & ſingulorum Nunciis, Curſoribus, Litteris. Et neque Coloniam, neque Hamburgum, aut aliò prius mittant quàm acceptis utrinque prædictis omnibus ſalvis conductibus, idque apud Mediatores conſtanter profiteantur.

XI. Si tamen communibus per Germaniam Fœderatis ſalvi conductus à Ferdinando negabuntur, eò inſiſtat uterqu

Regum apud Mediatores, ut ab illo saltem securitatem pro iis scripto impetrent quos dicti Principes & Civitates Germaniæ ad utrumque conventum ablegare voluerint.

An. 1638.

XII. Utriusque conventûs idem sit primus, idem ultimus dies, & utroque loco omnia collatis consiliis peragantur, pari passu ac lentè utrobique festinando.

XIII. Nihil quiquam uno alterove loco concludatur sine mutuo & explicito consensu hinc inde Legatorum Galliæ ac Sueciæ per dictos Agentes declarando.

XIV. Uterque conventus alter ab altero totus pendeat, & ita cohæreant ut pace vel utroque loco confectâ, vel neutro discedatur. Ideo nullus pacis induciarumve tractatus Coloniæ subscribatur nisi per Agentem Sueciæ liquidò constiterit tractatum Hamburgi subscriptioni quoque proximum esse: ac vice versâ idem Hamburgi à Legatis Suecicis observetur donec per Agentem Galliæ certiores fiant tractatum Coloniæ subscriptum iri.

XV. Rex Galliæ præstabit eventum tractatûs Hamburgensis, Regina Sueciæ Coloniensis, & ita quidem ut si ul-

terutrum directè vel indirectè violari contigerit, vel alicui Fœderatorum bellum inferri ex causâ vel occasione præsentis fœderis, teneatur utrumque Regnum sine mora aut tergiversatione repellere communibus armis injuriam, idque observetur ad decennium à die firmatæ pacis.

XVI. Utrique tractatui supradictus articulus inseratur, & idcirco utrumque etiam tractatum ultro citroque transmissum Gallici & Suecici cum potestate Legati respectivè suscribant.

XVII. Quod de Colonia & Hamburgo dictum est, de aliis quoque locis, si alibi tractare contigerit, intelligatur.

XVIII. Si generales induciæ octo decemve annorum obtineri possint, non recusentur, dum quæ quisque Regum occupavit conditionibus utrinque commodis interim retineat. Idque vel uno loco vel duobus ad præscriptum modum conjunctim tractetur.

Supra dicta omnia & singula nomine Serenissimorum Regum Galliæ & Sueciæ ita transacta & conclusa esse hisce testamur, eorumque uti concepta sunt ratihabitiones intra diem 15 Maii anni currentis Hamburgi sine ulteriore

dilatione reciprocè traditum iri recipimus. In quorum fidem & robur præsentes manibus ac sigillis propriis munivimus. Hamburgi die 6 mensis Martii, stylo novo anno 1638.

AN. 1638.

Claude de Mesmes, Chevalier, Comte d'Avaux, &c. Ambassadeur extraordinaire, Commandeur des deux Ordres, & Conseiller d'Etat du Serenissime & très Puissant Prince Louis XIII, Roi très Chrétien de France & de Navarre; Nous faisons savoir à tous ceux en général & en particulier à qui il appartient, que l'échange des Ratifications du Traité de Wismar, conclu le 20 Mars de l'année 1636, entre les Ambassadeurs de France & de Suede, aïant été suspendu jusqu'à présent pour diverses raisons par les deux Rois : comme on a jugé à présent qu'il étoit de l'intérêt commun de mettre la derniere main à cette affaire, & que par les changemens qui sont arrivés depuis le susdit Traité, il s'y trouve des choses qui ont paru demander une plus claire explication, après que par un commandement exprès de Sa Majesté très Chrétienne,

nous avons conféré avec l'illustrissime & excellentissime Seigneur Jean Salvius, Seigneur d'Offerby & de Tulinge, Conseiller secret de la Serenissime Reine de Suede, Chancelier de sa Cour & son Ambassadeur en Allemagne, muni d'un pouvoir special pour le present acte: nous avons revu le susdit Traité de Wismar, & pour un plus entier éclaircissement, en vertu du pouvoir que nos Rois nous ont donné, & dont nous nous sommes fait mutuellement la communication, nous sommes convenus ensemble & nous avons consenti aux articles suivans.

AN 1638.

I. L'Empereur Ferdinand II, que le premier article du Traité de Wismar regardoit, étant mort, que la guerre, résolue par le Roi très Chrétien & la Serenissime Reine de Suede, soit faite & continuée contre son fils Ferdinand, la Maison d'Autriche & ses Adhérans.

II. Pour les contraindre plus efficacement à faire une paix générale à d'honnêtes conditions, que les deux Rois, le Roi de France par la haute Allemagne, la Reine de Suede par les

An. 1638.

Provinces Electorales, les Marquisats & Duchés de Brandebourg & de Saxe, s'efforcent de tout leur pouvoir de porter leurs armes, autant qu'il sera possible, dans les Provinces héréditaires de la Maison d'Autriche, & d'y établir le théatre de la guerre.

III. Que l'article quatrieme en faveur des Catholiques, par lequel il leur est permis d'exercer librement leur Religion, & de jouir de leurs revenus, soit exactement observé suivant la teneur du Traité. Que le même se fasse à l'égard des Protestans.

IV. Que le tems marqué pour la durée du Traité, par les articles XVII & XVIII, soit de trois ans, depuis l'échange des ratifications, savoir depuis le 15 de ce mois jusqu'au 15 du mois de Mars de l'année 1641 inclusivement.

V. Quant aux Subsides dont il est parlé dans l'article XI, on est convenu que quoique la délivrance des ratifications ait été suspendue jusqu'à present, cependant pour subvenir aux dépenses de la guerre, que la Reine de Suede a faite pour la cause commune, depuis la premiere conclusion dudit

Traité jusqu'à ce jour, le Roi très Chrétien lui donnera dès-à-present ici à Hambourg (outre le reste de l'année 1632) quatre cens mille Thalers Impériaux, après lequel paiement & le reste susdit, la Reine de Suede ne pourra plus rien demander davantage au Roi de France en vertu des presens Traités pour tout le passé jusqu'à ce jour.

AN. 1638.

VI. Pour les trois années suivantes, pendant lesquelles le Traité doit durer, savoir depuis le 15 Mars 1638, jusqu'au même jour de l'an 1641 inclusivement, la Reine de Suede recevra tous les ans du Roi très Chrétien un million de livres tournois à Amsterdam, la moitié deux mois après l'échange des ratifications, c'est-à dire, le 15 Mai 1638, & l'autre moitié six mois après, c'est-à-dire, le 15 Novembre de la même année, & ainsi dans la suite, tant pour les deux mois passés que pour les quatre suivans, les paiemens se feront les mêmes jours 15 de Mai & 15 de Novembre de chaque année; & comme la monnoie de France est incommode dans ces quartiers, le Roi de France paiera la

Reine de Suede en monnoie de l'Empire, lui donnant pour chaque million quatre cens mille Thalers Impériaux en especes.

An. 1638.

VII. Et comme le Roi très Chrétien & la Serenissime Reine de Suede sont souvent invités, par les instances des Princes leurs amis, à traiter avec les ennemis, afin qu'on ne puisse pas se plaindre d'eux, puisqu'ils ne refuseront jamais d'honnêtes conditions pour une paix générale, ils feront au plutôt connoître aux Médiateurs qu'ils sont résolus de ne traiter de la paix & de la treve que conjointement, de ne rien accorder que d'un commun consentement, & de ne traiter de leurs intérêts réciproques, qu'ensemble & en même tems, afin que les Médiateurs dirigent à ce but leurs soins & leurs bons offices.

VIII. Pour que la chose se fasse plus sûrement & plus vîte, il a été reglé, en cas qu'un seul & même lieu paroisse sûr & commode à tous les intéressés, que les Ambassadeurs de France & de Suede, munis de plein pouvoir, y traiteront conjointement & transigeront avec les Ambassadeurs

des ennemis : ſinon qu'on traitera à la vérité dans deux lieux ſéparés, mais toujours conjointement pour le fond, les intérêts & le tems dans l'un & l'autre lieu, qui ſera Cologne pour le Roi très Chrétien, & pour la Sereniſſime Reine de Suede, Lubek ou Hambourg, où l'on appellera de part & d'autre les Amis & les Alliés communs d'Allemagne.

AN. 1638.

IX. Les intérêts du Roi très Chrétien ſe traiteront à Cologne, ceux de la Suede à Hambourg ou à Lubek, & dans l'un & l'autre lieu, ceux des Alliés communs d'Allemagne. Cependant, un Agent de Suede ſera préſent au traité de Cologne, & un Agent de France à celui de Hambourg : l'un & l'autre ſans pouvoir de traiter avec l'ennemi commun & ſans ſuffrage, mais ſeulement avec un titre honnête, pour entendre & faire leur rapport chacun aux Plénipotentiaires de ſa nation, & pour dire leur avis s'il eſt quelquefois néceſſaire : & rien ne ſe fera dans l'un & l'autre lieu ſans les en avoir avertis, ou ſans les conſulter

X. Les deux Rois, par l'entremiſe des Médiateurs, procureront recipro-

AN. 1638.

quement des ſauf-conduits de la part de l'ennemi commun, tant pour les Ambaſſadeurs & Agens de l'un & de l'autre, que pour les Députés des Alliés communs, leurs Envoïés, leurs Couriers & leurs Lettres; & ils n'en-verront ni à Cologne, ni à Hambourg, ou ailleurs, qu'après qu'on aura reçu de part & d'autre tous leſdits ſauf-conduits, & ils feront ſavoir ſur cela aux Médiateurs leur ferme réſolution.

XI. Si cependant Ferdinand refuſe des ſauf-conduits aux Alliés communs d'Allemagne, les deux Rois inſiſteront auprès des Médiateurs, pour obtenir de lui du moins une ſûreté par écrit pour ceux que leſdits Princes & Villes d'Allemagne voudront envoïer à l'un & l'autre congrès.

XII. L'une & l'autre aſſemblée commencera & finira le même jour, & tout ſe fera de concert dans l'un & l'autre lieu, d'un pas égal, ſans précipitation ni lenteur.

XIII. On ne conclura rien dans l'un & l'autre lieu ſans le mutuel & exprès conſentement des Ambaſſadeurs de France & de Suede, qui ſera décla-

ré par les susdits Agens.

XIV. Que les deux assemblées dépendent entierement l'une de l'autre, & soient tellement liées, qu'on s'en retire, la paix étant également faite dans les deux, ou n'étant faite dans aucune. Ainsi on ne signera à Cologne aucun traité de paix ou de treve, que l'Agent de Suede n'ait clairement déclaré que le traité de Hambourg est aussi en état d'être signé; & pareillement les Ambassadeurs Suédois observeront la même chose à Hambourg, jusqu'à ce que l'Agent de France leur ait fait savoir que le traité de Cologne est aussi en terme d'être signé.

XV. Le Roi de France garantira l'exécution du Traité de Hambourg, la Reine de Suede celui de Cologne; en sorte que s'il arrive que l'un ou l'autre soit violé directement ou indirectement, ou qu'on fasse la guerre à quelqu'un des Alliés, à cause ou à l'occasion du present Traité, les deux Roïaumes seront tenus, sans aucun délai ni retardement, de repousser par leurs armes communes l'injure, ce qui s'observera jusqu'à la dixieme année depuis la conclusion de la paix.

XVI. L'Article susdit sera inseré dans l'un & l'autre Traité, & partant les Ambassadeurs François & Suédois signeront respectivement les deux Traités qu'ils se communiqueront mutuellement.

An. 1638.

XVII. Tout ce qui est dit de Cologne & de Hambourg devra s'entendre pareillement de tous autres lieux, s'il arrive qu'on traite ailleurs.

XVIII. Si l'on peut obtenir une treve générale pour huit ou dix ans, elle sera acceptée, pourvu que chacun des Rois retienne à de bonnes conditions, pendant la treve, tout ce qu'il aura conquis, & ce traité se fera dans un seul lieu ou dans deux, conjointement de la maniere susdite.

Nous attestons par ces présentes que tous & chacun des articles susdits, ont été ainsi accordés & conclus au nom des Serenissimes Rois de France & de Suede, & nous promettons d'en donner réciproquement, sans aucun délai à Hambourg dans le 15 de Mai de l'année courante, la ratification, tels qu'ils sont exprimés. En foi & témoignage de quoi nous avons signé ces présentes de notre seing, & scellé de

de notre ſceau. A Hambourg le ſixiéme jour du mois de Mars, ſtyle nouveau, de l'année 1638.

AN. 1638.

La France & ſes Alliés applaudirent à ce nouveau traité. C'étoit un nouveau gage de la fidelité des Suédois, qui faiſoit eſpérer une paix avantageuſe. Ceux qui regardoient les mouvemens de l'Europe avec le plus d'indifférence, l'admirerent comme un chef-d'œuvre d'habileté. C'eſt ainſi que l'appella un Miniſtre qui réſidoit à Cologne. Auſſi ce coup fut ſenſible à Ferdinand. Il déconcertoit les meſures qu'il prenoit depuis ſi long-temps pour ſéparer la Suede de la France, & formoit entre ces deux Couronnes un nouveau lien qu'il étoit difficile de rompre.

Calpo Maeſtro.

Lettre à M. d'Avaux, le 13 Mai.

Quand on réfléchit ſur la conduite que le Conſeil de Vienne, dirigé par celui de Madrid, ſuivit dans toutes ces négociations, on ne conçoit pas bien quelle étoit la politique de la Maiſon d'Autriche. Elle avoit en vûe de diviſer les Alliés, & c'eſt ce qu'elle pouvoit faire de mieux; mais il ſemble qu'elle ſe trompoit dans les meſures qu'elle prenoit pour y réuſſir; car ſi elle avoit offert aux Suédois des condi-

An. 1638.

tions du moins honnêtes, ils les auroient infailliblement acceptées. Alors elle auroit pû tourner toutes ses forces contre la France & la Hollande, & elle les auroit probablement obligées de rabattre beaucoup de leurs prétentions. En accordant quelque avantage à la Suede, elle se seroit mise en état de refuser tout aux autres Alliés. Elle n'auroit perdu que d'un côté, au lieu qu'elle perdit des deux. Elle s'obstina à ne rien accorder aux uns & aux autres, comptant peut-être trop sur ses forces ou sur le succés de ses intrigues : conduite qui obligea les Confédérés à demeurer unis contr'elle, & cette union lui fut toujours fatale. C'est ce que je développerai dans la suite, avec le detail de plusieurs autres négociations : car désormais les négociations deviennent insensiblement la principale matiere de cet ouvrage, à mesure qu'il approche de son terme, je veux dire du traité de Munster dont il doit être l'Histoire préliminaire.

Fin du quatrieme Livre & du Tome I.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *Hiſtoire des Guerres & des Négociations qui précéderent le Traité de Weſtphalie*, &c. Cet Ouvrage m'a paru très digne de l'impreſſion. A Verſailles, le 15 Juin 1726.

HARDION.

APPROBATION DU R. P. PROVINCIAL de la Compagnie de Jeſus.

JE ſouſſigné, Provincial de la Compagnie de Jeſus en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ai reçu de N. R. P. Général, permets au P. Guillaume Hyacinte Bougeant, de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre, qui porte pour titre, *Hiſtoire des Guerres & des Négociations qui précéderent le Traité de Weſtphalie*, &c. lequel a été lu & approuvé par trois Reviſeurs de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la Préſente. A Paris, le 16 Septembre 1726. DE RICHEBOURG.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra; SALUT: Notre bien amé, PIERRE JEAN MARIETTE, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit de faire imprimer ou donner au Public, un Ouv., qui a pour titre, *Hiſtoire du Traité de Weſtphalie, & des Guerres & des Négociations qui ont précédé ce Traité, par le P. Bougeant, de la Compagnie de Jeſus*: s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires & Impri-

meurs, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérets; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouv., sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier le Sr d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier, le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses Ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée, tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le cinquieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-trois, & de notre Regne le vingt-huitieme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Regîtré sur le Regître XI de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numéro 171, *fol.* 146, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 29 *Avril* 1743.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*







